1859

2305. 14 janv. A Pauline Viardot. *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 581 (court frag.) ; *S.-Viardot*, 79-80 (court frag.).

2306. 14 janv. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 406 (court frag.) ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 235 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 45-46.

2307. Nohant, 22 janv. A Lemoine-Montigny. *Vincent*, I, 440 (court frag.). — Aut., Lov., E 887, fol. 159-160.

2308. Nohant, 3 févr. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 15 sept. 1909, 267. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2309. 14 févr. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 297 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.
— 17 févr. A Gustave Papet. Voir nº 2319.

2310. Nohant, 19 févr. A Octave Feuillet. *Corr.*, IV, 188-189.

2311. 24 févr. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 15 sept. 1909, 268-269. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2312. Nohant, 27 févr. A Octave Feuillet. *Corr.*, IV, 190-193.

2313. Nohant, 29 févr. (cette date paraît inexacte, en 1859 il n'y avait pas de 29 févr., mais n'ayant pas vu l'aut. il nous est impossible de la rectifier). A Ludre-Gabillaud. *Corr.*, IV, 193-194
— 2 mars. A Caroline Luguet. Voir nº 2071.

2314. 4 mars. A François Buloz. *Pailleron, Dern. rom.*, 32 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 30.

2315. Nohant, 4 mars. A l'abbé Rochet. *Centre-Éclair*, 9 févr. 1950 (sous la date fausse du 14 mars). — Aut., coll. de M. Louis Monchoux.

2316. Nohant, 9 mars. A Frédéric Mistral. *Revue de langue et littérature provençales*, nº 1, 1960, 22. — Aut., archives de M. Frédéric Mistral, Maillane.
— 14 mars. A l'abbé Rochet. Voir nº 2315.

2317. Nohant, 14 mars [c. p. La Châtre, 14 mars 1859]. Au prince de Villafranca. *Livre*, 10 avril 1887, 111 ; *Maurois, Les Trois Dumas*, 285-286 (frag.). — Aut., Lov., E 915, fol. 526-528.

2318. Nohant, 16 mars. A Eugène Fromentin. *R. Paris*, 15 sept. 1909, 270. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2319. Nohant, 17 mars. A Gustave Papet. *Centre-Éclair*, 10 juillet 1939. — Aut., Lov., E 895, fol. 22-23.

2320. Nohant, 17 mars [c. p. de l'env. jointe : La Châtre, 18 mars 59, c. p. d'arr. Paris, 19 mars 59]. A Paul de Musset. *Cosmopolis*, 1er juin 1896, 780 ; *Sp. de Lov., V. hist.*, 241-242 (ces deux publ. sous la date du 18 mars) ; *Centre-Éclair*, 10 juillet 1939 (sous la date du 17 mars). — Aut., Lov., E 895, fol. 27, copie s. d. fol., 28.

2321. Nohant, 19 mars. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 15 sept. 1909, 270-271. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2322. Nohant, 23 mars [1859, d'après le texte]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 298-299 (incompl.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2323. Nohant, 24 mars. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 33 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 32.

2324. Nohant, 27 mars [c. p. La Châtre, 28 mars 59]. A Nathalie Sobolstchikoff. *K*, III, 551, note 1. — Aut., Bibliothèque de Léningrad.

2325. Nohant, 10 avril. A Louise Vallory. *F. Éon, G. S. et Louise Vallory, 1925*, 3 (tirage à part du *Divan*, avril 1925).

2326. Nohant, 13 avril. A LA MÊME. *F. Eon, op. cit.*, 4-6 (tirage à part du *Divan*, avril 1925).

2327. Nohant, 13 avril [1859, d'après le texte où il est question de *Lui et Elle* qui avait commencé à paraître le 10 avril]. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 304 (incompl. sous la date du 15 avril). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2328. Vendredi [15 avril 1859, d'après le texte confirmé par l'agenda]. A CAROLINE LUGUET. *P. Cornuau, Bulletin d'aut.*, nº 54, pièce 2326 (frag.) ; *S.-Dorval*, 329. — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

2329. Dimanche matin [17 avril 1859, d'après l'agenda qui confirme le texte]. A EUGÈNE FROMENTIN. *R Paris*, 15 sept. 1909, 272-273 (sous la date : entre 1859 et 1862). — Copie, BHVP, G 5921 (3).

2330. Nohant, 7 mai [1850, d'après le texte confirmé par l'agenda]. A ROUVIÈRE. *La Mouche*, janv.-juin 1866, 50-51 (sous la date fausse de 1861).

2331. S. d. [vers le 15 mai 1859, d'après le texte confirmé par la l. inédite à Borie du 14 mai]. A SOLANGE. *RDM*, 15 mai 1905, 403-404 (incompl.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 229-231 (même texte, ces deux publ. sous la date 1859 seulement). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 53-54.

2332. Nohant, 21 mai. A FRANÇOIS BULOZ. *Pailleron, op. cit.*, 35 (courts frag. s. d. précise). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 34-35.

2333. 21 mai. A PAULINE VIARDOT. *RR*, avril 1944, 131-137 (long frag.). — Aut., Musée G. S. et de la Vallée Noire, La Châtre.

2334. Nohant, 25 mai [1859, d'après le texte]. A LOUISE VALLORY. *F. Eon, op. cit.*, 6-7 (tirage à part du *Divan*, avril 1925).

2335. S. d. [juin (?) 1859, d'après le texte cette l. est postérieure à la publ. de *L'Homme de neige*, *B. F.*, 28 mai 1859]. A JULIETTE LAMBER. *J. Adam, Mes premières armes*, 206 (frag. s. d.).

2336. 11 juillet. A SOLANGE. *RDM*, 15 mai 1905, 410 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 245-246 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 47-48.

— Nohant, 21 juillet. AU COLONEL FERRI-PISANI. Voir nº 2268.

2337. Nohant, 22 juillet. A EUGÈNE FROMENTIN. *GBA*, 1er mai 1880, 479 (frag.) ; *L. Gonse, E. Fromentin*, 156 (même frag.) ; *R Paris*, 15 sept. 1909, 271-272. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2338. 24 juillet au soir [c. p. La Châtre, 25 juillet 1859, c. p. d'arr. Montmartre, 26 juillet 1859]. A ÉMILE AUCANTE. *RR*, avril 1944, 133 (courts frag.). — Aut., Lov., E 876, fol. 186-188.

2339. Nohant, 2 août. A ERNEST FEYDEAU. *R Paris*, 15 févr. 1896, fol. 781-782. — Copie, Lov., E 917, fol. 375-376.

2340. 4 août. A FRANÇOIS BULOZ. *Pailleron, op. cit.*, 48, 64-65 (courts frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 36-37.

2341. 7 août. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 316 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2342. Nohant, 11 août. A ERNEST FEYDEAU. *R Paris*, 15 févr. 1896, 782-785. — Copie, Lov., E 917, fol. 377-381.

2343. Nohant, 16 août. AU MÊME. *R Paris*, 15 févr. 1896, 785-787. — Copie, Lov, E 917, fol. 382-383.

2344. 23 août. A PIERRE BOCAGE. *Lettres aut. composant la coll. de M. Alfred Bovet, décrites par Étienne Charavay, 1885*, 322, pièce 882 (frag. et fac-sim. de la fin).

2345. Nohant, 25 août. AU PRINCE NAPOLÉON (JÉRÔME). *Corr.*, IV, 194-196.

2346. Nohant, 28 août. A VICTOR HUGO. *R France*, 1er déc. 1922, 506-507.

Revue d'Histoire Littéraire de la France

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1960
60e ANNÉE - No 4

MONTAIGNE ET SON COUSIN

Cet hiver de 1584-1585 avait été doux à Bordeaux, si doux que des rosiers avaient refleuri dans le jardin des Jésuites. Triste pronostic ! Les plantes sont des signes pour qui sait les voir. Année d'amandes, année de blé ; « les feuilles qui remuent sans cesse annoncent la tempeste » ; « si les roses et les violettes florissent derechef sur l'automne, c'est signe de Pestilence » [1]. La grande peste éclata, en effet, en juin suivant, et elle fit 14 000 victimes.

Aux équinoxes du printemps, un religieux de trente-quatre ans venant d'Espagne arriva au collège de la Madeleine : celui que nous venons de citer, le P. Antoine Martin del Rio. Né à Anvers, en 1551, il avait étudié à Paris dès 1564, l'année où Maldonat inaugurait la chaire du Collège de Clermont par ses leçons célèbres sur l'immortalité de l'âme [2]. Del Rio avait suivi ces cours de Maldonat et aussi ceux de l'humaniste Denys Lambin au collège de France. Il restera humaniste toute sa vie malgré ceux qui lui disaient qu'un théologien ne doit pas citer les poètes [3].

Puis il avait fait son droit à Douai, Louvain et Salamanque, où il avait reçu le bonnet de docteur en 1574. Entré dans l'administration espagnole, il avait occupé de grandes charges dans le Brabant : en dernier lieu, de 1576 à 1578, celle de conseiller de Don Juan d'Autriche. A la mort du gouverneur il était allé en Espagne et était entré, en 1580, dans la Compagnie de Jésus [4] : le voilà théologien.

Maintenant il revenait encore d'Espagne et remontait vers les Pays-Bas. Mais une fièvre quarte l'immobilisa pendant un an à Bordeaux et, pour parler comme Virgile sans le nommer, « tandis que le soleil

1. Del Rio, *Les Controverses et Recherches magiques*, trad. André Du Chesne (Paris, 1611), IV, II, p. 623. « A Bourdeaux, l'hyver qui preceda cette grande peste produisit quelques roses dans notre jardin. »

2. H. Busson, *Le Rationalisme dans la littérature de la Renaissance*, 2e édition, p. 433.

3. Del Rio, *Adagialia sacra*, II, p. 156. Ailleurs, il conseille de ne pas lire de livres hérétiques ; mais à l'égard des païens, il conseille la modération et non l'abstention (p. 471). Ses premières œuvres sont des éditions de poètes : Sénèque, Claudien.

4. M. Dreano, *Humanisme chrétien. La tragédie latine commentée pour les chrétiens du XVIe siècle par M. A. Del Rio* (thèse de 1936).

parcourait tout le zodiaque et que l'an revenant sur ses traces glissait sur lui-même »[1], empêché qu'il était de s'adonner aux études sérieuses de la théologie et de la philosophie, il se rabattit sur quelque chose de plus facile et prépara une édition des *Tragédies* de Sénèque. Déjà à dix-neuf ans il en avait établi (et publié en 1576) le texte critique. Aujourd'hui, c'était plutôt un commentaire philologique et philosophique qu'il écrivait. Il le revisera en 1589, à Louvain, et le publiera en 1593, chez Plantin[2]. C'est son meilleur ouvrage.

Ce travail le mit en relations avec l'élite intellectuelle de la ville. Élie Vinet lui prêta un manuscrit de Sénèque (mais qui ne contenait que des fragments) par l'intermédiaire du médecin Martial Deschamps[3]. L'imprimeur Millanges servit aussi d'intermédiaire pour lui procurer un manuscrit des *Tragédies* qui appartenait au gouverneur de Guyenne, Jean Chauvin.

Il ne cite pas d'autres Bordelais, mais il fait l'éloge d'autres humanistes français connus : Antoine Muret, « l'une des lumières des Lettres »; l'abbé de Paimpont, Germain Vaillant de Guélis, dont il utilise le Virgile ; Charpentier pour son commentaire d'Alcinoüs ; Guillaume Fournier, et surtout Ronsard[4]. A deux reprises, il cite le poète : un

1. M. A. Delrii ex Societate Jesu, *Syntagma tragaediae latinae* (Anvers, 1593). Praefatio, fol. XX et verso : Tertius jam annus effluxit, cum apud Bituriges Vibiscos aeger..., quia me Theologi non satis firmum rejiciebant, ad quorum castra a subselliis jurisconsultorum transfugeram, non ad litigiosos illos, sed ad comes et faciles Adnides me recepi, in quorum contubernio manerem, donec per quartanae querqueram tyrannidem, ad proprium munus, et severiores doctores redire liceret. Non licuit ante decursum a sole Zodiaci circulum. Interea dum per sua vestigia annus in se labitur, acerbo sane pressus morbo, peplum illud pertexui (Louvain, die IX Kal. Junii 1589). On aura reconnu, inséré dans la prose, un vers de Virgile (*Georg.*, II, v. 402, Atque in se sua per vestigia volvitur annus).

A la fin du commentaire, il a mis cette note : Vale, lector... et his fruere, quae tibi conscripsi ; grassante anno 1586, saevissima peste, Burdigalae ; quando per quartanae febris molestias licebat ; quae me anno tunc integro tenuit, et a gravioribus Theologiae, philosophiaeque studio, ad leviora haec avocavit... et nunc anno M.V^{c}.LXXXIX Lovanii subsecivis horis recognovi.

2. L'ouvrage se divise en trois parties : 1° une étude sur la tragédie latine et la vie de Sénèque ; 2° le texte des *Tragédies* (1593) avec une réédition des *Adversaria* ; 3° *commentarius novus* (559 p. et indices). Cette troisième partie seule nous intéresse ici.

3. Ce Martial Deschamps, ami de Vinet, très connu, très riche, avait été, en 1573, victime d'un guet-apens qui aurait pu être mortel : il portait à Paris le manuscrit du Commentaire de Vinet sur le *Songe de Scipion* et « les « figures sphériques sur iceluy », mais il avait aussi sur lui les pièces d'un procès pour M^{lle} Jeanne de la Chassaigne ; ce qui attira les voleurs. L'histoire, très embrouillée, a été élucidée par De la Ville de Mirmont dans la *Revue historique de Bordeaux* de 1910-1911. Martialis Campani medici Burdigalensis e latronum manibus divinitus liberati *Monodia tragica*. A la suite : *Histoire tragique et miraculeuse d'un vol et assassinat commis au pais de Berri en la personne de M. Martial Deschamps, médecin de l'Université de Paris, et ordinaire de la Maison et Ville de Bourdeaux, escrite et présentée au... Roy de France et de Pologne Henri III. Plus : Contemplation chrestienne et philosophique contre ceux qui nient la Providence de Dieu.* Paris, 1576.

4. *Syntagma trag. lat.*, passim. Pour Ronsard, II, 259, vers 996 des *Troyennes :* Catholicus noster rex Philippus II symboli loco ferebat olim : NEC SPE NEC METU. De quo symbolo P. Ronsardus, poëta Gallus, ita cecinit : Espoir et crainte est la seule misère, etc. — P. Laumonier, *Œuvres complètes de Ronsard*, IX, p. 194,

quatrain composé pour le mariage d'Élisabeth de France (juin 1559) où Ronsard transpose la devise de Philippe II, *Nec spe nec metu ;* et surtout les beaux vers de l'*Hymne de l'Éternité* sur le vide [2]. Parmi les professeurs de droit, il allègue André Tiraqueau, « grand dévoreur de livres », Barnabé Brisson, etc.

Mais une grande déception attend le lecteur diligent de cet énorme livre écrit à Bordeaux : Montaigne n'y est pas nommé. Et pourtant Del Rio et Montaigne étaient cousins, assez proches encore. Ils appartenaient tous les deux à la branche des Lopez de Villeneuve. Leurs mères étaient cousines germaines : Éléonore, fille de Martin de Lopez établi à Anvers, mais originaire de Toulouse, mère de Del Rio ; et Antoinette, fille de Pierre de Lopez de Toulouse et mère de Montaigne [3].

Martin Antoine Del Rio, en un an passé à Bordeaux, n'a-t-il pas cherché à voir ses oncles et cousins de la tribu des Eyquems installés dans la ville et dans les environs ; et tout spécialement notre Montaigne, maire de Bordeaux, qui habitait, quand il était à la ville, dans le même quartier, à quelques centaines de mètres du collège. D'autant que Montaigne précisément a passé à Bordeaux le printemps de 1585. D'autant encore qu'ils avaient en Belgique un ami commun : Juste Lipse, dont Del Rio était l'ami depuis toujours — *aeternum nobis amicus* [4], — le protecteur vers 1578 et le directeur religieux qui accueillera sa conversion en 1591, mais qui lui-même admirait les *Essais* et correspondait avec leur auteur au moins depuis 1583 [5]. Ces *Essais* parus chez ce même Millanges qui prêtait un manuscrit à Del Rio, Del Rio ne les a-t-il pas connus ?

Pas un mot dans le *Syntagma* [6]. Quand plus tard Del Rio citera

n'a pu trouver la devise de Philippe II ; il a supposé *Nec spes, nec metus,* ce qui est assez bien deviné.

C'est à l'occasion du mariage de Philippe II d'Autriche avec Élisabeth de France que fut composé le quatrain de Ronsard. Comment a-t-il été signalé à Del Rio ? Il était ami et devint le conseiller de Don Juan ; or Don Juan représentait Charles Quint son père au mariage de Philippe II à Paris. On ne peut guère supposer que Del Rio l'ait accompagné en qualité de page : il n'avait alors que huit ans. Il est vrai que Don Juan n'en avait que douze !

2. *Syntagma,* II, p. 271 ; *Hercules Furens,* p. 672, à propos du vide hors le monde tel que le concevaient les stoïciens, il ajoute : quod vacuum in *Hymno aeternitatis* pulchre descripsit poëta Gallus.

3. On remarquera que le nom d'Éléonore (ou Léonor) se perpétue dans la branche à laquelle appartient Montaigne. Une de ses sœurs s'appelait Léonar et elle fut la marraine de la seule fille, Léonor, qui a survécu. Serait-ce un souvenir de la tante d'Anvers, cousine de la mère de Montaigne ? Noter toutefois que ce prénom est assez courant au XVI[e] siècle.

4. J. Lipse, *Animadversiones in tragoedias quae Senecae tribuuntur* (1588), p. 9.

5. P. Villey, *Les sources... des Essais,* t. I, p. 161-165. *Essais,* II, XII, t. IV, p. 120. Précisément le volume où se trouvent les textes que nous allons commenter, est dédié à Juste Lipse. M. Dreano fait remarquer que de plus un neveu de Montaigne faisait à cette époque ses études chez les Jésuites de Bordeaux.

6. Le rapprochement où l'on a voulu voir un indice de relations directes (*Essais,* I, 23, de la coustume, et Del Rio, *Agamemnon,* 901, t. II, p. 288) est sans aucun fondement. Cette historiette, plaisante pour Montaigne, édifiante pour le Jésuite, vient en réalité de la *Morale à Nicomaque,* VII, 6, d'où Montaigne l'a tirée comme il nous le dit. Del Rio l'a connue, lui, par une tradition orale des habitants de la Frise.

Montaigne, dans ses *Controverses et Recherches magiques*, ce sera pour lui reprocher d'avoir « temerairement » attribué à la force de l'imagination (I, 21) le nouement d'aiguillette qui est si manifestement une opération diabolique, et surtout d'avoir au chapitre *Des Boîteux* (III, 11) refusé de croire aux sorcières et au sabbat. Il citera en entier (une page et demie) la diatribe de Montaigne. Ces pages et quelques autres allusions moins importantes prouvent qu'à cette date — 1599 — il connaissait bien les *Essais* [1]. Mais même alors il garde avec son cousin un ton correct et neutre sans faire nulle part allusion à leur parenté ni à aucune relation personnelle [2].

Nous avions d'abord pensé que les Del Rio ayant perdu le contact ne connaissaient plus la parenté qui les liait à la branche Eyquem de la région bordelaise. Mais cette hypothèse est démentie par Pierre de Lancre. Ce Pierre de Lancre avait épousé, en 1588, Jeanne de Mons, petite-nièce de Montaigne et son témoignage est précieux pour assurer que les Del Rio et les Eyquems connaissaient encore leur parenté. Montaigne avait signé au contrat de mariage, mais nous avons un meilleur gage encore de leur amitié : De Lancre est le fils spirituel de Montaigne. Les critiques ne se souviennent plus que du pourchasseur de sorcières — disciple de Del Rio, du reste — qu'il est devenu à partir de 1608. Envoyé dans le pays Basque pour réprimer la sorcellerie, il a été atteint du microbe qui désolait le Labourt et d'inquisiteur il est devenu quelque peu sorcier. C'est dommage. Car son premier livre sur l'*Inconstance et instabilité de toutes choses* (1607) est d'un authentique disciple et imitateur de Montaigne. Le titre serait bien celui d'un chapitre des *Essais ;* la matière du livre, morale et peinture de l'homme, est l'objet même de Montaigne ; les modèles : Alexandre, César, Épaminondas, Caton surtout sont les siens ; la méthode, aussi, est celle des premiers *Essais :* entassement d'exemples, d'historiettes et de préceptes (le tout tiré des anciens presque exclusivement) ; les sources : Sénèque et les moralistes, et les historiens et les recueils de leçons. Montaigne y est cité parfois, copié très souvent, démarqué sans cesse, même quand il y est contredit. Car De Lancre est plus chrétien que Montaigne et même que Du Vair [3].

1. *Controverses*, III, VIII, p. 419. V, appendice, p. 854-856. P. 163, il joint à Montaigne, Duaren et P. Ayraud ; p. 227, il copie l'histoire de Marie Germain.

2. Il lui arrive ailleurs de faire allusion à sa famille : par exemple, dans les *Controverses magiques*, I, III, p. 41, il cite un cas de tératologie dû à l'imagination d'une femme enceinte : « A Anvers, une autre femme (parente de nostre auteur du costé maternel...) ». De Lancre lui reproche de n'avoir pas traité Montaigne avec les éloges d'honneur qu'il donne ailleurs à un sien parent (*L'Incrédulité convaincue*, p. 340).

3. Par exemple, il refait dans le chap. III, II, *De Caton*, le chap. des *Essais*, II, III, *Coustume de l'isle de Céa* (pour et contre le suicide). On y retrouve des phrases de Montaigne toutes crues : « Le sage vit autant qu'il doit, et non autant qu'il peut » ; « La vie qui n'a qu'un seul passage pour s'introduire au monde, a une infinité d'yssües pour en sortir.... Un homme seul peut nous oster la vie, mais cent mille ne peuvent nous oster la mort. » On retrouve au passage les personnages de

C'est donc ce neveu par alliance et fils spirituel de Montaigne qui, à deux reprises, nous apprend que Del Rio et Montaigne étaient parents. Dans le *Tableau de l'inconstance... des mauvais anges et démons* (1612), il défend Montaigne contre Del Rio : il est « marry » que le Jésuite, « le plus curieux rechercheur de sorcelerie qui ayt esté jusqu'icy » pourtant, ait logé parmi les hérétiques — sans le dire positivement hérétique — « le sieur de Montagne, duquel mesme, à ce qu'on dict, il estoit aucunement parent du costé de sa mère ; qui estoit descendue de la famille Espagnolle des Loppez ». Et dans son *Incrédulité et mescreance du sortilège pleinement convaincue* (1622), il répète textuellement la même formule [1]. Là aussi il essaie d'excuser le chapitre de Montaigne sur l'imagination et de tourner en plaisanterie le conte du nouement d'aiguillette.

On peut remarquer aussi que par suite de la peste, le collège des Jésuites fut fermé dans l'été de 1585 [2]. Je ne sais si les professeurs sont restés à Bordeaux. Montaigne, comme on sait, disparaît aussi pendant cette épidémie.

Nous pensons pourtant qu'il y a une autre raison au silence de Del Rio : les deux cousins ne pouvaient pas s'entendre ; ils avaient deux âmes divergentes. Nous aurions aimé les faire dialoguer au bord de la Garonne ou dans le jardin des Jésuites ; il eût fallu les faire s'invectiver, comme un incrédule et un sectaire. Si Del Rio a lu les *Essais* en 1585, c'est par charité pour son cousin qu'il s'est abstenu d'en parler. Montaigne issu d'une famille dont la moitié a passé à la Réforme, élevé dans l'un des centres les plus connus de la préréforme par des professeurs protestants de cœur, flottant lui-même pendant quelque temps entre les deux symboles, ne pouvait avoir, même sur des sujets de croyance commune aux deux confessions, la même attitude que Del Rio, élevé sous l'œil de l'inquisition espagnole, ami et collaborateur du vainqueur de Lépante, entré enfin dans l'ordre qui, pour l'opinion française et pour Montaigne lui-même, « menace le plus les heretiques de ce temps ». Plus encore. En leurs deux personnes s'affrontaient deux écoles : celle de l'humanisme italien, dont relève Montaigne, inconsciemment peut-être, qui continuant l'action corrosive de l'Averroïsme avait détruit les bases philosophiques de la

Montaigne : Marie Germain (323) ; Scipion mourant (564), Cléomènes (572), Regulus préféré à Caton (595), Pelagia et Sophronia (600), etc. Il cite parfois, en marge, « le sieur de Montagne » (p. 323, 521, 522). Ni P. Villey, ni A. Boase n'ont lu ce volume qui révélera à celui qui l'explorera à fond le visage d'un vrai disciple de Montaigne. Nous ne pouvons faire ce travail ici. Le texte s'étend sur 1067 pages in-8°.

Sur Pierre de Rostegey, sieur de Lancre, voir W. Boissel, dans le *Bulletin du Musée basque*, 1938.

1. *Inconstance des mauvais anges*, p. 80 ; *Incrédulité du sortilège*, p. 340 : « On dit que le sieur de Montagne estoit son parent du costé de sa mère qui estoit Espagnolle de la maison de Lopes. »

2. On ferma le collège de Guyenne. Le principal coadjuteur de Vinet mourut en 1585 et Vinet lui-même le 14 mai 1586. On ferma aussi le collège de la Madeleine.

croyance à l'au-delà et au surnaturel, substituant à la foi le fidéisme et même l'agnosticisme, et en Del Rio, la fidélité espagnole à l'aristotélisme scolastique, crédule entêté et « dogmatiste » péremptoire, superbe d'assurance sur ces mêmes problèmes [1].

Ils auraient pu s'entendre sur d'autres points : sur le copernicianisme où ni l'un ni l'autre ne prennent absolument parti (le Jésuite penchant cependant pour le géocentrisme) [2]; sur la distinction ou la confusion de Dieu et de la Nature, où Montaigne aurait peut-être donné prise aux plaintes de son cousin sur « certains modernes assez nombreux qui ne paraissent pas parler avec assez de précision quand ils refusent, parlant de la création ou de l'administration du monde, de distinguer la Nature d'avec Dieu » [3].

Mais sur deux problèmes au moins ils se heurtaient violemment. Del Rio avait depuis longtemps l'esprit sensibilisé aux mystères de l'occultisme. Au temps qu'il étudiait à Paris, il avait connu et souvent vu ce fameux magicien maître Gonnin, qui, condamné à la pendaison, « charma tellement ses juges qu'au lieu de son corps, ils virent la mule du Président attachée à la potence » [4]. A vrai dire, il n'a pas vu la mule pendue, mais il a vu souvent maître Gonnin après sa pendaison ! D'autres histoires horrifiques arrivées dans les Flandres lui ont prouvé le tragique des activités démoniaques : trois moines d'un prieuré qu'il ne veut pas nommer, « vrays paillards et concubinaires », dont l'un se donne au diable, et qui est immédiatement embroché par les cuisiniers du diable ; exemple « le plus utile et profitable » qu'on ait vu depuis longtemps. Et aussi cette religieuse de Gand, qui, mêlant l'orgueil à la luxure, voulait devenir mère en restant vierge ! Le diable l'accointa, et elle accoucha « d'un amas de plusieurs vers, velus et très puants » [5].

La Guyenne était un pays d'élection pour les sorciers. Au temps de Childebert déjà un sorcier « citoyen de Bordeaux » était allé à Tours rivaliser dans le merveilleux avec saint Martin lui-même [6] Quand

1. Il est remarquable que la plupart des confrères de Del Rio que nous étudions ailleurs sont des espagnols. Voltaire avait signalé que « la saine philosophie fut toujours ignorée [en Espagne]. L'inquisition et la superstition y perpétuèrent les erreurs scolastiques » (*Essai sur les Mœurs*, ch. CLXXVII).

2. Del Rio, *Syntagma*, III, p. 414-415, énumère les partisans du géocentrisme et de l'hél ocentrisme sans prendre parti, mais paraît favorable à la théorie traditionnelle. Montaigne, II, XII, t. IV, p. 105, connaît aussi les deux systèmes et conclut : « Que prendrons nous de là, sinon qu'il n'y a guiere d'asseurance ny en l'un ny en l'autre [1595 : sinon qu'il ne nous doit chaloir lequel ce soit des deux ?] »

3. Del Rio, III, p. 529-530. Voir notre *Rationalisme*, 2e édition, p. 461-467.

4. Del Rio, *Controverses magiques*, III, v, p. 429. Il y a eu deux Gonnin, l'un sous François Ier, l'autre sous Charles IX. — Dans l'affaire de Nicole Auberi, la première fois que l'hostie vint à bout de Satan, l'exorciste s'écria : « O maître Gonnin, te voilà vaincu ! » (Boulaese, *Le thresor de la victoire du corps de Dieu sur Beelzebub*, p. 13, 93.)

5. Del Rio, *ibid.*, p. 437-438, 537.

6. De Lancre, *Inconstance des mauvais anges*, p. 334. Est-ce la même histoire (Grégoire de Tours, VI, 35) qui est racontée par Bodin (*Démon.*, p. 284-285) d'un sorcier bordelais à Tours ?

Del Rio y arriva, on n'y voyait pas encore cette cohue de misérables qui, à dater de 1608, venant du pays Basque, remplit les prisons et même les ruines du château du Hâ [1]. La ville pourtant était cernée par les sorciers : ils se réunissaient pour le sabbat auprès du palais Gallien (il était alors hors des murs, mais le diable, au besoin, passait ses sujets par dessus la porte Dauphine), dans les Landes, à Arcachon et à la Teste de Buch. Isaac Queiran, domestique à Bordeaux, jugé en 1576, rencontra le diable sur le pont de la Bastide, une autre fois à Gradignan. Trois-Rieux, en 1554, s'obligea par un pacte à servir de démon, après sa mort, à un médecin écossais établi à Bordeaux nommé macrodor, fort suspect de magie [2]. « Les Anglais, Escossais et autres voyageurs venant querir des vins en nostre ville de Bourdeaux » avaient vu au cours de leur traversée « de grandes troupes de demons en forme d'hommes espouvantables passer en France » [3]. Assurément, la France entière était alors envahie par la démonomanie.

Le collège des Jésuites fut un jour mêlé à l'une de ces histoires troublantes. C'est Del Rio qui nous la raconte, sans doute parce qu'il y a assisté : « A Bourdeaux un certain Advocat avait un diable familier dans une phiole de verre ». — Rien d'étonnant à cela : tout le monde sait que nos ancêtres avaient pour suspects les avocats et les meuniers et le pape Jean XXII avait affirmé, en 1326, que le diable peut être lié par anneau, miroir ou fiole [4]. — « Étant mort, continue Del Rio, ses heritiers ne vouloient retenir la phiole, ny ne l'osoient pas rompre. Ils se transporterent au College des Jesuites pour leur demander conseil : les Peres firent commandement qu'ils leur apportassent cette phiole, et que devant eux ils la romproient contre terre. Ils la leur porterent, mais les prierent, qu'ils ne la rompissent pas devant eux, d'autant qu'ils redoutoient quelques visions etranges. S'etans donc retirez, ils jetterent de grande force cette phiole dedans un four allumé et n'entendirent autre chose qu'un petit bruit formé du conflit de l'un et l'autre element. [5] »

Au reste, pourquoi perdre notre temps à la recherche de ces niai-

1. De Lancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges* (1612), p. 366.

2. Il s'agit d'un médecin d'origine écossaise nommé Mac-Redor. Cf. Gaullieur, *Hist. du collège de Guyenne*, p. 349 et Dr. Chaté, *La Faculté de Médecine de Bordeaux aux XV^e et XVI^e siècles*, 1952. De Lancre dit qu'il était médecin des prisonniers et qu'il « était tenu pour magicien et sorcier ».

3. De Lancre, *op. cit.*, p. 40, 69, 105, 131, 146, 149, 151, 166, 174.

4. A.-M. Schmidt, notes sur l'*Hymne des Daimons*, de Ronsard, vers 405-408. Au début du XVII^e siècle, on brûla à Moulins le magicien Jean Michel qui avait un démon dans une fiole (1623, Relation reproduite dans E. Fournier, *Variétés historiques*, t. V, p. 199-207).

5. Del Rio, *Les Controverses et Recherches magiques* (1611), IV, III, p. 576. Ailleurs il conteste que les démons puissent être enfermés dans des fioles, et même il reprend Ronsard sur cet article. « Ils feignent d'être enfermez et pris à celle fin de prendre. » C'est une pratique très dangereuse, mais courante en France et en Italie (p. 331).

series ? N'avons-nous pas le témoignage de Montaigne qui, en ce temps-là précisément (P. Villey croit ce chapitre de 1585 ou environ), évoquait avec étonnement les exploits des « sorcières de son voisinage » ; avec pitié la misère de celles qu'il a examinées. Il a même montré « aspreté et contention » à en discuter, s'est attiré, en réponse, « injures execrables » et « defense de douter » ; a répondu avec fermeté que sa « creance ne se manie pas à coup de poing », et que « c'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif ». Quant aux faits allégués, où s'embrouillent les juristes, il les tranche comme Alexandre le nœud gordien, sans même les discuter : on ne doit croire d'un homme que ce qui est humain [1].

Disons tout de suite que Montaigne n'était pas absolument seul à Bordeaux à juger ainsi : quelques conseillers voulaient y voir plus clair. Des sorcières disaient à leur réveil avoir vu des pays merveilleux pendant leur sommeil et n'avoir rien senti des efforts que l'on faisait pour les éveiller. Plusieurs donc en piquèrent certaines tombées en catalepsie pour s'assurer si elles étaient réellement insensibles. Lagebaston [2], premier président de la Cour du parlement, « chef et protecteur des réformés », ami de Vinet, se livra à ces expériences dans l'intention « de regler ce Parlement sur ce qu'on en devoit croire et juger ». C'est à la suite de cette « experience mal faite » que nos pères ont cru longtemps que le sabbat « n'etoit que prestige et factice imagination ». Quelques années plus tard, en 1603, le premier président Dassis montrait aussi quelque humanité à l'égard d'un pauvre fou qui se croyait loup-garou, en l'enfermant chez les Récollets de Bordeaux. Il faut lui pardonner la teneur et les motifs de son arrêt qu'il a transformé en une dissertation sur la lycanthropie : le pédantisme de l'humaniste et du juriste n'ont pas étouffé les scrupules de l'honnête homme en face de la misère morale et physiologique de ce pauvre « hébété » [3]. Dassis aurait-il lu Montaigne ?

Del Rio sur cet article est aussi crédule que le peuple de Bordeaux. Quand plus tard il s'appliquera à l'élucider, il ne réussira qu'à mettre sa sagacité de légiste à éplucher des questions inexistantes ou bur-

1. *Essais*, III, xi. Déjà dans II, xii (t. IV, p. 85), il constate la vogue de la sorcellerie.

2. De Lancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, p. 80. Lagebaston passait pour le fils naturel de François Ier du temps qu'il était duc d'Angoulême. Il était catholique en pratique, mais très tolérant à l'égard des réformés ; et sa femme et sa fille passaient pour protestantes. Son intégrité était reconnue de tous. P. de Brach a fait de lui des éloges flamboyants (II, p. 100 et 205) et Martial Monier lui a consacré une épigramme (épig. 38) qui l'égale à Jupiter, Minos et Rhadamanthe. (Voir aussi Gaullieur, *Hist. de la réformation*, p. 118-122). Il mourut si pauvre que son fils qui avait beaucoup de talents fut obligé de se faire Jésuite (Dom Devienne, *Hist. de Bordeaux*, p. 180). C'est chez lui, dans sa maison de campagne, que Vinet avait composé son Commentaire sur le *Songe de Scipion*. On a vu plus haut les malheurs de ce manuscrit. Jullian (*Hist. de Bordeaux*, p. 374) estime que la modération de Lagebaston en fit la victime et le jouet des puissants et des fanatiques.

3. L'histoire de ce procès se déroule sur trois discours du livre IV de l'*Inconstance des mauvais anges*, p. 254-328. L'arrêt de Dassis tient tout le discours III, p. 264-311.

lesques [1], celles dont Montaigne disait qu'il faudrait avant de chercher les causes, savoir d'abord si ces faits existent.

Il ne peut pas, en 1585, lire les confidences puériles de la nourrice de Déjanire sur la puissance magique de l'amour ou sur la nécromancie sans les prendre au sérieux et tenter de mettre au point ces croyances pour des chrétiens. La violence de l'amour vient de quelque chose de maléfique et incantatoire qui traverse les yeux des amants, comme le soleil les fenêtres. Cette magie peut faciliter ou empêcher l'usage du mariage, elle peut mener un homme jusqu'à la folie, mais non le faire pécher malgré lui. Quant à la nécromancie, si une âme apparaît à un vivant, c'est par la seule permission de Dieu, et non par l'évocation du magicien [2].

Quand la nourrice de Médée célèbre la puissance de sa maîtresse, le commentateur se penche à nouveau sur ces cas délicats. Oui, les magiciens charment les serpents, non pas par leurs incantations, mais par suite d'un pacte fait avec le diable ; oui, les sorcières peuvent se changer en stryges (ne pas confondre avec les lamies) et tuer les petits enfants : une enquête faite à Pompéi l'a prouvé il y a deux ans ; oui, les sorcières se servent d'herbes magiques (savoir pourquoi elles les cueillent au clair de lune ?) ; oui, les magiciens déchaînent des tempêtes quoi qu'en disent les incrédules comme Wier : *homo impius*. Mais la magie est pour la plupart de ses opérations œuvre du démon [3].

Comment Montaigne aurait-il pu discuter avec ce cousin si manifestement envoûté par le sortilège ?

Tout proches des sorciers en apparence, mais très différents pour les théologiens sont les possédés du démon. Del Rio n'en parle pas dans le *Syntagma*, mais il leur consacre plusieurs chapitres des *Controverses magiques* [4]. Montaigne aussi, qui se refuse absolument à croire aux sorciers, s'est penché un jour avec beaucoup de curiosité sur une séance d'exorcisme, et il n'est pas sûr qu'il n'ait pas pris la chose au sérieux. C'est que la sorcellerie pour ceux qui l'admettaient, était un crime que l'on punissait de mort : elle suppose un pacte avec le démon.

1. Les *Controverses magiques* sont le manuel le plus complet de démonologie et elles ont eu d'innombrables éditions. Bayle en a parlé dans ses *Réponses aux questions d'un provincial*, ch. XVI. De Lancre dont on a lu plus haut le jugement, le met au-dessus de tous les traités écrits sur cette matière. Il nous rapporte cependant les reproches qu'on faisait au jésuite : qu'il « tient plus de l'Inquisition d'Espagne que des Parlements de France » et qu' « il a été vingt ans avocat : un avocat ne fait guère un bon juge ».

2. II, p. 165, commentaire sur *Hercules Œt.*, acte II, vers 452 et suiv. ; III, p. 318-319. Voir encore *Hercul. Fur.*, p. 447 (III, p. 259).

3. III, p. 57 et suiv., *Médée*, acte IV, vers 671 et suiv. Il a attaqué Wier dans ses *Controverses magiques* où il le dit presque aussi hérétique que les luthériens (p. 383) ; et Pomponazzi (p. 398), « homme de faible et mauvaise creance entre les chrestiens ». Il applaudit (p. 24) à la mise à l'index du *De incantationibus* (en 1596). Richeome parle peut-être de lui quand il dit (XIV, p. 39) que ceux qui ne croient pas sont des sorciers.

4. Livre VI, section II. Bodin consacre aussi au chapitre de sa *Demonomanie* aux possédés, soigneusement distingués des sorciers (III, VI, édit. 1593, p. 335-361).

La possession démoniaque est un malheur, une épreuve que Dieu permet et dont il guérit, sans que le possédé y ait aucune responsabilité. Nicole Auberi, nous dit B. Faye, a été affligée de cette maladie pour convaincre les hérétiques de certains articles de la foi catholique, et non pour aucun péché [1]. Aussi les spectateurs de ce drame ont pitié d'elle, jusqu'à pleurer sur ses souffrances et applaudir à ses guérisons, tandis que les exécutions des sorciers n'inspiraient que de l'horreur.

Donc, le 16 février 1581, à Rome, Montaigne rencontra dans une petite chapelle un prêtre revêtu des ornements sacerdotaux, et embesogné à guérir un possédé. Ce possédé, noir et mélancolique, était maintenu attaché devant l'autel. Le prêtre lisait oraisons et exorcismes, s'en prenait au patient et au diable qui logeait dans le malade, l'injuriant, le frappant du poing, lui crachant au visage. Le malade ne réagissait guère. Alors le prêtre prit de la main droite une hostie consacrée dans sa custode ; dans sa gauche, une bougie allumée, la tête en bas, et il menaçait le diable d'une voix haute et magistrale. Trois fois il recommença avec l'hostie et une bougie renversée. Puis découragé il remit le malade à ses parents. Alors il fit aux gentilshommes qui regardaient ce spectacle un cours de démonologie : la veille même il avait chassé du corps d'une femme un gros diable qui, en sortant, « poussa hors ceste fame par la bouche des clous, des épingles et une touffe de poils », mais pour celui qu'il venait de conjurer « il nous dict que ce diable là était de la pire forme, opiniâtre et qui couteroit bien à chasser ». « Je n'en vis que cela, conclut notre philosophe. Mon homme ne faisait autre mine que de grincer les dents et tordre la bouche quand on lui presentoit le Corpus Domini ; et remachoit parfois ce mot, *si fata volent*, car il estoit notere et scavoit un peu de latin [2]. »

Montaigne est perplexe : il s'agit d'une cérémonie catholique, réglée et formulée dans le rituel, recommandée et courante en ce temps-là. Si étonnante qu'elle soit, Montaigne n'en dira rien. Des démoniaques, il y en a dans le Nouveau Testament. Peut-on douter de l'Évangile ? N'y en avait-il pas en France ? Bodin en connaît beaucoup, bien qu'il les dise moins fréquents que dans d'autres pays. N'y en avait-il pas dans Bordeaux même ? En tout cas, il avait pu, quelques mois auparavant, au début même de son voyage (dont le récit est perdu), entendre du côté de La Fère, raconter l'histoire de Nicole Auberi qui avait, en 1566, mis en feu tout le pays de Laon ; il avait pu lire le récit, hallucinant, de ce miracle, vulgarisé en latin par Postel d'abord, puis par Barthélemy Faye en 1571, en français par Boulaese en 1573,

1. Le Jésuite Pierre Thyrée a consacré trois chapitres de son manuel classique sur les démoniaques à montrer que les possédés souffrent cette épreuve parfois pour leurs péchés (ch. XXX), parfois pour les péchés des autres (ch. XXXI), parfois même sans aucune faute de personne, pour des raisons que seule connaît la divine providence (ch. XXXII). *Daemoniaci, hoc est : de obsessis a spiritibus daemoniorum hominibus.* Lyon, 1603, in-8° de 324 pages.

2. *Journal de voyage*, p. 173-174.

en 1575 et tout récemment, en 1578, dans un in-quarto de près de 800 pages, où ce même Boulaese avait reconstitué jour par jour les quatre mois de cette affaire, entassant pêle-mêle son propre récit, ceux du doyen du chapitre de Laon, Christophe de Héricourt, du chanoine Nicole Despinoys, de Guillaume Gorret, notaire royal, le tout renforcé par les procès-verbaux de notaires, actes des greffiers et gens de justice, constats et requêtes [1], qui ne pouvaient laisser aucun doute sur la réalité de la tragédie. Et si Montaigne n'avait pas connu ce prodige (Condé, Charles IX, Henri III et Catherine avaient interrogé l'héroïne), s'il n'avait pas lu le livre récent de Boulaese, il avait en tout cas dans ses relations bordelaises un témoin authentique qui racontait volontiers l'histoire de Nicole Auberi : Florimond de Raemond lui-même !

Nicole Auberi (Boulaese écrit : Obri) était une jeune femme de seize ans, mariée durant l'été de 1565, à Vervins. Le 3 novembre de cette année, pendant qu'elle priait sur la tombe de son grand-père, un spectre voilé lui apparut, se disant l'âme de son aïeul et lui demandant prières, pèlerinage et messes pour le sortir du purgatoire. La famille fit ce qu'elle put, puis devant d'autres exigences de la fille, ils la menèrent à un prieur des environs qui la confia à un dominicain, frère Pierre de la Mothe. Ce dernier l'exorcisa et le Diable se nomma : Beelzebub. Il révéla qu'il y avait trente démons dans le corps de cette femme. Il serait hors de propos ici de raconter par le menu comment les exorcistes réussirent à les chasser : vingt-six à N.-D. de Liesse le 23 janvier 1566, le diable nommé Légion, à Pierrepont le 24 janvier, Astaroth le 27, Cerberus le 2 février.

Depuis le début de janvier, on avait dû recourir à l'autorité de Jean de Bours, évêque de Laon. Pendant deux mois, il opéra en public contre les derniers démons : prières, jeûnes, processions, adjurations, conjurations et surtout présentations de l'hostie. Beelzebub consentit enfin à sortir, le dernier, et non sans fracas, le 8 février. Inutile de raconter les épisodes burlesques de ce drame. Pendant tout cet hiver, l'héroïne était tour à tour agitée de fureurs indomptables et abattue par la mélancolie jusqu'à la syncope. L'hostie seule la réconfortait. On

1. Pour G. Postel, *Humanisme et Renaissance*, XX (1958), p. 236 ; XXI (1959), p. 453 et suiv. — *Le Thresor et entiere histoire de la triomphante victoire du corps de Dieu sur l'esprit maling Beelzebub, obtenuë à Laon l'an mil cinq cens soixante six...*, par Jehan Boulaese Prestre, professeur des Sainctes Lettres Hebraïques, Pauvre perpétuel du College de Mont-Agu. Paris, N. Chesneau, 1578, in-4° de 785 pages. Barth. Faye, *Energumenicus*. Étienne Thevenet l'a chanté dans un de ses *Xenia*. Ad. D. B. Faium in senatu Parisiensi consiliarium ac Inquisitionum Praesidium. Il y fait l'éloge de l'*Alexicacus* qui chasse les prodiges et dompte le démon de l'hérésie (Steph. Theveneti *Xenia*, p. 5, Paris, s. d.).

Il est superflu de souligner l'affligeante crédulité de Faye et de Boulaese. Notons cependant que le livre de B. Faye est en réalité un traité des miracles et de la démonologie. Il est plus philosophique que celui de Boulaese. L'auteur, conseiller au Parlement, avait eu son heure de célébrité sous François Ier. Mais les deux récits sont visiblement destinés à établir les croyances catholiques et à ruiner le protestantisme très répandu dans la région de Laon.

la présentait au peuple sur un échafaud ; elle avait des gardes, à cause des protestants. Tout le peuple de Laon et des alentours assistait avec frénésie à ces séances, les catholiques exultant à la victoire de l'Hostie, les protestants criant à la supercherie. Les narrateurs parlent de séances où il y avait quinze à vingt mille spectateurs et estiment à cent cinquante mille le nombre total des témoins.

Florimond de Raemond était alors étudiant à Paris, porté aux « nouveautés évangéliques » comme ses camarades, tous en danger de « faire naufrage de leurs âmes ». Ils allèrent à Laon. Nicole était soulagée des diablotins et n'avait plus en elle que Beelzebub. Lisons le récit pittoresque de l'ami de Montaigne. Il surpasse en couleurs ceux des témoins authentiques, encore qu'il en soit probablement tiré :

Ceste miserable et infortunee creature, conduitte en l'eglise à la veue d'un peuple infiny, estoit tellement tourmentee qu'on luy oyoit cracquer les os, grincer les dents, perdant toute figure humaine. Elle venoit grosse, enflee, comme une barrique, ouvrant la gueule de telle façon, que ceux qui estoyent aupres d'elle, luy voyoient le fond de l'estomac. Par fois elle tiroit un pied de langue, et roullant les yeux dans la teste, gros et enflambez elle les rendoit estincelans comme chandelles. Et en cest estat, s'eslançoit en l'air, sans que douze ni quinze hommes la peussent retenir, muglant et hurlant comme un taureau. Quand le bon Evesque de Laon faisoit ses exorcismes, elle s'eslevoit en l'air, destournant sa veuë de la saincte hostie qu'il luy presentoit, vomissant lors mille blasphemes : puis regardant les voutes de l'Eglise, avec des yeux renversez, affreux, et hideux, elle poussait un vent. On voyoit sortir de sa bouche, une fumée et souffle comme d'un bœuf qu'on esgorge. Elle tremoussoit, trembloit, se herissoit, et tomboit tout à coup en extase. Elle se deformoit, se rouloit, s'arrondissoit, comme un herisson. Je laisse les estranges propos, lesquels le diable professoit par sa bouche. En fin Beelzebub, vaincu par la presence du corps precieux de Jesus-Christ, sortit hors et quitta sa prison, apres avoir faict une fumee, et jetté deux coups de tonnerre, laissant un brouillard espais, qui environna les clochers de l'Eglise, et tous les assistans ravis d'une si grande merveille [1].

Quatre ans plus tard, le témoin de ce laborieux et dramatique exorcisme, devenu l'ennemi farouche des réformés, achetait à Montaigne sa charge de conseiller au Parlement [2]. Ils étaient amis : Flori-

1. *Anti-Christ*, ch. XXVII, p. 415-417. Un médecin pourrait rechercher dans ces phénomènes les symptômes de l'épilepsie ou de l'hystérie coïncidant avec l'apparition des signes de la puberté. Cela n'est pas notre affaire. Mais nous noterons que tous les détails du tableau brossé par Florimond de Raemond se trouvent, à plusieurs reprises, dans le gros volume de Boulaese (p. 12-13, 116, 120-121, 186-188 surtout, 213, 257-259), et en latin dans la dédicace du livre à Grégoire XIII (p. 15-16) et dans l'*Energumenicus* de Barthélemy Faye, p. 26-27, 48 et passim.

Sur Florimond de Raemond et ses livres, voir l'article de Bayle dans son *Dictionnaire* ; Bonnefon, *Montaigne et ses amis*, I, p. 96-98.

2. Plus tard — et hors du cadre de cette étude — Montaigne avant de mourir a pu entendre parler de Françoise Fontaine, possédée de Louviers (1591). Certaines de ses acrobaties rappellent celles de Nicole Auberi, mais elle est bien moins pittoresque et on la surprend à mentir (Palma Cayet, *Chronique noven.* [Paris, 1608], tome II, p. 495 et suiv.). Et quelques années encore plus tard (1599), Marthe Brossier fut confondue par les médecins. Cela n'empêcha pas l'horrible affaire Gaufridy d'Aix (1611) et celle de Loudun (1632).

mond de Raemond admirait les *Essais* et spécialement « la belle Apologie de Raimond Sebon ». Lui a-t-il un jour conté l'histoire de Nicole Auberi ?

Un autre problème, aussi débattu au cours du XVI^e siècle, opposait les deux cousins : celui de la nature et de la destinée de l'âme humaine. Tous les deux ont consacré à cette question des dissertations exceptionnellement longues : celle de Montaigne plus générale et méthodique, celle de Del Rio centrée sur la question de l'immortalité, et plus diffuse pour le reste [1].

D'où vient l'âme ? De la substance divine ? De la semence du père ? Montaigne s'arrête longuement à cette dernière idée et il en a tiré ailleurs les conséquences. Et il conclut que nous ne pouvons non plus juger de ce problème que le hibou voir le soleil.

Naturellement, Del Rio connaît toutes ces théories : celle de l'origine séminale qu'il trouve dans Théodoret, Numenius et Longin ; celle de l'origine divine selon les stoïciens : Dei partem, abscissum quid et emanans a Deo ; « l'intellect séparé » cher aux averroïstes : Odo, Porzio, Achillini, Antoine de la Mirandole, et ce coquin de Cardan, « dans son livre plein de danger sur l'immortalité ». Contre cette hérésie très répandue, il affirme longuement l'unicité de l'âme individuelle [2].

Sur la nature de l'âme, Montaigne est plus abondant que le théologien : il s'amuse bien des définitions des philosophes, et il conclut que « les plus sages entre les dogmatistes » ont confessé n'y rien entendre ; « et après ce dénombrement d'opinions : Harum sententiarum quae vera sit, deus aliquis viderit ! » — Del Rio est moins abondant et surtout moins méthodique ; mais il est, lui, un terrible dogmatiste. Il sait précisément ce qu'est l'âme : une entéléchie. Ce mot avait fait rire Montaigne, comme il avait fait pouffer Rabelais (pour Ronsard plus docile, il avait été occasion de scrupule). Del Rio, lui, le définit comme

1. Nous avons étudié longuement dans notre *Rationalisme* les pages que Montaigne a consacrées à l'âme. Nous n'avons jamais fait remarquer que N. Grouchi, parmi toutes les œuvres d'Aristote qu'il a traduites, a revu la traduction du *De Anima* faite par Périon. Les additions ou corrections qu'il fait au texte de Périon sont sans intérêt. Mais il a été un des professeurs de Montaigne, qui le cite dans l'*Apologie*. Lui aurait-il expliqué le *De Anima* au collège de Guyenne ? (*De anima libri III*, J. Perione interprete, 1552).

Signalons par la même occasion que P. de Mondoré, ami de l'Hospital, bibliothécaire du roi, conseiller au grand conseil, protestant de cœur, chassé d'Orléans sa patrie, mort de chagrin à Sancerre, en 1571, était aussi un philosophe péripatéticien, qui parlait avec mépris des ennemis d'Aristote (Ramus sans doute). Montaigne le range parmi les grands poètes latins. Son admiration va-t-elle au seul poète ? — Nous n'avons pu lire de lui que son *Commentaire d'Euclide* (1552), sans intérêt ici. [Cf. Teissier, *Éloges des Hommes savants*, II, p. 364.]

2. Montaigne, *Essais*, II, XII, t. IV, p. 63-70 ; Del Rio, *Syntagma*, III, p. 449-455. — Tous les textes de l'étude qui suit sont tirés pour Montaigne de la même dissertation (édit. Jouaust, IV, p. 54-79) ; pour Del Rio, du *Syntagma*, p. 438-454.

« le principe d'être et d'agir ». Et tout est dit : il n'y a plus de mystère dans notre nature [1].

Pour l'union de l'âme et du corps, Montaigne juge encore que les plus grands philosophes sont ridicules : parmi les plus amusants est Chrysippe qui la met autour du cœur, parce que pour dire *ego* « nous baissons vers l'estomac la machoire d'en bas ». Platon paraît lui sourire, qui la loge au cerveau d'où elle exerce toutes ses facultés « comme le nocher sur son navire, ores tendant ores laschant une corde, ores haussant l'antenne ou remuant l'aviron ». La comparaison est ancienne et l'idée est très populaire. Del Rio, naturellement, la connaît et la cite [2] ; il connaît même une autre comparaison que je n'ai trouvée encore nulle part, d'un auteur non nommé : l'âme serait comme une tourterelle en cage ; les quatre parois de la cage, ce sont les quatre éléments ; la cage brisée, la tourterelle s'envole. Jolies allégories, juge Del Rio, qui séduisirent Origène et l'auteur des *Questions à Antiochus*, qui séduisent encore beaucoup de chrétiens. Mais les vrais philosophes chrétiens ne s'en contentent pas. L'église à plusieurs reprises a dit que l'âme est « la forme informante du corps » [3]. Et voilà Montaigne à peu près hérétique sans le vouloir. Car sa conclusion, posthume, était que ces questions insolubles, il ne fallait pas même les poser : « *ne quaerendum quidem est*, dit Cicero ».

Mais à la différence de Montaigne qui passe en revue toutes les questions relatives à l'âme, Del Rio n'a en vue que de démontrer son immortalité. C'est donc sur ce point précis surtout que les deux traités se superposent et s'opposent.

Contre les négations de Montaigne et des Padouans, le Jésuite affirme que l'immortalité est démontrable par la lumière naturelle : *naturae luce*. Deux arguments : le consentement universel de toutes les nations « guidées par le seul instinct naturel », par « le flambeau de la nature ». Cette croyance, parce qu'elle a été mise dans la conscience de tous par la lumière de la nature, ne peut pas ne pas être certaine et vraie. Le second argument : la justice divine exige que les bons soient récompensés et les méchants punis, est plus efficace encore : « Argument convaincant pour tout esprit sain, non revêche ni aveuglé par l'entêtement ; aussi clair et aussi certain qu'il est évident à midi qu'il fait jour et non pas nuit [4]. »

Comment prétendre, comme Montaigne, que « ce n'est pas leçon de nostre nature et de nostre raison » ; que « Dieu seul et la liberalité de sa grace », « la foy », « la lampe de sa grâce » nous pouvaient assurer de cette croyance ?

Contre cette assertion fidéiste, Del Rio répète que tous les philo-

1. Del Rio, p. 441.
2. Il l'a même reprise dans ses *Adagialia sacra*, II, p. 251.
3. Del Rio, p. 452. L'entélécnie et l'âme forme du corps sont tirées de la scolastique aristotélicienne.
4. Del Rio, p. 467-468.

sophes sérieux ont cru en l'immortalité : mis à part les stoïciens, Pline et Lucrèce, tous de Trismégiste à Hippocrate, tous les platoniciens anciens, les néo-platoniciens chrétiens, tous ont affirmé leur foi en la survie. Et l'humaniste, lancé sur cette piste, ne se retient pas de joindre aux philosophes les poètes grecs et latins, les peuples, Chaldéens, Égyptiens, Romains, les Druides, les Chinois et les Japonais [1]. Montaigne, au contraire, gémissait : « C'est la partie de l'humaine science traictée avec plus de réservation et de doute. » Les dogmatistes mêmes les plus fermes rejoignent sur ce point les Académiciens ; « les plus aheurtés à cette persuasion, c'est merveille comme ils se sont trouvés courts et impuissans à l'establir par leurs humaines forces ».

Il va même jusqu'à dire que nul ne sait ce qu'Aristote en a établi, pas même ses disciples. Au contraire, riposte Del Rio, Aristote y a cru, quoi qu'en disent quelques commentateurs. Moins prolixe, mais plus souple que son maître Maldonat, il cite seulement quelques passages du philosophe — ceux qu'on trouve partout — où il a paru admettre que l'âme — la *mens* — a une origine et une action séparées du corps et en est donc séparable et incorruptible. Cela lui suffit pour affirmer la foi d'Aristote. Il engage les jeunes à « suivre Aristote de préférence à Platon et aux autres philosophes païens : peu d'erreurs chez lui, s'il y en a ; aucune en tout cas sur le sujet de l'immortalité [2] ».

Il a aussi résumé plus loin les raisons courantes proposées par les philosophes spiritualistes : celles qui se tirent des opérations spirituelles de l'âme (raisonnement, abstraction, réflexion) ; celles qui sont suggérées par la morale : liberté, dévouement au bien et à l'idéal ; celles du sentiment, qui nous fait désirer le bonheur jusqu'au delà de la vie présente. Page très serrée, nerveuse, bloc infrangible d'autorités et des raisonnements, dont on retrouverait les éléments, mais disloqués et desséchés dans les dix-sept « raisons » alignées par Maldonat [3].

Ici encore il se heurte à Montaigne pour qui « la seule libéralité de Dieu » nous garantit la survie, et non la nature de notre âme [4]. Il concéderait pourtant à son cousin que « la lumière envoyée du ciel » est plus sûre encore que ces raisonnements et ces autorités : l'Écriture, l'Église, les conciles viennent — mais en fin de dissertation seulement — confirmer ce que la raison avait d'abord établi. C'est

1. Del Rio, p. 439-445.
2. *Ibid.*, p. 440-441, 452. — Maldonat, B. N., n° latin 6454 ; et Bibl. de Saint-Gall, 1665. Maldonat cite vingt passages d'Aristote. Évidemment, il se répète. On a l'impression qu'il fouille le philosophe pour lui faire dire parfois ce qu'il n'a pas pensé ; il extrapole, comme nous dirions aujourd'hui.
3. Del Rio, *Syntagma*, p. 449.
4. Del Rio insiste longuement sur cet aspect de la question parce que les théologiens l'ont souvent agitée (p. 446-448).

tout juste le contraire de la démarche de Montaigne qui, désespérant de la raison, se réfugie dans la foi [1].

« Au diable donc Sénèque et ses tueurs d'ames », conclut le Jésuite [2]. Et nous revenons au *Syntagma*.

L'intérêt réel de notre parallèle est que nous sommes de nouveau en présence d'un traité dogmatique écrit par un Jésuite. Nous avons dans une étude récente confronté Montaigne avec les Jésuites de son temps et d'abord avec celui que l'on donne pour le directeur de sa conscience religieuse. Nous avons montré que Maldonat, Dandini, Toledo, Mariana, Richeome, tous de la Compagnie de Jésus et qui ont enseigné en France ou sont connus de Montaigne, s'occupent dans le troisième tiers du XVI^e^ siècle, à refaire les fondements écroulés du spiritualisme chrétien, qu'ils luttent donc contre le fidéisme envahissant dont les *Essais* sont la meilleure expression française, et qu'ils opposent à cette théologie déliquescente une « théologie naturelle » bien vieillotte assurément, mais qu'ils croyaient solide et efficace [3]. Tâche honorable, à notre avis, entreprise louable pour des prêtres, et dont nous sommes fort surpris qu'on ait pu en être froissé [4].

Del Rio qui nous avait échappé est à joindre à cette équipe : d'abord parce que, comme Richeome, il est disciple de Maldonat, qu'il soutient

1. Del Rio, p. 445-446.

2. P. 49 : Valeat ergo Seneca cum suis animae necatoribus.

3. *Le Rationalisme dans la littérature française de la Renaissance*, rééd. de 1957, p. 431-437.

4. Le P. Joseph Lecler (S. J.) m'accuse de « pourfendre rageusement Molina, les Jésuites, Bremond et le P. Sclafert » (*Études*, janvier 1958). On pourra constater en lisant mon *Rationalisme* que seul le P. Sclafert y est attaqué. Non pas pour sa personne, ni même pour la thèse qu'il soutient (je ne serais nullement gêné d'admettre que Montaigne fut un dévot, si on me le montrait), mais parce que la démonstration du P. Sclafert repose sur des contre-sens et surtout suppose une théologie que je ne puis admettre. Sans être théologien, je serais curieux de savoir si le doyen de l'Institut catholique de théologie de Paris couvrirait toutes les thèses de l'*Ame religieuse de Montaigne*.

Quant aux autres Jésuites cités, auxquels je joins aujourd'hui Del Rio, j'ai confronté leur théologie avec la théologie naturelle de Montaigne pour les opposer. C'est tout à leur honneur. Mais il est abusif de me demander d'admirer Maldonat, Dandini et L. Richeome.

Au reste le P. Lecler a lu bien légèrement mon livre. Il dit que j'ai soutenu que « Montaigne n'est pas chrétien », et ajoute même : « C'est son droit ». Je ne me reconnais pas ce droit, non plus qu'à d'autres le droit de solliciter les textes ou d'édulcorer la doctrine pour soutenir le contraire. L'historien n'a que le *devoir* de dire ce qu'il croit vrai. Mais j'ai défendu une dizaine de fois la bonne foi de Montaigne et sa sincérité religieuse. J'ai même tenté d'excuser une citation de Sénèque difficilement excusable, comme on le verra ci-après. C'est la morale de Montaigne qui me paraît purement philosophique et non chrétienne ; et la difficulté est moins de savoir si la morale des *Essais* est celle que pratiquait leur auteur, que de décider si le pélagianisme latent du livre peut encore s'identifier avec la morale évangélique. Nous sommes plusieurs à le nier ; le P. Sclafert au contraire l'affirme, conformément à une tradition de sa Compagnie, avec une assurance intrépide. Je ne me suis pas donné le ridicule de choisir entre ces deux formes du christianisme, mais je ne dépasse pas mes droits en essayant de réfuter une thèse opposée à la mienne.

J'espère au moins que le P. Sclafert n'est pas demeuré pourfendu, et je ne me sens pas du tout enragé.

le même combat, qu'il s'appuie comme eux tous sur l'aristotélisme scolastique, qu'il appartient à la même compagnie. Il se trouve, plaisante rencontre, qu'il a écrit sa dissertation à Bordeaux et qu'il est aussi de la famille de Montaigne.

Mais voici mieux. La dissertation que nous venons d'analyser, Del Rio l'a accrochée à une scène de Sénèque : ce chœur terminal du second acte des *Troyennes* qui sera, de Belurgey à d'Holbach, le refrain de tous les libertins, que Voltaire utilisera quatre fois contre la croyance à l'autre vie, et où Montaigne avait, avant de mourir, cueilli une citation si compromettante :

Quaeris quo jaceas post obitum loco ?
Quo non nata jacent.

Nous nous demandions où Montaigne avait pris ces deux vers si impertinents et peut-être si risqués, et s'il en avait bien apprécié la gravité [1]. Voici la réponse. Avant même que Montaigne utilise ce chœur des *Troyennes*, son cousin, obligé de le publier, juge nécessaire de le réfuter. Et il interrompt ses notes, philologiques surtout, pour y insérer une longue réfutation du blasphème de Sénèque : les quatorze pages in-4°, vrai traité de l'Immortalité que l'on vient d'analyser. « Hic chorus impius est, et animam humanam asserit perire cum corpore. » Arrivé au vers 389 :

Omnes petimus fata, nec amplius
Juratos superis qui tetigit lacus,
Usquam est. Ut calidis fumus ab ignibus
Vanescit spatium...,
Ut nubes gravidas, quas modo vidimus,
[. . . . . .]
Sic hic ,quo regimur, spiritus effluet.

« Impiété, s'écrie-t-il, misérables stoïciens. » Ces comparaisons signifient que la vie passe vite, non que l'âme meure aussi. « Impudents, s'ils donnaient comme une conséquence nécessaire, ce qu'ils savaient ne l'être pas [2]. » Et lorsqu'il arrive aux vers enchâssés par Montaigne au chapitre *Que nos affections s'emportent au delà de nous :* « Quaeris quo jaceas... », il traduit : « Tu seras après ta mort comme si tu n'avais jamais été. » Et il apprécie d'un seul mot : *Impie* [3].

Vers impies. Montaigne pouvait-il l'ignorer ? On n'avait pas attendu 1585 pour percevoir l'accent tout matérialiste de ces vers. Quelques années auparavant (1579), Robert Garnier adaptant à la scène fran-

1. Notre *Rationalisme*, 2e édition, p. 423. Les deux vers cités ont été ajoutés par Montaigne après 1588, I, 3.
2. P. 449.
3. P. 454. Voltaire les traduit ainsi (éd. Moland, XXIX, p. 522).
Où serons-nous après la mort ?
Où nous étions avant de naître.

çaise la *Troade*, avait dû transformer le chœur du second acte en une profession de foi spiritualiste [1].

Le premier grand éditeur des *Tragédies*, Bade Ascensius (1514), avait noté ce blasphème, sans du reste autrement s'en émouvoir. De la part d'un auteur païen, et dans la bouche de femmes, cela ne lui paraît pas étonnant. Sachez seulement, répond-il, que Cicéron dans le *De Senectute* a conclu à l'immortalité, que la raison même *seclusa fide* exige que justice soit rendue dans une autre vie aux bons et aux méchants. Le vers *Quo non nata jacent* lui paraît très grave cependant et de nature à faire douter de la survie ; il remarque même que le poète en a souligné la portée par la rupture du rythme. L'argumentation lui paraît reposer sur ce principe que tout ce qui naît doit mourir. C'est pourquoi les platoniciens disaient que les âmes habitaient dans les étoiles avant d'entrer dans nos corps, et les pythagoriciens qu'elles passaient d'un corps à l'autre. « Mais nous, la foi nous apprend que rien n'est impossible à Dieu et qu'il a créé de rien les esprits célestes et les nôtres, pour qu'ils vivent à jamais [2]. »

C'est tout. Mais la question s'était bien compliquée et envenimée depuis 1514. Les dissertations pour ou contre l'immortalité s'étaient multipliées. C'est un signe des temps que Montaigne ait mis parmi les questions insolubles à l'esprit humain celle de sa survie. Une hantise de l'au-delà s'est installée dans les âmes. Et les dangers de la guerre et les ravages de la peste en 1585 ne sont pas de nature à la calmer. Aussi les réponses de Del Rio sont tragiques autant que celles d'Ascensius étaient bénignes.

Cinquante ans passés, Pantagruel n'avait trouvé sur la « grave » de la Garonne que des « gabarriers jouans aux luettes ». Aujourd'hui, le maire de la ville en personne, Montaigne, n'annonce au gouverneur absent que des nouvelles sinistres et des craintes. Lui si douillet a quitté son château, prêt à donner ses soins et, « s'il le faut, sa vie, pour conserver toutes choses en l'obeissance du roy ». Les ligueurs ont pris de l'audace depuis que Henri III les a reconnus. « J'ai passé, gémit-il, toutes les nuits ou par la ville en armes, ou hors la ville sur le port, et avant vostre avertissement, y avois desja veillé une nuit sur la nouvelle d'un bateau chargé d'homes armés qui devoit passer. Nous n'avons rien veu, et avant arsoir y fusmes jusques après minuit, où Mr. de Gourgues se trouva ; mais rien ne vint [3]. »

Peut-être tandis qu'il faisait le guet au bord de la rivière, peut-être a-t-il vu passer, cette année 1585 précisément, cet étudiant mélancolique qui — symbole de ce temps — cherchait son âme et Dieu et trouva le diable. C'était un étudiant de Bordeaux qui avait des doutes

1. *Œuvres complètes*, de Robert Garnier, édit. L. Pinvert, t. II, p. 54-56.
2. L. Annaei Senecae, *Tragoediae pristinae integritati restitutae*. Venise, 1514, in-folio, fol. CXLIII.
3. Montaigne, lettres au Maréchal de Matignon des 22 et 27 mai 1585 (édit. Armaingaud, t. XI, p. 249, 250).

sur la religion et sur l'immortalité. Il doutait qu'il y eût des esprits — malheureux : il y en avait dans la rue même où habitait Montaigne [1]. — « Sur la tormente de sa perplexité, il s'en alla une nuict au clair de la lune vers le port demandant à Dieu en grande emotion de luy faire cognoistre s'il y a des esprits. Car s'il y en a, disoit-il, je sçauray qu'il y a un Dieu maistre des esprits, et que l'ame est immortelle. Aussitôst qu'il eut mis hors la bouche sa conception, il entendit galopper et crier, sans voir personne, plusieurs chevaux et chevaliers autour de soy, à tel bruit que s'ils faisoient les voltes en un manaige. Il fut saisi d'un si grand effoy qu'il en cuida mourir ». Il pria Dieu et retrouva un peu de calme. « Mais les Chevaliers bien tost apres reprindrent leurs courses, et les continuant, non par un ou deux jours, mais l'espace de 24 ans, par intervalles, de nuict, de jour ; tantost estant luy seul, tantost en compagnie ; à la ville et aux champs, et personne n'entendoit ces bruits que luy. » Enfin humilié et pardonné, il fut délivré de ce miracle et confirmé dans sa foi, « et raconta sa fortune à celuy qui m'en a faict le recit » [2].

Ainsi les imaginons-nous tous les trois au bord du Fleuve : le jeune homme hanté par l'au-delà, qui cherche les esprits et, naturellement, les trouve ; le Jésuite muré dans son dogmatisme intransigeant qu'il croit inébranlable, mais qui a une faille par où s'insinuera la folie démoniaque ; et notre sage Montaigne qui, loyal et courageux, veille en armes sur sa cité pour en écarter les factieux, qui méprise et repousse du pied sans même les discuter les contes de sorcières, de loups-garous et « d'esprits qui reviennent » [3], et qui, pour la vie future, y veut croire puisqu'il est chrétien, mais laisse à Dieu le soin de trancher toutes ces discussions : « Harum sententiarum quae vera sit, deus aliquis viderit, dit Cicero. »

HENRI BUSSON.

1. Il y en avait dans la rue même où habitait Montaigne ! En décembre 1591, la veuve Louyse Bouard loua une maison sise en cette rue à P. la Tapy ; lequel la sous-loua au bout de quelques mois à Guyton. Le 7 mai 1594, Guyton pria la Tapy de la reprendre, la disant pleine d'esprits. Un revenant hantait la maison. Procès. Il fut dit qu'il était de notoriété publique que cette maison était hantée par les esprits depuis la dernière peste. Le premier président, André de Nesmond, seigneur de Chezac, prononça le 1er mars 1595, un arrêt qui est son chef-d'œuvre. En 90 pages in-4°, il fait un traité *des Esprits*, établit leur existence, leur consistance, leur puissance et réfute les objections. On fera une enquête pourtant et les locataires paieront l'arriéré du loyer. La beauté de cette pièce vient de l'abondance des citations de poètes latins, de théologiens et de scolastiques qui s'y étale. L'arrêt fut très admiré *(Arrests prononcez en robes rouges*, par Mess. And. de Nesmond.... Arrest I, *Des Esprits)*.

2. Louys Richeome, *L'Immortalité de l'ame* (1621), p. 417-419. Il s'agit de la Mesnie-Hellequin : croyance très répandue. Ronsard a eu la même hallucination, à l'en croire ; mais mieux renseigné sur la nature des démons, il les a mis en fuite avec son épée (*Les Daimons*, édit. A.-M. Schmidt, p. 64-66). La date de 1585 est donnée par L. Richeome..

3. *Essais*, II, XXVII (t. II, 76). « J'en faisois ainsi autrefois, et si j'oyois parler de ces esprits qui reviennent... il me venoit compassion du pauvre peuple... » ; III, IX (t. IV, p. 257), histoire de revenants simulés par les jeunes gens d'un village.

UN NOUVEAU RACINE[1]

Devons-nous dire « nouveau » ? M. René Jasinski parle de l'homme-Racine en fils affectionné, aussi bien, sinon mieux que Louis. Il croit à la conversion par la Grâce ; mais il y conduit par un chemin plus accidenté, plus épineux. Les *Mémoires* lui servent, mais le gênent aussi, surtout en niant que le poète ait « jamais connu par expérience ces troubles et ces transports qu'il a si bien dépeints »[2]. M. J. ne veut pas de ce R. « affadi » (non plus, du reste, que du R. « drapé » de P. Mesnard). Le récit de Louis R. a besoin d'être « ravivé » (pas trop cependant). M. J. s'y emploie, en même temps qu'il applique à l'œuvre un *système* interprétatif très personnel. — Le tout — près de onze cents pages in-8° raisin sur R. jusqu'en 1677 — nous est donné comme amorçant « un *renouvellement complet des études raciniennes* »[3].

Une telle publication de l'éminent professeur de l'Université Harvard mérite un sérieux examen. C'est à quoi nous allons procéder, non toujours — dût l'auteur s'en prévaloir — par voie de discussion. Cet ouvrage est d'une telle nature qu'il suffira souvent d'en mettre le texte en lumière, pour que les lecteurs d'une Revue comme celle-ci sachent à quoi s'en tenir, dans un sens ou dans l'autre.

I. — La vie.

L'homme.

Peut-on être à la fois, comme l'abbé Bremond l'affirmait de R., petit esprit et grand poète ? Non, selon M. J. : *ceci* exclut *cela* (p. xviii). *Cela* est trop dépréciatif, en effet. Mais que répondait Montesquieu, le 5 octobre 1730, à une question de la reine d'Angleterre ? « On regarde ordinairement [en France] Corneille comme un plus grand esprit, et

1. René Jasinski, *Vers le vrai Racine*. Armand Colin, 1958, en deux tomes, l'un de xxviii et 491 pages, l'autre de 563 pages (16,25 × 25 cm). — Quand nos références ne mentionnent pas la tomaison, c'est qu'il s'agit du t. I. — Les *Œuvres de J. Racine* publiées par Paul Mesnard sont citées d'après la *seconde* édition. — Les mots en italiques ont été soulignés par nous.

2. *Mémoires* [...] *sur la Vie et les Ouvrages de Jean Racine* (par Louis Racine), éd. P. Mesnard, t. I, p. 266.

3. Voir la fin du texte imprimé sur la seconde page de la couverture.

R. comme un plus grand auteur. » N'y a-t-il pas du vrai dans cette opinion [1] ?

« Est-il bon ? est-il méchant ? » Si, quelque soixante ou soixante-dix ans après sa mort, R. passait (selon Diderot) pour avoir été « fourbe, traître, ambitieux, envieux, méchant » [2], prenez le contrepied, et vous aurez à peu près le R. de M. J. Profonde bonté, générosité, loyauté, abnégation. A près de quarante ans, R. avait « l'âme pleine encore de pureté janséniste » (II, 554). Une « fierté vite ombrageuse, un peu sauvage » (II, 471). Ni hypocrite, ni intéressé. Si par certains traits M. J. rejoint, comme l'a aperçu M. E. Mersch [3], la thèse de M. R. Picard, si l'on peut recueillir dans *Vers le vrai Racine* les éléments d'un *Picardus vindicatus*, — croyez bien pourtant que R., avant 1677, n'a pas été le courtisan que l'on a dit. Point d'empressement auprès des favorites. Même certaines allusions de son théâtre n'avaient pas dû plaire à Mme de Montespan. Dans la cabale de *Phèdre*, elle était mal placée pour le protéger, « ne pouvant intervenir dans les discussions littéraires ». Si elle le fit désigner comme historiographe, « cette bienveillance était récente, et presque inespérée » (II, 537).

R. n'a pas « beaucoup cédé au dévergondage des sens » (ceci pourrait être vrai), ni aux « voluptés faciles » [4]. Il cherchait surtout « l'ivresse du sentiment » (II, 472). Le grand amour de R., ce fut sa tragédie, « passion dévorante, plus forte que tout » (II, 474).

Méfiez-vous de certaines *apparences* que l'on a voulu tourner contre R., et mesurez sa responsabilité. S'il lui est arrivé de mal faire, la faute en fut surtout aux circonstances. Trois mots planent sur cette destinée : le *invitus* de Suétone, le « malgré soi » de Boileau parlant de Phèdre, enfin (langage peu chrétien) la « fatalité ». D'où viennent alors, de quelle délicatesse de conscience, les remords dont R. a été bourrelé ? Comprenez qu'il fallait à la fois justifier R., calomnié par les méchants, et se procurer la trame d'une vie tragique, de la « tragédie des tragédies ». M. J. y a pourvu [5].

Autre embarras : comment prendre le parti de quelqu'un sans incriminer ses adversaires ? Tant pis pour Corneille, dont l' « âpre vitalité » n'a pas gagné le cœur de M. J. : il le lui fait bien voir. Mais Molière ? L'auteur du livre de 1951 sur *Le Misanthrope* tient la balance

1. En voici une de Joubert : « Beaucoup plus parfait que Corneille, et moins grand, R. doit être moins révéré. » Ceci encore, du même : « Ceux à qui R. suffit sont de pauvres âmes et de pauvres esprits ; ce sont des âmes et des esprits restés béjaunes et pensionnaires de couvent. »

2. « Railleur, inquiet, jaloux et voluptueux », disait Boileau qui fut peut-être un peu mieux placé que nous pour connaître le vrai Racine.

3. C. r. dans *Jeunesse de Racine*, 1939, p. 37-38.

4. Quand on aura pénétré l'esprit de cet ouvrage, on sentira mieux pourquoi l'auteur n'a pas prêté à R. de grands désordres : certes, ils eussent provoqué de plus vifs remords (ce dont M. J. ne se serait pas plaint), mais aux dépens d'une moralité à laquelle M. J. n'entend pas faire de trop fortes brèches.

5. A-t-on réfléchi à ce qu'implique la théorie de la tragédie-confession (voir *infra*, pp. 511, 526) ? Qui écrit dans ce genre doit avoir du tragique dans sa vie. Genre dangereux.

assez égale entre ses deux grands hommes, dont il déplore l'inimitié mutuelle malgré tant d'affinités [1]. Devant Port-Royal, sauf un sursaut vite maîtrisé, M. J. s'incline comme il se doit. Que ne peut-on diminuer les torts de l'un sans augmenter ceux de l'autre !

Port-Royal.

M. J. le sait bien, Port-Royal n'était pas monolithe ; cependant il le meut d'ordinaire en bloc. A plusieurs reprises, alors qu'il ne s'agit pas du monastère, il l'appelle « communauté » : le mot est-il bien propre ? Et si l'on nous dit à quelles conditions R. pouvait être « réadmis au sein de la communauté », que penser de cette couleur donnée à la situation ?

Lorsque M. J. articule un nom, on hésite à accepter l'idée qu'il se fait du personnage. Pour ne rien dire de Lancelot ni de Pomponne, le couple Arnauld-Nicole n'est-il pas un peu trop soudé [2] ? « Arnauld et Nicole, peu enclins à l'indulgence » (II, 506) ; « Arnauld et Nicole, plus impérieux » (II, 544). Nicole impérieux !

Plus grave est notre désaccord sur deux commentaires. Contre qui les épigrammes mentionnées p. 71 sont-elles dirigées ? Contre les signataires. Mais alors, comment y voir une vengeance de R. contre P. R. ? Le P. R. de Pascal et de R., n'était-ce pas le P. R. résistant ? Et que visent les satiristes ? Le P. R. collaborateur.... On n'en revient pas, de lire encore à la page 96 : « Et c'est lorsque la communauté paraît près de succomber [...] que R. crible des épigrammes les plus cinglantes les malheureux signataires, victimes de la contrainte et du désespoir ? La trahison pouvait s'avérer flagrante. » Non, mille fois non ! Les signataires étaient accusés d'agir par intérêt, pour conserver leurs prébendes : cela s'étale dans les citations de la page 71. Si R. a trempé là-dedans (pour un quatrain, peut-être, mais pour le reste, non), M. J. nous saura gré d'enlever cet attentat du dossier des charges. — Quant au second passage (II, 519 et n. 2), sur le livre *De la fréquente communion*, force nous est de rappeler que ce titre signifie tout autre chose que « l'obligation d'approcher souvent les sacrements », quoi qu'en dise M. J. à côté d'une citation qui laisse entendre le contraire. Le grand Arnauld se sera retourné dans sa tombe en s'entendant imputer ce « dogme essentiel ».

Sans doute aurait-il eu aussi quelque peine à se reconnaître, lui qui vécut plus de quatre-vingts ans, si dispos et si gaillard, parmi ces gens de P. R. « pour qui la vie n'est qu'un prélude à la mort, courts

1. Ainsi « la faiblesse de R. devant la Champmeslé rejoignait un peu celle de Molière devant Armande » (II, 169). S'il fallait donner notre avis, nous serions plutôt de celui d'A. Chagny : « On ne saurait imaginer caractères plus opposés » que ceux de Molière et de Racine (*Cahiers raciniens*, VII, 437).

2. C'est la même impression que l'on ressent lorsque M. J. assimile les deux ascendances du poète : « l'humeur triste et sauvage » « des Racine et des Sconin » (305), « une lignée de noirceur et de dureté — celle des Racine et des Sconin » (II, 327), etc.

instants de terreur qu'il vaut mieux abréger par les austérités » (II, 561). La réfraction d'une croyance dans un individu est difficile à saisir, et les formules sommaires n'y sauraient prétendre. Nous ne discuterons pas ici la doctrine, ni l'idée qu'y inclut M. J. (« l'irrémédiable perversion des hommes, la fatalité du péché », 78). — Mais je sais qu'en cette nuit de feu, les pleurs de Pascal étaient des *pleurs de joie.* Je connais des élans où la créature s'aliène si bien de soi, qu'elle se retrouve en Dieu pour lui dire : que ta volonté soit faite, même au prix de mon salut ! Mais l'espérance n'est jamais absolument éteinte, et tout s'absorbe dans la flamme de la charité.

Ce « terrible pessimisme » janséniste, on veut qu'il ait été l'âme du théâtre racinien. (Bien peu avisés alors, ces Messieurs de P. R., d'avoir à cause de la coupe pris pour du poison leur propre amertume.) Mais à quoi bon *redire* nos objections ? Cédons plutôt la parole à Philip Butler : « Comment ne voir dans la passion racinienne que la concupiscence des théologiens ? Elle peut être l'instrument de l'accomplissement et non seulement de la destruction d'un être [1]. » Mais les yeux qui se ferment à ce beau naturalisme, n'espérons pas les ouvrir.

Un mot maintenant sur M. Hamon, que M. J., revenant ici encore à la tradition, continue de tenir pour le « plus exquis des maîtres » de R. J'attendais la production d'un document nouveau qui datât — enfin — des années de P. R., ou qui n'en fût pas séparé par un trop long intervalle. Il aurait pu nous échapper, à MM. J. Orcibal, R. Picard, ou à moi. Qu'on en découvre un, et je m'incline. Mais d'ici là, qu'on ne compte pas sur la Relation de l'abbé Guilbert (à partir de 1755) pour me rallier à Sainte-Beuve. Ces *Mémoires* ne sont pas sans mérite ; mais quelle autorité indépendante ont-ils en la matière ? Plus d'une fois, l'abbé suit Louis R. dans ses erreurs. Libre à M. J. d'aligner, ici comme ailleurs, nombre de témoignages. A la quantité nous inclinerions à préférer la qualité.

Le Hamon qu'on m'oppose (et qui se reproche d'aimer la vanité, II, 548) ne me détache point du mien. « Profondément charitable », écrit M. J. (II, 543), « M. Hamon entendait sauver les corps, comme les âmes, par la seule voie possible : la souffrance ». En voudrons-nous à la clientèle, d'avoir eu peu de goût pour cette thérapeutique mystique ? « Guenille si l'on veut.... »

M. J. ne disculpe pas R. d'ingratitude à l'égard de P. R., non plus que celui-ci de rigorisme parfois haineux. Mais P. R. croyait servir « la bonne cause », et R. a été « acculé à la rupture malgré tous ses efforts ». « Il a trahi avec désespoir. » Quel déchirement, d'être en guerre avec ceux à qui l'on « voudrait crier sa tendresse » ! Ah ! s'ils ouvraient leurs bras ! s'il était « de nouveau reconnu pour leur fils [...] ! Comme il bataillerait pour eux ! [...] Avec quelle joie il recevrait d'eux l'investiture sacrée, prêt tout de suite à se charger des missions les plus

1. *Classicisme et Baroque dans l'œuvre de Racine.* A.-G. Nizet, 1959, p. 152

audacieuses » ! (II, 194-195). Mais on l'abreuvait d'amertumes, ce qui lui causait peut-être « une obscure délectation ». « Il était assez janséniste pour accepter même l'injustice comme une expiation nécessaire. » Par elle « il se mortifiait » (II, 477). Il se disait : « Que la justice de Dieu — et de P. R. — soit ainsi faite ! Mais que les chers bourreaux, du moins, sachent ma tendresse » (II, 481).

Dure, dure épreuve. Chez Mme de Longueville, son nom « demeurait exécré ». Le nouvel Hippolyte était « mis au ban de l'humanité comme un monstre d'infamie ». Depuis que la Paix de l'Église avait mis P. R. en état de nuire, il guettait le poète, qui ne sous-estimait pas cette menace et finit par infléchir sa tragédie de manière à donner « quelque apaisement aux rigoristes ». Mais P. R. s'obstina dans son refus de « lever l'interdit ». R. avait pu encore, en 1675, se cabrer devant les conditions de la paix ; deux ans plus tard, une « condamnation presque foudroyante » s'associant à une terrible cabale le forçait à capituler.

Comment ces vues s'arrangent avec les indices d'après lesquels R. ne serait jamais sorti entièrement de l'orbite de P. R., de son « réseau » (J.-L. Barrault) [1], c'est ce que nous ne nous mêlons pas d'expliquer ici. Il y a à cet égard chez M. J. un flottement inévitable. Cet aspect de la question serait tout à reprendre [2].

Corneille.

L'autre blessure au flanc de R. : ses rapports avec le grand aîné. Les bonnes grâces de la du Parc et la primauté sur la scène française, deux sujets de rivalité. On se bornera au second.

R., en portant son *Alexandre* à Corneille, lui avait proposé « une entente et probablement une manière d'alliance ». Mais l'autre, quelle « perfidie », quelle « déloyauté » dans sa réponse [3] ! Et il en fut toujours ainsi : R. « plein de vénération pour Corneille », mais « contraint par lui à une lutte sans merci » (II, 554). Aussi, que « d'affreux remords » ! Quand R. écrivait cette Préface de *Britannicus*, « sa conscience janséniste, tout en le sachant victime d'une fatalité obstinée, pouvait lui reprocher là encore une manière de parricide » (361). « Avec quel désespoir » n'avait-il pas poursuivi les hostilités ! « Tendre

1. Voir « *Mon Racine* », dans *Revue de Paris*, octobre 1960, p. 23.

2. Il y aurait lieu en particulier de produire et d'interpréter le document (Minutier central, acte du 19 juin 1669) auquel fait allusion Mlle Geneviève Delassault (dans *Le Maistre de Sacy et son Temps*. Librairie Nizet, 1957, p. 36) et dont voici un extrait (pour nous transcrit par M. Jean Monicat) : « Germain Chaumoret... a déclaré de bonne foy que le transport de 50 livres de rente... faict... en son nom et proffict par Messire Jean Racine a esté par lui accepté pour, au nom, proffict et des deniers de Messire Robert Arnauld, seigneur d'Andilly..., auquel il n a faict que prester son nom pour luy faire plaisir. »

3. Une pareille offre est-elle concevable d'un débutant de vingt-six ans au glorieux sexagénaire qui régnait sur notre scène ? Et qui fut, en la circonstance, moins injuste qu'on ne le dit. Cet *Alexandre*, « glorieux » et galant, n'annonçait-il pas plutôt un poète qu'un *tragique* ? Et si R. eût continué de porter au théâtre des pièces comme celle-là, quel serait le verdict de la postérité ?

et scrupuleux à l'extrême, il pouvait s'écœurer à faire ainsi figure de bourreau », en dépit des « ménagements qu'il avait malgré tout gardés », « de l'admiration, de la gratitude émue, de la tendresse, oui, de la tendresse filiale que, *contre les apparences*, il n'avait cessé de lui vouer » ; ne lui demandant en retour que de l'avouer pour son plus digne successeur.

Hélas ! non seulement les cornéliens, mais Corneille ne cessèrent de lui montrer l'animosité la plus vindicative. Le jour vint où « l'injuste aîné empiéta » sur le domaine de la tragédie amoureuse. En fait, Corneille nourrissait pour son cadet une « inexpiable haine », une « rage concentrée » ; au point de le couvrir d' « infamies », « en termes à peine voilés », dans sa dernière tragédie.

Racine aux Enfers.

« Ah ! sortir de cet enfer ! » (II, 194).

Non, ce n'est pas un titre d'opéra. On voit assez que le R. de M. J. souffre ici-*haut*, sans avoir passé l'Achéron. Obsessions, hantises, « psychose de l'idée fixe » (II, 73), M. J. sacrifierait-il à la psychanalyse, à la psychocritique [1] ? En général, non : la conscience de R. n'a pas de zone obscure. L'homme n'est pas moins lucide que l'écrivain.

Une jeunesse d'orphelin, morose ; une âme formée à la haine des persécuteurs, livrée tôt à la dent du remords ; une tendre idylle durement brisée par ses maîtres, et dont il garda de poignants souvenirs [2]... vous connaissez le reste, jusqu'à la liaison avec la du Parc, jusqu'à cette mort qui le laisse « à demi trépassé ». Bien qu'on ne sache rien de sûr quant aux circonstances du décès, M. J. ne doute pas que R. n'ait été « amené pour son éternel malheur à prendre ou se croire une part de responsabilité » dans ce drame qui l'a « voué pour jamais à la terreur » (294 ; II, 554). « Scélérat ! assassin ! lui crie sa conscience janséniste » : comment la calmer [3] ?

Deux ans après, il devient l'amant de la Champmeslé ! « Sa conscience janséniste » lui crie « sa lâcheté, l'irrémédiable perversion de sa nature, sa définitive abjection » : « désarroi grandissant », à la veille de *Bérénice*, et « dont nous verrons s'élargir l'épouvante » (380-381) ; une « perpétuelle épouvante » qu'entretiennent en lui, à l'heure de *Bajazet*, « la terreur du péché » et « le vertige » enfin « de la perdition » (489).

1. Voir Charles Mauron, *L'Inconscient dans l'Œuvre et la Vie de Racine*. Éditions Ophrys, Gap, 1957.

2. Sur ce dernier point, M. J. n'allègue, et pour cause, que des « probabilités ». Cette peinture de l'éducation à P. R. fait qu'on est un peu surpris de voir ensuite (p. 332) R. « obsédé par la nostalgie du tendre bercail ».

3. Elle lui crie, cette conscience, ou du moins elle lui souffle bien d'autres reproches : ainsi, qu'il a « indirectement contribué » à la mort de Montfleury, passé de vie à trépas pour avoir joué les fureurs d'Oreste (303). M. J. prend fort au sérieux ce qui nous est rapporté de ces décès professionnels, — jusqu'à estimer que la responsabilité de R. « se trouvait engagée », et « directement » cette fois dans le jeu trop violent des acteurs de *Bajazet* (II, 96).

Et la géhenne continue, d'une tragédie à l'autre. R. écrit *Mithridate* : « aux heures les plus découragées », « il peut se sentir au bord de l'abîme » (II, 188). Des « paniques » le saisissent. « La douleur, les remords l'étouffent » (II, 194). — Il entre à l'Académie, sa pièce remporte un très grand succès ; il paraît dominer la scène française. Ah ! que vous êtes loin de compte ! « En fait, jamais il n'avait dû envisager l'avenir avec plus de pessimisme » (II, 315). Aussi, « accablé de toutes parts, victime d'une fatalité acharnée contre lui », le poète d'*Iphigénie* ne peut oublier ses « déchirements intérieurs » (II, 328). — Avec *Phèdre*, il en arrive à ce point « où les forces [vous abandonnent, où vous avez] le sentiment de succomber à d'intolérables souffrances » (II, 479). « C'en est fait : [...] R. se donne presque de lui-même au châtiment, voulu par ses maîtres donc par Dieu » (II, 480). Et quand l' « assaut général » dont il se savait menacé (II, 386) s'est produit, « il atteint sans doute le fond de la détresse » (II, 519).

Imaginez ce qu'une telle expérience suppose d'interrogations anxieuses, de questions « torturantes ». Aux yeux de ce R. (et de ce Louis XIV), l'adversité n'est pas une épreuve envoyée par Dieu pour manifester le mérite de l'élu, mais un avertissement d'avoir à quitter une voie de perdition. (Au contraire, la prospérité rassure.) R. perd-il sa petite fille ? une de ses pièces est-elle discutée ? les cabales s'enveniment-elles ? Autant de signes de la « vindicte [1] céleste ». Lorsque, d'une façon ou de l'autre, R. « se sait en état de péché mortel », lorsqu'il peut « douter de son salut », « soyons certains que cette menace, la plus horrible de toutes, le terrifie » (II, 113), — et qu'il « frissonne » en entrevoyant l'enfer, le vrai, l'enfer aux « feux ensoufrés » (II, 518). Cependant il ne désespère pas ; conduit « par une implacable grâce », il marche vers le dénouement qu'appelle son « irrésistible besoin de rédemption » (489).

Nous ne pensons pas trahir l'auteur de *Vers le vrai Racine* en condensant, par nécessité, ce qui est dilué dans son ouvrage. Étrange portrait, auquel, s'il faut choisir dans le genre, nous préférons de beaucoup le Racine de Fr. Mauriac. Mais ici, cette victime traquée, harcelée, « réduite aux abois » (II, 560) ! cet appareil de supplices devant lequel on se croit transporté ! par l'effet d'un vocabulaire où « tourment », « intolérable torture », « martyre », livrent notre sensibilité meurtrie à l' « écartèlement », aux « tenailles », au « fer rouge », au « crucifiement ». Il est vrai que pendant les rémissions (nous ne parlons pas des moments où il a « cherché à s'étourdir »), R. a connu de « délicieux émois » et même, en compensation d' « angoisses dévorantes », de « prodigieux enivrements » (178). M. J. a signalé sans plus le « puissant réconfort » de la création. Mais quelle idée en donne-t-il parfois ? soit qu'il imagine « avec quelle ardeur sombre R. [...] se jetait dans le sujet de *Bérénice* » (371), ou qu'il entrevoie « ce que R. éperdu,

1. Mot particulièrement cher à M. J.

en proie à toutes les affres de sa conscience, livrait de lui-même dans ce calvaire de *Phèdre* » (II, 467) [1].

Mais la vraie consolation du poète, ce fut le sentiment de « complaire à son roi », au seul être que, dans sa « terrible solitude », il pût « vénérer [et] dont la bienveillance lui apportât aide et protection, etc. » (II, 557).

Louis XIV.

La bonté de M. J. s'étend au souverain. — Tout n'est pas dit quand on a taxé d'égoïsme une « âme complexe » comme celle-ci. Légende, « la soif de flagornerie, la domestication de la littérature, la médiocrité foncière de l'intelligence et du cœur, [...] la faiblesse et presque la bassesse de son goût » [2] (II, 541). « S'il se plaisait au spectacle de l'opéra, *il avait toutes raisons* de ne pas moins aimer la tragédie racinienne. » (II, 542.) Que voulez-vous répondre à cela ?

En ce souverain, R. voyait « presque son frère par une ressemblance physique singulière », et, de plus, « une âme secrètement apparentée à la sienne » (II, 557). Louis XIV connaissait, lui aussi, les tenailles de l'inquiétude religieuse (II, 256) et du remords, les angoisses dont il sortait « le cœur brisé » : « martyr de la soumission à Dieu » (II, 285), à qui « une grâce toute spéciale » imposait l'épreuve purifiante de l'immolation (II, 297).

Et ce roi était « humain, proche » ; son sujet pouvait « le pénétrer jusque dans ses débats de conscience » (II, 557). Aussi lui témoignait-il sa vénération : « non par de faciles flatteries, mais par une sympathie compréhensive, pénétrée de respect et pourtant émue, intime » (II, 430). Miracle des affinités ! Elles aidaient le poète à se chercher, à se trouver lui-même (II, 467), à « dramatiser ses propres crises de conscience à travers celles de son roi » (II, 315), à qui il apportait, avec une « tendresse presque fraternelle » (II, 430, 558), des exhortations à bien agir [3]. Serait-ce exagérer la pensée de M. J. ? Grâce à cette harmonie spirituelle, ce R. que l'on croyait absorbé dans son drame personnel pouvait se faire au besoin, par son théâtre, l'auxiliaire de Bossuet.

Il fut plus sûrement encore celui de Colbert et du gouvernement.

1. Voir encore *infra*, p. 526. — Il est vrai que M. Ch. Mauron a écrit : « Lorsque, après réflexion de l'agressivité, un masochisme secondaire (soumission au père punisseur) vient renforcer le masochisme primaire (fascination de la mère dévoratrice), la situation angoissante-type [...] paraît reconstituée [...]. Panique de *Phèdre.* » (*Op. cit.*, p. 337.) Nous copions ces belles lignes pour d'autres, non pour nous.

2. Ce dernier trait me vise. J'en reste pourtant à ce que j'ai écrit. Cette nature royale était, à mon sens, d'un grain moins fin que ne le veut M. J. Voyez encore ce détail d'une gazette sur les « trente millions de diamants » que Louis XIV portait « de pied en tête » dans une fête de fin 1665. Au moins dans sa jeunesse, la mesure classique n'était pas son fait, il me semble. Mais passons.

3. A vrai dire, ce n'était pas toujours pour l'engager à se vaincre. Il suffisait, par exemple, de se persuader que le sacrifice de La Vallière était agréable à Dieu, et l'on pouvait, en conscience, servir la faiblesse du roi et les intérêts de la Montespan (II, 313).

A vingt-cinq ans, on nous le montre en mesure de « seconder avec beaucoup d'adresse les intentions royales » (89). A vingt-six, il entre « presque de plain-pied dans les plus secrets desseins du roi et des princes » (163). D'un bout à l'autre de ces quinze années, sauf peut-être au moment de *Britannicus* (II, 3), il s'est fait « subtilement, avec une merveilleuse intelligence des problèmes les plus variés, le soutien de la politique royale » (II, 558).

La « retraite ».

« Le talent de Racine est dans ses œuvres, mais Racine lui-même n'y est pas. Aussi s'en dégoûta-t-il. » (Joubert.)

A ce théâtre si utile, R. renonça par une « conversion » que M. J. prépare et ménage bien plus soigneusement qu'on ne l'avait fait avant lui. Visant de loin le point final, il s'emploie à christianiser peu à peu l'atmosphère morale, surtout depuis *Britannicus*. Dieu paraît à côté des Dieux ; la faute, parfois, se nomme péché ; le coupable, un réprouvé ; la fatalité, Providence ou grâce. Dès 1673, R. entend de « secrets appels », mais il n'y répond que quatre ans plus tard.

Aux premiers mois de 1677, le poète vaincu par la grâce revient à Dieu. Il se réconcilie avec P. R. sous condition de quitter la scène. C'est, dès lors, un « janséniste fervent » [1]. — « Pris de panique », il voudrait se faire chartreux (II, 522). Mais le mariage lui est « conseillé par son confesseur, entendons par P. R. » [2], et R. obéit (la cérémonie a lieu le 2 juin). R. n'écrira plus, ne courra plus les actrices. Seulement, ne va-t-il pas s'ennuyer ? « On pouvait tout craindre de la stagnation, etc. » ; il était urgent de « lui procurer une activité continue, accaparante, où son esprit inquiet trouvât un dérivatif » (II, 538). P. R. agit sur M^me^ de Thianges, qui s'entremit auprès de sa sœur. En août, peut-être au début de septembre, R. est nommé historiographe (II, 491) — ainsi que Boileau, celui-ci sans doute par-dessus le marché.

En cette affaire, « la communauté » n'avait pas perdu de vue son propre intérêt. Des craquements se faisaient entendre dans la Paix de l'Église. Il importait d'avoir « auprès du roi un fidèle désormais sûr entre tous, merveilleusement intelligent, docile à toutes les instructions, attentif en ce poste d'observation privilégié à tous les dangers qui pouvaient menacer P. R. ». En somme, « le fils cher » rentrait ainsi « dans la voie jadis tracée pour lui : celle d'un auxiliaire aveuglément dévoué, [...] toujours quelque peu subalterne, mais », etc... (II, 539).

Ainsi M. J. pense avoir atteint ses objectifs. Il a réduit autant que possible la dette de R. envers la favorite, mis hors de cause l'historiographie (nous employons ce mot impropre par commodité, que

1. Un critique récent, qui n'est pas M. Picard, écrit au contraire : « Le R. historiographe du Roi est, dans les premières années, [...] moins janséniste que jamais. Il est bourgeois et grand fonctionnaire, etc. » (Ch. Mauron, *op. cit.*, p. 336).

2. Nous aimerions bien savoir en quelles mains, en réalité, était alors la conscience de R.

M. J. Vanuxem nous excuse) ; enfin il a disculpé Louis XIV d'avoir appauvri la scène française : le roi n'a pu que s'incliner devant un scrupule qui « lui montrait à lui-même la voie du salut » (II, 542). Scrupule et sacrifice d'autant plus méritoires que jamais les « dons créateurs » de R. n'avaient été si « extraordinaires ». (La singulière beauté de *Phèdre* nous détourne, nous aussi, de croire à l'affaiblissement de la faculté poétique chez son auteur. Peut-être, nous écrit M. É. Henriot, R. a-t-il craint de ne pouvoir désormais mieux faire, ni même aussi bien ?)

Quoi qu'il en soit, nous persistons à nous situer au plus loin de M. J. Nous n'y sommes pas seul : « Comment croire », écrit M. Butler, « que R. renonce au théâtre par déférence pour P. R. [...], lorsque c'est sur *Phèdre* qu'il compte [dans sa Préface] pour « réconcilier la tragédie avec quantité de personnes », etc. R. ne parlerait pas autrement s'il voulait réfuter [Nicole ...] [1]. D'ailleurs, c'est *Phèdre*, et non pas une promesse de ne plus écrire de tragédies, que Boileau porte à Arnauld pour amorcer le rapprochement. Et Arnauld, loin d'exiger cette promesse ou de repousser le poison » de cette tragédie, déclare le caractère de Phèdre irréprochable. « Le renoncement au théâtre n'est donc pas une condition mise par P. R. pour accueillir le pécheur repenti, ni un gage de pénitence offert par R. »

Comment une pareille évidence, quoi qu'ait écrit M. J. (II, 481, 523-524), ne clôt-elle pas le débat ? Et comment accorder la chronologie du nouveau biographe (voir notamment II, 488-489) avec la *date* de la Préface (achevé d'imprimer de *Phèdre*, *15 mars 1677*) où R. paraît encore si attaché à son art ?

Si nous devions reprendre la question, nous ferions plus grande que jamais, dans la décision de R., la part de son exaspération, de son découragement. « Je plains fort », avait-il écrit dès 1669 [2], « le malheur d'un homme qui travaille pour le public ». Depuis, il avait tenu bon, mais à la fin... « Ingrat Paris, tu n'auras plus mes vers.... » — Quant au mariage du futur *domestique* du roi, nous renverrions le lecteur au brillant article de M. Léon Noël [3] ; il y verrait comment le Premier Consul s'employait à marier les gens autour de lui. Affaire plus compliquée pour un évêque concubinaire (Talleyrand) que pour un célibataire approchant de la quarantaine. — Enfin, nous suggérerions, après M. R. Picard, qu'entre la première idée du nouvel emploi pour les deux écrivains et leur nomination officielle, une période probatoire

1. Qu'on nous permette d'introduire ici un document depuis longtemps connu, mais dont il est difficile d'apprécier l'autorité. Il existe une lettre de J.-B. Rousseau à Riccoboni, d'après laquelle, dès 1666-1667 (?), Arnauld, « quoique fort irrité » contre les attaques de R., se serait désolidarisé de Nicole : Ce n'est point à l'art tragique, disait-il, que l'auteur des *Visionnaires* « devait faire le procès, mais à l'ouvrier qui avait péché contre le but et l'intention de l'art ». (Cité par P. Mesnard, I, 73.) — Ph. Butler, *op. cit.*, p. 266.

2. Première préface de *Britannicus*.

3. *Les deux Mariages de Talleyrand*, dans *La Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1960, p. 241.

a dû s'écouler, où le roi les a fait travailler à divers ouvrages, notamment à un « panégyrique [...] sur sa dernière campagne » [1].

Il n'en resterait pas moins que l'année 1677 est loin d'avoir « perdu tout son mystère ». M. J., qui relève sur un ton acide ce sentiment de M. Picard (II, 486), ne le partage point. De la façon dont lui, il arrange les choses, « les enchaînements sont clairs, [...] la vraie chronologie se rétablit, [...] tout s'accorde sans dissonance » (II, 491). Allons, tant mieux !

Pénitence.

« Des Marets a cru qu'un pénitent devoit oublier tout ce qu'il a fait pour le monde. » (Racine, 1666, dans P. Mesnard t. IV, p. 341.)

« J'accueillerai la richesse comme une épreuve et je m'efforcerai de la surmonter. » (H. de Montherlant, *Le Maître de Santiago*, p. 97.) [2]

Bien que les années de « pénitence » dépassent le terme qu'il s'est fixé, M. J. ne refuse pas à R. ses bons offices pour cette dernière période. Mme de Montespan qui voulait lui faire écrire des opéras, le trouva « beaucoup moins souple qu'elle ne le présumait ». Il put « éluder » pour *Phaéton* « une promesse qu'il estimait avoir trop vite accordée ». M. J. écrit cela (contre moi) au-dessus d'une citation qui explique sans ambages comment R. — et Boileau — furent « tirés d'affaire » par un « heureux incident » étranger à leur volonté (II, 497 et n. 2, 526, 539). O prévention !

Que si de « mauvaises langues » (II, 541) ont reproché à R. le confort où il a vécu, ne les écoutez pas ; connaissez-vous ses dispositions intérieures ? « En cette opulence où l'on ne veut voir que le luxe d'un parvenu, quelles humilités R. offrait-il à Dieu ? [...] Et qui saura l'esprit d'austérité dans lequel il acceptait les plaisirs du monde ? » (II, 535.) De même pour ses assiduités à la cour. M. J. ne les conteste plus : elles ont commencé... sous le signe de la conversion. *Non sans souffrance*, une souffrance noblement consentie. R. « acceptait — il acceptera désormais toujours — de donner les apparences contre lui. Où l'on voit un arrivisme peu scrupuleux, nous voyons la soumission, l'humilité, l'injustice volontairement subie » (II, 539). N'oubliez pas, en effet, à quelle cause il s'immole : aux intérêts de P. R. « Cette adresse [...] entrait dans son rôle. » R. ou le courtisan par obéissance. R. ou l'espion sacré. Les souplesses qui lui ouvraient l'accès à certains secrets ont tenu lieu de la haire qu'on n'a pas trouvée dans sa

1. Voir II, 491 ; et Raymond Picard, *La Carrière de Jean Racine*, Gallimard, 1956, p. 283. M. J. ne veut pas que le dialogue d'automne rapporté par Mme de Sévigné se réfère à la campagne de printemps. Quand le roi dit : « Je suis fâché que vous ne soyez *venus* à cette dernière campagne », et que R. répond en substance : « V. M. a pris trop vite les places qu'elle attaquait », savez-vous de quoi il s'agit ? D'opérations de guerre où le roi n'était pas, et où l'on ne prit pas de places... (II, 489-491). — La contradiction donnée à M. Picard (II, 489, n. 1) nous paraît bien téméraire : le grand plaisir de Louis XIV était de voir les villes tomber devant lui, et R. sait flatter au plus sensible le moderne Poliorcète.

2. Voir aussi chez le même auteur, la « méthode d'oraison mentale » du Cardinal d'Espagne (p. 130).

garde-robe. « Je n'ai jamais eu la force de faire pénitence », reconnut-il à son lit de mort. M. J. rapporte (II, 535) cet « émouvant aveu ». A sa place, nous en aurions senti tout le poids.

« Tout est possible, même Dieu », disait Renan. — Tout est possible, même ce Racine-là ; mais franchement, il a de quoi surprendre, ne serait-ce que par sa couronne d'épines. Si intérieur que fût son drame, comment n'a-t-il pas davantage percé au dehors ? comment cet « homme de douleur » a-t-il à ce point trompé les regards, que l'image à nous transmise par ceux qui l'ont connu porte si peu les stigmates du remords et de l'angoisse ? Sans doute Corneille, Molière, Louis XIV étaient-ils « torturés », eux aussi. D'où que soit venu à M. J. cette idée de la condition humaine en ces quatre destins, leur ressemblance rend le cas de R. moins exceptionnel, mais non pas plus vraisemblable.

L'on sait qu'au moment où il parut, le Racine de M. J. a été salué d'acclamations. D'aucuns lui ont sauté au cou comme retrouvant une vieille connaissance. Sans doute n'avaient-ils pas pris le temps de le dévisager.

II. — L'œuvre.

Le différend n'est pas moins grave en ce qui regarde l'œuvre. Sur beaucoup de points importants, si M. J. est dans le vrai, nous sommes dans le faux, nous tous, enseignants et critiques, depuis que nous expliquons R. La psychologie de ses personnages, que l'on croyait fixée à peu près, appellerait une revision déchirante.

Pour un Dialogue des héros de théâtre.

Tout le monde a lu le *Dialogue* où Boileau amène devant Pluton, sous le nom de héros antiques, des personnages de romans modernes dont les caractères jurent avec ceux des originaux. Que dirait-il aujourd'hui, le roi des Enfers, en apercevant le Néron de M. J. ?

« *Approchez-vous, Néron*, vous dont le nom paraît aux plus cruels tyrans, etc. — Vous me calomniez. Chez moi, « contre toutes les apparences le fond est bon ». C'est ma mère qui le dit : « Son cœur n'enferme point une malice noire [1]. » J'ai été « poussé au crime par un terrible ensemble de conjonctures plus que par ma propre perversité » (450). C'est « de guerre lasse » que j'ai cédé à Narcisse (II, 321), pour qui, soit dit en passant (319), j'éprouve une « affection presque tendre ». Ne suis-je pas un « tendre », en effet ? Oui, un « tendre », *comme Mithridate*, et, comme lui encore, « acculé, éperdu, à la cruauté » (II, 436) [2]. Dans ce conflit avec ma mère, les « tendresses », sans doute, sont « plus fortes que tout » (II, 80) ; mais il s'y mêle aussi

1. P. 305. Comment peut-on alléguer ce vers (v. 1600) pour juger de Néron ? Ce n'est qu'un trait du caractère d'Agrippine, aveuglée par la satisfaction d'avoir, croit-elle, reconquis son ascendant. Trente secondes plus tard, elle sera détrompée.

2. Chez les femmes aussi, il y a des natures qui font le mal en voulant le bien : Œnone, par exemple, qui « n'est que pitié, tendresse » (II, 474).

la crainte qu'elle m'inspire « par les scrupules dont elle me torture » (328). Ma plus grande souffrance, voyez-vous, c'est « de faire souffrir cette mère que j'aime encore » (325).

Pour justifier en quelque manière ce portrait, M. J. cite la première Préface d'*Andromaque*, à l'endroit où R. expose l'idée d'Aristote sur les personnages tragiques, qui ne doivent être « ni tout à fait bons, ni tout à fait méchants ». M. J. ne doute pas qu'il ne s'agisse des « héros principaux », et qu'ainsi ce précepte ne puisse s'appliquer à Néron. Mais cela ne paraît guère admissible. R. a pris soin de définir les « personnages tragiques », « ceux dont le malheur fait la catastrophe de la tragédie » (Pyrrhus dans *Andromaque*). La formule, dans *Britannicus*, ne saurait convenir qu'au prince de ce nom. Cependant M. J. continue la citation : « Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'est-à-dire une vertu capable de faiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les fasse plaindre sans les faire détester. » Comment cette phrase, dont chaque mot exclut Néron, peut-elle s'entendre de lui ? Comment peut-on écrire qu'à côté de l' « horreur » un « grand criminel » comme lui inspire « la sympathie, la pitié, l'admiration » (302) ? Nous restons confondu, et inquiet [1].

Il en va presque de même en présence d'un autre protagoniste. M. J. souligne la piété [2], la « foi généreuse » d'Agamemnon : ce père malheureux « n'a jamais cessé » de prouver ces vertus, « lors même qu'il s'efforçait d'éluder l'ordre fatal ». « Ses apparentes faiblesses n'ont été chaque fois que résolutions héroïques, achevées en quête angoissée des volontés du Ciel » (II, 297), en « supplications anxieuses » (II, 327). Il doit « expier », à cause d' « un passé de péché, dont *tout crie* [qu'il] porte pour une large part le poids » (II, 320). « La plus rare des grâces » conduit ce « torturé » « avec une dureté qui est tout amour vers sa destinée d'exception ». « *Tout crie* la tendresse divine, l'ineffable martyre de l'élu ». Agamemnon porte sa croix jusqu'au bout (II, 297). « Roi des Rois, il doit plus que les autres hommes, et *pour* les autres hommes, vider le calice » (II, 294). Un élu, presque un Christ.

Que penser aussi d'Hippolyte ? Ce prince « n'est que dévotion à Thésée » (II, 434). « Sa passion pour Aricie se subordonne à ce dévouement total, absolu, envers celui [...] dont il se sait injustement frappé, mais pour lequel il déborde d'amour. Souffrir pour lui ne va pas sans incomparable douceur » (II, 477-478). Et M. J. de rappeler l'histoire du Joseph biblique, qui bénit la main qui le frappe (II, 481). — Relisez maintenant l'avant-dernière tirade de ce fils si soumis (acte V, sc. 1) : s'il persiste à ne pas dénoncer Phèdre, il permet « tout le reste à [son] libre courroux ». Qu'Aricie fuie avec lui ce « lieu funeste ». Ils trouve-

1. Inquiet, par exemple, de ce qu'on lit dans l'article susdit de J.-L. Barrault, à la p. 20.

2. Ce mot se lit II, 285, juste après qu'Agamemnon vient de dire : je « laisse aux Dieux opprimer l'innocence ».

ront secours à Argos, à Sparte [1], pour empêcher la marâtre de substituer son fils à leurs droits. N'est-ce pas la méditation de ce projet qui contribuait à rendre le banni « tout pensif » sur le chemin de Mycènes? Et le dieu protecteur de Thésée a-t-il prévenu une rébellion impie ?

Quant aux rôles féminins, nous croyons y voir aussi quelque altération. Comme si M. J. avait un peu contaminé l'une par l'autre et la pureté et l'impureté. Pour ne rien dire d'Aricie, ni même d'Iphigénie [2], deux autres héroïnes nous ont semblé pâtir du souvenir trop présent que le critique aura gardé du *Misanthrope*. A propos d'Andromaque ou de Monime, quel nom que celui de Célimène ! Lorsque Andromaque, dans son cortège nuptial, paraît à un témoin « incapable toujours d'aimer et de haïr », cette contenance (d'une victime qui a vécu d'une idée fixe et qui va en mourir) pourrait bien, selon M. J., dénoter un « fond de froideur », la « difficulté à aimer qui caractérise toute séduction experte surtout à se dérober » (186). — Sur Monime, les pages du tome II, 169-174 sont des plus curieuses. Partagé entre sa « pensée de derrière » (nous verrons bientôt laquelle) et l'hommage qu'il doit rendre à tant de droiture, de modestie, de décence, — à peine M. J. a-t-il posé sur cette figure une touche de coquetterie qu'il paraît la regretter et qu'il retire sa main. Mais son insistance à poursuivre ce « jeu subtil » (le sien plutôt que celui de Monime) ne jette-t-elle pas en fin de compte un faux jour sur ce caractère ? Et l'on s'en console malaisément.

Venons-en à celles qu'on déclare (un peu vite, selon M. J.) impudiques. La passion de Phèdre comporte sans doute « une part de désir ». Mais avec quelle « extrême réserve » R. ne l'a-t-il pas suggérée ! Si vous en doutez, relisez ces vers : « De l'amour j'ai toutes les fureurs », etc. (II, 460). Hé ! comment donc la Melpomène classique devait-elle s'exprimer pour que son langage parût approcher de la hardiesse ? — Nous serions tenté d'en dire autant pour Roxane, chez qui l'auteur de *Vers le vrai Racine* émousse l'aiguillon des sens. « Aucun mot », nous dit-on, « aucun sous-entendu n'accusent chez Roxane le désir proprement charnel » (II, 75). Nous nous figurions jusqu'ici qu'Acomat savait ce qu'il faisait, en apprenant à Roxane le voisinage des « charmes » de l' « aimable » Bajazet. Effectivement, cela ne traîna point : « La sultane *éperdue* N'eut plus d'autres désirs que celui de sa vue » (v. 141-142) : qu'est-ce que le cœur peut avoir à faire avec cette concupiscence ? ... Quelques sentiments qui aient pu naître ensuite, cette impulsion première garde sa signification.

M. J. nous permettra-t-il de contester aussi certains commen-

1. R. se souvient ici de *La Thébaïde* qu'il avait relue en préparant l'édition collective de ses *Œuvres* (1675-1676).

2. M. J. n'avance pas explicitement que la passion d'Aricie soit « invinciblement souillée » (II, 459). Il reconnaît chez Iphigénie une « absolue pureté de sentiments », assainissant ainsi l'impression qu'il a donnée plus haut : « Sous le couvert de l'affection filiale se retrouverait vite une passion d'une tout autre nature » (II, 292).

taires de détail [1] ? L'un se rapporte à une résolution (feinte) du fils d'Achille : « Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector » (v. 900). Dans cette scène non exempte de traits comiques, ces cruels mots visent à ramener Andromaque qui fait mine de sortir. Comment voir dans ce vers *tactique*, si l'on peut dire, l'effet de « la jalousie qui mord » Pyrrhus, le « cri d'une vengeance qui voudrait enfin s'assouvir » (197) ? Et comment, au dernier morceau du rôle de Thésée dans *Phèdre*, à ce « Allons expier, etc. » qui ne peut, dans son contexte, avoir trait qu'à une pensée de deuil et de réparation [2], comment attacher un sens assez personnel à R., assez grave pour que « vingt-deux ans de repentir tiennent en ce seul vers » (II, 470-471) ?

Mais déjà cette notation d'un écho de la vie dans l'œuvre avertit que nous entrons dans une autre série de considérations.

III. — Explication de ces vues.

Comment M. J. est-il arrivé aux vues que nous venons d'exposer ? Grâce à la découverte de documents ignorés jusqu'ici ? Certes sa prospection, très poussée dans certaines directions, lui a mis en main bien des richesses. Rien pourtant, à notre sens, qui justifie sa nouvelle idée de R. et de son théâtre. Qu'il s'agisse de textes retrouvés ou connus depuis longtemps, c'est leur interprétation qui compte. Or comment M. J. en use-t-il parfois avec eux, même avec ceux qui émanent de son cher R., avec des lettres de jeunesse, par exemple [3] ! Quand le neveu du bénéficier écrit à La Fontaine : « ... j'ai été loup avec vous et avec les autres loups vos compères », — M. J. proteste que R. a été « moins loup qu'il ne le croit ». Nouvelle déclaration : « J'apprendrai à me contraindre, ce que je ne savais pas du tout », et nouvelle mise au point : « Pas du tout est trop dire » (p. 47). D'Uzès encore : « Il fallait être sage [...], ou du moins le faire. » Et : « C'est bien assez de faire ici l'hypocrite, etc. » Uzès, allez-vous dire, ou « l'école de l'hypocrisie »... M. J. rejette cette calomnie : « Erreur, la plate hypocrisie à Uzès » (II, 553), etc. [4]. Que de témoignages pourtant ont été

1. Il arrive que l'erreur soit due — chose inévitable en un si long travail — à quelque confusion du genre de celle que R. avait relevée chez P. Perrault (voir la Préface d'*Iphigénie*). Ainsi, nous avions été surpris de trouver (II, 236) ces vers dans la bouche du Suréna de Corneille : « Je veux qu'un noir chagrin à pas lents me consume, etc. ». Et, en effet, ils sont prononcés *par Eurydice*. Et nous avions encore moins pu nous persuader que l'Alexandre de R. eût dit à Porus : « Je vous aime, etc. » (texte ainsi commenté par M. J. : « A ses sujets, même ingrats, même rebelles, un grand Roi ne retire jamais son affection », 106-107). En fait, cette déclaration est *pour Cléofile*. Dans *Attila*, le vers : « Qu'un monarque, etc. » n'est pas prononcé par Attila, mais par Ardaric (153),

2. *Expier* semble ne désigner pareillement qu'une action momentanée aux vers 841 et 1221 de *Britannicus*. — Voir sur cette tirade de Thésée, *infra*, p. 523.

3. Voir *infra*, p. 525, la récusation des Préfaces.

4. Ces phrases de R. datent de 1661-1662. — Pour M. J. qui aime tant les parallèles entre R. et « son roi », en voici un : Louis XIV répondant à son frère cadet qui lui avait demandé s'il ferait ses dévotions : « Non, je ne ferai pas l'hypocrite

admis par M. J., et qui étaient moins directs et moins autorisés que ceux-ci ! Mais ceux-ci ne s'accordent pas avec la thèse. Tout est là.

La thèse.

Le lecteur de *Vers le vrai Racine* ne tarde pas à éprouver une impression singulière, — comme d'un aimant invisible qui ferait dévier, toujours dans le même sens. On s'y habitue ; et même, le développement prend-il une certaine orientation, on devine de loin le résultat où il conduit, et sur quel paysage la route doit déboucher.

Et voici, semble-t-il, comme s'est établi ce règne des causes finales. D'une part, et bien qu'il se défende d'avoir pris le « contrepied des thèses communément admises » (II, 554), M. J. paraît avoir cédé à un élan de tendresse blessée, au besoin irrépressible de couvrir de son corps celui qu'il aime [1], de parer et de rendre les coups. Il a doté son Racine, par une curieuse projection, des sentiments qu'il aurait éprouvés lui-même pour Port-Royal ou Louis XIV. Dévotion douloureuse ou ravie, foyer allumé par ses mains, où il se blottit, où il se chauffe.

Quant à la méthode, c'est celle du livre sur *Le Misanthrope*, celle du cornéliste Georges Couton dont M. Louis Herland, en 1954, caractérisait ainsi les travaux : « G. Couton a été frappé par l'importance [...] de l'*allégorie* dans la littérature du XVII^e^ siècle. Presque toutes les pièces de Corneille seraient ainsi des pièces à clé et devraient s'expliquer, pour une part importante, par référence aux événements et aux personnages politiques contemporains, — sans préjudice de l'explication par la vie personnelle du poète, à laquelle G. Couton fait aussi sa part. » « Ces beaux travaux », disait encore M. Herland, « ont *récemment renouvelé la critique cornélienne* » [2]. La différence des deux poètes, même sous le rapport que nous envisageons ici, n'a pas détourné M. J. d'appliquer cette sorte d'exégèse au théâtre de R.

A vrai dire, la voie était ouverte depuis longtemps. Que de noms mériteraient d'être rappelés, depuis le XVIII^e^ siècle, ou même déjà le XVII^e^, jusqu'à nos jours ! Les uns attentifs à la « confession indirect » de l'auteur [3], les autres aux « allusions extérieures » qu'offre son œuvre. Selon Hippolyte Taine, « le mérite de R. » a été de peindre « sous des noms anciens des courtisans de Louis XIV ». Jean Dubech (1926) s'exprime ainsi : « Plus on étudie ce temps, plus on relève de traces » entre le monarque et le poète d' « une collaboration si étroite

comme vous, qui allez à confesse parce que la reine notre mère le veut. » Le texte est cité par Ph. Butler, *op. cit.*, p. 84. Il est de 1664 : un mois auparavant, trois actes de *Tartufe* ont été joués. Voilà le climat du premier *Tartufe*.

1. II, 487 : « L'intelligence regimbe autant que *le cœur* ».

2. *Corneille par lui-même. Images et textes présentés par Louis Herland.* Aux Éditions du Seuil, p. 7.

3. R. « décrit allusivement [son conflit intérieur] toutes les fois qu'il prend la plume », nous dit, mais du point de vue psychocritique, M. Ch. Mauron (*op. cit.*, p. 333). — P. 42 de ce même ouvrage, voir une référence à la *Psychologie de Jean Racine*, de Joseph Segond (Paris, Société d'Éditions Les Belles Lettres, 1940).

qu'on est conduit à admettre qu'elle fut dans une très forte mesure délibérée » [1], etc.

S'il arrive à M. J. de signaler les cas où il « rejoint » un autre critique ou « se rencontre avec » lui, il ne s'est guère soucié, nous a-t-il semblé, d'établir la tradition où s'inscrit son ouvrage [2]. Il n'avait pas à craindre pourtant qu'on lui contestât son originalité. A la fin du paragraphe que nous avons cité, sur les procédés de M. Couton, M. Herland concluait ainsi : « Le danger est seulement d'*en faire un système.* » C'est pourtant là, très exactement, le dessein qu'a poursuivi l'auteur de *Vers le vrai Racine*, en sorte que ce « *Vers* », ajouté par modestie, paraît superflu [3]. Si la direction était bonne, « le vrai Racine » est devant nous. On ne voit pas quels moyens d'approche nous resteraient encore pour l'atteindre.

Qui de nous, dans une entreprise, un raisonnement, n'a senti l'attrait et le péril d'*aller jusqu'au bout ?* M. J. a cédé au premier, et il admonesterait volontiers ceux qui ont craint le second. M. A. Adam ayant vu dans *Britannicus* le drame de R. même, M. J. en prend acte, mais en faisant des réserves sur ce que le savant historien s'est défendu « de pousser le rapport jusqu'au détail biographique » (325, n. 1). Ailleurs : « Mais pourquoi tout de suite arrêter le rapprochement ? » (comme fait P. Mesnard). — Ailleurs enfin : « On ne nous suivra pas jusqu'à nos conclusions extrêmes [...]. *Faut-il donc s'arrêter à mi-chemin ?* » (II, 73). Cela eût sans doute mieux valu.

M. J. en a jugé autrement. Il faut que toute tragédie, tout personnage, même subalterne, reçoive sa dose d'allusions : oui, même une Céphise, une Cléone, qui pourraient bien devoir « quelques traits [aux] confidentes authentiques » (220). On se plante devant chacun, devant chacune, et l'on fait une revue mentale. « A qui ressembles-tu ? » Ce Taxile, par exemple, cet amoureux sacrifié d'*Alexandre*, qui donc a posé pour lui ? Le frère de Louis XIII ? Non. Le frère du grand Condé ? Non encore. Alors, Retz ? Point. Plutôt Turenne *(sic)* ou La Rochefoucauld, « bien d'autres encore » (113-115). Et Astyanax ? probablement un enfant de la du Parc, *puisque* celle-ci est à certains égards Andromaque, mais lequel ? elle en avait trois : « *On songe* au petit Jean-Baptiste, mais [...]. Les ressemblances morales se dis-

1. H. Taine, *Nouveaux Essais de critique et d'histoire.* Librairie de L. Hachette et Cie, 2e éd., 1866, p. 222. — Jean Dubech, *Jean Racine politique*, cité par Ph. Butler, *op. cit.*, p. 103.

2. Il est vrai que sa Bibliographie a dû prendre, par force, un caractère un peu particulier, sur lequel il s'explique p. XXVII. Quoi qu'il en soit, il n'est pas toujours facile de faire la part de ce que M. J. apporte de neuf. Nous ne nous attendions guère, par exemple, à retrouver chez Léopold Lacour, et dans une expression dramatique, les composantes de la douleur que la mort de la du Parc, selon M. J., aurait inspirée à R. (Voir *Les Maîtresses et la Femme de Molière*, Éditions d'art et de littérature, 1914, p. 225-226).

3. *Le vrai Racine* n'a-t-il pas été le premier titre ? C'est, en tout cas, celui d'un chapitre du livre de Joseph Segond (voir *supra*, p. 515, n. 3). Voir sur ce titre le c. r. de Pascal Pia dans *Carrefour*, 9 avril 1958.

cerneraient certainement mieux chez les deux aînées déjà grandelettes » (196-197).

Roland Barthes est dans le vrai : quand on cherche ainsi des ressemblances, on les trouve ; elles « prolifèrent un peu comme les alibis dans le langage paranoïaque » [1]. Au point qu'un même personnage fait penser à plusieurs modèles (mode classique, c'est vrai, de la création littéraire). Mithridate est *pour le moins* le roi de Pont + Racine + Corneille + Mahomet IV + Kupruli. Junie fond en elle des souvenirs de la du Parc, de Madame, belle-sœur de Louis XIV, de Louise de La Vallière, de... Mme de Montespan [2]. Mais pourquoi s'en tenir aux êtres humains, quand l'allégorie était figure courante ? Atalide, Monime, Aricie (et l'Eurydice de Corneille) n'incarnent-elles pas la Tragédie ? Aricie serait la Tragédie épurée, que Messieurs de Port-Royal auraient pu « adopter : elle est authentiquement leur enfant » (II, 481). En revanche, Ériphile pourrait bien figurer entre autres « cette jalousie amère, crispée, qui devient [à partir de 1672] l'âme de la tragédie cornélienne » (II, 332). M. J. nous rend si familières les idées de « polyvalence » (II, 138), de pluralité des cycles et des plans, que l'exégèse biblique, avec tous ses sens, du littéral à l'accomodatice, paraît à peine plus compliquée. La tragédie racinienne éclate de significations [3].

Vous rappelez-vous, dans *Volupté*, le passage sur M. Hamon et le « don de spiritualité » ? Ce don « consiste à retrouver Dieu [...] partout ». « La trame invisible qui est la base spirituelle de la Création [...], cette trame profonde devient sensible en plusieurs endroits [...]. Il y a désormais deux lumières [4]. » Eh bien ! aux yeux de M. J. il en est ainsi de la création racinienne. « *La trame s'éclaire* aussitôt [...]. L'action prend [...] un sens extraordinaire » (II, 233). « Le texte s'éclaire, croyons-nous, de manière saisissante » (II, 284). « Que de détails paraissent brusquement s'éclairer ! » (II, 201). « Que de détails, pourtant, s'éclaireraient d'étrange façon ! » (II, 458, n. 2.) — Et que de regrets pour nous, de n'être pas sujet à de telles illuminations ! Quand Agamemnon rappelle à Achille la prédiction fatale : Vous devez mourir devant Troie, « on ne pouvait », déclare M. J., « suggérer *en termes plus transparents* la tentation du renoncement, donc l'appel de la retraite et de la conversion » (II, 329). Sans doute faut-il, pour

1. Voir cet article, si riche en suggestions (même si l'on résiste à telle ou telle) : *Histoire etLittérature : à propos de Racine* (dans *Annales*, mai-juin 1960, p. 535-536).

2. Si, comme il est bien permis ! vous êtes choqué de ce dernier rapprochement, apprenez qu'il y eut une première Montespan, laquelle avait pu passer pour « sage et modeste ». N'empêche que Junie est moins « capiteuse » (341-342), ne trouvez-vous pas ?

3. Certaines même sont telles que M. J. s'arrête plutôt que de les surprendre. « *On n'ose imaginer* ce que [tel morceau d'*Iphigénie*] pouvait éveiller d'échos » (II, 322).

4. *Volupté*. Sixième édition, Charpentier, 1869, p. 220. Il faut voir aussi comme M. J. nous met en main un « fil secret « (II, 89-90, 179, 201, etc.), un fil d'Ariane, pour nous « retrouver » ? ou pour nous « perdre » ?

souscrire à une telle assertion, avoir la grâce, et nous ne l'avons pas [1].

Si privilégié qu'il soit, M. J. sent pourtant avec peine que bien des secrets lui échappent. Ah ! si nous étions mieux renseignés, « que d'échos [...] se percevraient ! » (324) ; « il faudrait connaître [cette] vie le plus en détail pour discerner des allusions plus fuyantes » (II, 2), etc. Il faudrait.... Mais à cette distance !

Les contemporains ont été mieux partagés, M. J. n'en doute pas, du moins quant aux allusions « extérieures » (car pour les autres...). Force lui est pourtant de constater qu'un critique de *Bérénice* n'a pas « saisi les allusions les plus évidentes, à plus forte raison ces jeux de sous-entendus... » (472) ; qu'un journaliste « ne soupçonnait pas — ou ne voulait pas saisir — les allusions » qui donnaient à *Bajazet* « tout son sens » (II, 95). M. J. ne s'inquiète pas pour si peu. Assurément le public comprenait, plus ou moins selon sa qualité : les « initiés », « informés », « avertis », « avisés » allaient jusqu'à saisir « à demi-mot » le « double et parfois triple sens » que comportait alors la tragédie (II, 232). — Mais ils ne nous en ont laissé rien savoir [2]. — Pour ne pas se compromettre. Comment nous montrer, sans d' « impossibles indiscrétions », les dessous de *Bajazet* ? « Une juste réserve les contraignait au silence » (II, 93). Ce dut être pis encore pour *Britannicus*, dont le peu de succès s'expliquerait en partie par là : « Certains, bien informés, sachant que la pièce pouvait prêter à d'inquiétantes allusions, ne préférèrent-ils pas s'abstenir ? » (351) « Bien entendu, pas un mot ne nous est parvenu [...] de ce que sans doute l'on chuchotait dans le secret des conversations privées » (346). — La conque du passé continue de bruire à l'oreille de M. J. (ou si c'est l'oreille même ?). Mais on ne distingue plus rien : M. J. se penche, écoute encore, et renonce avec un soupir.

Nous le comprenons. Ce que la conque garde pour elle, si c'était le principal ? Notre image de ce qui fut autrefois n'est qu'une maigre caricature. La vie a eu plus d'imagination que nous n'avons de mémoire. Tel personnage balzacien, dont nous cherchons — et trouvons, nous aussi — le modèle parmi les familiers du romancier, perpétue peut-être l'apparence d'un compagnon de diligence ou d'un convive de table d'hôte. R. a eu deux maîtresses « homologuées » (É. Henriot). Mais ses autres aventures ?

Cette pauvreté ne favorise pas une entreprise comme celle-ci. Dix pièces, cela représente un certain nombre de personnages. Aura-t-on assez de modèles ? Ce n'est pas sûr, à moins de surmener ceux dont on dispose. Qui voyez-vous, par exemple, pour les rôles de second

1. Elle nous manque pareillement lorsque, sur ce mot de Xipharès à son père : « Rome poursuit en vous un ennemi fatal », etc., on nous invite à voir là « un sous-entendu *probablement très direct*, sur la vindicte dont R. se savait harcelé par les cornéliens » (II, 187).

2. Lire là-dessus le c. r. de John Lapp dans *The Romanic Review*, d'avril 1959, p. 131. — Quant au silence de R. lui-même, voir *infra*, p. 525.

plan : pour Phœnix, pour Pylade, pour Burrhus, pour Paulin ? Le seul ou à peu près qu'on ait sous la main, c'est l'intendant Vitart, qui ne s'attendait pas à devenir un jour maître Jacques. Les grands modèles ont également fort à faire, aussi bien R., que l'on voit « dépeint », paraît-il, « dans chaque personnage » [1], que la du Parc à laquelle « *toutes* les héroïnes de Racine », vous entendez bien, « empruntent quelques traits » (323-324). Quels visages, quelles âmes a-t-elle dû encore se façonner, — jusqu'à en être méconnaissable ? Ce funèbre 11 décembre 1668 ne lui avait pas apporté le repos....

La méthode et ses applications.

Il est un avertissement que M. J. réitère : de ne pas croire, s'il rapproche deux figures, que l'une *soit* forcément l'autre ; que Roxane, par exemple, *soit* le grand Arnauld (II, 74). Nous en prenons acte avec soulagement, et préférons, en effet, que l'Hector d'Andromaque ne *soit* pas tout à fait son homologue, Gros-René, le défunt mari de la du Parc [2]. Il ne s'agit pas, explique-t-on, « d'identifications chaque fois rigoureuses » (II, 332). Ainsi Mithridate-Corneille, cela veut dire « Mithridate, dans la mesure et aux instants où il peut faire songer à Corneille » (XVIII). Oserons-nous le dire ? c'est encore beaucoup, c'est encore trop. Que M. J. souligne, par exemple, les défauts du grotesque Perrin Dandin, « son acharnement têtu, les *signes non équivoques de sa déchéance* [en 1668] et jusqu'à son âpreté au gain, etc. » : si l'auteur de *Vers le vrai Racine* veut nous y faire voir « autant de caractéristiques plus ou moins reconnaissables » du grand Corneille (271), croit-on que nous n'emportions pas de là une impression de malaise ?

Nous voudrions éviter toute déformation de la pensée de M. J., dont les explications semblent parfois en retrait sur les précédentes. Ce qu'il a cherché, déclare-t-il, ce sont « les *situations* qui, avec des personnages différents, dans de tout autres circonstances, ont pu à quelque degré faire vivre par Racine les sentiments de ses héros » (II, 179-180). Situations, en effet, celles de Monime, au pied de qui Mithridate a mis « une foule d'États », et de la Champmeslé, qui « devait à R. sa brusque illustration » : en écrivant cela, R. pensait à ceci (II, 171). Que Clytemnestre imagine d'avance Calchas portant sur sa fille « une main criminelle », M. J. ne serait pas très loin de voir là des « allusions couvertes, et pourtant risquées » aux manœuvres abortives qui avaient coûté la vie à la du Parc. « De même les visions sanglantes liées au thème du sacrifice, pourraient bien rappeler aussi

1. Voir *La Muse de Cour* à propos d'*Alexandre* (130 ; II, 471). Simple supposition du gazetier qui ne devait pas savoir grand'chose de la personne du débutant. Nous serions surpris que celui-ci eût été, même à cette époque, de la trempe de ses héros.

2. « Ne croyons pas », écrit M. J., « que R. tînt à glorifier Gros-René » (195). M. J. n'a rien à craindre à cet égard : cette idée ne nous tente pas.

des hémorragies mortelles » (II, 323 et n. 1). Lorsque Phèdre, désignant son sein à l'épée d'Hippolyte, crie, éperdue : « Frappe », « R. se rappelait-il aussi la scène de l'exécution de la Brinvilliers, qui bouleversa tant de spectateurs ? » (II, 446), etc.

« Qui ne sursaute ici ? » demande M. J. après avoir rapporté à sa façon ce que d'aucuns ont écrit de la « retraite » de R. (II, 486). Cette question ne serait pas déplacée en ce moment : nous aimerions beaucoup savoir si l'explication de ce théâtre, si les études raciniennes gagnent ou perdent à ce jeu, qui se prolonge sur plus de mille grandes pages.

Et qui s'étend aux tragédies de Corneille. *Attila* contient « des virulences qui *font rêver* » : ainsi, lorsque ce conquérant s'étonne qu' « un roi [qu'il] commande ose se nommer roi », entendez que R. [1] a prétendu « imposer sa souveraineté », et que Corneille « réplique par l'affirmation de la sienne » (152). Mais rien ne vaut l'allégorisme de *Suréna*, dont voici la trame : Orode-Racine, roi des Parthes, a conservé sa couronne grâce aux victoires de son général Suréna-Corneille. Pour se prémunir contre un sujet trop puissant, Orode veut lui donner sa fille. C'est-à-dire que R. offre à Corneille « une alliance et presque un duumvirat qui le maintiendrait, lui Corneille, dans un rang subalterne, lié par un faux bienfait, alors que la réconciliation lui donnerait à lui, Racine, le beau rôle et consoliderait une fois pour toutes sa suprématie chancelante [2]. A d'autres, pareil marché » (II, 234). Corneille-Suréna refuse, préférant « une retraite que la douleur fera mortelle ». « Il doit rester acquis, selon *Suréna*, que R. se sera fait l'assassin de Corneille, ruinant du même coup la tragédie qu'il prétendait sauver [3] » (II, 240). Nous n'oserions assurer que cette route nous mène *Vers le vrai Corneille.*

Pour en revenir à R., il y a dans la *Conclusion* de M. J. une déclaration sur la méthode dont l'importance nous engage à la citer presque *in extenso :* « On ne manquera pas d'insinuer que nous avons construit cette biographie d'après les tragédies, préoccupé d'en retrouver l'image, donc en forçant la réalité pour qu'elle cadrât avec la fiction. Le lecteur voudra bien croire que nous avons procédé chaque fois par une démarche inverse. Nous avons établi la trame des faits hors de toute idée préconçue, indépendamment des tragédies et, si l'on peut dire, en les oubliant le plus possible, opérant ensuite les confrontations » (II, 556).

Nul passage de *Vers le vrai Racine* n'a été scruté par nous avec plus d'attention : tant il nous semble incroyable que l'auteur ait

1. Qui n'est pas encore l'auteur d'*Andromaque.*
2. Au lendemain de *Mithridate,* à l'heure d'*Iphigénie*....
3. Tragédie incarnée, nous l'avons dit (*supra*, p. 517), par Eurydice, l'amante de Suréna, qui, au tomber de rideau, se meurt de la mort de celui qu'elle aimait. Corneille, à partir de là, était un mort en sursis, mais qui ne se pressa pas trop pour rejoindre Suréna. Il vécut encore dix ans.

méconnu son procédé ordinaire. *Établir la trame des faits*, c'était possible plus ou moins pour l'actualité mondaine, politique, etc. Mais pour la « biographie », n'est-ce pas justement à l'insuffisance des données de fait, que vous avez prétendu suppléer par un recours à l'œuvre ? A une œuvre dont les révélations vous ont paru sans prix, si l'on en juge par cette phrase : « *Plus que les témoignages les plus immédiats*, pareils vers [prononcés par Monime] laissent entrevoir le fond de la détresse racinienne » (II, 194).

Aussi bien ces « témoignages immédiats », où les trouverez-vous ? Même pour les événements extérieurs, êtes-vous si riche en renseignements ? Comment sauriez-vous que R. s'est peut-être déclaré à la du Parc « vers la fin de 1664 », si Pyrrhus ne disait à Andromaque : « Mon cœur, désespéré d'*un an* d'ingratitude » (188) ? Comment savez-vous « le vide qui dut se faire autour de R. après la mort de la du Parc », — sinon par un transfert (dont nous vous laissons, comme dans le précédent exemple, la responsabilité) : celui des « malheurs » de Britannicus, de « ses honneurs abolis » et de « son palais déserté » (322, n. 1) ? — Et quel n'est pas, *a fortiori*, votre dénuement quant à ce « drame intérieur » que vous n'excluez pas, je suppose, de la « biographie » [1] ? Vos propres formules le laissent assez entendre : « *On se demande* la vie que R. menait en ces années d'intense création. Pharnace le laisse entrevoir » (II, 187). « *On s'est demandé* comment R. accueillit la suprême trahison de la Champmeslé : *Phèdre* donne pour une part la réponse » (II, 453). Thésée déclare-t-il : « De l'univers entier je voudrais me bannir », votre conjecture est bientôt formée : R. voulait-il « s'ensevelir vivant chez les Chartreux [dès 1676] ? On peut se le demander, *sur la foi* de cette extraordinaire tirade » [2] (II, 470). De quel « oubli » des tragédies parliez-vous donc ? et de quelles « confrontations » [3] ?

Si l'on nous demandait à nous une description de cette méthode, nous proposerions une de ces deux images. Ou bien (mais nous nous trompons peut-être) deux tiges qui se rapprochent indûment, soit que l'une dévie, ou les deux. Ou mieux, une *coloration* soit du personnage par la personne, soit de la personne par le personnage, soit des deux réciproquement. Ainsi « n'en doutons pas : si pure qu'elle soit, Monime se ressent d'un modèle beaucoup moins édifiant », la Champmeslé (II, 174). R. se ressent du caractère d'Hippolyte. R. encore se ressent de la méchanceté de Néron, et Néron de la bonté de R., etc.

1. Voir ces pages II, 555-556.
2. Sur une « contre-indication » relative à ce morceau, voir *infra*, p. 523.
3. Ce mot n'est de mise, semble-t-il, qu'à une condition : que l'un des termes soit connu par ailleurs. Dans la biographie extérieure de R., si vous savez par une gazette que le chevalier de Genlis a voulu épouser la du Parc (289), et par la Voisin que R. n'admettait personne au chevet de cette actrice mourante, — vous pourrez (si vous y tenez) *confronter* avec Néron offrant le mariage à Junie, et avec.... Agamemnon interdisant à Clytemnestre l'approche de l'autel. Que l'on pense ce que l'on voudra de ces rapprochements ; du moins l'opération est correcte.

Ainsi s'expliquerait ce qui nous avait tant surpris dans nos deux premières Parties. Nous pouvons dire, nous aussi, que « la trame s'éclaire ». Pourquoi, si l'on s'en souvient [1], cette quasi-tendresse de Néron pour Narcisse ? C'est que « quelques-unes des instances de Narcisse font peut-être écho » à celles de l'omniprésente du Parc (319). Mais nous laissons au lecteur le soin d'utiliser lui-même les clefs qu'il a maintenant dans les mains.

IV. — La création racinienne.

Sur deux catégories d'images.

R. a, croyons-nous, travaillé sur des images de cabinet, des images de théâtre, des images de la vie intime et du monde. La première sorte et la dernière nous retiendront quelques instants.

L'auxiliaire moral et politique de Louis XIV devait être admirablement informé. M. J. n'en doute pas. Il lui suppose même des connaissances dont on voit mal comment elles seraient venues jusqu'à lui. Si R. n'a pu avoir accès aux *Mémoires* de Louis XIV (393) ou aux *Lettres sur la cour* de Saint-Maurice (424), il n'aura pas été privé pour autant, selon notre critique, des nouvelles qui nourrissent ses tragédies. L'auteur de *Vers le vrai Racine* nous semble être allé trop loin dans cette voie. Deux mouvements du Porus d'*Alexandre* (1665) peuvent-ils être mis en relation avec une lettre de Condé à Lenet en 1653, ou avec l'entrevue de Provence entre le prince et le roi (110-112) ? L'érudit d'aujourd'hui prête trop généreusement à R. ses notes de lecture sur des *Mémoires* alors inédits ou sur des historiens plus récents. R. n'avait pas lu Albert Vandal ni, probablement, M^me^ de Motteville, si ce n'est peut-être par extraits.

Quant aux sources littéraires, M. J. en rappelle l'importance en termes très pertinents. Mais il croit avoir assez fait par ces déclarations de principe, et ne s'en soucie plus beaucoup dans le cours de ses opérations [2]. Que d'autres les étudient, dit-il : mon objet me suffit. Cet appel à la division du travail est spécieux. Mais à quoi bon répéter un avertissement que ne veut entendre aucun faiseur de système ? Pourtant ces sources que vous laissez de côté peuvent contenir des *contre-indications* parfois décisives. (Et non seulement les sources, mais les exigences du technique, des thèmes, des poncifs, dont M. J. s'avise à l'occasion ; sans compter l'auto-imitation, par quoi certaines répétitions s'expliquent aussi bien, sinon mieux, que par une hantise.)

Ce n'est pas de notre faute si la littérature du XVII^e^ siècle est une littérature d'*imitation*. M. J. entend la vérité « *crier* » dans une tirade qu'on a déjà mentionnée (*supra*, p. 514 et p. 521) : « Jamais, croyons-nous, R. n'était allé si loin dans la confession de ses plus intimes souf-

1. Voir *supra*, p. 511.

2. Cependant il tire parti de leur présence ou de leur absence avec beaucoup de finesse, quand ce peut être avantageux pour sa thèse.

frances » (II, 470). Cela ne vous gêne absolument pas que le Thésée de R. parle ici comme... celui de R. Garnier ? que R. reproduise (librement) la « confession » de son prédécesseur ? Oh ! nous savons ce que vous répondrez si nous mettons le doigt sur une imitation flagrante : R. « s'est reconnu dans ce qu'il a pris » [1]. Admettons qu'*en un certain sens* l'expérience soit, en effet, la *pierre de touche* de l'imitation. Mais votre explication du choix sera d'autant moins fondée que l'imitation était alors délibérée, avouée, *chronique*. Il est plus naturel de se confesser dans un vers personnel que dans un vers-écho. Une fois, deux fois, nous voulons bien croire que le moins vraisemblable s'est produit ; mais ne mettez pas trop souvent notre facilité à l'épreuve.

Ces images dont nous parlions tout à l'heure, l'analyse doit défaire le moins possible les souples rapports qu'elles entretenaient dans le cerveau du poète. Que l'attention qui se porte sur l'une ne perde pas tout à fait les autres de vue. L'intelligence de la création racinienne est à ce prix.

La vie et l'art.

« Le public, qui ne sait plus en quoi consiste l'invention, voit partout des modèles. Il se trompe et rabaisse l'art. » (G. Sand, lettre à G. Flaubert, 19 mars 1870.)

Ce sous-titre n'est pas pour ranimer le débat sans fin où sont intervenus tant d'écrivains, critiques ou créateurs. Mais la formule de M. J., « la vie reste la matière privilégiée sur laquelle travaille tout grand auteur » (XVIII), ne peut manquer d'être vivement contestée. Comment oublier la différence des individualités, des époques, des genres ? Même si l'art de certains classiques n'est pas « impersonnel », le subjectivisme romantique est pourtant autre chose. Significative, cette citation de M. J. : « On ne peint bien que son propre cœur », dira Chateaubriand » (II, 67). Nous y opposerions volontiers ce jugement de Louis R. sur son père : « Il était un habile peintre [des passions], parce qu'étant né poète, il était habile imitateur [2]. »

Cette phrase si simple dit beaucoup. La grande hérésie, aux yeux de M. J., c'est de croire qu'un poète comme R. soit absent de son œuvre. Mais personne n'a jamais nié qu'il y fût présent ; le tout est de savoir comment [3]. Et ce peut être d'une autre façon qu'en ayant

1. « Si R. choisit Tacite », écrit R. Barthes, « c'est peut-être parce qu'il y a dans Tacite des phantasmes déjà raciniens » (*art. cit.*, p. 535, n. 3). — A moins, figurez-vous, que l'auteur de *Britannicus* n'ait imité Tacite parce que Tacite passait pour le meilleur peintre de la Rome impériale.... Voir la seconde *Préface* de cette pièce : R. s'y sera souvenu de l'*Au Lecteur* d'*Othon* (1664) : Mes caractères, disait Corneille, « sont les mêmes que chez cet incomparable auteur, que j'ai traduit tant qu'il m'a été possible ». Mais sans doute y a-t-il aussi dans Tacite des phantasmes cornéliens.... Si cela peut vous faire plaisir.... — On dira que R. et Corneille, n'ont pas imité les mêmes traits. Évidemment !

2. *Mémoires*, etc., dans *Œuvres*, t. I, p. 264. Le dernier mot toutefois ne saurait être accepté sans explication.

2. « Que l'artiste soit présent dans toutes ses créations, qui en douterait ? Ce qui importe, c'est de savoir *quel* est le *moi* qui s'y exprime et à quel niveau il se situe. » (Roland Mortier.)

vécu *pour son propre compte* les sentiments des personnages et leurs aventures. Jules Romains n'a pas animé le chien Macaire au sortir d'un avatar.

Rendons cette justice à M. J. : il n'est pas resté toujours fermé à ces vues. C'est ainsi qu'il suppose, pour mieux expliquer *Phèdre*, qu'une fille de la du Parc a pu causer à l'ancien amant de sa défunte mère un émoi secret. Non que le poète soit allé jusqu'à un désir quasi incestueux [1]. Mais « pouvait-il ne pas goûter, *fût-ce en artiste*, cette grâce vite accrue ? » (II, 456). Et poussant l'analyse, M. J. montre le créateur « endossant des personnalités » qui répondent « à ses *virtualités* profondes » [2]. Cette fois, M. J. est dans le vrai. Et même s'il appuie, s'il engage encore trop ce rêve dans le réel — l'esprit alors court sur les possibles, aussi léger qu'un feu follet —, n'importe : bien des critiques s'évanouiraient, si l'auteur avait plus souvent tenu compte de ce qu'il découvre ici. — Et l'idée qu'il nous aurait donnée du poète Racine serait un peu plus juste, croyons-nous, que celle qui ressort, en fin de compte, de l'ouvrage qu'on vient d'examiner.

Ce que seraient le poète et son œuvre.

La « nécessité » intime de cette création, ce fut une réalité « plus ou moins vécue » (204). Pour chaque personnage, un ou plusieurs modèles de chair et de sang. A peine si, dans des cas comme celui de Narcisse, l'on peut (et encore !) supposer une conception plus abstraite (319). R. s'est surtout peint au miroir, lui et son entourage (220). La vivacité ou la profondeur de l'accent font soupçonner un « pathétique personnellement vécu » ; il faut, pour de telles inspirations, que le poète ait bu le cordial de la vie. — Le *vengeur* de R. lui reconnaît-il si peu d'*imagination* psychologique ? Nous tenons, nous, qu'un tel poète a pu vivre ses personnages, au lieu que ses personnages l'aient vécu.

« Au fond », a écrit H. Taine [3], « un artiste ne copie que ce qu'il voit, et ne peut copier autre chose ; le lointain et la perspective historique ne lui servent que pour ajouter la poésie à la vérité ». Phrase dangereuse, à laquelle nous avouons préférer celles-ci, de J.-E. Morel [4] : « Faut-il croire que le poète est remonté de l'actualité à la légende, qui deviendrait ainsi une fiction commode et comme pudique ? [...] Nous continuons de penser que l'humaniste, qu'il était, partit d'Homère, d'Euripide, de Sénèque. La belle légende antique l'emporta d'*abord* sur ses ailes. »

1. Un désir *fort comme la mort :* celui d'Olivier Bertin chez Maupassant. Mais dans ce roman, la mère n'est pas morte. L'analogie serait plutôt avec la première conception du *Cosmopolis* de P. Bourget.

2. Voir ces pages II, 455, 457 (avec la n. 1 si curieuse) *et circa*.

3. Dans son étude sur Racine, à la page déjà indiquée *supra*, p. 516, n. 1.

4. Voir *La vivante Andromaque*, dans *Revue d'Hist. litt. de la France*, 1924, p. 618. La suite de la citation est vraie surtout pour un cas privilégié comme celui dont il s'agit dans l'étude de J.-E. Morel.

Cependant c'est l'opinion de Taine que M. J. paraît avoir partagée. Et s'il n'oublie pas le lieu et le temps des actions, on ne peut dire pourtant qu'il les tienne sous son regard. Sur la table de l'auteur de *Mithridate*, une carte du monde antique voisinait, nous dit-on, avec celle des guerres contemporaines (II, 160), mais la plus consultée, sans doute, était celle-ci [1]. Et la projection dans le passé s'est faite en second lieu. R. a opéré la synthèse de son moi et de son époque « *avant* de l'intégrer à une histoire plus ou moins reculée qui l'enrichit encore en la grandissant ». Ainsi, se proposant de mettre à la scène la réconciliation de Louis XIV avec les anciens Frondeurs, il a choisi un épisode de Quinte-Curce. (Le procédé de Mlle de Scudéry était-il si différent ?)

— Mais, dira-t-on, lorsque R. s'explique sur ses tragédies, est-ce bien là l'idée qu'il en donne ? Il parle en docte, *comme Corneille* : de sources plutôt que d'allusions. — Défiez-vous. Ces justifications-là masquent « *toujours* » « les intentions vraies » (II, 297). Plus encore que ses auditeurs, R. était obligé à de grandes précautions. « Textes et références » interviennent précisément pour « amortir les allusions ». Sur celles-ci, la discrétion « était souhaitée, sinon demandée en haut lieu » (II, 103 ; pour *Bajazet.*) L'auteur « déclinait » ainsi « toute responsabilité » (II, 210), acceptait la « *règle du jeu* », discutait « sur l'*Iphigénie* grecque, indépendamment des sous-entendus les plus apparents » (II, 343).

Que l'on ne puisse se fier absolument aux Préfaces de R., personne ne l'ignore ; mais personne aussi ne les discrédite à la manière de M. J. [2]. Nous convenons que ce n'était pas une tribune pour annoncer les allusions de la pièce. Mais R. a pu être discret sans viser à nous donner le change ; sans que ses petites dissertations d'humaniste soient un trompe-l'œil et un « déguisement » (II, 210). Seulement, si elles n'en étaient pas un, que deviendrait cette partie du système ? M. J. a senti le péril : on le voit à plus d'un signe, et notamment à cette façon d'interpréter le dessein du Préfacier : « Il fallait que le *travestissement* se soutînt par lui-même, que le sujet pût se développer suivant sa vérité en quelque sorte extérieure » (II, 343). Mais si cette vérité « extérieure » était la vérité intrinsèque ? si l'organisme des tragédies s'était, en effet, constitué comme les exposés de l'auteur en donnent l'impression [3] ? s'il était faux que l'invention chez R. eût été *guidée* par le sens de l'actualité, et faux encore, que les allusions eussent pour ainsi dire soumis à leur volonté l'ordonnance du sujet antique ?...

Qu'on excuse cette série de *si*. Et qu'on nous en laisse écrire un der-

1. « ... On reste finalement *plus près* du drame de 1671 que des circonstances authentiques dans lesquelles mourut Mithridate Eupator » (II, 137).

2. Sur d'autres discussions du témoignage de R., voir *supra*, p. 514. — Notons-le pour mémoire, le commentaire de la page 66 suppose que la Préface de *La Thébaïde* ait été écrite dès 1664. En réalité elle ne le fut que pour l'édition des *Œuvres* de 1675-1676.

3. Sous le rapport qui nous occupe. Quant aux « sources », c'est autre chose, R. dissimulant son imitation des écrivains *Modernes* qui, elle, est démontrable.

nier (qui n'est pas sur le plan des précédents). Ce théâtre de R., ces tragédies « les plus pures, les plus belles de notre littérature », si elles ne sont pas ce qu'elles se donnent pour être, ni ce qu'on a cru jusqu'ici qu'elles étaient, que sont-elles donc ?

Elles seraient, ces tragédies de Racine, non seulement l'écho de ses aventures sentimentales, mais encore : 1° une série *continue* d'examens de conscience [1], commandés principalement par le conflit de leur auteur avec P. R. (II, 474). « Nous l'avons vu de tragédie en tragédie s'interroger douloureusement, sonder sa conscience, plaider certes devant lui-même sa propre cause, mais pour se juger en toute probité » (II, 201). « Une à une, ses tragédies cherchent réponse » à cette question : suis-je ou non un juste sans la grâce ? (II, 555.) Ce théâtre de la passion est un évangile de la Passion en neuf chapitres. — 2° Une suite d'accommodements offerts à P. R. et à Corneille. Et comme celui-ci a répondu, lui aussi, sur la scène, les deux théâtres renferment « un dialogue sans précédent », où « appels, refus, insistances généreuses et malédictions désespérées s'entrecroisent de *Bajazet* à *Pulchérie*, de *Mithridate* à *Suréna* » (II, 559). — 3° Des portraits successifs de Louis XIV : « *La plus saisissante image qu'on se puisse faire* de Louis XIV s'impose de tragédie en tragédie, avec ses constantes, avec ses changements au cours des années » (II, 558). (Avis aux historiens.) — Enfin des prises de position : 4° dans la chronique galante de la Cour, et 5° dans la politique du gouvernement. Un des objectifs majeurs de R. dans *Bajazet*, dans *Mithridate*, c'était de « fixer aux peuples orientaux leur tâche et leur rôle, en Europe et dans la proche Asie, devant les grands problèmes que [posaient] alors impérieusement les conjonctures internationales » (II, 152). C'était, dès 1672-1673, de militer pour la coexistence pacifique [2]. Ce « profond connaisseur du cœur humain dans les différentes crises des passions » [3] n'était pas loin d'écrire des traités en vers pour appuyer « l'action de nos ambassadeurs auprès de la Turquie : ensemble de *problèmes* difficiles qu'il *traite* avec une sûreté d'information, une largeur de vues, un sens diplomatique dont on reste confondu » (II, 559).

Voilà donc — l'eussiez-vous cru ? — avec quelles préoccupations R. créait ses caractères ! Un œil fixé sur le passé, l'autre sur le présent, et se formant l'image unique ; cherchant le point de « jonction » des données de la fiction et des situations réelles, si complexes ; s'ingéniant à accorder le langage et la conduite des personnages avec les positions respectives des modèles. Distribuant miel et absinthe (II, 152) à l'intention tantôt des favorites, tantôt du sultan, de ses frères,

1. Peut-être même R. y laisse-t-il voir les hantises de ses nuits : « Qui saura les insomnies, les rêves de R. ? » (II, 321.) Qui, en effet ?

2. « L'Occident et l'Orient peuvent coexister, gardant chacun ses mœurs, sa religion, son idéal » (II, 153).

3. C'est ainsi que l'*ambassadeur* Guilleragues, en 1684, appelle notre grand tragique ; et l'on n'a jamais dit mieux depuis.

de son grand-vizir. Se gardant de prêter à Iphigénie-La Vallière, à Aricie-de Ludres un rôle qui portât trop d'ombrage à Mme de Montespan, ou de peindre Acomat sous des traits qui indisposassent Kupruli, etc.

Cet exercice sur la corde raide a-t-il toujours été réussi avec la même perfection ? Si R. a merveilleusement secondé Colbert, rien ne se ressent-il, dans *Iphigénie* ou *Phèdre*, des intrigues qui, dans une forte mesure, ont commandé leur composition ? Comment « miser » sur les intentions du roi en fait de religion ou de galanterie, sans risquer de « fausses manœuvres » [1] ? Une fois au moins, le cours imprévu des événements a mené R. à une « extrémité » qui l'a fait « souffrir » dans sa conscience d' « artiste » (II, 309). Ah ! cette Ériphile, ce rôle « entièrement ajouté » selon M. J. (II, 297), ce rôle qui « dénaturait le sujet » (II, 343), quel souci, disons mieux, quel tourment n'a-t-il pas causé au poète ! — Que voilà un climat mental bien favorable à ces productions délicates et vigoureuses !

Encore cette théorie n'est-elle pas complète : il y manque une notion importante, impliquée dans ce qu'on vient de dire, celle d'*infléchissement*. « L'actualité change vite », à la Cour comme dans les chancelleries. Nous parlions tout à l'heure d'un miroir ; mais c'est un film que R. suivait des yeux, en procédant par force à de continuelles réadaptations. Ainsi pour *Bérénice*, la conception « dut se modifier, en liaison avec [d']inextricables intrigues » (442, n. 1). Les tragédies du Proche-Orient n'auraient pas répondu à ce qu'on en attendait, si le Turc n'avait été selon le besoin intimidé, puis stimulé (II, 161). Pour *Iphigénie*, « la conception du sujet dépendait pour la plus large part d'une situation réelle, complexe, dont [...] les données avaient sensiblement changé. Il fallait donc [...] *modifier chemin faisant* les éléments premiers pour les orienter dans les sens nécessaires » (II, 298). « Qui saura tous les secrets de ces transmutations, du dosage final ? » (II, 310.)

Et qui, demanderons-nous à notre tour, ne voit à quelles suppositions l'on nous conduit ? Un texte original retouché sur le manuscrit, ou à la suite des premières représentations, ou sur épreuves (II, 60, n. 5), etc., selon des exigences auxquelles le poète ne peut satisfaire sans « inversions », sans « permutations » (II, 312), enfin sans opérations acrobatiques. Ainsi, l'auteur d'*Iphigénie* part dans une certaine direction. Mais les événements escomptés ne se produisent pas : il faut « un *renversement adroit* [*de*] *dernière heure* [pour tourner] le sacrifice d'Iphigénie à la gloire de la favorite rétablie dans tous ses privilèges » (II, 537).

Au point où nous voici, la question de tout à l'heure se repose avec acuité : comment R. a-t-il pu forger ainsi ses caractères ? On nous

1. II, 383. R. s'y est parfois trompé, comme Quinault. Mais ne confondons pas les genres au point d'assimiler à cet égard la tragédie et l'opéra.

assure que « les brutalités perfides de Mithridate s'accusent surtout dans les premiers actes », et l'on nous invite à songer « que la pièce fut entreprise avant l'amélioration des pourparlers franco-turcs, lorsque les rapports demeuraient tendus » (II, 151) ! *Andromaque* et *Iphigénie* donnent lieu, selon M. J., à des observations analogues. La tendresse accrue de la veuve pour Hector, à la fin de l'acte III, vient en partie de ce que, très probablement, le passage aura « été composé lorsque la liaison de R. et de la du Parc était scellée, donc lorsque lui-même pouvait incarner la tendresse conjugale » (195) ! Quant à Achille, tant que l'on a pu croire à l'assagissement de Louis XIV, le héros grec devait accepter qu'Iphigénie sacrifiée lui ouvrît la route de Troie. Mais « les fermes propos du roi se démentant », l'amour ne pouvait plus être immolé à la gloire ; d'où le « durcissement » d'Achille, et l'obligation pour R., selon toute vraisemblance, de modifier « entre avril et août 1674, l'orientation finale du rôle pour l'adapter à ce retournement imprévu » (II, 303).

Quand même nous ignorerions tout des méthodes de composition de R., de ses plans, de ses canevas, nous dirions *non* à de telles conceptions. Il n'est pas besoin de réfléchir longtemps à la psychologie de la création pour en être convaincu : ce nautonier qui fait route entre des écueils, attentif aux sautes de vent pour régler ses voiles, ce ne peut être le vrai Racine.

V. — Conclusion.

Voilà bien des objections. Nous ne les avons pas accumulées de gaîté de cœur. Du moins nous sommes-nous retenu de trop hausser le ton. M. J. s'est exprimé plus librement. Lorsqu'il me nomme, il garnit volontiers de velours le billot sur lequel il pose ma tête [1] ; mais quand je m'appelle « on », c'est une autre affaire. Nommés ou non, ceux que M. J. contredit ne sont pas toujours ménagés. Qu'on en juge : « absurde prévention », « absurde préjugé », « grossier contre-sens », « mauvaise littérature », « interprétation extravagante », « conception enfantine », etc. Il faut voir une certaine page (II, 553) sur « les erreurs », où M. J. les barre l'une après l'autre, comme des fautes sur une copie, et d'un geste que l'on devine fort vif. Cela choquerait même de la part d'un critique personnellement impeccable. Mais ici, lorsqu'on lit cette phrase : « Si l'on ne sait rien [...], la rigueur historique ne commanderait-elle pas l'abstention ? Pourtant on tranche » (II, 502), ou cette autre : « Il a fallu solliciter les témoignages, écarter les textes gênants, commettre les plus manifestes contre-sens, etc. » (II, 553), — on a quelque peine à ne pas en faire une application qui serait peu du goût de l'auteur.

Peut-être, sans ce ton d'hostilité, aurions-nous été moins rétif aux

1. Mot de Barbey d'Aurevilly (sauf erreur).

exhortations de M. J. (« croyons bien », « n'en doutons pas », « soyons assuré ») ; à ses avertissements : « que cela ne nous fasse pas illusion », « n'alléguons pas ici l'invraisemblance » (II, 332) ; à ses dires sur « la logique de la situation » ou des caractères. Peut-être aurions-nous eu l'œil moins ouvert sur ces conjectures friables, qui d'une page à l'autre se durcissent en certitudes (« l'on sait », « nous avons vu, etc. ») [1], ou que l'on « risque », que l'on « aventure », pour avoir été déjà conduit à en formuler d'analogues (II, 423).

Aussi bien ces propos ne vont-ils pas parfois sans déceler chez M. J. comme un soupçon de l'impression qu'il doit produire. « On ne nous accusera que trop de romancer » (II, 458, n. 2). « On sourira. » « Ici, l'on va regimber » (II, 73). Mais le frein de l'autocritique cède, et la pente est la plus forte. Non que l'auteur ne nous rende attentif au point d'interrogation qui termine nombre de ses propositions. Mais on se demande si ces possibilités peu probables (à nos yeux), si l'examen de ces problèmes factices valaient tant d'efforts de tête et de longueurs de rédaction.

Est-ce à dire que ces deux volumes n'offrent que des points sujets à contestation ? Même s'il en était ainsi, ils n'en seraient pas pour autant dénués de mérite et d'utilité. Peut-être les idées justes ne s'ancrent-elles en nous, que s'il s'est trouvé quelqu'un pour les porter jusqu'à l'excès et au paradoxe. A qui désormais la création racinienne pourrait-elle paraître solitaire et livresque, et non pas liée par toutes sortes de fils à la société monarchique contemporaine ? Oui, le poète a pu recevoir d'en haut des avis ou des conseils ; oui, il a pensé plus d'une fois à l'actualité. « La tragédie classique se plaît à ces allusions [...] marginales qui [...] rejoignent au passage les grands événements du jour. » Que parlions-nous d'excès tout à l'heure ? Cette phrase est de M. J. (II, 290) ; et dans la modestie de ses termes elle dit tout ce qu'il faut dire. Une chance supplémentaire de succès n'était pas pour déplaire au poète, qui a pu l'escompter au moment de choisir ses sujets, puis en introduisant certains traits dans sa rédaction (221),

Il en est des allusions comme des sources. Les mauvais rapprochements font tort aux bons. Nous avons couru au plus pressé. Et ce compte rendu est injuste, nous l'avouons, nous le déplorons, en ce qu'il ne signale pas tout ce que l'immense filet de M. J. a ramené de précieux : qu'il s'agisse d'une allusion à la bataille de Saint-Gothard (103-104), ou d'une autre à la révolte des Maréchaux (II, 248-249) ; du modèle de Petit-Jean, ou d'Hippolyte-Vendôme (mais pourquoi ce silence sur le Grand Dauphin ?) [2]. Quant à Agrippine et Port-Royal, M. R. Barthes estime que l'une ne peut figurer l'autre que s'ils sont tous deux « le Père, au sens pleinement psycha-

1. Ce « perpétuel passage » a été déjà noté par R. C. Knight (*French Studies*, janvier 1959, p. 62).
2. Voir nos *Aspects de Racine*. Librairie Nizet, 1954, p. 261.

nalytique du terme » [1]. Que d'arcanes ! Nous croyions, nous, que R. a pu se souvenir de tel ou tel éducateur, ou plutôt de ses éducatrices, sa grand-mère, sa jeune tante (« De ses yeux où j'ai lu si longtemps mon devoir »). Mais cet emprunt à l'expérience, si simple, si naturel, suppose-t-il une descente « au plus profond de la *psyché* racinienne » ?

M. J. ne s'est pas engagé dans ces voies obscures. Son ouvrage est d'une admirable clarté. Et quelle délicatesse de style ! comme tout cela est net, sans bavure, les notes presque réduites aux références [2] ! Que d'éléments l'auteur n'a-t-il pas dû distinguer, combiner ! La construction d'une théorie philosophique n'aurait guère demandé plus de vigueur d'esprit, ni l'invention d'un roman plus d'ingéniosité psychologique. Mais il s'agissait ici d'autre chose.

Il nous semble entendre Racine : « Tu m'as aimé, mais tu m'as mal aimé. » A qui s'adresse cette parole ? Que d'autres en décident. Et que M. René Jasinski nous pardonne s'il nous est arrivé la même aventure qu'à lui-même : il sait ce que peut la ferveur racinienne, et qu'elle inspire le courage de prendre position même contre les idées d'un collègue et d'un ami.

JEAN POMMIER.

1. *Art. cit.*, p. 533.

2. A part les citations, la correction typographique est on ne peut plus satisfaisante. Sans doute faut-il lire, p. 394 : « après la victoire *de Pharsale* » (et non : « *sur Pharnace* ») ; et II, 271, au lieu de : « le P. Tellier », « le P. Ferrier » (comme à la p. 276). Mais le reviseur semble avoir soulevé la herse de son attention par-dessus les vers de R., dont plusieurs sont fâcheusement estropiés. Vers faux : II, 72, 479. Autres fautes, 329 ; II, 131, 132, 193, 285, 292 (lire *cœur* au lieu de *nom*), 446 (au vers 1636, lire *chemin* au lieu de *venin*). Hiatus, II, 173.

DIDEROT COLLABORATEUR DE RAYNAL : A PROPOS DES « FRAGMENTS IMPRIMÉS » DU FONDS VANDEUL

La collaboration de Diderot à l'œuvre monumentale de l'abbé Raynal : *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Deux Indes* [1], ne fait assurément aucun doute. Les témoignages des contemporains à cet égard sont nombreux et divers et Diderot lui-même, dans sa correspondance, fait allusion plusieurs fois au travail qu'il a entrepris pour satisfaire aux exigences de l'abbé.

Mais un problème difficile se pose, dès qu'il s'agit de préciser l'étendue et l'importance de ces contributions. Feugère, dans un article déjà ancien [2], a montré qu'il fallait considérer les textes recueillis dans l'édition complète des *Œuvres* de Diderot par Assézat et Tourneux sous le titre : « Fragments échappés du portefeuille d'un philosophe » et « Fragments Politiques » comme des contributions à l'*Histoire des Deux Indes.*

L'*Inventaire du Fonds Vandeul* a permis à M. Dieckmann de poser le problème en des termes tout à fait nouveaux à partir de documents inédits : d'une part, les « Fragments Imprimés » qui sont des pages tirées d'un exemplaire de l'*Histoire des Deux Indes* (3e édition), d'autre part, deux copies manuscrites. L'une, intitulée « Pensées détachées extraites des manuscrits remis à l'abbé Raynal et à M. Grimm par M. Diderot » [3], se compose d'une suite de passages de l'*Histoire* combinés de façon à former un texte continu. L'autre, (volume 38 du Fonds Vandeul, intitulé « Mélanges » [4]), comprend elle aussi un grand nombre de passages de l'*Histoire*, réarrangés en chapitres.

Faut-il admettre alors que tous ces morceaux, rassemblés avec

1. Dont les trois éditions principales (1770, 1774 et 1780) eurent un succès considérable.
2. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1913 et 1915.
3. Contenues dans le volume 24.939 du Fonds Vandeul (cf. Dieckmann, *Inventaire du Fonds Vandeul et Inédits de Diderot*, Droz, 1951, p. 136 et suiv.).
4. Il y a d'autres volumes de « Mélanges ». Celui-ci porte la cote : 13.768.

soin par M. de Vandeul, sont des contributions de Diderot à l'*Histoire*, et envisager une collaboration très étroite entre le philosophe et l'abbé Raynal ? Dans un article récent [1], M. Topazio, critiquant les témoignages de Mme de Vandeul et de Meister, et s'appuyant surtout sur la correspondance de Diderot, croit pouvoir réduire l'apport de celui-ci à une trentaine de pages, obtenues à grand peine d'un Diderot réticent et morose.

Il nous a semblé que seule « une étude attentive et approfondie des rapports entre les manuscrits des « Pensées Détachées », les trois éditions principales de l'*Histoire des Deux Indes*, les « Fragments Divers » [2], les « Fragments Imprimés », et l'Apologie de l'abbé Raynal [3]... », telle que la recommandait M. Dieckmann dans son *Inventaire du Fonds Vandeul* [4] pouvait permettre d'arriver à des certitudes. Nous y avons ajouté une étude comparée des œuvres de Diderot (de celles en particulier qui furent écrites entre 1770 et 1780) et du texte de l'*Histoire*, qui s'est révélée très fructueuse. Certains écrits personnels prennent dans cette lumière un relief nouveau, en même temps qu'apparaissent les raisons profondes d'une collaboration qui s'étend sur une période de quinze années et qui prend une importance capitale dans la dernière période de la vie de Diderot.

Ce sont les premiers résultats de ce travail que nous avons tenu à présenter ici.

I. — *Les « Pensées Détachées » et le volume 38 des « Mélanges » ont été copiés sur les « Fragments Imprimés »* [5].

M. Dieckmann, dans son « Inventaire », a fait une première étude des « Fragments Imprimés » [6]. Il a soulevé à leur sujet plusieurs problèmes [7]. S'agit-il de pages détachées de l'exemplaire, qui n'a pas été retrouvé, sur lequel Diderot avait marqué les passages de l'*Histoire* qu'il avait fournis, contre rétribution, à l'abbé Raynal ? Non, répond M. Dieckmann, car les indications contradictoires sur ce point de Quérard, de Salverte, et de la *Biographie Universelle* de Michaud, se recoupent au moins sur ceci : il s'agissait d'une édition in-4° ; or, les « Fragments » proviennent d'une édition in-12. Mais si les marques au crayon rouge qu'on relève sur les « Fragments » ne sont pas de Diderot, quelle valeur ont-elles ? Et pourquoi dans cer-

1. *Symposium*, vol. XII, 1 et 11 (p. 103-116), « Diderot's supposed contributions to Raynal's work. »
2. C'est-à-dire les « Fragments Échappés » et les « Fragments Politiques ».
3. Publiée par M. Dieckmann à la suite de son *Inventaire*.
4. P. 138.
5. Pour rendre notre démonstration plus facile à suivre, nous en indiquons les principales étapes.
6. Fonds Vandeul : 24 940 (I et II).
7. P. 150 et suivantes.

tains cas M. de Vandeul n'en a-t-il pas tenu compte, quand il a préparé les fragments pour le copiste Michel, qui a copié le volume 38 des « Mélanges ? La plupart des morceaux [1] qui le composent sont faits de pages de l'*Histoire*, réarrangées dans un certain ordre, qui est aussi celui des fragments disposés en paquets à l'intérieur des chemises des « Fragments Imprimés » ? Pourquoi certains fragments sont-ils raturés ou présentent-ils des additions manuscrites ? M. Hans Wolpe, dans son livre sur *Raynal et sa machine de guerre* [2], a dressé la liste complète des « Fragments Imprimés » et signalé l'existence de pages manuscrites dans certains paquets, mais sans expliquer ces anomalies.

Or, le Fonds Vandeul, nous l'avons vu, contient un autre texte composé de la même façon avec des pages de l'*Histoire des Indes* : fallait-il supposer que le copiste des « Pensées Détachées » avait travaillé lui aussi d'après les « Fragments Imprimés » ? M. Dieckmann, tout en indiquant cette possibilité, ne le pensait pas, constatant de trop grandes divergences entre les deux textes : « des passages entiers de l'un manquent dans l'autre » [3]. Or, l'étude détaillée de certains fragments nous a montré qu'il y avait bien eu deux emplois différents des « Fragments Imprimés », et que ce sont les arrangements successifs faits sur des fragments dont on a eu besoin plusieurs fois, qui expliquent leur aspect de brouillons. Pour certains paquets, les indications portées par M. de Vandeul sur les enveloppes aussi bien que la confrontation des textes ne laissent aucun doute sur leur destination et sur l'usage qui en a été fait : la correspondance est évidente entre ces fragments et les textes des « Mélanges ». Il est à remarquer également que, même lorsque le texte n'en figure pas dans les fragments, la plupart des morceaux qui composent ce volume sont tirés de l'*Histoire des Indes*. C'est le cas du sixième, intitulé : « Sermon d'un jésuite sur les succès d'une nation hérétique » [4] et qui vient du chapitre 9 du livre IX, du onzième morceau, intitulé : « Discours d'un philosophe à un roi » [5], et qui vient du chapitre 10 du livre V, du douzième intitulé : « Sur l'impôt et le crédit public » [6], qui est extrait du chapitre 10 du livre XIX. Le morceau « Sur l'esclavage des nègres » [7] est tiré du livre XI, chapitre 24. Enfin, M. Dieckmann a montré [8] que si la copie de « Sur les Femmes » qui termine ce volume des « Mélanges » offrait un texte considérablement plus long que celui de toutes les autres

1. Vingt morceaux sur vingt-trois.
2. Librairie de Médicis, 1956.
3. *Inventaire*, p. 139.
4. *Mélanges*, p. 42 ; dans l'*Histoire*, ce chapitre porte comme titre : « Plaintes d'un prédicateur à Dieu sur les succès d'une nation hérétique ». Le morceau, extrait du Jésuite Antoine Vieira, pose évidemment un problème particulier, que nous ne pouvons résoudre ici.
5. *Mélanges*, p. 103.
6. *Mélanges*, p. 109.
7. *Mélanges*, p. 321.
8. *Inventaire du Fonds Vandeul*, p. 94.

versions, c'est qu'elle contenait plusieurs additions provenant de l'*Histoire des Indes*. Or, ces additions sont indiquées en marge d'une autre copie du Fonds Vandeul [1] par quelques mots suivis de renvois à des pages numérotées de l'*Histoire* : il est permis de penser que ces pages figuraient autrefois dans les « Fragments Imprimés » et ont été ensuite égarées. Le fait que l'un des fragments imprimés (fr. 79) corresponde à la fin du chapitre des *Mélanges* « sur l'impôt et le crédit public », alors que le reste du chapitre manque, vient confirmer cette impression. Tout ceci indique que les fragments formaient un ensemble beaucoup plus important que ce qui est aujourd'hui au Fonds Vandeul. L'analyse du contenu actuel des paquets ne suffit donc pas à nous renseigner sur leur état primitif et par conséquent sur leur emploi : *une étude détaillée s'impose.*

Les fragments sont distribués à l'intérieur de chemises, sur lesquelles M. de Vandeul a inscrit des titres. Or, si la plupart de ces titres correspondent à ceux des chapitres des « Mélanges », il n'en est pas toujours ainsi ; la chemise 97 porte, par exemple : « Colonies françaises, portrait du Français, du Flibustier, des Créoles, gouvernement des colonies d'Amérique, gouvernement des colonies de l'Inde » ; ces différents titres se retrouvent en tête de plusieurs chapitres des « Pensées Détachées » qui se suivent précisément dans l'ordre indiqué sur la chemise ; cependant le contenu du paquet ne correspond que partiellement à ces titres et au texte des « Pensées » ; les fragments manquants se retrouvent dans d'autres paquets et ils occupent alors la place qui est la leur dans le texte des « Mélanges ». Il s'agit, en effet, de passages qui figurent à la fois dans les « Mélanges » et dans les « Pensées » (exemples : Portraits du Français, du Flibustier, du Créole). Certains autres paquets contiennent des passages qui ne figurent que dans les « Pensées » : c'est le cas des fragments 7 à 16 qui forment le chapitre intitulé : « Commerce des Indes » [2], des fragments 84 à 97 qui forment les pages 242 à 256 du chapitre : « Des colonies en général ». Enfin, on relève sur un grand nombre de fragments, même lorsqu'ils sont placés à l'intérieur des paquets qui ont servi à copier les textes des « Mélanges », des sous-titres et des indications de détail qui correspondent au texte des « Pensées », et nullement à celui des « Mélanges ». Ainsi, peu à peu, nous acquérions la conviction que de nombreux fragments avaient servi à copier les deux textes ; l'étude d'un paquet de fragments sans titres (fr. 112 à 161) nous en a fourni la preuve. Ces fragments, dont M. Dieckmann signalait déjà l'importance [3], et que nous appellerons *Fragments Isolés*, se suivent sans ordre apparent ; nous en donnons plus loin l'analyse détaillée ; elle permet de les classer

1. N. a. fr. 13.769 (cf. Dieckmann, *Inventaire*, p. 95 et 96).
2. P. 382 à 397. Les fragments en question sont à l'intérieur de la chemise n° 7 qui porte le titre : « Commerce des Indes ».
3. *Inventaire*, p. 154 (10).

en trois groupes : l'un de ces groupes représente, en gros, les pages 327 à 330, puis 341 à 355 des « Pensées Détachées » [1], le second représente les pages 403 à 418 de ce même texte [2]. Je reviendrai tout à l'heure sur le troisième groupe.

Les deux premiers groupes représentent donc une part importante de trois chapitres des « Pensées » : la fin du chapitre des « Colonies Anglaises », le milieu du chapitre des « Colonies Espagnoles », la deuxième partie du chapitre « Sur les beaux arts et les belles lettres » ; là encore, certains passages manquent pour constituer un texte continu qui corresponde exactement à celui des « Pensées », mais ils figurent dans d'autres paquets des « Fragments Imprimés ». Ces lacunes sont dues au fait que le chapitre des *Pensées* sur les « Colonies Anglaises » se recoupe avec celui des « Mélanges » « Sur l'Angleterre », que le chapitre des « Pensées » sur les « Colonies Espagnoles » contient des passages qui sont aussi dans le chapitres des « Mélanges » intitulé : « Sur la découverte de l'Amérique par les Espagnols ». Mais si l'on ajoute au texte des « Mélanges » les pages des « Fragments Isolés », on reconstitue le texte des « Pensées ». Inversement, il est clair qu'on a préparé le texte des « Mélanges » en retranchant de la suite des fragments utilisés par le copiste des « Pensées » les pages qui forment aujourd'hui les « Fragments Isolés ». *Ainsi les « Fragments Imprimés » ont servi à deux usages et ont été préparés pour des copistes différents.* On comprend alors comment des passages primitivement marqués par un trait du crayon rouge dans la marge ont pu être ensuite biffés. Lorsqu'il s'agit de fragments qui n'ont été utilisés que par un seul copiste, les fragments ne portent ni ratures ni corrections, autres que de détail [3]. Elles sont au contraire nombreuses dans tous les fragments qui ont eu un double emploi. Quand il y a addition manuscrite, ou insertion d'une page manuscrite, tel le feuillet 128 [4], c'est que M. de Vandeul a dû recopier la page du feuillet suivant pour obtenir en quelque sorte deux jeux de fragments. Les corrections qui ne s'expliquent pas de cette façon sont rares : quand il ne s'agit pas de retouches de style (changements de temps, interrogations transformées en phrases affirmatives ou inversement, ajout d'un mot ou d'une particule de liaison), elles ont pour objet soit de supprimer des lignes qui relient le passage à son contexte dans l'*Histoire des Indes* [5], ou des lignes qui se rapportent à Raynal lui-même [6], soit de couper des passages qui font

1. Ce sont les fragments 138, 160-161, 130-131-132, 143-144, 128-127, 156-157, 155-154-153 (cf. notre tableau détaillé ci-après).
2. Ce sont les fragments 112 à 126.
3. C'est le cas du paquet : « Sur les montagnes et tremblements de terre », de l'*Éloge d'Eliza Draper*, etc.
4. Voir ci-après notre étude des « Fragments Isolés ».
5. Fragment 77 (verso), par exemple.
6. Sur le fragment 50, dans le passage : « Cet esprit de lumière... ramènera la cour de Versailles aux bons principes (que nous-mêmes avons si souvent ramenés à ses yeux) », on a barré la fin de la phrase, qui renvoyait à Raynal.

double emploi [1] ou qui sont manifestement des adoucissements apportés à la pensée de Diderot [2].

Une question se pose : M. de Vandeul a-t-il fait copier d'abord les « Pensées Détachées », et ensuite les « Mélanges », ou les deux copistes ont-ils travaillé en même temps ? L'existence dans les « Fragments » de paquets préparés pour les « Mélanges », et qui subsistent tels quels, tandis que les paquets utilisés par le copiste des « Pensées Détachées » sont incomplets, semblerait indiquer que la copie des « Pensées Détachées » est antérieure à celle des « Mélanges ». Mais la présence dans les « Fragments Isolés » d'une page manuscrite, dont l'original se trouve dans un paquet destiné aux « Mélanges » [3], contredit cette impression ; les deux copistes ont dû, à un moment donné, travailler en même temps, ce qui expliquerait aussi le fait qu'il y a eu des envois successifs au copiste des « Mélanges » [4].

II. — *Mais certains « Fragments Imprimés » ont eu un troisième emploi.*

Telle est la conclusion qui se dégage de l'étude du troisième groupe des « Fragments Isolés », auquel il convient d'ajouter le fragment 46 : ces fragments ont, en effet, été préparés par M. de Vandeul pour une copie des « Observations sur l'instruction de Sa Majesté Impériale aux députés sur la confection des lois ». De ce texte, publié en entier pour la première fois en 1920 seulement [5], il existe, dans le Fonds Vandeul, quatre copies différentes. Nous les désignerons, pour plus de commodité, par le numéro du volume qui les contient.

La première (N. a. fr. 24.938) a été revue par Diderot lui-même [6]. La deuxième (N. a. fr. 13.741) est une copie de la précédente, mais elle présente en plus des additions manuscrites, portées en marge par M. de Vandeul, dont plusieurs se terminent par un renvoi à des pages numérotées. Or, ces pages sont précisément celles qui forment

1. Sur le fragment 119, un passage du livre IX est barré, bien qu'il soit marqué au crayon rouge, parce qu'il répète un passage du livre XV qui est sur le fragment 118.

2. Sur le fragment 64, dans le passage : « Il n'était pas difficile de montrer aux païens l'absurdité de leur culte, et dans toutes les disputes en général, dans celles de la religion en particulier, si l'on parvient à prouver à son adversaire qu'il se trompe, il en conclut aussitôt que vous avez raison (La Providence, qui tend à ses fins par toutes sortes de moyens, voulut que cette mauvaise logique conduisit les hommes dans la voie du salut) » [livre XIX, ch. 2), on a barré la dernière phrase, qui semble bien être une prudence de Raynal.

3. Voir étude des « Fragments Isolés », remarque I.

4. Sur la chemise du paquet qui contient les fragments du chapitre sur « la découverte de l'Amérique sur les Espagnols », au-dessus du titre, on lit : « Suite des Mélanges », et au-dessous, ces mots : « M. Michel est prié de copier ce paragraphe à la suite des Mélanges que je lui ai envoyés. » (Cf. *Inventaire*, p. 154.)

5. Par Paul Ledieu, dans la *Revue d'Histoire économique et sociale* (1920). L'article a fait l'objet d'un tirage à part, l'année suivante.

6. Qui a corrigé les fautes du copiste en plusieurs endroits.

le troisième groupe des « Fragments Isolés ». Inversement, ces fragments en plus de leurs numéros de pagination portent des numéros manuscrits qui sont, eux, des renvois aux pages du volume 13.741, où doivent s'insérer les additions empruntées à l'*Histoire*. Enfin, certains fragments portent des indications qui ne laissent aucun doute sur leur utilisation [1].

Une troisième copie (N. a. fr. 24.939), qui est de la main de Michel, contient ces additions, insérées aux endroits prévus. Elles figurent également, à une exception près [2], dans la quatrième copie (N. a. fr. 13.766), qui semble postérieure, puisque seules y subsistent les divisions du texte en chapitres, tandis que l'indication des articles du Code de Catherine II auxquels se rapportaient les observations de Diderot a disparu.

Quant aux additions du volume 13.741 qui ne se terminent pas par un renvoi à des pages numérotées, nous avons pu vérifier qu'elles proviennent également de l'*Histoire des Indes*, dont M. de Vandeul a recopié dans la marge d'assez longs passages par deux fois. En dehors même de ces additions, la confrontation du texte des « Observations » et de celui de l'*Histoire* met en évidence des ressemblances frappantes, qui permettent d'attribuer à Diderot des passages de l'*Histoire* où il eût été peut-être difficile de reconnaître sa plume : il apparaît ainsi que Diderot a fourni à l'abbé non seulement des développements philosophiques et des morceaux d'éloquence [3], mais aussi des anecdotes [4] et des considérations économiques (probablement les chapitres « agriculture» et « impôts » du livre XIX, ou du moins de longs passages de ceux-ci).

III. — *Les additions au texte des « Observations »*.

Que faut-il penser cependant des additions faites par M. de Vandeul au texte de la copie que Diderot avait lui-même revue, et où n'est prévu aucun développement nouveau ? Cette copie contient seulement deux passages de l'*Histoire* qui se retrouvent, avec quelques différences, dans l'édition de 1780 : l'un concerne les prêtres de l'île de Ternate, l'autre les propos scandaleux d'un intendant de province sur le sort fait aux paysans [5] : dans les deux cas, il s'agit d'anecdotes et il peut sembler normal que Diderot les ait utilisées plusieurs fois. Mais plusieurs rapprochements que nous avons pu faire par ailleurs entre le texte de l'*Histoire* et telle ou telle œuvre de Diderot [6] montrent

1. Voir notre étude des fragments 140 (remarque IV) et 145 (remarque VI).
2. Le fragment 135.
3. Tel cet « Éloge d'Éliza Draper », que tous les contemporains lui attribuaient et qui figure aussi dans les « Fragments Imprimés ».
4. Celle des prêtres de l'île de Ternate, celle du cacique esclave de ses sujets (voir ci-après « Rapprochements de textes »).
5. Voir « Rapprochements de textes ».
6. Voir « Rapprochements de textes ».

qu'il a agi de même pour des idées si importantes et exprimées de façon si particulière qu'il est impossible de s'y tromper : *non seulement Diderot n'a pas hésité à introduire dans l'*Histoire *des idées qu'il développait à peu près au même moment dans ses œuvres personnelles, mais encore il a tenu à le faire*, nous essaierons tout à l'heure de dire pourquoi. Dès lors, M. de Vandeul a pu se croire autorisé, s'il ne l'a été expressément par Diderot, à faire en quelque sorte le travail inverse et à compléter certains manuscrits par des pages de l'*Histoire*. Nous savions déjà [1] qu'il a procédé de cette manière pour le texte de l'essai « Sur les femmes » ; la répétition du procédé permet-elle de conclure que les Vandeul suivaient les indications de Diderot ? Dans un cas au moins, il semble que l'interpolation d'un passage de l'*Histoire* soit le fait de Diderot lui-même : il s'agit de l'insertion du « discours de Polly Baker » dans la dernière version du *Supplément*, aux environs de 1780 [2]. Il est maintenant probable en tout cas que les Vandeul savaient de façon certaine que telle ou telle page était de Diderot, qu'ils aient eu ou non sous les yeux l'exemplaire marqué par Diderot.

Dans le cas précis des additions faites au texte des « Observations », un autre document du Fonds Vandeul doit être examiné. Le volume 24.938 contient, en effet, quelques feuillets qui portent comme titre : « Fragment d'un manuscrit de 1774 ayant pour titre *Observations* » : il s'agit d'une liste de phrases suivies de chiffres qui renvoient aux pages du volume 13.776. Au nombre de ces phrases figurent presque toutes celles tirées de l'*Histoire* qui forment le début des renvois dont nous venons de parler. Or, beaucoup de ces passages n'apparaissent que dans l'édition de 1780 de l'*Histoire :* les corrections du volume 13.741, la copie du volume 13.776, et cette liste elle-même sont évidemment postérieures à cette édition. Il faut donc admettre que ces feuillets représentent non la description d'un manuscrit inconnu des « Observations » [3] ou des notes relatives à leur composition et datées de 1774, mais un essai postérieur à toutes les copies du Fonds Vandeul et à 1780 pour disposer les paragraphes dans un ordre différent [4]. Cet essai est-il le fait de Diderot ? Cela signifierait que les deux copies 13.741 et 13.766 avaient été faites par ses soins, ce qui est impossible, puisque les additions sont de la main de M. de Vandeul, qui ne s'est occupé des œuvres de Diderot qu'après la mort de celui-ci. De plus, certaines hésitations de M. de Vandeul sont révélatrices : c'est ainsi qu'à la page 17 du volume 13.741, il avait d'abord prévu une addition qui commençait par ces mots : « Nous vivons sous trois codes... ». A

1. Voir ci-dessus.
2. Voir la préface de M. Dieckmann à son édition du *Supplément* (Droz, 1935), p. XXVII.
3. Voir Dieckmann, *Inventaire*, p. 133. M. Dieckmann envisageait cette possibilité.
4. La date de 1774 indiquant simplement la date de première composition du texte des « Observations ».

la page 24, on lit le début d'un renvoi à ce passage de l'*Histoire :* « De toutes les passions qui s'allument... » ; ces deux indications ont été ensuite barrées, sans nul doute parce que les passages en question figurent dans les « Pensées Détachées » [1], le premier dans le chapitre « Sur la morale », le second dans le chapitre « Des Colonies Espagnoles ».

Cependant, il est troublant de constater que, si l'on supprime ces additions, les Observations sur certains articles se réduisent à quelques lignes [2] : dans un cas même [3], elles ne sont constituées que par le texte des additions. M. de Vandeul a-t-il donc suivi des indications laissées par Diderot ? Rien ne permet d'exclure cette hypothèse.

IV. — *Les textes copiés ou corrigés à partir de l' « Histoire des Deux Indes ».*

Cette question que nous posons à propos des additions aux « Observations », elle se pose en fait à propos de tous les textes copiés ou corrigés à partir de pages de l'*Histoire*, qu'elles figurent ou non dans ce qui reste des « Fragments Imprimés » : il ne semble pas que les Vandeul aient distribué ces pages au hasard ; on notera qu'aucun des passages refaits par Raynal d'après les « Fragments Échappés » et les « Fragments Politiques » ne se trouve dans les textes qu'ils ont fait recopier ; sans doute savaient-ils ce que nous savons, nous, depuis peu [4], que ces fragments avaient déjà été utilisés. Dans le passage du livre XIX sur le despotisme éclairé, que nous reproduisons ci-après [5], ils ont retranché les lignes ajoutées pour l'édition de 1780, dont la ressemblance avec une page d'une œuvre publiée [6] de Diderot : l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, était évidente. Ils ont écarté des « Observations », nous l'avons dit, des passages qui venaient mieux à leur place dans les chapitres des « Pensées Détachées ». Enfin, la manière dont ils ont réparti les textes entre les « Mélanges » et les « Pensées Détachées » répond à une certaine logique, en dépit des répétitions et des flottements que l'on peut constater. Dans les « Pensées Détachées », les

1. P. 50 et 345. De l'examen détaillé des fragments, il ressort que M. de Vandeul a fait copier en même temps les « Pensées Détachées » et les « Observations » (copie 13.766 (cf. les fragments 46 et 83). La plus grande partie des pages qui ont servi au copiste des « Observations » se trouvent dans les « Fragments Isolés » ; une a été déplacée dans un paquet destiné aux « Mélanges ». Quelques-unes ont disparu.

2. Article 237, p. 416.

3. Article 236.

4. Depuis que M. Dieckmann les a retrouvés dans une des rares collections manuscrites de la *Correspondance littéraire*, où ils figurent à la date de 1772 (*R.H.L.F.*, 1951), on sait que les fragments avaient été envoyés à Grimm, pour qu'il les transmette à Raynal : Grimm les a lui-même insérés dans la *Correspondance*, sans souci d'accréditer ainsi les bruits qui couraient sur les « plagiats » de Raynal.

5. Voir « Rapprochements de textes ».

6. Ils ne semblent pas avoir pris ce soin quand il s'agissait d'une œuvre non publiée et difficilement publiable, comme le *Supplément*. (Voir Rapprochements de texte.)

chapitres « sur la Religion », « sur la Morale », « sur les Colonies », forment un ensemble cohérent : une même coloration « sociologique » donne son unité à cette mosaïque. Dans les « Mélanges », au contraire, figurent des textes plus proprement politiques : « A Louis XVI », « Sur le gouvernement de Venise », « Sur l'Angleterre », « Sur la Hollande », « État de la Chine selon ses détracteurs », etc. Quand des morceaux des deux volumes se recoupent, cette volonté de séparer ce qui était considérations politiques générales de ce qui touchait plus particulièrement aux problèmes coloniaux (gouvernement des Français dans l'Inde, commerce des Indes, colonies françaises, anglaises, espagnoles, hollandaises) apparaît avec netteté. Il est vrai que les considérations sur « l'esclavage des nègres », qui forment l'avant-dernier chapitre des « Mélanges », seraient mieux venues dans les « Pensées Détachées », mais il est possible que la copie du cahier des « Pensées » ait été achevée, quand les Vandeul ont pensé à ce morceau, et qu'ils l'aient alors donné à copier à Michel avec le reste des « Fragments Imprimés » [1].

Une chose est claire : les Vandeul ont cherché systématiquement à rassembler tous les passages de l'*Histoire* qui portaient la marque de Diderot. Certes, dans de nombreux cas, on se trouve en présence non d'un texte écrit directement par Diderot [2], mais du texte remanié par Raynal pour être fondu dans un ensemble. Nous savons qu'au départ, Diderot comprenait ainsi sa collaboration à l'*Histoire :* il fournissait idées et formules, l'abbé mettait en forme et développait [3]. Cependant, même ainsi retouchés, Diderot sans doute reconnaissait ces passages pour siens ; revoyant le texte de la troisième édition, il laisse subsister les remaniements de Raynal [4] : il précise la pensée, il l'enserre dans des formules plus frappantes, il ajoute certains passages, il ne corrige pas Raynal [5]. Ce qui comptait avant tout pour lui c'était l'efficacité,

1. Bien des problèmes se posent encore à propos des passages de l'*Histoire* sur l'esclavage des nègres (cf. H. Wolpe, *op. cit.*, p. 177-185). Il semble cependant que Diderot a revu le texte de la troisième édition et donné plus de place que Pechmeja à une condamnation de principe au nom du droit naturel.

2. Bien que ces cas soient peut-être moins nombreux qu'on ne le pensait. Il nous semble qu'on a étendu abusivement à l'ensemble de la collaboration de Diderot les remarques qu'on avait pu faire sur les « Fragments Échappés » et les « Fragments politiques ». Rien ne prouve que les choses se soient toujours passées ainsi : nous reviendrons sur ce point plus loin.

3. A la suite des « Fragments Échappés du portefeuille d'un philosophe » (N. a. fr. 24.938), on lit ce post-scriptum : « Envoyez cela, vaille que vaille, à l'abbé. Dans un autre Temps, j'aurais peut-être mieux fait, mais j'ai l'âme trop embarrassée aujourd'hui pour donner aux idées de ces quatre petites pages l'étendue et la couleur dont elles étaient susceptibles. Il faut que l'abbé commence par dire que nous avons découvert un nouveau monde, que, depuis trois siècles, des découvertes successives fournissent de nouveaux sujets à notre surprise et des aliments à notre curiosité, toutefois il n'imagine pas que le goût de l'histoire ancienne, etc., et puis corriger par ci par là quelques négligences de style » (cf. *Inventaire*, p. 125).

4. Peu importants à vrai dire (voir les textes comparés par Feugères, *R. H. L. F.*, 1913).

5. Nous avons relevé une exception.

et les idées dont l'*Histoire* s'était faite, avec succès, le véhicule. A notre avis donc, il convient certes de se demander dans chaque cas si on se trouve en présence d'un texte réellement composé par Diderot ou d'un texte qu'il a inspiré ou revu après coup, mais il serait vain d'attacher trop d'importance à une distinction que ni Diderot ni ses contemporains ne devaient faire. Pour l'instant, nous admettrons que les « Pensées Détachées », les textes de l'*Histoire* recopiés dans le volume 38 (Mélanges), les passages insérés dans les manuscrits de « Sur les Femmes » et dans celui des « Observations », l'Éloge d'Éliza Draper [1], les fragments imprimés sur la Philosophie des Brames [2], joints aux « Fragments Échappés » et aux « Fragments Politiques », aux pages sur la Russie et sur la Suède [3], représentent l'ensemble des contributions de Diderot à l'*Histoire des Deux Indes :* une analyse ultérieure devrait nous permettre d'aller plus loin [4].

V. — *Les contributions de Diderot à l' « Histoire des Deux Indes ».*

L'apport de Diderot est évidemment considérable ; quelques chiffres donneront une première idée de son importance : sur 193 sections dénombrées par Wolpe dans les « Pensées Détachées », 54 seulement sont dans l'édition de 1770 de l'*Histoire*, 96 dans l'édition de 1774. L'apport de Diderot aurait donc doublé une première fois entre 1770 et 1774, une deuxième fois entre 1774 et 1780. Si l'on se fonde sur les seules pages recopiées dans les « Pensées Détachées », 87 pages sur 483, c'est-à-dire près du cinquième du livre XIX [5], reviendraient à Diderot ; et, dans ce même livre XIX, il faut y ajouter les pages sur la Russie, la Suède, la Hollande, l'Angleterre, et peut-être les chapitres « *Agriculture* », « *Impôts* », « *Crédit public* » [6]. Il est vrai que, dans les autres livres, la part de Diderot est moins grande : elle n'en reste pas moins essentielle par l'importance des idées exprimées et par la virulence du ton.

A relire les témoignages des contemporains, un fait nous a frappée : au début, Diderot montre assez peu d'ardeur pour l'entreprise de Raynal ; en 1765, il fait « sécher d'impatience et d'ennui » le « pauvre abbé »,

1. Recopié, il figure dans un autre volume du Fonds Vandeul (N. a. fr. 24.937 : « Morceaux détachés manuscrits »).
2. Sur la chemise qui contient ces fragments (fr. 19 à 44), M. de Vandeul avait écrit : « A insérer en tête des articles Philosophie. » Ces pages n'ont pas été recopiées.
3. Voir Dieckmann, *R.H.L.F.*, 1951 : la collection manuscrite de la *Correspondance littéraire* qu'il a retrouvée à Stockholm les contient aussi aux dates du 15 novembre et du 1er octobre 1772.
4. Nous nous proposons de consacrer à ce sujet notre thèse secondaire.
5. Dans l'édition de Genève, Pellet, 1780, 10 vol. in-8°, que nous prenons ici comme référence.
6. Voir « Rapprochements de textes ».

dont l'ouvrage est depuis six mois sur son bureau [1]. En 1772, nous avons vu avec quelle nonchalance il envoie à l'abbé quelques pages hâtivement écrites [2]. Puis, brusquement, tout change. Est-ce le succès de la première édition (connue à Paris seulement vers mars 1772) qui le décide ? Un jour, Bailly et le prince de Castiglione, qui lui rendaient visite, le trouvent avec « les yeux allumés et cet air prophétique qui semblaient annoncer l'enthousiasme d'un travail actuel. Il leur dit en riant qu'il faisait du Raynal, que l'abbé s'était adressé à lui au moment de faire une seconde édition » [3].

En 1777, il travaille à la troisième édition trois à quatre mois de suite [4]. Enfin, Meister nous dit qu'il s'est occupé presque uniquement de l'*Histoire* pendant « deux années entières » ; son témoignage concerne évidemment la troisième édition, puisqu'il écrit :

> Lui-même (Diderot) était souvent effrayé de la hardiesse avec laquelle il faisait parler son ami : mais qui, lui disait-il, osera signer cela ? — Moi, lui répondait l'abbé, moi, vous dis-je, allez toujours.

Or, ces mêmes propos sont rapportés par Diderot dans son « Apologie de Raynal » [5], qui est de 1781 ; l'expression de Meister : « Il faisait parler son ami » indique nettement que maintenant c'est Diderot qui a pris la plume et l'ouvrage en main et que Raynal n'est plus que l'homme qui osera « signer » de telles hardiesses (ce rôle, les événements devaient le montrer, n'était pas sans danger, ni sans grandeur, et Diderot le dira avec chaleur dans « l'Apologie de Raynal »).

VI. — *Les différentes étapes de la collaboration de Diderot et de Raynal.*

Il convient donc de distinguer plusieurs étapes dans cette collaboration qui s'étend sur une longue période de quinze années (1765-1780) [6]. D'abord épisodique, l'apport de Diderot devient une tâche immense à laquelle il use ses dernières forces, travaillant quelquefois « quatorze heures de suite et ne négligeant aucune des lectures qui pouvaient l'instruire des sujets qu'il avait à traiter » [7]. *Mais ce n'est pas seulement l'étendue des contributions de Diderot qui a changé, c'est leur caractère même.*

1. Lettre à Sophie Volland, décembre 1765 (éd. Babelon, II, p. 104).
2. Les « Fragments Échappés » et les « Fragments politiques » ont été écrits avant août 1772, puisque, à cette date, Grimm les insère dans la *Correspondance littéraire*. (Voir Dieckmann, *R.H.L.F.*, 1951.)
3. Meister : « Aux mânes de Diderot », cité par M. Wolpe, *op. cit.*, p. 187.
4. Ce témoignage est de la fille de Diderot : il est cité par M. Wolpe, p. 188.
5. « J'ai dit à l'abbé Raynal : mais, mon ami, qui est-ce qui sera assez osé pour publier et avouer cela ? Il m'a répondu avec fierté : moi, moi » (*Inventaire et inédits de Diderot*, p. 252).
6. En tête des « Pensées Détachées », M. de Vandeul a mis les dates suivantes : 1759 à 1782.
7. Voir les « Mémoires de Madame de Vandeul », en tête de l'édition Assézat-Tourneux.

Dans bien des passages des deux premières éditions de l'*Histoire*, on retrouve simplement l'écho des discussions du Grandval et de la Chevrette, que rapportent fidèlement les lettres à Sophie Volland. Dès 1760, Diderot et Raynal, qui est souvent présent, trouvent dans ces dialogues philosophiques l'occasion de parler ou d'entendre parler [1] de la Chine, de l'Angleterre, du gouvernement de Venise, des montagnards écossais [2], des Jésuites du Paraguay, des Jésuites chassés d'Espagne, des colonies, des Iroquois, etc. [3]. Il y a là une première « matière », qui se retrouve dans l'*Histoire* : il est bien difficile de dire ce qui revient ici à Diderot, à Grimm, à d'Holbach, au père Hoop, à Raynal ; mais il semble bien que, si toutes les idées agitées au cours des promenades et des soirées au coin du feu passent dans l'*Histoire*, nous le devons à la plume de Diderot : la ressemblance des expressions, des formules employées dans les lettres à Sophie et dans l'*Histoire* est parfois frappante.

Mais, à partir d'un certain moment (1772-1773), l'apport de Diderot ne se réduit plus à cette sorte de « digest » des idées du « clan d'Holbach » : les rapprochements de textes que nous avons pu faire [4] font apparaître *une sorte d'osmose entre l'* « *Histoire des Indes* » *et l'œuvre personnelle de Diderot*, d'autant plus significative que, mis à part l' « Essai sur les règnes de Claude et de Néron », les œuvres dont il s'agit : « Observations », « Supplément », « Réfutation d'Helvétius », ne sont pas publiées. Peu à peu donc, l'*Histoire* de Raynal devient pour Diderot un moyen d'expression, à un moment où, pour des raisons personnelles [5], il juge bon de garder par devers lui les plus hardis de ses ouvrages. Il est frappant de voir que Diderot a tenu à inscrire dans l'*Histoire* quelques-unes des formules décisives qui, au même moment, dans ses écrits, dessinent la courbe extrême de sa pensée : telles les lignes sur l'identité nécessaire entre le code de la Nature et le code civil, ou celles sur le despotisme éclairé, et bien d'autres passages qui portent sa marque et qui valurent à l'ouvrage la condamnation de l'Église [6]. Tout se passe comme si Diderot avait voulu donner au lecteur des clefs qui permettraient de retrouver sa trace dans

1. Le baron Dieksou leur parle du Canada et des Iroquois (I, p. 182), le docteur Gati du gouvernement de Venise (I, p. 287).

2. Auxquels l'édition de 1780 consacre plusieurs pages recopiées dans les « Pensées Détachées ».

3. Cette liste n'est évidemment pas exhaustive.

4. Là encore, il s'agit des résultats d'une première recherche. Ils seront à compléter, quand l'édition en cours de la correspondance de Diderot sera achevée.

5. Essentiellement parce qu'il a marié sa fille et que son gendre a besoin de sa recommandation pour asseoir sa fortune. Les démarches qu'il fait en sa faveur lui rendent difficile une attitude d'opposition ouverte.

6. L'examen des propositions condamnées fait ressortir que ce qui est voué au fagot, c'est la quasi-totalité des opinions philosophiques émises par Diderot et qu'on retrouve, çà et là, dans ses propres livres (cf. l'édition de l'*Histoire* de Neuchâtel et Genève, 1783-1784, 10 vol. in-8°, dont le dixième volume, constitué par des suppléments, reproduit la condamnation de l'Église).

le fatras de l'*Histoire*. Mais en réalité le but était de diffuser le plus largement possible des idées qu'il jugeait nécessaire, l' « Apologie de Raynal » le montre bien, d'affirmer avec force. Peu lui importait de s'avancer masqué, pourvu qu'il puisse aller de l'avant. Peut-être se rendait-il compte que le masque était transparent ? Il a en tout cas tout fait pour laisser à Raynal le mérite de l'ouvrage, et celui du courage [1]. Cependant, dans l' « Apologie », ce n'est pas seulement Raynal qu'il défend avec fougue [2], mais aussi et surtout l'*Histoire*. Il souligne, en face d'un Grimm inquiet et pusillanime, l'importance et l'efficacité de cette « machine de guerre », pour reprendre l'expression de M. Wolpe, dirigée contre « les tyrans civils et les tyrans religieux », un de ces livres que « les rois et leurs courtisans détestent » et qui font « naître des Brutus » [3]. Si l'*Histoire des Deux Indes* est vraiment devenue, au cours de ses éditions successives, autre chose qu'une compilation d'ouvrages documentaires ou qu'un simple récit des conquêtes coloniales, si elle est devenue cette histoire « philosophique et politique » dont avait rêvé Raynal, c'est bien à Diderot qu'il le doit et que nous le devons ; à ces quinze années pendant lesquelles la pensée de ce grand édifice à construire prend de plus en plus d'importance à ses yeux. On peut, il me semble, comprendre les raisons pour lesquelles Diderot s'est finalement intéressé à l'entreprise au point d'y consacrer deux années entières, à un moment où il était ménager de ses forces, parce qu'il sentait qu'elles lui échappaient.

Le sujet d'abord prêtait à une vaste synthèse à la fois historique et politique de l'époque des lumières. Diderot était bien homme à s'enthousiasmer pour un tel « tableau de l'Europe », dont il a sûrement revu, sinon composé, les principaux chapitres [4]. Il a dû aussi mettre au point la partie économique, les chapitres : « agriculture, commerce, manufactures, impôts, crédit public [5] », et les considérations sur le droit de succession, le droit de primogéniture, la prison pour dettes, etc. [6].

En ce qui concerne la partie proprement philosophique (le livre XIX et des morceaux dispersés dans les autres livres), nous avons acquis la conviction qu'elle développe les idées essentielles de la pensée de Diderot dès la seconde édition et de façon plus nette encore dans la troisième : il leur a ainsi donné une diffusion qu'elles n'auraient eue

1. Voir « Apologie », dans *Inventaire et inédits de Diderot*, p. 246, 247, 249, 253.
2. Et non contre ses ennemis, mais, comme il le dit avec amertume, contre ses amis mêmes (« Apologie », p. 25).
3. « Apologie », p. 250.
4. Sur la Russie, sur la Suède, sur la Hollande, sur l'Angleterre. N'est-ce pas en pensant à l'*Histoire* qu'il se documente si minutieusement au cours de ses voyages en Russie et en Hollande ? La comparaison détaillée des différentes éditions, des « Entretiens avec Catherine II », des « Observations » et du « Voyage en Hollande » nous l'apprendra.
5. Voir ci-après « Rapprochements de textes ».
6. Ces passages ont été utilisés par M. de Vandeul pour compléter le texte des « Observations » (voir Étude des « Fragments Isolés », fr. 141, 151-152).

que bien des années plus tard. Mais il n'est pas sûr que ce soit la seule raison du travail intense que Diderot fournit pour la préparation de la troisième édition. L'*Histoire* n'est pas seulement pour lui un moyen d'expression, elle est un cadre de recherches : *il semble qu'il ait trouvé là l'occasion de développer sa pensée dans un sens nouveau.* S'il est vrai que ce sont les lignes de Diderot qui sauvent « l'ennui des calculs éternels » de Raynal [1], inversement, grâce à l'abbé et au caractère ambitieux d'une entreprise qu'il était incapable de mener à bien tout seul, la pensée de Diderot s'est orientée, en gros à partir de 1765, vers des problèmes qui auraient pu rester absents de son horizon et qu'il a été ainsi conduit à aborder de façon très concrète.

Il y a, en effet, un autre aspect de l'*Histoire*, qui n'était pas moins intéressant : Raynal avait voulu faire une histoire des colonies, depuis les premiers établissements des Portugais dans l'Inde jusqu'à la Révolution des Colonies d'Amérique. Mais ce récit, sous la plume d'un ami des philosophes, n'avait pas tardé à devenir un réquisitoire, où les « barbares Européens » se trouvaient violemment pris à parti. On y dénonçait les cruautés des Espagnols en Amérique, les injustices de la conquête, la traite des nègres, l'esclavage, la malhonnêteté des administrateurs et des commerçants, le mépris de l'homme. Il semble que là encore la part de Diderot ait été grande. Il était bien au courant des problèmes posés par l'administration des colonies ; peut-être même a-t-il eu accès à des documents d'archives [2]. La lettre que nous citons en note et le « Supplément » nous le montrent sensible, entre toutes, à cette forme d'injustice qui consistait à s'attaquer à des peuples sans défense, qu'on arrachait à une vie simple et heureuse, pour leur apporter, avec la civilisation, le vice et l'esclavage. Les « Pensées Détachées » contiennent les pages les plus violentes de l'*Histoire* sur les colonies, et l'une de ces pages se retrouve, pour l'essentiel, dans le *Supplément* [3].

Reste ce qui était en fait le vrai sujet du livre de Raynal : la découverte du Nouveau Monde [4] avec toutes ses conséquences : rupture de l'équilibre du vieux continent, développement du commerce,

1. Ce sont là les mots que Diderot prête à Raynal dans l' « Apologie » (*Inventaire*, p. 252).

2. Cf. cette lettre, sans date, à Sophie Volland (éd. Babelon, II, p. 267) : « J'ai lu toute la correspondance de l'Ile de France à la Cour de France. Ah, mon amie, les larmes me sont venues cent fois aux yeux. Est-ce ainsi qu'on traite des hommes ? Il est impossible que vous vous fassiez une idée de ce que c'est qu'un intendant, qu'un commandant qu'on envoie à ces pauvres insulaires ; de ce que c'est qu'un tribunal de justice dans une colonie ; de ce que c'est qu'un négociant. Un négociant est une âme de bronze pour qui la vie de son semblable n'est rien, dont le but est d'affamer toute une contrée afin de donner du prix à la denrée... ». (Je remercie M. Jacques Proust de m'avoir rappelé cette lettre.)

3. Voir « Rapprochements de textes ».

4. On a vu qu'au moment où Diderot envoyait à Raynal les « Fragments Échappés », il attirait son attention sur ce point essentiel : « Nous avons découvert un nouveau monde... »

afflux de l'or, transformation de l'économie et aussi bouleversement des notions acquises, progrès des connaissances, crise de conscience, éclatement des valeurs morales. La toile de fond de tout cela, c'était le Nouveau Monde lui-même, cette immense carte humaine déroulée sous les pas des conquérants, et des Iroquois aux Otahitiens, tous ceux qui peuplaient les régions ouvertes depuis trois siècles à la curiosité et aux convoitises des Européens. Pour les philosophes, c'était autant de sociétés en réduction, parvenues à des stades différents de civilisation, ou vivant encore presqu'à l'état de nature, un terrain d'expériences passionnantes, une matière neuve pour d'inépuisables réflexions. Comment imaginer que ce sujet-là pouvait laisser Diderot indifférent, qu'il n'allait pas se plonger dans les récits de voyages, glaner, çà et là, anecdotes et témoignages [1] ? A partir de tous ces éléments, n'est-ce pas lui qui pouvait esquisser, en conclusion, cette histoire de l'humanité, saisie à travers l'ordre des sociétés et la succession des religions, que l'on trouve au début du livre XIX, et dont on n'a pas assez dégagé la vigoureuse originalité. Là encore, le contexte de l'*Histoire* ne donne-t-il pas à certaines pages du *Supplément* une autre résonance ?

Ainsi, sa tâche d'historien des Deux Indes, par la diversité des connaissances qu'elle exigeait et parce qu'elle l'invitait à approfondir des problèmes qu'il n'avait fait qu'effleurer, a eu une influence heureuse sur la pensée de Diderot. Ses idées politiques et ses idées morales se sont affirmées dans les années 1770 à 1782 : les textes de l'*Histoire* [2] qui portent sa marque et l'*Apologie de Raynal* permettront de le mieux montrer. Les écrits de cette dernière période recevront un éclairage nouveau, si nous les relisons en songeant que, ne serait-ce que parce que Diderot a choisi l'*Histoire* comme moyen d'expression publique, ce grand livre n'est jamais absent de sa pensée ni de sa vie.

MICHÈLE DUCHET.

1. C'est lui qui, en lisant l'essai de Thomas *Sur les femmes*, découvre le jésuite Gumilla et improvise, après lui, le discours célèbre d'une femme à de l'Orénoque (livre VII, ch. 17) [voir sur ce point Leif Nedergaard, « Notes sur certains ouvrages de Diderot », *Orbis Litterarum*, VIII, 1 et 2]. Au cours du « Voyage en Hollande », nous le voyons se renseigner sur l'anatomie des Hottentots, etc.

2. Une fois dissipée l'obscurité qui les entoure encore.

DOCUMENTS ANNEXES

I. Étude des fragments isolés.

Il s'agit du paquet de fragments sans titre et sans suite, qui, dans le volume 24.949 (I) du fonds Vandeul, portent les numéros 112 à 161 [1]. Ces fragments ont été dénombrés par M. Hans Wolpe [2]. La présentation que j'ai adoptée diffère de la sienne. En ce qui concerne les premiers et les derniers mots du texte, je me suis fondée dans chaque cas sur le passage *effectivement utilisé par le copiste.* J'indique dans la deuxième colonne non pas le tome, mais le livre et le chapitre de l'*Histoire des Indes* d'où provient le passage en question, ce qui permettra de le retrouver rapidement dans une autre édition : cependant la pagination qui suit est celle des fragments eux-mêmes, afin de faciliter une confrontation éventuelle avec l'édition à laquelle ils appartiennent [3] ; pour la même raison, j'ai relevé les indications de tomes quand elles figuraient sur les fragments ; enfin, dans la troisième colonne, j'ai noté les correspondances qui existent entre les textes des fragments et des « Pensées Détachées » [4] et celles que j'ai pu établir moi-même entre certains fragments et le texte des « Observations sur l'instruction de Sa Majesté Impériale aux députés sur la confection des lois ».

Les abréviations : « Observations » et « P. D. » renvoient à ce dernier ouvrage et aux « Pensées Détachées ».

FRAGMENTS	HISTOIRE DES INDES	COPIES CORRESPONDANTES DANS LE FONDS VANDEUL	REMARQUES
Fragments 2-113 114 : « Peut-être le génie... sous un autre ciel. »	Livre III, ch. 11, p. 50 à 59 indiqué : tome II).	« Pensées Détachées », p. 403-404.	
Fragment 115 : « Que d'objets d'instruction... l'équité. »	Livre XIX, ch. 8, p. 243-244.	P. D., p. 405 à 407.	
Fragment 116 : « Les ouvrages d'imagination... ce qu'elle n'a pas fait encore.	Livre XVIII, ch. 32, p. 1-37 138.	P. D., p. 407-408.	

1. Ces numéros ont été portés sur chaque fragment au moment du classement du fonds Vandeul, en suivant l'ordre dans lequel ils ont été trouvés. Ils permettent de se reporter facilement à tel ou tel fragment.

2. *Op. cit.*, p. 193 à 197.

3. On sait seulement qu'il s'agit d'une édition in-12. Nous n'avons pu préciser laquelle. Peut-être est-ce celle qu'a relevée Feugère *(Bibliographie critique de l'abbé Raynal)* et qui figure à la bibliothèque de la Société Économique de Fribourg sous la cote : Dbd 604. Il ne peut s'agir, en effet, que d'une édition en dix volumes in-12, puisque certains fragments portent l'indication : Tome X.

4. Le tableau des « Pensées Détachées » donné par M. Wolpe (*Op. cit.*, p. 210 à 237) m'a permis de faire aisément ces rapprochements, mais il contient un certain nombre d'erreurs que j'ai rectifiées.

FRAGMENTS	HISTOIRE DES INDES	COPIES CORRESPONDANTES	REMARQUES
FRAGMENT 117 : « Pourquoi Athènes... une femme. »	Livre XVIII, ch. 23, p. 106.	P. D., p. 408-409.	
FRAGMENT 118 : « Presque tout ce que l'esprit humain... sans le connaître. »	Livre XV, ch. 1, p. 7.	P. D., p. 409.	
FRAGMENTS 119-120 : « Les noms de lieux... passagers comme elles. »	Livre IX, ch. 2, p. 6-7.	P. D., p. 410-411.	
FRAGMENTS 121-122-123 : « Les arts de toute espèce... de mes productions. »	Livre XIX, ch. 12, p. 336-339. (indiqué tome X).	P. D., p. 411 à 414.	
FRAGMENTS 124-125-126 : « Il faut l'avouer... que trop longtemps »	Livre XI, ch. 10, p. 58-62.	P. D., p. 414 à 418.	
FRAGMENTS 127-128 : *qui se replacent dans l'ordre :*			I
Fragment 128 : fr. manuscrit : « En 1632..., les condamner... » (chiffre écrit à la main : 374).	Livre VI, ch. 13, p. 374.	P. D., p. 349-350.	
Fragment 127 : « ... dans les flammes ».	P. 375.		
Fragment 129 : « entablement... lui eussent encore offertes »	Livre VI, ch. 12, p. 349.	P. D., p. 405 (chapitre « sur les beaux arts et les belles lettres »).	

REMARQUE I.

Le fragment 128 est une page manuscrite, recopiée d'après la page 374 du livre VI de l'*Histoire des Indes*. Or, cette page elle-même figure dans les « Fragments Imprimés » (fr. 78 verso), mais elle se trouve insérée dans le dossier utilisé par le copiste des « Mélanges » (volume 12 768 du fonds Vandeul) pour le chapitre « Sur les asiles ». La fin de ce chapitre est, en effet, constituée par le texte de la page 373 (qui est le recto du même fragment 78) et la page 374, non utilisée, est biffée.

Ces recoupements prouvent qu'il y a eu double utilisation des fragments et que M. de Vandeul les a préparés pour deux copistes différents : celui des « Pensées Détachées » et celui du tome 38 des « Mélanges ». Destinant à ce dernier le fragment 78, il a pris soin de recopier la page 374 pour la faire insérer par ailleurs dans le chapitre des « Pensées Détachées » sur les « Colonies Espagnoles » où elle figure p. 349. Comme nous le verrons, les fragments isolés contiennent beaucoup d'autres passages de ce même chapitre.

FRAGMENTS	HISTOIRE DES INDES	COPIES CORRESPONDANTES	REMARQUES
FRAGMENTS 130-131-132 : « On ignore jusqu'à l'époque... à le penser ».	Livre VI, ch. 12, p. 357-361.	P. D., p. 342-345 (chapitre des « Colonies Espagnoles »).	Cf. rem. I.
FRAGMENTS 133-134 : « Je dirais volontiers aux souverains... tout système religieux ».	Livre III, ch. 12, p. 62-64.	Observations : renvoi indiqué, p. 71 ; recopié, p. 33 ; Ledieu, p. 31.	II
FRAGMENT 135 : « Les lumières, dont l'abus... mépris du vice grossier ».	Livre IX, ch. 19, p. 107.	Observations (art. 245) ; renvoi indiqué, p. 29 ; non recopié.	
FRAGMENT 136 : « gouvernement est un scandale... par ses victimes ».	Livre XIII, ch. 54, p. 227.	Observations : suite du renvoi de la page 83 ; recopié, p. 64 ; Ledieu, p. 68.	

REMARQUE II.

Dans ces pages, où il est question aussi de l'usage du café, seules ont été utilisées les réflexions morales et politiques. Le début du passage à copier est marqué, p. 62, d'une croix. Il n'est pas tenu compte des traits au crayon rouge. Le chiffre « 71 » écrit à la main en haut des pages 62 et 64 correspond à la page du manuscrit 13.741 des « Observations ». A cette page, inversement, on peut lire à la suite d'un renvoi qui reproduit la première phrase du passage de l'*Histoire*, les indications : 62 et 63.

Comme nous le verrons, plusieurs autres fragments isolés permettent des remarques identiques. *Il y a donc eu non point seulement deux emplois différents des « Fragments Imprimés », mais trois.*

Pour plus de clarté, nous indiquons dans la troisième colonne :

a. La page du manuscrit 13.741 où sont indiqués les renvois.

b. La page du manuscrit du volume 24.939, où le passage indiqué a été recopié.

c. La page de l'édition Ledieu des « *Observations* ».

REMARQUE III *(relative à la page suivante)*.

Ce fragment forme la fin d'un passage du chapitre des « Pensées Détachées » intitulé « Des colonies en général » (p. 235 à 256). Or, on trouve dans les « Fragments Imprimés » (fr. 85 à 96) la deuxième partie de ce chapitre. L'existence du fragment isolé 137, dont le texte s'insère, dans les « Pensées Détachées », immédiatement avant celui du fragment 85, prouve que la première partie du chapitre figurait elle aussi jadis dans les « Fragments Imprimés ». Le fragment 84 devait lui servir de chemise, il porte en effet le titre : « Des Colonies en général ».

FRAGMENTS	HISTOIRE DES INDES	COPIES CORRESPONDANTES	REMARQUES
FRAGMENT 137 : « Vous avez l'hobbisme en horreur... au loin ».	Livre XIII, ch. 13, p. 55.	P. D., p. 242.	III
FRAGMENT 138 : fr. manuscrit (chiffres écrits à la main, p. 235-236) : « ... et complices de ceux... jouir en paix ».	Livre III, *fin* du ch. 41, p. 235-236.	P. D., p. 330.	
FRAGMENT 139 : « L'honneur a paru... vertus » (chiffre écrit à la main, p. 83).	Livre XIII, ch. 54, p. 229-230.	Observations : renvoi indiqué, p. 83 ; recopié, p. 65-66 ; Ledieu, p. 68-69.	
FRAGMENT 140 : « J'approuverais fort... mœurs nationales ».	Livre XII, ch. 31, p. 378.	Observations : renvoi indiqué, p. 83 ; recopié, p. 66-67 ; Ledieu, p. 69.	IV
FRAGMENT 141 : « Telle est à chaque instant... ni être dupe ».	Livre XVI, ch. 1, p. 135-136.	Observations : renvoi indiqué, p. 83 ; recopié, p. 62-63 ; Ledieu, p. 66-67.	

REMARQUE IV.

En marge, on lit une addition manuscrite partiellement biffée : « Suite du renvoi de la page ci-contre 230 et de la page 83 des « Observations ».

FRAGMENT 142 : « ... que les richesses, ... que la banqueroute du... » (indication manuscrite au verso : suite du renvoi de la p. 83).	Livre XII, ch. 54, p. 226.	Observations (suite du renvoi de la p. 83) ; recopié, p. 64 ; Ledieu, p. 67-68.	V
FRAGMENTS 143-144 : « Sans doute un historien... après leur mort ».	Livre X, ch. 16, p. 304-306.	P. D., p. 346 à 348.	

REMARQUE V.

Pour rétablir la continuité du texte, il faut replacer après les fragments 141 et 142 le fragment 136 (p. 227 du livre XIII), et faire suivre ce dernier du fragment 139. Les fragments 141-142, 136-139, puis 140 fournissent alors le texte d'un long renvoi dont le début est indiqué à la page 83 du manuscrit 13.741, et qui forme les pages 62 à 67 du texte du volume 24.939.

FRAGMENTS	HISTOIRE DES INDES	COPIES CORRESPONDANTES	REMARQUES
FRAGMENT 145 : « Un plan d'administration... entêtés » (chiffre écrit à la main, p. 66).	Livre XII, ch. 7, p. 259-260.	Observations : renvoi indiqué, p. 66 ; recopié, p. 10-11 ; Ledieu, p. 15.	VI
FRAGMENT 146 : « Mais l'homme riche... les probités de l'Angleterre » (chiffre écrit à la main, p. 70).	Livre XIX, ch. 2, p. 69-70.	Observations : renvoi indiqué, p. 70 ; recopié, p. 25.	
FRAGMENT 147 : « Il y a dans tous les hommes... nouveau pour lui » (chiffre écrit à la main, p. 123).	Livre V, ch. 9, p. 53-54.	Observations : renvoi indiqué, p. 123 ; recopié, p. 99 ; Ledieu, p. 97.	
FRAGMENTS 148-149 : « Ces vues peuvent être excellentes... coupe de Socrate » (chiffre écrit à la main sur les 2 fragments, p. 6).	Livre XII, ch. 11, p. 47-48-49 (indiqué : tome VII).	Observations : renvoi indiqué, p. 6 ; recopié, p. 28-29. Ledieu, p. 27.	
FRAGMENT 150 : *Manuscrit :* « ... de ces acquisitions, ou n'y existaient plus en assez grande... ». *Texte :* « abondance, pour qu'il y eût... vendre ses habitants ».	Livre XI, ch. 1, p. 5-6.	P. D., p. 267-268.	
FRAGMENTS 151-152 : « Tous les hommes raisonnables... rougiront un jour » (chiffre écrit à la main, p. 95).	Livre XII, ch. 53, p. 218-219 (indiqué : tome VII).	Observations : renvoi indiqué, p. 95 ; recopié, p. 105 ; Ledieu, p. 106.	
FRAGMENT 153 : « Le mariage des Espagnols... les passions destructives ».	Livre VIII, ch. 7, p. 234.	P. D., p. 355.	VII

REMARQUE VI.

On peut lire, p. 260, ce rajout écrit de la main de M. de Vandeul : « Mais Sa Mté Imple ne permet pas qu'on lui parle mal de ceux qu'elle appelle ses amis. Ainsi taisons-nous ». Cette indication ne laisse aucun doute sur la destination du fragment.

FRAGMENTS	HISTOIRE DES INDES	COPIES CORRESPONDANTES	REMARQUES
FRAGMENT 154 : *Manuscrit :* « Enfin en 1720... ». *Texte :* « Les Indiens ne furent plus dépendants... nous sommes entrés dans la forêt ».	Livre VIII, ch. 23, p. 291-292.	P. D., p. 354-355.	VII
FRAGMENT 155 : « Ainsi cette fatalité... de nos autels ».	Livre VII, ch. 28, p. 148.	P. D., p. 353-354.	VII
FRAGMENT 156 : « La facilité qu'on avait trouvée... des malheureux Indiens ».	Livre VIII, ch. 32, p. 333-334.	P. D., p. 350-352.	VII
FRAGMENT 157 : « Les Péruviens... pour travailler ».	Livre VII, ch. 27, p. 139-140.	P. D., p. 352-353.	VII
FRAGMENTS 158-159 : « La corruption s'échappe... leur lit de mort ».	Livre II, ch. 10, p. 314 à 316.	Observations : renvoi indiqué, p. 92 ; recopié, p. 93-94 ; Ledieu, p. 92-93.	
FRAGMENTS 160-161 : « Un pyrrhonisme quelquefois outré... du nouvel hémisphère ».	Livre VII, ch. 6, p. 36-37.	P. D., p. 341-342.	VII

REMARQUE VII.

Cette remarque porte en fait sur plusieurs fragments énumérés ci-après. Si l'on regroupe les fragments isolés en suivant leurs correspondances avec le texte des « Pensées Détachées », on obtient le tableau suivant :

Pensées Détachées :	*Fragments :*	*Pensées détachées :*	*Fragments :*
P. 341-342	160-161	350 à 352	156
342-345	130-131-132	352-353	157
. . . . .	. . . . .	353-354	155
346 à 349	143-144	354-355	154
349-350	128-127	355	153

Ces fragments représentent donc une part importante du chapitre des « Colonies Espagnoles » qui, dans les « Pensées Détachées », va de la page 331 à la page 365. Ils constituent la différence entre ce chapitre et celui des « Mélanges », beaucoup plus court, intitulé « Sur la découverte de l'Amérique par les Espagnols » (p. 239-258).

Il est à peu près certain que ces fragments ont été mis de côté au moment où M. de Vandeul a préparé pour le copiste les textes à insérer dans le volume 38 des « Mélanges ». Aucun des fragments recopiés dans ce volume n'y figure (ainsi le fragment 177, utilisé pour la page 356 des « Pensées Détachées » — chapitre des « colonies espagnoles » — ne se retrouve pas dans les « Fragments isolés » parce qu'il a été réutilisé pour le chapitre des *Mélanges* « sur les Créoles »).

II. Rapprochemenes de textes [1].

Observations (N. a. fr. 13. 766, p. 16) [éd. Ledieu, p. 17].	*Histoire des Indes* (Genève, 1780, 4 vol. in-4°). *a.* Livre III, ch. 1 (Tome I, p. 269).	*b.* Livre XIX, ch. 2 (Tome X, p. 481).
... « Si donc l'étendue de la Russie exige un despote, la Russie est condamnée à être vingt fois mal pour une fois bien gouvernée ; si par un de ces prodiges, qui n'est pas dans l'ordre commun de la nature, elle avait trois bons despotes de suite, ce serait encore un grand malheur pour elle et pour toute autre nation.... Ces trois despotes excellents accoutumeraient la nation à l'obéissance aveugle ; sous leurs regards, les peuples oublieraient leurs droits inaliénables, ils tomberaient dans une sécurité et une apathie funeste. Ils n'éprouveraient plus cette alarme continuelle, la conservation nécessaire de la liberté.... Je disais à l'Impératrice que si l'Angleterre avait eu trois souverains de suite telle qu'Élisabeth, l'Angleterre était asservie pour des siècles, et elle me répondit : « Je le crois ». »	... « On serait tenté de croire qu'un despote juste, ferme, éclairé, serait le meilleur des souverains. Mais on ne pense pas que sous son règne, s'il durait, les peuples s'assoupiraient sur des droits dont ils n'auraient aucune occasion de se prévaloir, et que rien ne leur serait plus funeste que ce sommeil sous un règne semblable au premier, si ce n'est sa continuité sous un troisième. Les nations font quelquefois des tentatives pour se délivrer de l'oppression de la force, mais jamais pour sortir d'un esclavage auquel ils ont été conduits par la douceur. Tôt ou tard, le despote, ou faible, ou féroce, ou imbécile, succède à une toute-puissance qui n'a point souffert d'opposition. Les peuples qu'elle écrase se croient faits pour être écrasés. Ils ont perdu le sentiment de la liberté qui ne s'entretient que par l'exercice. Peut-être n'a-t-il manqué aux Anglais que trois Élisabeth pour être les derniers des esclaves... »	« ... Cependant vous entendrez dire que le gouvernement le plus heureux serait celui d'un despote juste, ferme, éclairé. Quelle extravagance ! Ne peut-il pas arriver que la volonté de ce maître absolu soit en contradiction avec la volonté de ses sujets ? Alors malgré toute sa justice et toutes ses lumières, n'aurait-il pas tort de les dépouiller de leurs droits, même pour leur avantage ? Est-il jamais permis à un homme, quel qu'il soit, de traiter ses commettants comme un troupeau de bêtes ? On force celles-ci à quitter un mauvais pâturage, pour passer dans un plus gras : mais ne serait-ce pas une tyrannie, d'employer la même violence avec une société d'hommes ? S'Ils disent, nous sommes bien ici ; s'ils disent même : d'accord, nous y sommes mal, mais nous voulons y rester ; il faut tâcher de les éclairer, de les amener à des vues saines, par la voie de la persuasion, mais jamais par celle de la force. Le meilleur des princes, qui aurait fait le bien contre la

1. Les références au texte des « Observations » sont données d'après le volume 13.766 et l'édition Ledieu ; celles de l'*Histoire des Indes* sont données d'après l'édition de 1780. (Genève, Pellet, 4 vol. in-4°). Sauf indication spéciale, les passages cités figurent dans le volume 24.938, c'est-à-dire dans la copie des « Observations » revue par Diderot lui-même.

(Tome X, p. 481, *suite*).

volonté générale, serait criminel, par la seule raison qu'il aurait, outrepassé ses droits. Il serait criminel pour le présent et pour l'avenir : car, s'il est éclairé et juste, son successeur, sans être héritier de sa raison et de sa vertu, héritera sûrement de son autorité dont la nation sera la victime. *Un premier despote juste, ferme, éclairé est un grand mal ; un second despote juste, ferme, éclairé, serait un plus grand mal ; un troisième qui leur succéderait avec ces grandes qualités serait le plus terrible fléau dont une nation pourrait être frappée.* On sort de l'esclavage où l'on s'est précipité par la violence ; on ne sort point de celui où l'on été conduit par le temps et par la justice. Si le sommeil d'un peuple est l'avant-coureur de la perte de sa liberté, quel sommeil plus doux, plus profond et plus perfide que celui qui a duré trois règnes, pendant lesquels on a été bercé par les mains de la bonté ?

Peuples, ne permettez donc pas à vos prétendus maîtres de faire, même le bien, contre votre volonté générale. Songez que la condition de celui qui vous gouverne n'est pas autre que celle de ce cacique à qui l'on demandait s'il avait des esclaves, et qui répondit : « Des esclaves, je n'en connais qu'un dans ma contrée, et cet esclave là, c'est moi » [1].

Observations, p. 34 (éd. Ledieu, p. 28) : « Un cacique fit un voyage en France. La première question qu'on lui fit à la cour, ce fut s'il avait des esclaves. Des esclaves, répondit-il, je n'en connais qu'un parmi tous mes sujets et cet esclave, c'est moi ».

Observations, p. 81.

J'ai entendu dire, oui, moi-même, j'ai entendu dire à un intendant de province, que je pourrais nommer, l'atroce bêtise qui suit, que l'état du paysan était si pénible, qu'il n'y avait que l'extrême indigence, ou la peine de mourir de faim, qui pût l'y fixer.

Tout ministre public qu'il était,

Histoire des Indes : Livre XIX, ch. 7 (Agriculture) [tome IV, p. 607].

Je l'ai entendu cet administrateur stupide et féroce, et peu s'en faut que, dans l'indignation dont je suis pénétré, je ne le nomme, et que je ne livre sa mémoire à l'exécration de tous les hommes honnêtes et sensés. Je l'ai entendu. Il disait que les travaux de la campagne

1. Le passage du livre III de l'*Histoire* et les lignes soulignés dans le passage extrait du livre XIX ne sont pas dans l'édition de 1774. M. Feugère a montré que pour celle-ci, c'est Raynal qui a refait le morceau d'après un des « Fragments Échappés » que lui avait envoyés Diderot. On peut encore rapprocher ces textes d'un passage de la *Réfutation d'Helvétius*, qui est de 1775 (A. T., II, p. 381), et d'un passage de l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* (A. T., III p. 264-265), d'un passage enfin d'une lettre à Sophie Volland (éd. Babelon, I, p. 85), qui est de 1765.

il ne savait pas encore qu'aucun péril, qu'aucun travail n'effraie l'homme lorsqu'il est compensé par le produit. Il ne savait pas encore que le meilleur des états est celui où l'on est pressé d'entrer, et qu'on est toujours pressé d'entrer où l'on est sûr de trouver l'aisance et la fortune, *et que, quelque dure que soit la journée de l'agriculteur, l'agriculture trouvera d'autant plus de bras, que la récompense de ses peines sera plus sûre et plus abondante.* Il ne savait pas encore que ceux qui travaillent aux mines n'y sont pas condamnés et que les enfants succèdent à la bêche de leurs pères, quoique leur salaire soit fort médiocre et qu'il est rare qu'ils vivent au delà de trente ans. Mais les mines sont presque la seule richesse du pays. Il faut se faire mineur ou s'expatrier, et l'on se fait mineur. *Il ne lui était jamais venu dans l'esprit que dans tous les métiers l'aisance qui permet d'appeler des auxiliaires en adoucit la fatigue et que d'exclure inhumainement le paysan de la classe des propriétaires, c'était arrêter les progrès du premier des arts, qui ne pourrait devenir florissant tant que celui qui bêchait la terre serait réduit à la bêcher pour autrui.* Cette brute d'intendant ordonnait d'engraisser le bœuf et il retranchait la subsistance du laboureur, il gouvernait une province et ignorait l'homme [1].

étaient si pénibles, que si l'on permettait au cultivateur d'acquérir de l'aisance, il abandonnerait la charrue et laisserait la terre en friche. Son avis était donc de prépétuer la fatigue par la misère et de condamner à l'indigence l'homme sans les sueurs duquel il serait mort de faim. Il ordonnait d'engraisser le bœuf et il retranchait la subsistance du laboureur. Il gouvernait une province, et il ne concevait pas que c'est l'impossibilité d'amasser un peu d'aisance et non le péril de la fatigue qui dégoûtent le travailleur de son état. Il ignorait que la condition dans laquelle on se presse d'entrer est celle dont en espère de sortir par la richesse *et que quelque dure... et plus abondante.*

Il n'avait pas vu dans les villes une multitude de professions abréger la vie des ouvriers sans en être moins remplacés. Il ne savait pas que dans de vastes contrées, des mineurs se résignaient à périr dans les entrailles de la terre et à y périr avant l'âge de trente ans, à la condition de recueillir de ce sacrifice le vêtement et la nourriture de leurs femmes et de leurs enfants. *Il ne lui était jamais venu dans l'esprit... à la bêcher pour autrui.*

Cet homme d'état n'avait jamais comparé avec ses immenses coteaux le petit quartier de vigne qui appartenait à son vigneron, et connu la différence de la terre cultivée pour soi et de la terre cultivée pour les autres.

1. Les deux passages soulignés dans le texte des « Observations » font l'objet de de deux renvois manuscrits dans le volume 13.741 (p. 84 et 85). M. de Vandeul a recopié dans la marge des passages de l'*Histoire*. Le procédé est ici d'autant plus remarquable qu'il ne s'agit pas, comme dans les autres cas, d'un simple ajout : *en dehors même des passages insérés dans l'un à partir de l'autre, les deux textes se recoupent étroitement.* De plus, les « Observations » sur les impôts et l'usure se recoupent avec le chapitre 10 du livre XIX de l'*Histoire*, les « Observations » sur le commerce, les manufactures, la population sont à rapprocher des chapitrer correspondants du livre XIX.

Enfin, pour ne pas alourdir cette présentation de textes, je me bornerai à signaler les rapprochements suivants, sur lesquels je reviendrai dans un travail plus complet :

Observations	*Supplément* (édit. Dieckmann, Droz, 1955).	*Histoire des Indes*
P. 59 (Ledieu, p. 52-53).	P. 52.	Tome IV (Livre XIX, ch. « Morale »).
	P. 53.	Tome IV (Livre XIX, ch. « Morale »).
	P. 13-14.	Tome II (Livre VIII, ch. 1).
P. 6 (Ledieu, p. 12).		Tome IV (Livre XIX, ch. 2).
P. 37 (Ledieu, p. 31).		Tome IV (Livre XIX, ch. « Morale »).
P. 60 (Ledieu, p. 53) [anecdote de l'île de Ternate].		Tome IV (Livre XVII, ch. 19).
P. 73 (Ledieu, p. 70).		Tome IV (Livre XIX, ch. « Religion »).

NOTES ET DOCUMENTS

GEORGES FEYDEAU ET LE « FAUTEUIL EXTATIQUE »

Malgré la désapprobation de M. Malraux, le théâtre de Georges Feydeau continuera, sans doute, à jouir du regain de popularité qui le marque depuis quelques années déjà. Sans nous lancer dans une défense de cette popularité — assez bien méritée d'ailleurs —, nous ne voulons, dans ces paragraphes, qu'attirer l'attention de ceux qui s'intéressent aux questions d'histoire dramatique et littéraire (et spécialement des admirateurs de Feydeau) sur une seule question d'érudition. Quoique cette question ne soit pas de la première importance dans une appréciation totale de l'auteur, elle vaut bien notre attention, car il s'agit d'une allusion qui montre jusqu'à quel point Feydeau saisissait certaines croyances, voire certaines manies de son époque, pour en faire sinon la matière principale de ses comédies, du moins un élément comique considérable.

Dans son essai intitulé « L'Accessoire, deus ex machina, ou la fatalité dans le théâtre de Feydeau » [1], M. Paul-Louis Mignon discute, d'une manière pénétrante, l'importance des accessoires dans le théâtre de notre auteur. A titre d'exemple, il cite, parmi beaucoup d'autres, le « fauteuil extatique », formidable objet mécanique à pouvoirs anesthésiants (non sans quelque ressemblance avec la chaise électrique américaine, mise au jour peu avant), qui joue un rôle si important dans les mille péripéties de *La Dame de chez Maxim* (1899), en endormant ses victimes sans peine et... sans scrupules. Pour M. Mignon, ce « fauteuil » est un produit de l'imagination fantastique de Feydeau, évidence de son désir de mettre à profit (et, pourrions-nous ajouter, de railler) le goût de ses contemporains pour les merveilles de la Science, avec un grand S :

> Ici apparaît un caractère original de l'art de Feydeau : le fantastique. Il est un des aspects de la poésie que le jeu débridé de l'imagination communique à ces intrigues du monde 1900. Ce fantastique, Feydeau le fait

1. *Cahiers de la Compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault*, janvier 1956, p. 71-78. Ce volume des *Cahiers* est un des seuls ouvrages de critique feydellienne proprement dite, mis à la portée du public. A part l'essai de M. Marcel Achard qui sert d'introduction au *Théâtre Complet* de Feydeau (9 vol., Le Bélier, 1948-1956), quelques articles brefs (dont un de Paul Morand), et de nombreux paragraphes éparpillés çà et là dans des histoires du théâtre, des mémoires, des encyclopédies, etc., il n'y a de publié sur l'art du génial vaudevilliste que ce groupe d'articles qui constituent la moitié du volume en question. Il faut mentionner aussi deux thèses de doctorat préparées en Amérique : celle de M. Edwin Ja. iel, *Georges Feydeau, sa vie, son œuvre* (University of Michigan, 1956) ; et la nôtre, *Topical Allusions in the Theatre of Georges Feydeau* (Harvard University, 1958). La première, selon l'auteur, est près de paraître.

surgir le plus souvent du mystère que les inventions modernes de la mécanique et l'utilisation de l'électricité avaient pour son public.... Marcel Simon, l'interprète favori de Feydeau, raconte qu'à l'issue d'une représentation de *La Dame de chez Maxim*, un couple discutait avec sérieux du fauteuil extatique : il y croyait ! Le théâtre de Feydeau participe, en effet, de la féerie, et l'accessoire, dans cet univers singulier, est un enchanteur. Par là encore, il semble rejoindre les divinités de la tragédie [1].

Loin de nous de vouloir nier l'importance de l'accessoire dans le théâtre de Feydeau. Au contraire. On peut, pourtant, ajouter quelques faits supplémentaires en ce qui concerne cet exemple, des faits que l'auteur de l'article n'avait probablement pas sous les yeux, et qui montrent encore plus clairement la force de cette parodie de la Science. Nous ne savons pas où M. Mignon a trouvé l'anecdote racontée par Marcel Simon, ni, à plus forte raison, quel était « le couple » qui discutait du « fauteuil extatique » avec tant de sérieux. Cependant, quelles qu'elles aient pu être, on aurait peut-être tort de blâmer ces deux personnes anonymes de croire à l'existence de cette machine bizarre. En effet, si le « fauteuil extatique » était un produit de la fantaisie de Feydeau, produit que seuls les crédules pourraient confondre avec la réalité, le nom de son prétendu inventeur dans la comédie aurait bien pu induire les spectateurs en erreur. Jetons un coup d'œil sur la scène où le malheureux docteur Petypon, enthousiasmé par les possibilités thérapeutiques de cet engin, le montre pour la première fois à son collègue Mongicourt :

PETYPON. — Eh ! non ! c'est le fameux fauteuil extatique ! La célèbre invention du docteur Tunékunc ! J'ai vu les expériences à Vienne lors du dernier congrès médical et je me suis décidé à me l'offrir pour ma clinique.

MONGICOURT, *s'inclinant.* — Ah ? tu te mets bien !

PETYPON. — Mais tu es destiné à l'avoir aussi ! Nous sommes tous destinés à l'avoir, nous autres médecins ! L'avenir est là comme aux aéroplanes. Ces rayons X, on ne sait pas toutes les surprises que cela nous réserve !

MONGICOURT. — Et ça n'est encore que l'enfance !

PETYPON. — Quand on pense que, jusqu'à présent, on endormait les malades avec du chloroforme, qui est plein de danger... et toujours pénible ! Tandis que maintenant, avec ce fauteuil ! (I, XVIII.)

Mais qui donc était ce « docteur Tunékunc », inventeur du « fauteuil » ? Le nom parle pour lui-même. Pour peu qu'on pense à cette série de sons, il est évident qu'un tel personnage n'a jamais existé. Mais, ce qui n'est pas évident, c'est que pendant les huit ou neuf premières années de la vie de cette comédie, au lieu d'attribuer l'invention à ce docteur imaginaire, Petypon citait le nom d'un vrai médecin, en chair et en os, le docteur Moutier. Un médecin de ce nom, disciple du célèbre Jacques d'Arsonval [2], se spécialisait justement dans le traitement de certaines maladies physiques et nerveuses par le moyen de courants électriques à haute fréquence.

1. P. 76-77.

2. Jacques d'Arsonval fut un des promoteurs de l'électrothérapie (d'où le terme médical d'« arsonvalisation »). Voir Louis Chauvois, *D'Arsonval, une vie, une époque, 1851-1940* (Plon, 1941). Quant à son disciple, le docteur A. Moutier, il fut l'auteur de plusieurs articles scientifiques, parmi lesquels on peut citer : « Essai sur le traitement des lithiases à l'aide des courants à haute fréquence » (*Bulletins et Mémoires de la Société médico-chirurgicale de Paris*, Clermont, 1899) ; « Traitement de l'hypertension artérielle par la d'arsonvalisation » (*Ibid.*, Clermont, 1900), etc.

La machine de Feydeau devient donc, non pas une parodie générale et, pour ainsi dire, abstraite, mais une parodie très particulière et assez évidente. Si évidente, en fait, que plusieurs années après les premiers succès de *La Dame*, en 1908, Feydeau et l'imprésario Micheau se trouvaient en plein procès. Voici les faits rapportés par un annaliste théâtral de l'époque :

> Un procès avait été intenté à MM. Georges Feydeau et Henri Micheau par le docteur Moutier — docteur électricien — à propos d'une phrase de *La Dame de chez Maxim* concernant le célèbre fauteuil extatique du docteur Moutier. Jugement était ainsi rendu fin juillet : « Le tribunal a estimé que la similitude de nom et de profession peut inciter le spectateur à établir entre l'inventeur imaginaire du fauteuil extatique et la personnalité du demandeur, qui précisément est un spécialiste de l'électrothérapie, un rapprochement fâcheux » et « que les scènes auxquelles donne lieu le susdit fauteuil sont de nature à atteindre le docteur Moutier dans sa dignité professionnelle » [1].

C'est à la suite de cette décision que Feydeau a rayé le nom du savant pour le remplacer par un autre dont le son absurde, frisant de près la grossièreté, laisse voir sans trop de doute ses sentiments à l'égard du docteur qui lui avait causé ces déboires. Si donc l'anecdote rapportée par Marcel Simon date d'avant le procès, on peut bien comprendre l'erreur de notre« couple ». On peut voir dans la réaction un peu naïve, mais pardonnable, de ces deux inconnus, une victoire remportée par la raillerie que Feydeau dirigeait contre l'optimisme souvent sans bornes de son époque imbue de Science. S'il avait été dans son intention de tourner en ridicule le docteur Moutier, il est clair que, pour deux spectateurs au moins, il a réussi. Il serait osé de suggérer que Feydeau n'avait aucun respect pour les réalisations de la Science. Cependant, il y voyait sans doute un terrain assez fécond, tant pour les charlatans que pour les savants dont la sincérité ne les empêchait pas de s'égarer souvent, et aux dépens de la race humaine. Car la Science aux alentours de 1900 devenait presque une manie. De près il n'était pas toujours facile de distinguer les vraies contributions scientifiques des nouveautés absurdes et sans avenir.

Comme l'a suggéré M. Mignon, la Science contemporaine a apporté beaucoup à l'imagination comique de Feydeau. Nous n'avons traité ici qu'un seul aspect de cette inspiration qui, si on voulait l'étudier dans l'ensemble de son œuvre, fournirait matière à un essai bien plus long que la présente note.

Norman Richard Shapiro.

ROGER MARTIN DU GARD ET BEROALDE DE VERVILLE

Des trois pièces de théâtre composées par Roger Martin du Gard, il en est une, *La Gonfle*, qui n'a jamais été représentée. Tout simplement, je pense, parce qu'aucun acteur n'a encore eu le courage de mettre en sa mémoire les quelque 200 pages en patois du rôle écrasant d'Andoche, le valet de ferme et sacristain, qui domine la pièce, et monologue pour ainsi dire sans arrêt, en particulier pendant le troisième acte.

Comme le *Testament du père Leleu*, dont l'histoire est rappelée dans

1. Edmond Stoullig, *Les Annales du théâtre et de la musique*, année 1908 (Ollendorff), p. 385, note.

la pièce, *La Gonfle* est une farce paysanne, mais à mon sens bien supérieure, plus riche, plus complexe. Martin du Gard se reposait du travail des *Thibault* en écrivant cette truculente facétie, et, certes, il y prenait plaisir.

Longtemps, je me suis demandé de quelle région de la France pouvait être le parler si savoureux d'Andoche. On sait que « le Gard est un domaine de l'Allier, attribué au XVII^e siècle à l'un des ancêtres » de Roger Martin du Gard (René Lalou, *Roger Martin du Gard*, 1937, p. 12) ; mais le patois de *La Gonfle* n'est point, suivant Lalou, celui du Bourbonnais. Il faut y voir « une langue populaire, patiemment forgée d'un mélange des divers patois français ». Cette question devrait intéresser les dialectologues. Je ne suis pas capable d'en juger, et il me semble que Lalou a raison. La langue de *La Gonfle* est une langue stylisée, mais elle doit à des sources littéraires autant qu'à des patois encore vivants ou traditionnels. Une de ces sources, que j'ai récemment découverte, et qui, dans la pièce de Martin du Gard, alimente plus encore que le langage, c'est *Le Moyen de parvenir*, dont la première édition parut vers 1610, et que l'on attribue à Beroalde de Verville (quand ce n'est pas à Rabelais, à d'Aubigné ou à Henri Estienne). N'oublions pas que l'auteur de *La Gonfle* fut élève et diplômé de l'école des Chartes. Il connaissait notre vieille langue en érudit, et la savourait en artiste. Il dut souscrire à ce jugement de Nodier : « L'auteur du *Moyen de parvenir* est un des écrivains les plus originaux, les plus piquants de notre vieille langue, un des hommes qui en ont le mieux connu l'esprit et les ressources, et, par-dessus tout, un conteur inimitable » [1].

Sans prétendre avoir fait un travail exhaustif, j'ai relevé dans *La Gonfle* (et toujours dans le rôle d'Andoche) une vingtaine de mots assez rares, qui se trouvent dans le livre de Beroalde comme : *anagramatismes* (dans le sens de complications), *entendoire* (entendement), *parloire* (faculté de parler), *paraboles* (dans le sens d'histoires), *guenippe*, *friquette*, *serviteuse*, *rate-pennarde*, *truie-gruèche*, *cocher* (dans le sens de « couvrir la femelle », en parlant du coq. « Il faut dire *cochait*, en bon françois », remarque Cicéron-Beroalde, p. 201), *empunaiser* [2].

Sans doute, la plupart de ces mots peuvent se trouver dans d'autres textes, mais une douzaine d'expressions ou de formules plus particulières employées par Andoche se retrouvent également dans *Le Moyen de parvenir ;* ainsi : *donner l'aubade* (faire l'acte d'amour), *rire comme font les évêques au conclave quand ils ont élu leur pape neuf*, *avoir habitation ed' concupiscence charnelle* [3].

Et ce n'est pas tout. *Le Moyen de parvenir* n'est guère, après un préambule, et sous la forme factice d'un échange de joyeux devis entre buveurs, qu'une série d'histoires, le plus souvent ordurières. Or, si *La Gonfle* met en scène la victoire remportée par l'astucieux sacristain sur le vétérinaire, neveu de sa maîtresse, c'est aussi un

1. Cité dans la *Notice* du bibliophile Jacob, p. XII de son édition du *Moyen de parvenir*, Paris, Gosselin, 1841, à laquelle nous renverrons.

2. *La Gonfle*. Gallimard, 1928, p. 71, 66, 143, 74, 165, 196, 110, 210, 164, 125, 222, et *Le Moyen de parvenir*, p. 126, 181, 191, 214, 290 et *passim*, 304, 382, 204, 107, 201, 227.

3. *La Gonfle*, p. 125, 218, 243, et Beroalde, p. 202, note 2 (« on disait dans le même sens : *donner l'aubade* indique le bibliophile Jacob à propos de l'expression : « Le coq faisait mine de donner la venue aux poules ») ; p. 250 : « riait, comme on fait au conclave quand on a élu un pape », et p. 316, où la troisième expression se trouve telle quelle. Voir également *La Gonfle*, p. 16, 54, 128, 166, 175, 196 (« Elle avait pris goût au « R'vas-y ») », 207, et *Le Moyen de parvenir*, p. 258, 310, 23, 76, 259, 215 et 336.

véritable recueil d'histoires paysannes et d'histoires de toutes sortes que dévide l'intarissable Andoche. Sans doute Martin du Gard a pu en recueillir lui-même plus d'une, mais ce qui emporterait la conviction, s'il subsistait le moindre doute sur ce qu'il doit à l'auteur du *Moyen de parvenir*, c'est que *seize* des histoires ou des traits qu'il rapporte sont tirés du livre de Beroalde, parfois édulcorés, plus souvent étoffés, mais toujours très adroitement adaptés par Martin du Gard. Voici quelques exemples qui permettront de comparer les deux textes, et de saisir sur le vif le travail d'adaptation auquel a procédé le lecteur de Beroalde :

La Gonfle.	Le Moyen de parvenir.
Non : ej' vas plus guère vite. Ej' suis coumme el'pouls fiévreux ed' ce vieil houmme ed' la bounne histoire, qu'était sot et s'trouvait juste en train ed'mourir. — « Son pouls i'n'va guère vite », disait el'médecin à la bientôt veuve. — « Ah », dit-elle, « si seulement eç'pouls-là, il était monté sur un'bounn' bête ! mais s'en va tout doux, tout doux, pa'ç'qu'il est sur un bourri » ! Ah, ah, ah... (p. 18).	Le médecin l'ayant tâté, Strossi va dire : « A, a, monsieur le docteur, mon pouls est bas ; il ne va guère vite. — Non, monsieur, dit le médecin ; s'il étoit sur quelque genet, il iroit bravement ; mais à cette heure il va plan, plan, d'autant qu'il est sur un âne » (p. 364).
Lequel, s'étant confessé pour Pâques, m'sieu l'curé y coummanda : — « Dis voir ton *Confiteor ?* » — « Ej' l'ai point appris. » — « Faudra l'apprend' ; tu diras donc une *Ave.* » — « Et j'la sais point ! » — « Ben, dis seul'ment ton *Pater*, andouille ! » — « Ej' le sais plus... » — « Et quoi, qu'tu sais, alors ? » — « Ej' sais faire des brouettes, m'sieu le curé, et vous en f'rai un' belle pour la Quasimodo... » Ah, ah, ah !... (p. 182).	Répondez, comme le bonhomme de Vannes, qui étoit charron, lequel s'étant confessé, le curé lui dit : « Dites votre *confiteor ?* — Je ne le sais pas. — Dites votre *Ave ?* — Je ne le sais pas. — Dites la patinostre ? — Je ne la sais pas. — Que sais-tu donc ? — Je sais faire de belles civières rouleresses ; je vous en ferai une quand il vous plaira, et à bon marché » (p. 294).
Ej' me r'mémore qu'un soir ed' la Saint Jean, qu'il avait neigé blanc ed'puis l'matin... (— « Ouais », dis-tu « *neigé*, à la Saint-Jean ? » — « Pourquoi non, l'ami ? Y' a la Saint-Jean qu'on fauche, pis y' a la Saint-Jean qu'on tond, pis y' a la Saint-Jean qu'on bat, pis y' a la Saint-Jean qu'on chauffe. C'est tout just'ment celle-là equ'j'veux vous dire... ») Adoncque, un soir ed'l'hiver passé, un soir que l'ciel du bon Dieu i'fondait en iau comme si ça fusse el'Jour des Môrts, v'là mon Goudeau qu'on ramène à la gendarm'rie tout ronflant plein coumme un' barrique après vendange : — « Va-t' coucher, épouvantail ! » lui dit sa femme. — « Minute », qu'i dit, « quand j'aurai fait ma ch'tite coulette... » ; et s'en fut dehors. Un bon quart d'heure après, l'était toujours ué	Il avait neigé ; et c'était environ la Saint-Jean.... — « Tu débutes bien ; la Saint-Jean ! » — « Oui dà ; il y a la Saint-Jean qu'on fauche, la Saint-Jean qu'on tond, la Saint-Jean qu'on bat, et la Saint-Jean qu'on chauffe ; c'est celle-là, je l'ai trouvée, et étoit fort près de la nuit » (p. 354).
	Elle leur répondoit, comme mon compère Bonin, qui se leva d'auprès sa dame, et alla pisser par la fenêtre. Il avoit bu, au soir ; et il pleuvait. Il oyoit l'eau de la gouttière qui tomboit ; et il tenait son pauvre petit, étant toujours à la fenêtre. Elle lui dit : « Hoi ! Bonin, aurez-vous tantôt pissé ? — Je pisserai, tant qu'il plaira à Dieu » (p. 126).

mêm' posture, au port d'armes, et n'mouvait pas plus qu'une gargouille : c'est qu'i' s'avait posté el long de la gouttière, l'imbécile, et qu'i' ouïssait glouglouter sans arrêt l'iau des toits. Tant et si ben equ' m'ame Goudeau, ell' perd patience eç'te femme, et s'en vint mett' el' naze à la f'nêt : « Vas-tu d'meurer jusqu'au matin à faire ta coulette, sac-à-vin ? » — « Hé », dit l'bounhoumme, « ma pauv' femm', faudra ben equ' ça pisse tant qu'i' plaira au bon Dieu... » Ah, ah, ah... (p. 218).

L'était si caprice, eç'te femme ed' l'ancien meunier d'And'lot, qu'un soir, à souper, s'était mis en tête, eç'te péronnelle, de n'manger ses pois chiches qu'un par un, avec un' épingl' ed' bonnet, ah, ah, ah !... De quoi el' meunier enragit si fort equ' la patience y' faillit, à c't' houmme, et qu'i' s' prit à cogner... si dru su' sa bougresse ed' femelle, qu'ell' chut à terre, et, pour es' venger ed' lui, fit la mine qu'elle était assassinée... (p. 232-233-234) [1].

Et autant opiniâtre que la femme du pauvre Æschines, qui, par dépit de son mari, ne vouloit manger les pois qu'un à un : son mari vouloit qu'elle les mangeât en quantité, elle ne vouloit pas ; pourquoi son mari la battit, dont depuis elle fit la malade, et en fit la morte (p. 341).

Voici donc repérée dans *La Gonfle* l'origine de la langue en même temps que des récits. Ce n'est pas sans malice que Martin du Gard écrivit, sur le volume qu'il destinait à la bibliothèque de la rue d'Ulm : « Exemplaire de l'École Normale, redoutable repaire de philologues. »

Mais ce ne sont pas seulement ces histoires en elles-mêmes que fait revivre et arrange Martin du Gard. Il emprunte au vieux livre cette manière de les coudre l'une à l'autre en chapelet, et d'en former des cycles : histoires de cocus, d'ivrognes, de gendarmes ou de curés ; d'en interrompre le cours pour en narrer une autre qui lui vient à l'esprit, et ressaisir ensuite le fil un instant suspendu. Et c'est enfin le ton de celui qui conte « pour le plaisir » de conter. Andoche « se régale lui-même en bavardant », précise Martin du Gard, et il est évident que l'auteur de *La Gonfle* s'est régalé lui aussi de ce flot ininterrompu de « boun' histoires ».

Mais dans la pièce de Martin du Gard, les histoires ne sont pas toujours « gratuites ». Il arrive qu'elles modifient le cours des événements et qu'Andoche, sans avoir mine de rien, avertisse ou menace le vétérinaire, et finalement lui dicte sa conduite et le mène à sa guise. C'est en quoi *La Gonfle* dépasse de beaucoup *Le Moyen de parvenir*. Le personnage d'Andoche lui donne une unité saisissante, et *La Gonfle*, dans le décousu apparent de son bavardage est une œuvre « organisée », où les histoires racontées modifient l'action et la conduisent à son terme.

Léon Guichard.

1. Voir aussi *La Gonfle*, p. 56, 144, 145, 181, 191, 208, 216, 217, 222, et *Le Moyen de parvenir*, p. 337, 343, 88, 79, 296, 348-349, 143, 334, 8, et 240.

COMPTES RENDUS

JEAN RASMUSSEN, **La prose narrative française du XV^e siècle. Étude esthétique et stylistique.** Copenhague, Ejnar Munksgaard, 1958. Un vol. in-8° de 195 p.

Cet essai où s'affirment des ambitions variées et peut-être divergentes se présente avant tout comme une étude de stylistique. On sait que la stylistique reste une discipline aux frontières indécises — ce qui ne saurait étonner beaucoup et n'implique nullement une condamnation à son égard [1]. C'est prudence de la part de l'auteur que d'avoir associé les adjectifs *esthétique* et *stylistique* dans le sous-titre de son ouvrage. Le départ entre les deux domaines est parfois malaisé, en effet. Mais il faut ajouter que M. J. Rasmussen, tout en s'inspirant principalement de la méthode de M. L. Spitzer, que cependant il n'est pas sans modifier (v. p. 9-10), multiplie des aperçus — souvent trop généraux d'ailleurs — qui relèveraient plutôt de l'histoire littéraire, au sens courant de l'expression. On ne saisit pas toujours la portée et le sens exact de cette étude, surtout en raison du fait, me semble-t-il, que son contenu réel ne répond qu'imparfaitement aux vastes desseins qui s'annoncent dans l'Introduction (p. 5-12).

Retenons de ces premières pages l'idée fondamentale que « le fait stylistique, étant foncièrement relatif..., ne peut être étudié que dans un système de rapports » (p. 9) et que chaque œuvre individuelle s'insère dans une structure d'ensemble qu'il convient « de diviser... en *couches* d'une étendue plus ou moins large » (p. 10). Ces *couches* « sont le style d'époque, le style du genre, le style de l'œuvre et le style personnel » *(ibid.)*. Pour qu'on mesure avec toute la précision souhaitable l'ampleur de l'effort envisagé par M. Rasmussen, je ne puis non plus faire mieux que de citer les lignes où il annonce le plan de son travail : « ... Avant d'entamer l'analyse stylistique intrinsèque, nous avons cherché à déterminer les forces collectives extérieures qui viennent influencer les œuvres narratives : influence des conditions sociales, du goût et des modèles stylistiques (chapitre I). Ensuite nous avons relevé les habitudes de construction dues à certains principes formatifs du style de l'époque (chapitre II). Puis nous nous sommes occupé de l'étude de la structure des genres narratifs du XV^e siècle (chapitre III) et de la technique narrative (chapitre IV).... Après nous avons passé en revue les forces stylistiques qui ressortissent à la substance ainsi que les moyens dont se sert l'auteur pour évoquer l'univers de l'œuvre (chapitre V). En dernier lieu ont été examinés les domaines stylistiques marqués par les forces personnelles (chapitre VI) et par les tendances idéologiques de l'époque (chapitre VII) » (p. 12).

On ne reprochera pas à M. Rasmussen de se borner à de médiocres visées. En principe, une étude de pareille envergure doit se fonder sur quantité d'analyses minutieuses et prolongées — faute de quoi elle risque de demeurer vague, superficielle, erronée. Elle exige aussi une connaissance approfondie des états stylistiques — linguistiques aussi, bien entendu — anté-

1. On pourra trouver un utile et clairvoyant « état présent » des discussions que soulève la *stylistique* dans l'article récent de M. Gérald Antoine, *La stylistique française, sa définition, ses buts, ses méthodes* (*Revue de l'Enseignement supérieure* 1959, I, p. 42-60).

rieurs à l'époque en cause. Elle soulève enfin une foule de questions, d'ordre historique, psychologique, esthétique, philosophique. Dans ce compte rendu, je ne puis songer à suivre l'ouvrage de M. Rasmussen de page en page, ni même de chapitre en chapitre. Essayons seulement de dégager en quoi consistent à nos yeux et ses mérites et ses défauts, malheureusement plus nombreux.

Que M. Rasmussen soit doué d'un esprit pénétrant, on s'en aperçoit maintes fois, notamment en lisant ses remarques sur l'ironie (p. 131-142). Qu'il ait fourni des efforts sérieux pour s'informer, qu'il possède une certaine facilité de rédaction, malgré de très fâcheux travers, comme on va le voir, nous n'en doutons pas non plus. Louons-le aussi d'avoir eu une intention excellente en entreprenant de vérifier par le style s'il était possible d'attribuer à Antoine de La Sale les *Quinze Joyes de Mariage* et les *Cent Nouvelles Nouvelles* (p. 143-145). L'enquête aboutit à une réponse négative et conforme à l'opinion généralement admise aujourd'hui. Il est dommage cependant qu'elle tourne court (p. 144).

Est-ce dû, au moins en partie, à ce que garde trop souvent de nébuleux la notion même de stylistique ? L'un des reproches majeurs que l'on puisse adresser à M. Rasmussen me paraît son goût des mots creux, des formules prétentieuses, de la phraséologie. Que signifient exactement « substance et univers » — titre du chapitre V (p. 94) —, « problème rationnel et extérieur » (p. 40), « caractère logocentrique du style de l'époque » (p. 118) ? Les termes de « substance » et d' « idiosyncrasie » reviennent jusqu'à satiété. Sur cet humus pseudo-philosophique, le galimatias prospère comme dans son terrain d'élection : « Langue... élevée dans une sphère professionnelle par le façonnement qu'opérait le style curial » (p. 38) ; « de cette façon, les différentes couches de la substance amènent de grandes variations dans le cadre d'un niveau de base et d'un ton fondamental » (p. 98) ; « dans l'œuvre individuelle, les couches sont assises dans une structure verticale, mais les nervures verticales se dessinent également dans le style de la prose considéré dans sa généralité historique » (p. 163). Ce ne sont là que des échantillons [1]. Le jargon et ses fausses profondeurs ne sauraient remplacer l'enquête analytique et les dénombrements étendus, sinon complets.

Ce qu'en effet M. Rasmussen semble avoir surtout retenu de la méthode de M. Spitzer, c'est la condamnation ou le dédain des « dépouillements complets ». Mais peut-on, entre autres questions, étudier l'influence du latin sur la prose française du XV^e^ siècle sans accumuler les exemples ? On n'en trouve ici qu'un seul pour la proposition infinitive (p. 28). L'étude de l'inversion, qui demanderait bel et bien des dénombrements entiers, se réduit à de brèves remarques, dont la clarté n'est pas la qualité dominante (p. 29). Je sais bien que, dans une note (p. 177), M. Rasmussen tente d'expliquer pourquoi il a préféré la recherche du « fait significatif » à la « méthode statistique ». Mais ses raisons n'ont rien de convaincant, et peut-être n'est-il pas inutile de rappeler que M. Spitzer a jugé bon « de se livrer à une autocritique, destinée à désillusionner des commençants qui croiraient pouvoir atteindre des résultats faciles en employant [sa] méthode » [2].

Sans qu'il y ait lieu, me semble-t-il, de critiquer le plan général adopté par l'auteur, on ne saisit pas toujours quels principes l'ont guidé dans le classement de certains points. Pourquoi l'imitation des formules de chancellerie est-elle rattachée au « climat littéraire » (p. 32-34) plutôt qu'à la technique narrative, aux « formules et clichés » (p. 84) ? Pourquoi parler des périphrases (p. 120) ou de l'enchaînement des répliques (p. 126) dans le chapitre intitulé « substance et univers » ?

Il arrive aussi à M. Rasmussen de ne pas distinguer assez nettement entre

1. On relève aussi des incorrections assez graves (*se garder de ne pas être la dupe*, p. 7 ; *résulter dans une méthode*, p. 7, 39, 56, 131), l'emploi abusif de l'infinitif complément de nom (*la méthode de faire*, p. 8 ; *l'essai de vouloir*, p. 14 ; *l'effort d'appliquer*, p. 21), le mélange de termes insolites ou rares (*sur-élégant*, p. 125 ; *pondéreux*, p. 31, 52 ; *isolation*, p. 145) et de mots familiers (*truc*, p. 79 ; *astuces*, p. 97). Signalons aussi *épique* au lieu de *narratif*, qu'on attendrait (« deux genres épiques, *le roman et la nouvelle* » [p. 5] ; v. aussi p. 84) ; il s'agit probablement d'un germanisme.

2. Cf. *Le Français moderne*, juillet 1952, p. 166.

langue et *style :* un tour tel que « le roy... comme saige prince » n'est pas un cliché, pas plus que n'en est un en français moderne le tour « sage qu'il était ». Erreur vénielle en comparaison de la trop grande ignorance qui se manifeste dans ce livre à l'égard de l'ancien français et de sa littérature. M. Rasmussen dit fort bien (p. 9-10) que le fait stylistique est relatif et que pour l'apprécier justement il faut tenir compte dans une certaine mesure des états antérieurs. Que n'a-t-il mieux appliqué ce principe ? A une formule banale et couramment employée bien avant le XVe siècle, il n'aurait pas découvert autant de mérites qu'il le fait en écrivant les lignes suivantes :

> Les *propositions consécutives* ordinaires qu'on rencontre avec une fréquence remarquable dans tous les textes servent aussi à réaliser une tension du récit. Dans les romans dérimés, elles trouvent leur emploi maximum, par exemple, dans une relation comme la suivante :
>
> Chevalier du Papegau 2 — et chevauchent tant ensemble que ils vindrent en la forestz de Camellot.
>
> Ce qui importe au romancier, c'est de faire apparaître les actions sous un jour imposant, au besoin de les élever au plan héroïque.... Dans la formule stéréotypée *fist tant que,* dont tous les textes abondent, il y a une évocation similaire d'une tension qui se délie parce que l'obstacle est surmonté (p. 80-81).

En réalité, ces formules stéréotypées à valeur consécutive ne caractérisent nullement la prose du XVe siècle. Elles se rencontrent aussi bien au XIIe siècle déjà, chez Chrétien de Troyes et ses contemporains. Leur fréquence ne s'interrompt en aucune façon, et dans les vers et dans la prose, aux XIIIe et XIVe siècles. On se trompe complètement en estimant qu'elles expriment une tension, représentent un effort des auteurs pour « élever les actions au plan héroïque ». Leur intérêt stylistique est nul. La phrase citée par M. Rasmussen signifie tout simplement : « En chevauchant ils arrivèrent dans la forêt... .»

S'il avait moins ignoré la littérature du Moyen Age, il n'aurait pas attribué au « style curial » du XVe siècle (p. 36) un procédé comme celui des *synonymes* couramment pratiqué par les auteurs du XIIe et du XIIIe siècle, il ne se serait pas étonné (p. 35) de « l'énumération prolongée » des plats dans la description d'un repas (il en va déjà de même dans plus d'une chanson de geste), surtout il n'aurait pas risqué des assertions de ce genre : « La prose ne commence vraiment à servir de forme littéraire qu'au XVe siècle » (p. 5). — « La prose était au XVe siècle une forme assez récente pour les œuvres de fiction.... Il est vrai qu'on trouve de bonne heure, sporadiquement, des essais de romans en prose. Il existe du roman de *Lancelot* des rédactions en prose qui remontent au XIIIe siècle... » (p. 19). « Comme la prose de fiction est au XVe siècle un genre nouveau, qui ne vient que de faire ses premiers pas... » (p. 84). Le *Lancelot en prose* (vers 1220-1230) est bien plus qu'un « essai » : cet ensemble romanesque est une création magistrale, un monument de la prose française, et il se prête à une étude stylistique autant que le *Petit Jehan de Saintré* ou les *Cent Nouvelles Nouvelles.*

M. Rasmussen, qui ne manque pas de qualités, s'est trouvé victime d'un dessein trop ambitieux ou insuffisamment médité. Regrettons qu'il ne se soit pas résigné à apporter quelques solides moellons aux assises d'une future étude stylistique de la prose narrative au XVe siècle et qu'il ait préféré bâtir trop vite un trop fragile édifice.

JEAN FRAPPIER.

LUCIEN FEBVRE et HENRI-JEAN MARTIN, **L'apparition du livre.** Coll. « Évolution de l'humanité », n° 49. Paris, Albin Michel, 1958. Un vol. in-8° de XXIX-557 p., 2 cartes et 24 planches.

M. Martin a réalisé un projet que L. Febvre avait souhaité exécuter et dont il a surveillé l'accomplissement. Il était difficile de fixer la nature de cet ouvrage et ses limites. L'auteur n'a pas voulu faire une histoire de l'imprimerie. Sans doute les techniques du livre ne sont pas négligées ; les premiers chapitres s'intitulent : *l'apparition du papier, la xylographie, la fabrication des caractères, le format, l'illustration, la reliure.* Mais ce qui intéresse

davantage ce disciple de L. Febvre, c'est la vie commerciale et sociale de l'imprimeur, l'influence du livre sur la civilisation, la psychologie de l'imprimeur, du libraire et des lecteurs.

Si l'on voit bien le *terminus a quo*, je distingue mal le *terminus ad quem :* est-ce la fin du XVII^e siècle ? Mais un tome II nous est promis, qui nous conduira à travers les derniers siècles. Ce livre plaira aux historiens des idées. Ils y trouveront matière à réflexion ; les affirmations de l'auteur s'appuient sur une documentation précise et sur des statistiques.

En France, pendant longtemps, les ouvrages en langue « vulgaire », surtout de nature populaire, furent imprimés en gothique bâtarde ; puis les lettres romaines, chères aux humanistes et plus lisibles, les remplacèrent.

La plupart des incunables étaient de grand format. Mais les Aldes, puis Simon de Colines et d'autres facilitèrent l'accès aux auteurs classiques en employant des formats portatifs. En marge de la page 127, j'inscris ce passage de la préface du *Virgile* in-16 publié par S. Gryphe en 1542 :

> Il est d'usage que la jeunesse studieuse se récrée en faisant de petites promenades. On emporte un livre.... Un poète étant aussi délectable qu'utile, j'ai imprimé ce livre qui, conforme aux bons manuscrits, permet aux promeneurs, par ses dimensions, de l'emporter avec eux ;

et ces vers liminaires du premier livre d'*Amadis* (1548) :

> Or avez vous, Dames de cueur humain,
> Vostre Amadis en si petit volume
> Que le pourrez porter dedans la main
> Plus aysément beaucoup que de coustume.

De même, en 1580, l'imprimeur de l'*Hérodote* de Saliat choisit un petit format, pour que les gentilshommes « le puissent porter en tous lieux sans estre incommodez ». Ces petits formats conviendront à merveille aux livres protestants qui seront introduits en France clandestinement.

Dans le chapitre de l'illustration, on glanera bien des remarques : le succès des gravures sur bois qui servent de modèles aux émailleurs, aux tapissiers, aux peintres, aux dessinateurs de vitraux ; les anachronismes dans l'illustration des œuvres de l'antiquité ; la diffusion des gravures en taille-douce au XVII^e siècle.

Le chapitre sur la vie professionnelle éclaire l'activité des grandes maisons d'imprimerie et d'édition. A titre d'exemple, M. Martin eût pu insérer la généalogie de plusieurs dynasties d'imprimeurs humanistes qui, au XVI^e siècle, se perpétuent et, par le mariage des filles et le remariage des veuves, se ramifient. On doit noter aussi, à Paris, à Lyon, à Rouen, la spécialisation de ces éditeurs : tel écoule parmi un public large et varié la vieille littérature : romans de chevalerie, romans de géants, farces, mystères.... Tel autre ne publie que des livres savants. A Rouen, au début du XVII^e siècle, Cousturier et d'autres se cantonnent dans le théâtre de tradition médiévale, auquel les classes moyennes restent attachées, tandis que Raphaël du Petit-Val favorise les nouveaux genres dramatiques.

On sait depuis longtemps le rôle immense que les livres ont joué dans la propagande protestante [1]. M. Martin revient à plusieurs reprises sur ce fait capital, et apporte des précisions sur les rapports des imprimeurs et des éditeurs avec la Réforme et la Contre-Réforme.

Des statistiques et des cartes nous renseignent sur la diffusion de l'imprimerie en Europe. Elle fut facilitée par l'émigration d'ouvriers allemands. Vers 1480, ce ne sont plus les régions germaniques qui comptent le plus d'ateliers, mais l'Italie, — surtout le bassin du Pô. Entre 1480 et 1482, Venise, suivie de loin par Milan, publie le plus grand nombre de livres. A la fin du XV^e siècle, la France rattrape son retard : en 1495-1497, Paris et Lyon viennent aussitôt après Venise. Ajoutons que les dernières guerres de religion portent un rude coup à l'imprimerie parisienne ; c'est Rouen qui profite de ce déclin momentané [2].

1. Pour les illettrés, cette propagande utilisait les représentations dramatiques.
2. Je renvoie à Frère, à Lepreux, et aux pages que j'ai consacrées aux éditeurs rouennais de pièces de théâtre (*Bulletin historique et philologique*, 1957, p. 412-415).

M. Martin n'a garde d'oublier une catégorie de livres que les historiens littéraires dédaignent, mais qui a été, de toutes, la plus répandue : la littérature de colportage. Les chiffres qu'il donne sur les prix et les tirages sont fort instructifs. Dès la fin du XVe siècle, la baisse du prix des livres facilite le développement de l'instruction ; en même temps, le chiffre des tirages s'élève. Le premier tirage de la *Bible* de Luther est de 4 000 exemplaires, chiffre très fort pour l'époque. Ce sont les livres religieux et les livres de classe qui obtiennent les plus gros tirages. Quelques détails sur le commerce des livres d'occasion : par ce moyen, un humaniste tel que Racine pouvait acquérir des éditions classiques du XVIe siècle.

Le dernier chapitre — le plus long — est intitulé *Le livre, ce ferment.* Febvre n'a pu le lire en manuscrit, mais il est tout imprégné de son esprit. Les statistiques de M. Martin nous apprennent que 77 % des incunables publiés dans l'Europe occidentale et centrale étaient écrits en latin, et que 45 % d'entre eux étaient des ouvrages religieux (Bibles, livres d'heures, bréviaires, l'*Imitation*, etc.). Les éditeurs opèrent un choix parmi les œuvres médiévales [1]. Les livres d'humanisme deviennent de plus en plus nombreux. On traduit plus d'œuvres en France qu'en Espagne et en Angleterre. Beaucoup de livres de droit : les procès faisaient partie de la vie courante. M. Martin nous renseigne avec précision sur la diffusion des manuels grammaticaux, des classiques latins, des livres techniques, des ouvrages en langue vulgaire, et sur les classes sociales auxquelles appartiennent les possesseurs des bibliothèques inventoriées [2].

Les historiens de la langue utiliseront les observations de l'auteur sur le lent déclin du latin et sur les systèmes d'orthographe employés par les imprimeurs. Ceux des sciences discuteront peut-être cette remarque :

> Vulgarisant certaines notions depuis longtemps acquises, enracinant de vieux préjugés — ou des erreurs séduisantes — l'imprimerie semble avoir opposé une force d'inertie à bien des nouveautés ;

en fait, le livre imprimé a répandu dans un large public le trésor de connaissances amassé par Pline l'Ancien et les autres savants de l'Antiquité ; mais, en même temps, il a diffusé leurs erreurs et celles de maint traité médiéval. Par suite, les lecteurs de ces ouvrages opposaient Galien aux découvertes de Vesale, etc. L'imprimerie développa le prestige de la science antique ; ce fut d'abord un bien, mais il fallut de longs efforts pour faire prévaloir sur l'autorité des Anciens l'observation et l'expérimentation modernes.

Cet ouvrage, auquel ont collaboré, pour certaines matières, divers spécialistes [3], et dont l'illustration, elle aussi, mérite des éloges, suscite des réflexions inépuisables. Le lecteur pourra appliquer non seulement à nos grands romans, mais à tel genre littéraire — le roman de chevalerie, le roman de cape et d'épée, — la conclusion du chapitre *Le Livre et l'Humanisme :*

> ... Un chef-d'œuvre destiné à une élite s'adresse dans les générations suivantes à un public de plus en plus large : celui qui jadis lisait la Bibliothèque bleue et aujourd'hui hante les cinémas, lit les bandes figurées des journaux, regarde la télévision, entre par ces nouveaux intermédiaires en contact avec Stendhal, Maupassant ou Hugo — ou ce qu'on prétend être leurs œuvres [4].

RAYMOND LEBÈGUE.

1. M. Martin note que cette sélection laissa de côté d'importantes œuvres écrites en latin et la *Chanson de Roland.* Il n'est pas étonnant que nos chansons de geste soient restées inédites : elles n'étaient intelligibles qu'à des érudits tels que Pasquier et Fauchet, et les remaniements en prose en tenaient lieu.

2. Cf. les compte rendus des livres de Doucet et de Schutz (*R.H.L.*, LVIII, p. 532-534).

3. MM. et Mmes Basanoff, Bernard-Maitre, Catane, Guignard, Marcel Thomas, Stegmann.

4. Voici quelques broutilles : « En France, deux fois plus de livres concernant les Turcs que sur l'Amérique » ; en effet, les Turcs, au XVIe siècle, inspiraient beaucoup de curiosité et de crainte ; consulter à ce sujet le livre de Cl. D. Rouillard, *The Turk in French.... Literature (1520-1660).* A lire les pages 245-247, il semblerait que les auteurs, au XVIe siècle, ne recevaient aucun argent de leur éditeur ;

GEORGES BLIN, **Stendhal et les problèmes du roman.** Paris, José Corti, 1953. Un vol. in-8° de 339 p.

Grâce à une rare précocité intellectuelle, M. Georges Blin a depuis longtemps acquis ses titres de maîtrise baudelairienne. Il vient de confirmer ses titres de maîtrise stendhalienne, avec deux thèses qui font diptyque, encore que la principale, — *Stendhal et les problèmes de la personnalité*, — ne soit, dans sa pensée, que le premier tiers d'un plus vaste ensemble ; la complémentaire, — *Stendhal et les problèmes du roman*, — doit représenter, si je ne me trompe, l'introduction à cet ensemble, inséparable qu'elle est des « problèmes de la personnalité ». Car le problème majeur du roman semble bien être, aux yeux de Georges Blin, un problème de personnalité : la valeur de témoignage du roman ; et l'on pourrait substituer à son titre : *Limites et moyens du réalisme dans le roman de Stendhal.* S'il n'a pas écrit *réalisme* en tête de son livre, c'est qu'il n'emploie ce terme qu'avec défiance et répugnance. Au surplus, ce serait fausser son dessein que de le résumer en une expression simpliste. Il n'a pas entrepris une critique des romans de Stendhal en fonction du réalisme, mais une critique de la notion de réalisme telle qu'elle apparaît quand on l'examine à la lumière des romans de Stendhal.

Cette enquête est donc absolument distincte d'ouvrages qui l'ont précédée, et dont le sujet peut *a priori* paraître voisin de celui de Georges Blin : la thèse de Jean Prévost sur *La création chez Stendhal*, et le livre de Maurice Bardèche sur *Stendhal romancier.* Il tire parti de ces livres ; il marque à plusieurs reprises l'estime qu'ils lui inspirent. En particulier Jean Prévost, on le sent (p. 155), lui est particulièrement précieux en ce que son intelligence de Stendhal se double de son expérience de romancier. Mais, ici, le dessein est tout différent : il s'agit de chercher comment peut procéder et jusqu'où peut aller l'intention de confondre l'œuvre d'art avec la réalité objective. Ainsi, deux termes en présence : le réel, le roman ; et, au centre, lien nécessaire entre ces termes, ce Stendhal dont le *moi*, la personnalité, lie, à leur tour, les deux thèses.

Il y a, dans ce que l'auteur appelle son liminaire, des lignes fort nettes, mais exemptes de dogmatisme, qui annoncent le plan. Il suffit de les reproduire, pour faire sentir comment cet ouvrage est écrit, avec quelle exactitude calculée dans les propositions, quelle juste concentration des analyses dans les formules [1] : « Ayant montré que, de programme comme de pratique, Stendhal a été plus réaliste romancier qu'on ne se plaît à le réputer [c'est là, en substance, l'objet de sa première partie, intitulée *L'Esthétique du miroir*], nous expliquerons que, si ce réalisme n'éclate pas plus au regard, c'est, soit parce qu'il s'agit d'un réalisme subjectif, mesurant la réalité sur l'angle de vision du protagoniste [ces lignes résument l'objet de la deuxième partie, intitulée *Les Restrictions de champ*], soit parce que, au détriment de tout réalisme, et même de ce réalisme relativiste de forme si moderne dont il vient d'être question, l'auteur s'accorde par égotisme le droit d'intervenir en son nom dans ses narrations [ce qui annonce la troisième partie, *Les Intrusions d'auteur*]. » Et il sera d'autant plus facile de suivre, dans le détail, cette analyse d'une logique si serrée, que la table des matières est minutieusement analytique.

La composition de la première partie trahit le caractère personnel d'une nature d'esprit fort nuancée tout en étant fort géométrique. On la retrou-

ce n'est pas exact : le Minutier central conserve les contrats signés par Ronsard en 1553 et 1554, et on y découvrira sans doute plus d'une pièce du même genre. Page 445, le chiffre de 600 exemplaires correspond, je pense, au mot latin *sexcenti*, qui signifiait : un grand nombre. Page 392, lire *Narrenschiff*. La bibliographie omet l'étude d'Arthur Tilley sur Galliot du Pré (*Studies in the French Renaissance*, 1922, p. 168-218).

1. Peut-être souhaitera-t-on par endroits que cette écriture, d'une exceptionnelle vigueur, ne fasse pas hésiter l'esprit entre la faute d'impression, l'archaïsme, et l'idiotisme philosophique. Devant une phrase comme celle-ci (p. 211) : « il accoutume de réserver, etc. », on songe d'abord à corriger : « Il a coutume de réserver, etc. ». Mais non : l'auteur a simplement donné au tour classique : « Il a accoutumé de, etc. » un temps non composé, dont Littré ne paraît pas connaître d'exemple.

vera tout au long du livre, inclinant sans cesse aux reprises et aux contre-parties. On commence par deux subdivisions qui constituent des réserves ou des restrictions à l' « esthétique du miroir » ; on poursuit avec une troisième subdivision qui, au contraire, met cette esthétique en lumière, pour s'achever en une conclusion qui revient aux nuances, réserves et restrictions, à tout ce qui écarte le roman stendhalien du réalisme : ce qui ménage une transition favorable avec les parties suivantes, consacrées aux limites de ce réalisme....

Certes, je ne donnerai pas dans le paradoxe de faire grief à Georges Blin de composer trop fortement, d'aboutir à une *concatenatio* trop serrée ; et je me garderai de désapprouver le scrupule avec lequel il ajuste ses transitions. Je note seulement qu'il règne chez lui un certain tour « dissertatif » qui ne se détend guère, et que l'on en viendrait presque à lui souhaiter quelques défauts aimables, si l'on pouvait jamais souhaiter des défauts.

Mais reprenons les anneaux de notre chaîne, en partant des réserves formulées par les deux premières subdivisions.

La première est que le goût de Stendhal critique d'art va vers l'irréalisme, les « beaux modèles » ; il est en contradiction avec ce souci d'objectivité que professe Stendhal psychologue et romancier.... Ici je regrette, l'avouerais-je ? que ne s'ouvre pas un chapitre de la volupté. On y verrait figurer, parmi les voluptés de l'art, la musique, qui, elle aussi, porte Stendhal vers un univers transfiguré. Il me semble que l'on n'a pas assez marqué les relations du roman stendhalien avec l'*opera buffa* (il y a du carnavalesque dans *La Chartreuse de Parme*). Georges Blin ne rappelle-t-il pas lui-même que Stendhal voudrait que la musique s'annexât Scarron (p. 208) : c'est donc qu'il ne sépare pas le monde du romancier de celui du musicien. Avec lui, quelque dilettantisme ne messied pas : or c'est là peut-être la qualité, ou le défaut, dont Georges Blin est le plus dénué, ou le plus exempt. Stendhal, enfant de volupté, compose *Lucien Leuwen* comme une page de Haydn, selon une ligne mélodique dans laquelle s'insèrent des variations [1].

Même comme romancier, — et c'est la seconde réserve, — il se refuse au détail : à l'exactitude géographique, historique, au souci documentaire. Sur quoi M. Blin se fait à lui-même une objection (à savoir qu'il y a des précisions réelles dans les romans de Stendhal [2]) ; et il y répond : s'il y a des précisions de lieu, le lieu n'a rien, ici, d'un milieu agissant ; l'émotion empêche le romancier de saisir le monde comme agissant ou comme pittoresque, de même qu'il néglige le physique des personnages, idéalise ou caricature.

Ces précautions bien prises, l' « esthétique du miroir » peut enfin avoir son tour. Mais la correction de l'antithèse par la thèse donne l'impression que deux avocats adverses ont successivement la parole (dédoublement de personnalité parfaitement stendhalien, convenons-en) ; qu'ils parlent l'un après l'autre, sans trop s'écouter l'un l'autre : car voici que Stendhal a été, tout de même, l'homme des petits faits vrais [3] ; qu'il n'a pas omis le signalement de ses protagonistes.... Cependant, comme l'avocat qui a parlé le premier a droit au dernier mot, il reprend la parole pour de nouvelles réserves : si concrètes que soient ces notations, dit-il, elles ne retiennent pas l'attention ; ces données physiques n'apparaissent que dispersées suivant

1. « D'abord l'intrigue d'amour, puis les ridicules qui viennent encombrer l'amour, retarder sa jouissance, comme, dans une symphonie, Haydn retarde la conclusion de la phrase. » (*Lucien Leuwen*, édition du Rocher, t. I, p. 317.) Ajoutons que la composition romanesque ne laisse pas d'être aussi picturale : *ibid.*, p. 320 : « L'intérêt au lieu d'être nourri par tous les personnages ne repose que sur Leuwen. Ne dira-t-on pas de moi ce qu'on dit du Saint Symphorien de M. Ingres ? » — c'est-à-dire de ce *Martyre de Saint Symphorien*, qui fait la gloire de la cathédrale d'Autun, et où la foule n'est là que pour que se détache la figure centrale du martyr.

2. J'ajouterais volontiers : même quand ils ont l'air de se situer dans un lieu de convention : le Verrières jurassien de *Rouge et Noir*, s'il n'est pas la ville appelée de ce nom, est probablement Dole ; le Besançon de ce roman a vraisemblablement été vu, quoi qu'en dise le romancier (voir Abel Monnot, *Études comtoises*, Besançon, [1947]).

3. Que Georges Blin distingue à très juste titre des petits faits vrais selon Taine p. 85) ; mais en ce sens qu'ils sont beaucoup plus petits faits vrais chez Stendhal.

les besoins. De là, la technique des restrictions de champ, qui sera le sujet de la deuxième partie.

Restrictions de champ : c'est-à-dire réalisme subjectif, vision de camera, vision de l'œil qui ne peut saisir du monde que ce qui frappe sa rétine. Ainsi s'explique la tendance de Stendhal aux formes littéraires qui se développent dans un cadre individuel ; et, dans le roman, au monologue intérieur : il est situé, nous dit Georges Blin, au seuil d'une lignée qui va à James Joyce, à Faulkner (p. 147) [1]. Rien n'est perçu que sous un certain angle. Ce qui apparente l'art de Stendhal aux formes modernes du récit : le roman policier, le cinéma.

Ce sont là des remarques importantes pour l'étude technologique du genre appelé roman. Dans une note de la page 117, Georges Blin glisse des aperçus ingénieux sur le roman policier, tenu d'enregistrer les faits en dehors de leur explication, puis de ne suivre l'action que du point de vue d'un protagoniste, qui est l'enquêteur. A ces aperçus, j'ajouterais volontiers que ce roman a eu une influence décisive sur cette brisure du temps romanesque, à laquelle nous assistons, sur cette technique qui autorise à remonter dans le temps au lieu de le suivre. Dans ce roman si original, plein de surprenantes suggestions, qu'il a intitulé *L'Emploi du temps*, M. Michel Butor a écrit à ce sujet des lignes qu'il suffirait de transcrire ici [2]. L'h stoire moderne du roman ne serait-elle pas celle de la recherche d'une dimension nouvelle ?

Quant aux parentés de Stendhal avec le cinéma, Georges Blin leur consacre la note 1 de sa page 148. Avouons qu'elle pose un problème dont nous souhaiterions avoir la solution : ces romans où tout semble disposé pour l'écran, où règne une atmosphère si dominante, où se dessine de lui-même le rythme des « séquences » heureusement équilibrées, comment se fait-il qu'ils n'aient jamais trouvé leur « cinéaste » [3] ? Qui écrira un *Stendhal et les problèmes du cinéma ?*

Dès les premières lignes de la troisième partie, — *Les Intrusions d'auteur*, — nous avons l'impression qu'un troisième avocat vient d'être introduit dans le prétoire ; et c'est d'un troisième Stendhal qu'il soutient les intérêts. Jusqu'ici, il nous semblait que Stendhal hésitait à intervenir dans son roman (p. 149) ; maintenant, il nous semble qu'il y intervient à tout moment. De fait, il existe peut-être plusieurs Stendhal ; mais ne se concilient-ils pas par leur succession dans le temps, alors que Georges Blin les contraint à l'opposition dialectique ? Non point qu'il méconnaisse la chronologie : des divers genres d'interventions qu'il distingue, — interventions « du dedans » où l'auteur agit arbitrairement sur ses personnages, interventions « du dehors » où il entre en personne dans son récit, — il constate que les premières ne se rencontrent guère chez Stendhal que durant la période hésitante des débuts : observation importante, où il est permis de discerner le symptôme d'une évolution. Mais Georges Blin ne s'attarde guère à cette troisième dimension, la chronologie, qui donne aux études littéraires la profondeur des années qui se succèdent, les perspectives de l'étagement des œuvres. Son livre, sans doute, appartient à la fois à l'histoire littéraire et à l'esthétique littéraire, mais peut-être à celle-ci plus encore qu'à celle-là.

Est-il exact que les intrusions d'auteurs, avec toutes leurs recettes dont certaines viennent d'Angleterre [4], soient une des sources ou l'une des formes

1. Nous ajouterions volontiers à ces noms celui d'Édouard Dujardin, l'auteur du *Monologue intérieur* (1931). Au reste, il existe une tradition du monologue intérieur antérieure à Stendhal, et à laquelle appartient M^me^ de La Fayette.

2. Michel Butor, *L'Emploi du temps*, p. 161 et 171.

3. Nous n'entendons pas, en écrivant ceci, tenir pour inexistantes des tentatives estimables d'adaptation : mais elles ne représentent pas un effort de réflexion sur les ressources vraiment stendhaliennes que le texte propose au cinéma. Même constatation en ce qui concerne Flaubert : une soigneuse analyse de *Madame Bovary* montrerait que Flaubert a pressenti plusieurs des moyens originaux de l'écran ; l'écran a omis de les demander à *Madame Bovary*.

4. Fielding (depuis l'impression de ce livre, M. Henri-François Imbert a publié une solide étude sur « Stendhal et *Tom Jones* », *Revue de Littérature comparée*, 1956), Walter Scott.... M. Blin explique, p. 214, note, pourquoi il ne fait pas figurer Sterne dans cette série. Il y est probablement fondé. Toutefois, il reste que Sterne a suscité un déchaînement de romanciers et de conteurs « interventionnistes ».

de l'égotisme stendhalien ? Nous hésiterions à dire avec Georges Blin (p. 299) : « Dans la fiction, la pratique des interventions d'auteur ne fait qu'un avec l'égotisme. » Il est vrai que le mot a des significations multiples ; et Georges Blin le sait bien, qui en fait un rapide historique (p. 300). Mais combien de fois ne s'aperçoit-on pas que le *moi* de l' « intervention » n'est pas le vrai *moi* de l'auteur ! [1] On peut s'exhiber sans être égotiste. Réciproquement, il y a de l'égotisme sous la hantise même de ne pas s'exhiber. Pascal le savait bien, dont le souvenir est si souvent présent chez l'idéologue Stendhal [2].

A ramener à ses lignes majeures ce long circuit autour d'une technique explicative d'un *moi*, il est deux questions, entre toutes, qu'il nous oblige à nous poser : Peut-on être réaliste sans abdiquer sa personnalité ? Peut-on être romancier en abdiquant sa personnalité ? Et, au carrefour de ces deux questions : peut-on être romancier réaliste ? Sujets de réflexions et de discussions infinies. A tout moment, le lecteur est comme provoqué à intervenir dans ce grand ouvrage, aussi indiscrètement que Stendhal dans ses propres romans. Il lui prend envie de dire : ne confondez pas le *réel* et le *vrai* (Vigny a fait la distinction dans ses *Réflexions sur la vérité dans l'art*) ; prenez garde qu'il existe une vérité symbolique ; demandez-vous s'il n'y a pas un livre à écrire sur le symbolisme de Stendhal [3], et si vous ne seriez pas le critique le mieux placé pour le composer. Dans le réalisme même, n'est-il pas deux familles rivales à distinguer, et que Maupassant a opposées, en 1888, dans la préface de *Pierre et Jean :* le réalisme de ceux qui voient, le réalisme de ceux qui analysent ? Surtout ne craignez-vous pas que le mot de *roman* ne recouvre un simulacre de genre, et que, lorsqu'on parle de lui, on ne parle, en vérité, de rien, ou, si vous préférez, on ne parle de tout ?

En d'autres termes, ce livre nous ramène au procès du roman, qui est sans doute la plus grande affaire judiciaire du XX^e^ siècle. Stendhal est au point de rencontre des pièces de ce procès, que Georges Blin a étudiées avec une patience, une science et une pénétration exemplaires. Et les divers avocats qui sont en lui plaident « non coupable » en faveur du roman. Tous sont à la recherche du roman pur. Mais n'est-il pas de la nature du roman d'être impur ? Chose singulière, chez un esprit de cette génération et de ce caractère : il paraît peu préoccupé des « jeux de patience » que les romans étrangers et français d'aujourd'hui imposent à leur public. Après que nous nous sommes enivrés de Dostoïewski, d'actes gratuits, de romans anglais et américains, il continue à croire à la « faculté maîtresse » et à la constance psychologique des personnages romanesques : or le roman de Stendhal nous fait douter de cette constance et nous suggère l'acte gratuit...

Un livre qui provoque ainsi à la discussion [4], qui, sur tant de points, tient en éveil l'esprit critique, est un maître livre.

PIERRE MOREAU.

Parmi eux, nous semble-t-il, Mérimée, qui est du voisinage immédiat de Stendhal. La *Chronique du règne de Charles IX* s'interrompt, pour laisser l'auteur entretenir avec son lecteur un dialogue d'une sèche ironie.

1. Georges Blin en fait lui-même la remarque, p. 303, note 5, pour l'*Histoire de la peinture en Italie*, où Stendhal fait parler un *moi* fabriqué de toutes pièces, auquel il prête des voyages ou des séjours imaginaires.

2. Georges Blin cite, p. 302, un texte des *Souvenirs d'égotisme* sur « cette pudeur d'honnête homme qui a horreur de parler de soi ». C'est le mot des *Pensées :* « Le moi est haïssable. Vous, Mitton le couvrez.... » Il n'est pas jusqu'au mot d'*honnête homme* qui n'ait ici son acception pascalienne et classique.

3. Oui, selon Luigi Foscolo Benedetto, *La Chartreuse noire*, Florence, 1947 : « *Le Rouge* est tout entier symbolique » ; *La Chartreuse* aussi. M. Benedetto conduit brillamment la démonstration de ce paradoxe, qui sera peut-être, un jour, lieu commun.

4. Autre sujet de discussion : des romans de Stendhal qu'il connaît si bien, Georges Blin garde parfois un souvenir qui ne coïncidera pas avec celui d'autres lecteurs. Par exemple, quand il dit (p. 151) : « Le marquis de La Môle fait figure sans plus dans le champ d'action du héros. » Il nous semble au contraire que M. de La Môle a intéressé Stendhal pour lui-même, pour sa qualité d'ancien émigré, pour le pli que son imagination en a gardé, pour ce je ne sais quoi qui le met au-dessus des plats intérêts de son monde.

GEORGES BLIN, **Stendhal et les problèmes de la personnalité. Tome I.** Paris, José Corti, [1958]. Un vol. in-8° raisin de 595 p.

Il est trop tôt sans doute pour prendre l'exacte mesure de la « grande thèse » de M. Georges Blin (jamais cette expression universitaire ne fut pleine d'un sens plus vrai). Ce n'est ici que la première partie, « Se connaître dans ce qu'on est », terminée dès 1956 [1], d'une trilogie qui, en son tome deuxième, comportera les deux autres parties, en cours d'achèvement : « Se connaître dans ce qu'on veut » et « Se connaître sur ce qu'on fait ». Mais cette substantielle première partie et l'introduction qui la précède sont si riches qu'il faut dès maintenant constater l'existence de cette extraordinaire quête le long des chemins et jusqu'au cœur de la connaissance, — quête menée avec le concours de la caractérologie, de la philosophie existentielle, de la psychanalyse adlérienne, etc., et surtout avec une rigueur d'esprit peu commune.

Toute sa vie pensante, Stendhal a cherché à se définir. Non pas que sur le problème de l'être, il se formât des interrogations métaphysiques auxquelles il voulût répondre. Mais parce que, satisfait de sa singularité, de sa manière d'être soi, il jugeait que ce bonheur d'exister ne pouvait que croître à être analysé. Et l'ennemi du vague qu'il y avait en ce « grand-père de M. Teste » (l'expression est de M. Blin, p. 6) était d'autant plus aiguillonné dans cette recherche rationnelle de soi que l'objet, plus proche, risquait de sembler plus fuyant à qui avoua ne s'être senti de goûts constants que ceux qui le portaient vers Saint-Simon et les épinards. Mais M. Blin refuse l'image d'un Stendhal versatile et, d'emblée, prouve la constance et la consistance d'un individu qui fut fixé en lui-même à sa vingtième année environ et qui, encore qu'il eût évolué, présente, beaucoup plus que bien d'autres, un champ continu à l'observation.

Ce qu'il était, Stendhal l'a d'abord demandé à autrui. Chacun de nous n'est-il pas la somme des reflets que lui renvoient ses témoins, reflets différents — puisque sur ceux-ci il projette des faces différentes — mais complémentaires ? Pourtant, et c'est ce qui confirme la certitude précédente, à ses chroniqueurs, Stendhal apparaît d'une pièce, avec, en général, ses mêmes qualités et ses mêmes défauts, parfois ses mêmes « tics ». Dans ce cas, les reflets ne se complètent pas seulement, ils se confirment. Ce qui dispense de demander à M. Blin de déterminer la valeur des témoignages d'Arnould Frémy, de Louis Desroches, d'Auguste Bussière, etc., pour ne pas parler de celui de Mérimée : leur concordance, maintes fois établie, vérifie le bien-fondé de leur utilisation.

Mais interroger autrui sur soi, c'est l'interroger sur son paraître et l'amener à imaginer l'être depuis le paraître. C'est donc vicier la réponse dans l'acte même de la demander, puisque, ainsi, l'interrogant s'oblige à déterminer son paraître de manière que sa projection coïncide avec l'être. A supposer possible cette coïncidence, il reste le risque de modifier par cette opération l'être lui-même, indissociable du paraître, et ce plus encore dans un pays — la France — où l'opinion règne en maîtresse et où l'empire du *qu'en dira-t-on* ne peut laisser jour qu'à certains visages. Vanité ou timidité, dans le jeu de l'accommodement de l'être avec le paraître, l'individu est toujours au delà ou en deçà de lui-même. Dans les pages consacrées à l'analyse de ces deux sentiments — avers et revers d'une même hantise, celle de ne pas se voir conférer sa juste valeur —, M. Blin a des formules dignes de nos moralistes, à qui il se réfère largement — en particulier de ceux que Stendhal avait pu pratiquer.

La vanité dénoncée par celui-ci comme la passion dominante du Français n'en a pas moins atteint l'accusateur, plus sensible surtout, ainsi que

1. Cette date explique que les articles de François Michel soient cités sous leur forme préoriginale et non d'après le volume où ils ont été recueillis : les *Études stendhaliennes* publiées au Mercure de France, en 1957 (préfaces de Henri Martineau et de M. Jean Fabre). — Ajoutons que la bibliographie stendhalienne n'a pas de secret pour M. Georges Blin qui, dans la crainte d'omettre un titre utile, cite même le *Stendhal* de Cl. Boncompain et Fr. Vermale (p. 242, n. 3 et n. 5), ouvrage si médiocre et surtout si faux dans son esprit qu'on s'étonne de le voir utilisé ici.

ses héros [1], à une timidité qu'avivent le spectre du ridicule et la crainte de se voir inférieur à autrui, deux nouvelles causes des modifications du paraître. Contre la première, Stendhal a lutté en se faisant donneur de ridicules et en refusant d'en prendre, par la conscience agressive qu'il manifestait des siens. Quant à son infériorité, réelle au physique — celui d'un « macellario italien » —, l'analyse de ce complexe nous vaut quelques pages remarquables (173-182) sur les portraits authentiques de Beyle, vraie leçon de ce que l'on peut tirer de documents iconographiques ; ce sont les seules pages, avec les suivantes, qui concernent la coquetterie vestimentaire de l'auteur, où l'on voit percer le sourire de M. Blin, un peu bien sévère partout ailleurs. (Le « hussard » n'aurait-il pas, tout en se félicitant d'être considéré avec tant de rigueur logique, exhalé quelque plainte qu'on le traitât si gravement ?)

L'infériorité, physique ou sociale, ne se laisse guère réparer. Aussi, bien qu'il l'eût fortement condamnée, Stendhal a-t-il recouru pour ses héros à l'hypocrisie. Non pas à la forme active de ce masque, le charlatanisme, mais à la forme passive et défensive, destinée à répondre aux hypocrites par leurs propres armes. Et lui-même, obsédé il est vrai par la crainte d'être persécuté dans ses opinions non-conformistes, il a usé et abusé des pseudonymes, des « paratonnerres », d'un langage cryptographique. Ce jeu qui nous semble à la fois puéril et charmant répondait, de plus, à un besoin de secret, où Beyle découvrait l'un des moyens de ne pas prostituer sa vraie personnalité, mais qui détériore également sa relation à autrui.

La dernière cause, analysée par M. Blin, qui dénature les rapports de Stendhal avec l'entourage auquel il demande sa définition, est une affectation, celle du naturel. Car, comme le dit son critique, c'est le comédien qui se propose pour idéal le naturel.

Ainsi, il est impossible à Stendhal d'apprendre d'autrui ce qu'il est. S'inquiéter du paraître, c'est déjà l'altérer — au sens propre, le livrer à autrui, s'aliéner de soi-même.

La recherche est à reprendre dans le labyrinthe du moi avec, pour fil d'Ariane, l'introspection et l'autobiographie.

L'esprit d'analyse, rigoureuse méthode qu'il tient de ses maîtres à penser, Destutt de Tracy, Condillac, Maine de Biran et autres (de larges notes, p. 427-435, précisent les dettes de Stendhal à leur égard [2]), et de la mathématique, le conduit-il à la découverte souhaitée ? M. Blin ne le croit pas, qui voit dans l'auto-analyse une duperie et discerne que Beyle n'a pas, autant qu'il l'a prétendu, soumis sa vie à cette logique dont il aimait à scander les syllabes.

Restait donc à se trouver dans ces « archives du moi » que constitue le volumineux *Journal* et dans l' « histoire du moi », le *Brulard* et l'*Égotisme*. Mais tout journal intime, apparemment ou non destiné à la publication, redoute le regard du lecteur jeté par-dessus l'épaule du rédacteur et compose avec lui. Quant aux mémoires, si la sincérité de Stendhal n'est entachée ni par un dessein d'apologie ni par une complaisance dans l'accusation de soi, si le mémorialiste sait faire renaître ses sentiments et même ses sensations dans leur pureté quasi originelle, ils n'ont pas cependant la valeur qu'on leur conférerait *in abstracto* : se recomposer, c'est d'abord composer et d'une discontinuité tirer un portrait, brosser — si l'on peut dire — les portraits du passé avec les pinceaux du présent. (Tout historien de soi est un peu dans la situation de Jacques Bainville qui dans son *Napoléon* ne peut qu'il ne fasse vagir au berceau le vainqueur d'Austerlitz et surtout le vaincu de Waterloo.)

Aux dernières pages de ce volume, un double échec pour Stendhal. C'est

1. M. Blin passe facilement de l'auteur à ses héros. Il nous promet, au tome deuxième, une discussion de la thèse selon laquelle les romans de Stendhal sont de compensation. Ainsi sera sans doute justifié le passage de l'un aux autres.

2. Outre les notes destinées à assurer la progression de la démonstration de M. Blin, dont, malgré le tour philosophique, aucun élément n'est avancé sans de précises références stendhaliennes, — il y a lieu d'en mentionner quelques-unes qui sont des germes d'articles : par exemple, celles des pages 53-54, concernant les emprunts de Stendhal à *Corinne*, dont l'auteur fut par la suite abondamment brocardé.

dans le deuxième tome que nous assisterons à l'achèvement et au couronnement de cette quête de soi. Sans doute aussi, excédant le cadre premier de cette étude de la personnalité du romancier, nous livrera-t-il les résultats de la longue méditation de M. Blin sur les rapports qui unissent la création romanesque aux racines de cette personnalité.

Dès maintenant, ces « problèmes de la personnalité » offrent la matière de cinq ou six essais dont la lecture enrichira tous les amateurs de psychologie — stendhaliens ou non, car l'auteur du *Rouge* apparaît surtout ici comme un exemple, une illustration, le cas privilégié sur lequel M. Blin vérifie sa démonstration.

Stendhal se fût d'ailleurs reconnu dans cette suprême volonté d'analyse, qui se refuse à négliger du champ de la conscience la plus petite parcelle. Moins, peut-être, dans le style, philosophique, volontairement ardu et dédaigneux de la facilité, même des grâces austères des proses jansénistes, — destiné dans son âpreté à accrocher et à retenir l'attention du lecteur ; un style où, certes, éclatent les formules bien frappées, mais auquel l'on pourrait reprocher, avec un goût certain pour l'antithèse et le cliquetis de mots parents — goût qui évoque celui de l'époque baroque —, un penchant excessif à la concentration [1]. Mais style il y a, à n'en point douter, c'est-à-dire emprise sur le langage, en sorte qu'après une longue et ardente lecture, on se surprend à utiliser des tournures et des rythmes propres à l'auteur. Que si l'on critique de cette expression le caractère technique, M. Blin a déjà répliqué en justifiant l'emploi par Beyle des exposés mathématiques : s'il est possible de s'exprimer autrement, c'est en sacrifiant à la fausse clarté et parfois à la logorrhée. Et rappelons que Valéry jugeait obscurs deux des vers de Musset que tout le monde sait par cœur et que tout le monde croit immédiatement intelligibles (« les chants désespérés... »).

M. Georges Blin est trop baudelairien pour qu'on ne lui fasse pas l'application d'une phrase relative à l'édition des *Fleurs du Mal* et prononcée par leur auteur : « Il n'y a d'admissible que la perfection ». De fait, rien ou presque rien n'est laissé au hasard dans ce livre : la rigueur a même présidé à la composition typographique [2], — éloge dont l'éditeur doit prendre sa part.

CLAUDE PICHOIS.

H. DE BALZAC, **La Vieille Fille**. Introduction, notes, histoire du texte et choix de variantes, par PIERRE-GEORGES CASTEX, Paris, « Classiques Garnier », 1957. Un vol. in-18 de XLI-373 p.

H. DE BALZAC, **Le Cabinet des Antiques.** Introduction, notes et appendice critique, par PIERRE-GEORGES CASTEX. Paris, « Classiques Garnier », 1958. Un vol. in-18 de XXXV-372 p.

Érudites et vivantes, telles apparaissent, dans le cadre de la collection des nouveaux Classiques Garnier, les deux dernières éditions balzaciennes de M. Pierre-Georges Castex : *La Vieille Fille* et *Le Cabinet des Antiques*. Ces deux romans, mal accueillis par une critique assez injuste, l'un en 1836, l'autre en 1838, n'avaient pas conquis droit de cité parmi les chefs-d'œuvre de *La Comédie Humaine*, et la réhabilitation nuancée qu'en fait M. Castex ira droit au cœur des Balzaciens.

Chacune des deux œuvres possède, bien sûr, son autonomie dramatique : la première traite, à la lumière de données physiologiques et physiognomoniques, « un problème psychologique et social », tandis que la seconde, évo-

1. Il arrive à celle-ci de friser l'incorrection dans des formules comme « celle symbolisée », « celle fondant » (p. 396 et 435), construction que désavouent encore les puristes. — Quelques néologismes aussi (courtisation, p. 120), qui attendaient au moins les guillemets ou l'italique, fussent ils autorisés par Stendhal ou par de longues relations avec nos voisins d'Outre-Manche.

2. A peine voit-on à signaler, pour acquitter la conscience du lecteur vétilleux, la présence superfétatoire d'accents dans le prénom de Gourmont (p. 28, n. 2 et p. 306) et dans l'expression *a priori* (p. 158 et 451), — de traits d'union dans compte rendu (p. 51) et dans au delà, locution prépositive (p. 113 et 342).

quant « le drame de la noblesse provinciale » sous la Restauration, se situe essentiellement sur le plan historique. Toutefois, dans les deux cas, une rivalité personnelle se double d'une rivalité sociale, et, si l'intrigue du *Cabinet des Antiques* n'apparaît pas exactement comme la suite de celle de *La Vieille Fille*, du moins en est-elle le prolongement ; grâce à l'évidente identité des lieux et des personnages principaux, les deux romans s'éclairent et se complètent mutuellement. Ainsi d'ailleurs l'entendait Balzac qui, après avoir légèrement masqué la parenté des deux ouvrages, pour complaire à l'éditeur du *Cabinet des Antiques*, mit l'accent sur cette parenté en les regroupant, pour l'édition Furne, sous le titre : *Les Rivalités de province.*

M. Castex sait que le faisceau lumineux, qui permet d'examiner l'œuvre au microscope en l'isolant, ne saurait suffire à l'éclairage véritable d'un roman de *La Comédie Humaine.* Aussi le replace-t-il sans cesse dans la perspective de la vie de l'auteur, de son œuvre et de son temps. Sensible au brassage de la vie, il le rend présent au lecteur. Les notes, qu'on souhaiterait plus nombreuses encore, pour expliquer un passage obscur, un mot [1], ou situer davantage un personnage, sont, la plupart du temps, des portes ouvertes sur l'histoire, moins celle des faits qui s'inscrivent dans les dictionnaires que celle de la vie quotidienne des hommes de la Restauration ou des personnages de *La Comédie Humaine.*

Non seulement l'époque, mais encore l'auteur se trouvent rapprochés du lecteur. Le genèse de chaque œuvre, présentée avec clarté, montre qu'il ne s'agit pas ici de créations triomphantes, mais d'œuvres de lutte qui fleurirent en plein désert moral et financier. A deux ans de distance, dans les *Lettres à l'Étrangère*, les mêmes mots reviennent en écho : « abandon », « solitude », et ce climat de mort dans la vie se reflète bien dans les romans. M. Castex, toujours soucieux de pénétrer le mystère de la création d'une œuvre pour apprendre à la mieux connaître, montre nettement toutes les étapes, depuis les essais antérieurs, peu importants et difficiles à dater, jusqu'à la dernière édition corrigée par Balzac. Cette histoire du texte nous paraît plus suggestive et vivante dans *Le Cabinet des Antiques*, où une étude de synthèse domine et précède le choix des variantes. Il est important de voir comment et pourquoi Balzac, sans cesse préoccupé d'accuser le relief, gagne en précision, en pittoresque, corrige les dates, les chiffres (en les augmentant toujours), retranche parfois et ajoute souvent. Ces pages rendent accessible l'ingrate lecture des variantes et permettent ensuite de regarder à travers le retour des manies ou les changements de perspective, vieillir l'auteur avec son œuvre.

Si la recherche des secrets de l'écriture balzacienne présente un intérêt certain, la quête des sources se révèle aussi passionnante et M. Castex lui a fait une large part. Balzac n'inventait rien, il l'a dit... et l'a prouvé. Dans *La Vieille Fille* et *Le Cabinet des Antiques*, les sources vivantes apparaissent comme beaucoup plus importantes que les sources livresques. Autre fait curieux, Balzac ne semble pas s'être livré à une transposition géographique et c'est bien la ville d'Alençon qu'il décrit, telle qu'il la vit quand il descendait la rue du Cygne en 1825. Les éléments de l'intrigue et les modèles sortent eux aussi du monde réel. Mais quels furent-ils ? Qui fut donc cet aimable chevalier de Valois, dernière image d'un siècle d'une grâce infinie, auquel il demeurait lié par sa tabatière ornée du portrait de la princesse Goritza ? Balzac, avec une malicieuse prudence, informe son lecteur, dès la première page de *La Vieille Fille*, qu'il se rencontre, au hasard des provinces de France, nombre de chevaliers de Valois. Il cite l'Anjou, la Touraine et Alençon, mais il tait Bayeux, où Laure Surville voyait dans les salons un M. de Valois. Il garde surtout le silence sur Fougères où il rencontra un authentique chevalier de Valois dont M. Castex montre l'évidente ressemblance avec le personnage. Ne faut-il pas, en outre, évoquer la silhouette et le charme aristocratique du spirituel Louis-Philippe de Villers La Faye, ancien abbé commandataire [2] devenu maire de l'Isle-Adam, qui accueillit souvent l'adolescent, dans son « paradis inspirateur », selon l'expression de Balzac lui-même ? Joueur de trictrac, fort ami des femmes

1. Par exemple, « chaussins » ? (*La Vieille Fille*, p. 44.)
2. Comme le Chevalier. Cf. *La Vieille Fille*, p. 13.

il était, au dire de Laure Surville [1], plein d'anecdotes et de souvenirs galants du règne de Louis XV. Enfin, détail piquant, il possédait une pendule représentant la scène du Déserteur, semblable à celle que Balzac fait trôner dans le salon de Mlle Cormon [2]. Ainsi travaillait Balzac, semblable au peintre qui, disait-il, « pour faire une belle figure, prend les mains de tel modèle, le pied de tel autre » [3].... Cette « technique » ne reçoit pas une moins éclatante démonstration avec le personnage de l'inquiétant Du Bousquier de *La Vieille Fille*, qui, sous le nom de Du Croisier, étale dans *Le Cabinet des Antiques*, toute l'ampleur de son ignominie. Sur la grâce expirante du siècle de Watteau et de Mozart, avait déferlé la tempête des bruyants fournisseurs aux armées, qui comptèrent pour beaucoup dans l'immense transfert de biens fonciers, dont la Révolution fut marquée. Le père de Balzac connaissait bien tous ces tumultueux munitionnaires. Grâce à l'un des plus célèbres, Daniel Doumerc, dont il avait été le secrétaire longtemps avant 1789, Bernard-François Balzac avait servi dans la régie Maurin, qui cachait l'association Ouvrard-Vanlerberghe, dans la régie Beudeker où régnait le même Vanlerberghe, et, en 1814, il était entré dans les services d'Auguste Doumerc, fils de Daniel, munitionnaire lui aussi et un moment associé avec Ouvrard. Cette dernière affaire finit d'ailleurs fort mal, et les lettres de B.-F. Balzac, en 1821-1822, livrent de tristes échos sur son interminable liquidation. Hainguerlot, Seguin, Doumerc le père, Doumerc le fils, Delannoy le gendre, Vanlerberghe, tous, sans doute, fournirent à Balzac un trait de Du Bousquier, et surtout, comme le dit très justement M. Castex, Ouvrard lui-même, dont la réussite financière l'avait toujours ébloui. « Il n'invente rien, mais il rassemble » (*Le Cabinet des Antiques*, XXVI), et cette synthèse de vie fait que le personnage acquiert une valeur de symbole et devient l'incarnation d'un type.

Oui, tous les personnages de ces deux romans sont « typiquement » balzaciens : Suzanne la grisette, la duchesse de Maufrigneuse, cet « ange » né de la rencontre de Mme Marbouty et de Mme de Castries dans le génial cerveau de l'auteur, les d'Esgrignon, le chevalier, symbole de l'aristocratie qui meurt, Du Bousquier le libéral triomphant. Non moins que les personnages, la peinture du milieu dans lequel ils vivent est balzacienne, ainsi que cette philosophie de la vie qui montre que, parmi les caprices des impondérables, la lucidité et l'énergie conditionnent le succès. La maîtrise de Balzac s'affirme dans l'art de conduire et de faire rebondir le récit, dans l'art de suggérer, dans le dialogue et dans la diversité des intérêts. Balzac domine dans leur multiplicité les intérêts divers et ces deux romans de mœurs dont l'un s'éclaire même d'un reflet fantastique, apparaissent comme deux pierres solides de l'architecture balzacienne.

On a reproché à Balzac son réalisme, son obscurité, les complications de l'intrigue. Il s'est heurté à la malveillance, et pourtant, dès qu'on ouvre ces deux romans, le charme opère, parce que, peinte par Balzac, la réalité du temps coïncide avec une réalité de tous les temps, et que toujours, dans la vie des hommes comme dans celle des personnages de *La Comédie Humaine*, « dans une des moins importantes préfectures de France, au centre de la ville, au coin d'une rue, est une maison... » [4].

Les deux éditions de M. Castex permettent de mieux goûter ce charme, et situent avec précision les œuvres dans leur vérité historique et locale, tout en dégageant leur valeur d'éternité. Le lecteur qui, guidé par ce fil d'Ariane, pénétrera dans le labyrinthe des *Rivalités de province*, une fois entré dans Alençon à l'heure où s'anime le Cabinet des Antiques et où s'éclaire le lustre du salon de Mlle Cormon, n'en sortira qu'au moment où Balzac, ayant réglé la destinée de chacun, quitte lui-même Alençon et déjà se hâte vers Paris, où l'attendent, impatientes de vivre, la Torpille et une Fille d'Ève.

MADELEINE FARGEAUD.

1. *Balzac, sa vie et ses œuvres d'après sa correspondance.* Calmann-Lévy, 1858, p. 45.
2. Voir, sur ce personnage, l'article d'Eugène Darras, *Le grand romancier Balzac et ses amis de l'Isle-Adam*, Pontoise, 1930.
3. *Le Cabinet des Antiques.* Préface, p. 248.
4. *Le Cabinet des Antiques*, p. 5.

MARC EIGELDINGER, **La Philosophie de l'art chez Balzac.** Genève, Pierre Cailler, 1957. Un vol. petit in-8° de 185 p.

Cette étude, solidement documentée, apporte à notre connaissance de Balzac une contribution importante. Peu nombreux, en effet, sont jusqu'ici les travaux consacrés à mettre en lumière les idées de Balzac sur la création artistique. Ce que tente M. Eigeldinger, ce n'est pas d'exposer et de commenter les jugements portés par l'auteur de *La Comédie Humaine* sur les artistes, peintres, sculpteurs et musiciens de son temps ou des époques antérieures. C'est, plus abstraitement, de dégager de l'ensemble de l'œuvre balzacienne « une certaine philosophie de l'art qui mérite d'être considérée autant pour son acuité que pour sa surprenante modernité » (p. 11).

Reprenant une expression de Ramon Fernandez, l'auteur montre d'abord que, pour Balzac, « l'art est un mode de la pensée » (chap. I[er]). Suit, dans le deuxième chapitre, une analyse des « tentations de l'artiste » : « Tentation de la gloire, celle de l'art à tendance sociale, celle de l'amour et du bonheur, enfin la tentation du rêve, de la paresse » (p. 43). Mais, plus significative encore et illustrée par l'admirable récit du *Chef-d'œuvre inconnu*, se révèle la « tentation de l'abstrait » (chap. III). Il y a là quelques-unes des meilleures pages de l'ouvrage. Le chapitre IV est consacré à « la musique, langage céleste », les textes essentiels entrant ici en considération étant *Gambara* et *Massimilla Doni*. M. Eigeldinger montre ensuite que la cosmologie balzacienne, postulant une cohérence absolue de l'univers, implique naturellement le recours à « la langue des correspondances » (chap. V). Le dernier chapitre traite de *Fiction et langage poétiques*. Deux Appendices importants complètent l'ouvrage : *Balzac et le mesmérisme ; L'Analogie de la lumière et du son.*

La lecture de l'étude si attentive, si profonde souvent, qui nous est ici offerte peut, me semble-t-il, susciter deux réserves. Cette philosophie de l'art, chez Balzac, constitue-t-elle un ensemble aussi ordonné, aussi *un*, que le montre le critique ? N'aurait-il pas fallu tenir compte plus précisément de la chronologie des œuvres envisagées ? Ce faisant, la « doctrine » balzacienne ne serait-elle pas apparue plus diverse, plus fluctuante, peut-être même sur certains points contradictoire ? D'autre part, M. Eigeldinger me paraît exagérer l'importance de l'influence swédenborgienne et martiniste sur la pensée de Balzac. Il n'hésite pas à parler d'un Balzac « initié » (p. 100). La chose demeure controversée. Ailleurs (p. 134), le critique se réfère mystérieusement à ceux qu'il appelle « les penseurs de la tradition » et je le vois montrer un respect un peu superstitieux aux oracles de M. André Breton (p. 77). Mais ce ne sont là que vétilles. Elles ne sauraient diminuer la valeur certaine de l'ouvrage.

CH. GUYOT.

EUGÈNE ROBIN, **Impressions littéraires.** Choix de feuilletons critiques, présentés avec une introduction, par GUSTAVE CHARLIER. Bruxelles, Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, 1957. Un vol. in-8° de 212 p.

« Il y a une opinion en France (et elle ne s'arrête pas aux limites de tel ou tel parti) qui n'a pu se décider à prendre la Bel ique au sérieux... », c'est Eugène Robin qui faisait cette constatation désolée dans la *Revue des Deux Mondes*, le 15 mars 1843. Et l'on conçoit qu'il en éprouvât quelque amertume. Né Français (Bordeaux, 1812), fils de l'acteur Saint-Eugène, qui acheva sa carrière comme pensionnaire de la Comédie-Française, mais Belge par sa mère, par son enfance et son éducation, par sa participation à la Campagne des Dix Jours dans les Chasseurs Chasteler, Robin se voyait refuser en France une grande partie de l'audience à laquelle il avait droit, parce qu'il écrivait dans des journaux belges. Critique littéraire au quotidien bruxellois, *L'Indépendant*, de 1835 à 1840, il fut attiré par Buloz à Paris en juin 1844. A la fin de l'année, il se brouillait avec lui. En collaboration avec Eugène Forcade, il fonda la *Revue nouvelle* qui ne tarda pas à

péricliter. Épuisé par cette lutte incessante de la vie parisienne, qui en a tué bien d'autres, il fut saisi d'un transport au cerveau et rentra à Bruxelles pour y mourir en juillet 1848.

Telle est, résumée de l'excellente introduction du regretté Gustave Charlier, la brève carrière de Robin. Les feuilletons de *L'Indépendant* qui ont été choisis et recueillis dans le présent volume montrent en ce critique — le principal critique littéraire de l'époque en Belgique, selon G. Charlier — un romantique catholique, plus catholique sans doute que romantique, car il met Molière au-dessus de Shakespeare et répudie Voltaire comme entaché d'esprit partisan.

La grande admiration de Robin va à Victor Hugo. Il le défend d'avoir été un poète de la forme : « Chez Hugo, la pensée appelle toujours la forme, sans doute ; c'est sa nature à lui ; il ne saurait se refaire, sous peine de n'être plus lui-même et de ressembler à tout le monde ; mais la forme ne vient jamais sans la pensée. La forme est pleine, luxueuse, abondante ; mais la pensée ne l'est pas moins » (p. 111). Cette admiration n'est pas aveugle : elle voit bien que si *Ruy Blas* n'est pas un recul, ce n'est pas non plus un progrès : « C'est une halte, et pour M. Victor Hugo, s'arrêter, c'est décroître » (p. 123). Lamartine est assez sévèrement, mais justement traité. La poésie de Sainte-Beuve, caractérisée (p. 124) par d'heureuses métaphores liquides que Joseph Delorme n'aurait pas désavouées, est blâmée de respirer « le froid de l'ennui du cœur, plus glacial cent fois que le froid du tombeau ». Quelques lignes sur les consolations que jette au vent l'inconsolable poète ne sont pas dépourvues d'un sens très vif de l'ironie. S'il manque d'indulgence pour les vers de Sainte-Beuve, Robin doit cependant beaucoup à sa critique. Ceci n'aurait-il pu être contresigné par l'auteur des *Portraits contemporains* ? « Pour l'idée, la poésie de M. Gautier est un rameau de tronc byronien ; pour la forme, c'est un jet en retard, de sève vigoureuse, qui a fait éruption sur le tronc mort du romantisme » (p. 139).

L'attaque la plus dure de tout le recueil porte contre Balzac, objet, en mars 1837, d'un brutal éreintement (p. 162-176 [1]) : la première partie d'*Illusions perdues* y est mise en pièces : titre « niais », détails incongrus, excès de descriptions, « verbiage amphigourique »... Dans son introduction, G. Charlier plaide pour Robin. Mais il n'y a là, au fond, rien qui étonne. Les journalistes, et même des critiques patentés, en ont écrit bien d'autres sur Balzac.

Voilà une anthologie utile et probante [2], composée par Gustave Charlier en marge de l'*Histoire des lettres françaises en Belgique* qu'il a publiée avec M. Joseph Hanse et qui nous fait plus encore déplorer la disparition de cet ami des lettres belges d'expression française, de notre littérature, et de cette revue à laquelle il collaborait il y a quelques mois encore.

Claude Pichois.

Henriette Psichari, **La Prière sur l'Acropole et ses mystères.** Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1956. Un vol. in-8° de 175 p.

Nous sommes bien en retard pour rendre compte de ce livre, dont M. Raymond Lebègue a heureusement fait un bref éloge dans cette Revue même, au début de 1959 [3]. Livre de très sérieux mérite, grâce à une exploitation intelligente de documents de première main (Archives familiales, collection dite Scheffer-Renan ; et surtout Fonds Renan du Département des Manuscrits de la B. N., y compris des Notes de Renan que M^me^ Psichari a retrouvées et classées avec l'aide de M^lle^ Madeleine Laurain).

1. Une brève offensive avait préludé à cette attaque, au mois de décembre précédent (p. 156) : « Depuis longtemps, [Balzac] n'est plus d'assez bonne compagnie pour qu'on puisse le citer en lieu honnête. »

2. On regrettera seulement que G. Charlier ne nous ait pas donné la bibliographie chronologique complète des articles de Robin.

3. Voir *R. H. L. F.*, janvier-mars 1959, p. 39.

Sur le séjour de Renan à Athènes, Émile Gebhardt avait laissé des Souvenirs tardifs (1911) ; en 1951, notre Revue a donné quelques pages de M. Spiridion Pappas. La Correspondance de Renan, et des papiers auxquels Mme Noémi Renan nous avait permis d'accéder dès 1923 [1], fournissaient des renseignements directs et sûrs. Mais nous avions eu le tort de négliger un document de première importance, les Carnets de voyage de Renan accompagné de sa femme, à Athènes et en Grèce. Mme Psichari y a recouru et en a tiré bon parti.

Le manuscrit autographe de la B. N. avait fait l'objet d'une publication de E. Vinaver et T. B. L. Webster (1934) et d'une étude de P. Treves (1935), pour lesquelles Mme Psichari est plus ou moins sévère. Ces travaux ne sauraient entrer en comparaison avec le sien, qui nous donne toutes garanties par une reproduction photographique de la *Prière* et de son préambule.

Les Archives de la rue Chaptal contiennent une copie manuscrite du chap. II des *Souvenirs*, auquel appartient la *Prière*. Cette copie, écrite par Cornélie Scheffer et corrigée de la main de Renan ; et d'une autre part une adresse de vacances retrouvée, ont permis à Mme Psichari de fixer enfin le lieu et l'époque de *rédaction* (Fontainebleau, été 1876).

Parmi les Notes de la B. N., Mme Psichari a découvert un fort curieux brouillon (date probable : 1862) d'une pièce en vers intitulée *A Jupiter*, et qui se termine ainsi : « Dans le linceuil *(sic)* de pourpre où dorment les dieux morts. » Rien d'étonnant si la *Prière* finit sur un alexandrin : il provenait de cette ébauche de poème.

Comme Mme Psichari donne ses soins (depuis 1947) à une nouvelle édition des *Œuvres complètes* de son grand-père (t. IX, 1960), cette lecture étendue lui a mis en mémoire nombre de textes qu'elle a rapprochés avec bonheur de celui de la *Prière*. Remontant aux manuscrits de ces Œuvres, elle y a relevé certaines Notes, non plus volantes, mais portées sur le volume même. L'une d'elles lui a révélé la dette de Renan envers J.-D. Guigniaut, que nous n'avions pas nommé en 1923 à côté de Ch.-E. Beulé. Ces deux savants étaient les confrères de Renan à l'Académie des Inscriptions, laquelle pourrait revendiquer les droits de l'érudition sur cette prose célèbre....

Il y aurait bien à dire sur certaines dispositions des parties dans cet ouvrage, sur le mode de présentation des remarques stylistiques, sur ces remarques mêmes, souvent justes et sagaces, parfois contestables. Bornons-nous à formuler deux regrets. Le premier, que les textes cités n'aient pas été transcrits plus exactement ; il sera prudent en principe de ne les utiliser qu'après vérification sur l'original. En second lieu — et nous rejoignons ici une remarque et une suggestion de M. R. Lebègue — Mme Psichari est allée aussi loin qu'elle l'a pu dans les directions indiquées par le manuscrit et ses alentours. Elle y a trop peu ajouté d'elle-même quant aux souvenirs littéraires que la *Prière* éveille, soit en fait de thèmes ou de sources. Par là surtout son ouvrage appelle un complément que nous avons essayé de procurer [2]. Mais ce travail même nous a donné mille occasions de mieux apprécier l'importance du service que l'auteur de *La Prière sur l'Acropole et ses mystères* a rendu aux études renaniennes.

J. Pommier.

Gilbert Guisan, **C.-F. Ramuz ou le génie de la patience.** Université de Lausanne. Publications de la Faculté des Lettres, XII. Genève, Librairie E. Droz, 1958. Un vol. in-8° de 154 p.

Cette étude stylistique, conduite avec une sûre méthode, se limite à l'œuvre *imprimée* de Ramuz. Elle ne se donne pour objet « que les corrections apportées à des textes après leur publication » (p. 13). Et parmi les œuvres de Ramuz, M. Guisan a fait un choix. Pour la première période (1905-1914) :

1. Voir *Comment fut composée la « Prière sur l'Acropole »* (dans *Revue de Paris*, 15 septembre 1923). Certaines notes de Renan citées dans cet article ne se retrouvent pas dans le livre de Mme Psichari.

2. Dans notre édition des *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, chez Colin, 1959 ; et surtout dans un de nos Cours au Collège de France dont les pages 530-535 de l'*Annuaire 1959* offrent le résumé.

Aline, *Jean-Luc persécuté*, *Les circonstances de la vie*, *Aimé Pache peintre vaudois*, *La vie de Samuel Belet* ; pour la deuxième période (1914-1926) : *Raison d'être*, *Les signes parmi nous*, *Passage du Poète*, *Salutation paysanne* ; pour la dernière période (1927-1947) : *Farinet* et *Derborence*. Les conclusions auxquelles aboutit M. Guisan, au terme de ses minutieuses et très précises comparaisons, sont du plus vif intérêt : « Attentif d'abord », écrit-il, « à la notation du détail particulier, quitte à sacrifier quelque peu la continuité du récit, le romancier cède ensuite à la tentation de la rhétorique et amplifie ; mais il préfère bientôt la densité, et s'il retient du second essai la cohésion, il revient à la sobriété première » (p. 134). Ainsi donc, l'effort de Ramuz styliste tend, en définitive, à la mesure, à un retour à « la tradition classique » (p. 147). L'affirmation exige d'ailleurs d'être nuancée : ce que fait, avec une grande finesse, M. Guisan.

Le travail de revision auquel, à diverses étapes de sa carrière, Ramuz a procédé, incite à formuler une question, que l'écrivain lui-même a posée : Corrigeant ainsi son texte primitif, l'artiste ne va-t-il pas trahir l'inspiration qui l'a dicté ? Le souci de perfection formelle — « mesure, équilibre, justesse », précise Ramuz — est-il compatible avec l'exubérance de la jeunesse, avec les maladresses même, voulues d'ailleurs, qu'atteste l'œuvre ancienne, considérée maintenant d'un regard critique ? Problème capital. Et devons-nous préférer la version originale, première, ou celle que l'auteur a voulue définitive ? Ainsi des *Signes parmi nous* (1917). Qui ne connaîtrait ce roman que par l'édition Grasset (1931) ou par celle de Mermod (1941) ne saurait éprouver la résonance authentique de cette œuvre, l'une sans doute des plus complexes de Ramuz.

Reste un point important : « Ramuz, note M. Guisan, s'en tient le plus souvent à des corrections d'écriture. » Et dans la belle étude du professeur lausannois, les corrections étudiées ne révèlent en général presque aucune modification de la *pensée* de l'écrivain. On souhaiterait que M. Guisan aborde, dans une nouvelle étude, cet autre aspect du problème. Entreraient alors en considération, plus que les romans, les essais de Ramuz. L'étude du *Grand Printemps* serait particulièrement révélatrice.

CH. GUYOT.

F. ALQUIÉ, **L'Expérience.** Paris, P. U. F., Coll. « Initiation philosophique », 1957. Un vol. de 103 p.

Ce petit livre, d'une extrême densité, s'efforce de circonscrire la notion d'expérience en l'opposant au « déduit » et au « construit ». Mais toute expérience intelligible n'est-elle pas toujours construite, et le « non construit » nous peut-il être accessible ? M. F. Alquié, qui se montre fidèle aux positions kantiennes, critique à cet égard aussi bien l'empirisme que l'idéalisme pur. A vrai dire, le leit-motiv de cet ouvrage, l'idée qui à chaque détour s'impose comme une obsession, c'est la non suffisance de toute expérience : « Toute expérience est le signe d'autre chose que l'expérience et pourtant nulle expérience ne peut vraiment être dépassée » (p. 72). Voilà le point de départ, mais aussi la difficulté de toute démarche métaphysique lucide. Dans le domaine physique, moral, esthétique, partout, l'expérience achoppe sur une transcendance qui, elle, ne peut être *expérimentée* en tant que telle ; et toute expérience, à le bien prendre, renvoie ainsi à « l'expérience d'autre chose » : c'est le malheur de la philosophie d'être « la connaissance qui dépasse la possibilité de l'expérience » : elle est simultanément l'expérience d'une présence *et* d'une absence : « L'Être, s'il est le fond et l'horizon sur lequel se profile toute expérience, demeure par sa substantialité toujours transcendant. » Contre les phénoménologues, M. F. Alquié soutient qu'aucune « description de conscience » ne saurait suffire à la recherche de la vérité : « La métaphysique, écrit-il, n'est ni expérience, ni description de conscience, mais proprement analyse de l'expérience et découverte par raisonnement et discours des conditions transcendantales de l'expérience, conditions qui peuvent qu'être supposées et reconstruites, mais ne sauraient être expérimentées » (p. 89).

Par le peu que nous venons d'en dire, on devine la richesse de ce livre :

de ce point de vue central qu'est l'expérience, l'auteur peut considérer les grands systèmes de la philosophie classique et moderne ; il les éclaire, il en dégage le relief. Dans quelle mesure le *cogito* est-il une expérience ? La question à elle seule nous situe au cœur de la pensée cartésienne.

Ce qui dans ce livre intéressera particulièrement les littéraires, c'est une note finale sur l'expérience de l'amour chez Proust. Comment se rattache-t-elle au reste de l'ouvrage ? L'expérience, nous l'avons dit, est toujours en quelque sorte décevante parce qu'elle est l'expérience d'une présence *et* d'une absence. Suprimez ce « lointain », cette « autre chose », supprimez l'insatisfaction qu'ils procurent et vous verrez l'expérience se fondre dans l'inconscience. Telle est l'aventure éternelle de l'amour. Il suppose, il exige l'absence ; la conscience amoureuse est toujours une conscience douloureuse, conscience d'une séparation et d'un échec. Ce qui dans l'amour sépare irrémédiablement les êtres, c'est l'espace et le temps : sans eux, sans leurs barrières, l'amour est-il concevable ? C'est tellement vrai que les objets présents ne sont aimés que comme symboles d'une absence et jamais l'être chéri n'est plus tendrement aimé que lorsqu'il n'est plus là : bref, l'absence n'est pas l'occasion de l'amour, elle en est l'*objet* même. Ces analyses nous rappellent de belles pages de M. Jankélévitch sur la *présence-absence*. Mais elles nous renvoient directement à l'expérience proustienne : à Proust, Albertine présente est tout à fait indifférente. Son amour ne s'éveille qu'avec la jalousie ; il *est* jalousie. Élargissant sa perspective, M. F. Alquié montre au cœur de toute expérience humaine une volonté de possession universelle, de totalité perpétuellement déçue et meurtrie. Ici l'expérience de l'amour rejoint l'expérience métaphysique et religieuse : dans tous les cas, ce qui a du prix pour l'homme, c'est ce néant, ce vide, qui l'empêchent à jamais de se sentir comblé.

JEAN ONIMUS.

NOUVELLES DIVERSES

Revues nouvelles. — *Cahiers de lexicologie*, publiés par B. Quemada. — Besançon, Faculté des Lettres et Sciences humaines. Centre d'études du vocabulaire français. Vol. I, 1959 (2e trimestre). Rédaction : 18, rue Chifflet, Besançon ; vente : 30, rue Mégevand, Besançon.

— *Revue de langue et de littérature provençales* (organe du Centre d'études et de culture provençales). N° 1, 1960, 22, rue Arnaud-de-Fabre, Avignon (Vaucluse) ; rédaction : R. Mejean, 11, rue de l'Estrapade, Paris, 5e.

Bibliothèque nationale. — Nous sommes heureux de signaler, dès ce numéro, l'Inventaire sommaire, établi par SUZANNE SOLENTE (Paris, 1960, in-8°, 165 p.), des *Nouvelles acquisitions latines et françaises du département des manuscrits pendant les années 1951-1957*. — Cet Inventaire offre aux historiens de la littérature française une série de documents d'importance considérable. On y trouve la description du fonds Vandeul, qui renferme les manuscrits de Diderot, du fonds Lamartine et du fonds Victor Hugo, de la collection des carnets et de divers manuscrits de George Sand, de la série de manuscrits, documents et correspondances concernant les Dumas, père et fils. La correspondance et les papiers provenant de Joseph Reinach, dont la consultation est maintenant autorisée, sont du plus grand intérêt pour l'histoire de la Troisième République et, en particulier de l'affaire Dreyfus.

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I - PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Bulletin signalétique : 3e *partie* (*trimestrielle*) [Phi osophie — Sciences Humaines] *France*, 50 NF — *Étranger*, 60 NF.

Tirages à part (3e partie) :	*France*	*Étranger*
— Sociologie	18 NF	23 NF
— Histoire des Sciences et des Techniques	12 NF	16 NF
— Psychologie	22 NF	25 NF

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S., 16, rue Pierre-Curie, Paris, Ve. C. C. P. Paris 9131-62 Tél. DANton 87-20.

II - OUVRAGES

Les Cahiers de Paul Valéry

Environ 32 volumes d'environ 1000 pages, format 21 × 27.

Tirage limité à 1 000 exemplaires numérotés, *non vendus par volumes séparés.*

Volumes : 1° reliés, 1 600 NF (640 NF à la commande et 30 NF à la parution de chacun des volumes). 2° sous étuis, 1 740 NF (780 NF à la commande et 30 NF à la parution de chacun des volumes). A la fin de 1959, 12 volumes parus. Au tome X, 18 aquarelles de l'auteur reproduites en couleurs.

Œuvres complètes de Malebranche (Direction : André Robinet)

(En coédition avec la Librairie J. Vrin, 6, place de la Sorbonne, Paris, Ve.)

Ces œuvres seront publiées sous forme de 20 tomes. Sont actuellement parus :

Tome V. — *Traité de la Nature et de la Grâce*, par G. Dreyfus (1958, pp 6-LVIII-228) ..... 24 NF

Tome X. — *Méditations chrétiennes et métaphysiques*, par H. Gouhier et A. Robinet (6-XXIV-254) ..... 24 NF

Tome XV. — *Entretien d'un Philosophe chrétien et d'un Philosophe chinois*, par A. Robinet (1958, pp. 6-XXXIV-92) ..... 9 NF

Tome XVI. — *Réflexions sur la prémotion physique*, par A. Robinet (1958, pp. 6-XXII-228) ..... 18 NF

III - COLLOQUES INTERNATIONAUX

XXXVII. — *Les Machines à calculer et la Pensée humaine*, 20 NF.

LXV. — *L'analyse factorielle et ses applications* (relié pellior), 15 NF.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA SOIXANTIÈME ANNÉE
DE LA REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

Articles.

JEANNE GENAILLE. Sur *El Desdichado*..... 1
ROLAND MORTIER. Un Commentaire du *Neveu de Rameau* sous le Second Empire..... 11
NICOLE HOUSSA. Balzac et Colette..... 18
ISIDORE SILVER. Ronsard débutant et la *Théogonie* d'Hésiode..... 153
RENÉ TERNOIS. En écoutant Saint-Évremond..... 165
ANDRÉ LEBOIS. Zulma Carraud « best-seller »..... 177
C. CHADWICK. Mallarmé et la tentation du lyrisme..... 188
HENRY A. GRUBBS. La nuit magique de Paul Valéry. Étude de *Féerie*..... 199
LUCE COURVILLE. Une nouvelle signature de Molière..... 313
PAUL SAVEY-CASARD. L'évolution démocratique de Victor Hugo..... 316
PIERRE ANGRAND. A propos des *Misérables* : genèse et fortune du roman..... 334
GEORGES HUARD. Le Petit-Picpus des *Misérables* et les informatrices de Victor Hugo..... 345
PIERRE ALBOUY. Une œuvre de Victor Hugo reconstituée..... 388
HENRI BUSSON. Montaigne et son cousin..... 481
JEAN POMMIER. Un nouveau Racine..... 500
MICHÈLE DUCHET. Diderot collaborateur de Raynal..... 531

Notes et Documents.

VICTOR E. GRAHAM. Quelques vues sur Desportes..... 47
HARRY REDMAN, JR. Une lettre inédite de Chateaubriand..... 52
MARIE CORDROC'H. Précisions sur la correspondance de George Sand et de Sainte-Beuve..... 53
KEITH O. GORE. Renan et la politique, une candidature avortée au Sénat..... 55
F. W. J. HEMMINGS. Émile Zola et Louise Solari..... 60
ELLIOTT M. GRANT. La source historique d'une scène de *Germinal*..... 61
PIERRE GROSCLAUDE. Une lettre de Voltaire à Malesherbes à propos de la Cour des Aides..... 213
JEAN DE BOOY. Diderot et l'édition originale de l'*Entretien avec la Maréchale*. 215
M. LARROUTIS. Sources lamartiniennes. I. Quinet. II. Ballanche..... 219
N. R. SHAPIRO. Georges Feydeau et le « fauteuil extatique »..... 557
LÉON GUICHARD. Roger Martin du Gard et Beroalde de Verville..... 559

Comptes rendus.

V. LUGLI. *Interpretazione di Phèdre* (P. MOREAU)..... 64
J.-L. GORÉ. *L'Itinéraire de Fénelon : humanisme et spiritualité* (J. ORCIBAL). 65
L. COGNET. *Crépuscule des mystiques. Le conflit Fénelon-Bossuet* (J. ORCIBAL). 67
MONTESQUIEU. *De l'Esprit des Lois*, t. III, éd. J. BRÈTHE DE LA GRESSAYE (F. WEIL)..... 70

J. Starobinski. *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle* (R. Osmont)..... 71
J.-L. Seylaz. « *Les Liaisons dangereuses* » *et la création romanesque chez Laclos* (A. Pizzorusso)..... 73
M. Levaillant. *Les Amours de Benjamin Constant* (P. Moreau)..... 76
C.-A. Sainte-Beuve. *Monsieur de Talleyrand*, éd. L. Noël (M. Regard)..... 79
G. de Nerval. *Œuvres*, éd. H. Lemaître (G. Rouger)..... 81
A. François-Poncet, J. Pommier, P. Clarac. *Gustave Lanson* (P. Moreau)..... 84
L. Lesage. *Marcel Proust and his Literary Friends* (A. Ferré)..... 86
G. Lanfranchi. *Paul Valéry et l'expérience du Moi pur* (M. Bémol)..... 87
J. Robinson. *Alain lecteur de Balzac et de Stendhal* (J.-H. Donnard)..... 88
C. François. *L'esthétique d'Antoine de Saint-Exupéry* (R. M. Albérès)..... 90
P.-H. Simon. *Histoire de la Littérature française au XX^e siècle* (A. Moulis)..... 91
P. Langlois et A. Mareuil. *Guide bibliographique des Études littéraires* (Y. Le Hir)..... 93
J. Jacquot et A. Veinstein. *La mise en scène des œuvres du passé* (J. Robichez)..... 94
J. Michel. *Le Mystère de la Passion*, éd. O. Jodogne (R. Lebègue)..... 228
F. Gray. *Le Style de Montaigne* (G. Gougenheim)..... 229
O. Rossettini. *Les Influences anciennes et italiennes sur la Satire en France au XVI^e siècle* (H. Weber)..... 231
M. Régnier. *Œuvres complètes*, éd. G. Raibaud (P. Jourda)..... 232
M. Ventre. *L'Imprimerie et la Librairie en Languedoc au dernier siècle de l'ancien régime* (J.-P. Seguin)..... 232
K. N. McKee. *The Theater of Marivaux* (R. Mauzi)..... 233
A. Lebois. *Admirable XIX^e siècle* (P. Citron)..... 234
V. del Litto. *Bibliographie stendhalienne* (H.-F. Imbert)..... 236
Ch. de Coster. *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs*, éd. J. Hanse (Cl. Pichois)..... 237
Ch. Péguy. *Œuvres en prose (1909-1914)* [B. Guyon]..... 238
J. Isaac. *Expériences de ma vie. I, Péguy* (B. Guyon)..... 241
P. Valéry. *Cahiers*, t. III (M. Bémol)..... 245
P. Valéry. *Cahiers*, t. IV, V et VI (M. Bémol)..... 247
P. Valéry. *Cahiers*, t. VII, VIII, IX et X (M. Bémol)..... 251
L. Julien Cain. *Trois essais sur Paul Valéry* (J. Pommier)..... 259
W. Babilas. *Das Frankreichbild in Paul Claudels « Personnalité de la France »* (J. Petit)..... 261
J. Rasmussen. *La prose narrative française du XV^e siècle. Étude esthétique et stylistique* (J. Frappier)..... 563
L. Febvre et H.-J. Martin. *L'apparition du livre* (R. Lebègue)..... 565
G. Blin. *Stendhal et les problèmes du roman* (P. Moreau)..... 568
G. Blin. *Stendhal et les problèmes de la personnalité*, t. I (Cl. Pichois)..... 572
H. de Balzac. *La Vieille Fille*, éd. P.-G. Castex (M. Fargeaud)..... 574
H. de Balzac. *Le Cabinet des Antiques*, éd. P.-G. Castex (M. Fargeaud)..... 574
M. Eigeldinger. *La Philosophie de l'art chez Balzac* (Ch. Guyot)..... 577
E. Robin. *Impressions littéraires*, éd. G. Charlier (Cl. Pichois)..... 577
H. Psichari. *La Prière sur l'Acropole et ses mystères* (J. Pommier)..... 578
G. Guisan. *C.-F. Ramuz ou le génie de la patience* (Ch. Guyot)..... 579
F. Alquié. *L'Expérience* (J. Onimus)..... 580

Bibliographie, par René Rancœur..... 97, 265, 425, 585

Répertoire des lettres publiées de George Sand, établi par Marie Cordroc'h..... 129, 297, 457, 617

Nouvelles diverses..... 95, 263 581

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1960.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Bibliographie générale de littérature comparée. Années 1957-1958. — M. Didier, 1959.

— Donot (Chanoine A.). — Bibliographie sur le prêtre [... Le prêtre dans le roman]. — Langres, *L'Ami du clergé*, 1960 [publié en plaquette et aussi dans *L'Ami*,.., avril-mai].

— Grawit (Francis W.), Bandy (William T.), Renaud (Armand A.) et Taylor (Robert E.). — Annual bibliography [1959] of French language and literature including provençal. — *PMLA*, May.

— Marion Miller (Wm.). — American doctoral degrees granted in the field of Modern languages in 1958-1959. — *The Modern language Journal*, March.

DIVERS

Divers. — * Blanchet (André). — La Littérature et le spirituel. ** La nuit de Dieu [Pascal, Racine,... Milosz]. — Aubier, 1960.

— * Diéguez (Manuel de). — L'écrivain et son langage (« Les Essais »). — Gallimard, 1960.

— * Fosca (François). — De Diderot à Valéry. Les écrivains et les arts visuels. — A. Michel, 1960.

— * Le Chevalier (Charles). — La confidence et la personne humaine (Coll. « Philosophie de l'esprit »). — Aubier, 1960.

— * Ponteil (F.-E.). — La pensée politique depuis Montesquieu. — Sirey, 1960.

— Escarpit (Robert). — Le problème de l'âge dans la productivité littéraire. — *Bulletin des bibliothèques de France*, mai.

— Ferdière (Dr Gaston). — L'aliénation peut-elle être créatrice ? — *L'Information psychiatrique*, mars.

— Frandon (Ida-Marie). — Jeux du relatif et de l'absolu. Positivisme et métaphysique dans notre littérature. — *IL*, mai-juin.

— Gilson (Étienne). — Philosophie du plagiat. — *Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des lettres*, 1959, nos 10-11.

— Leleu (M.). — Sur la technique du monologue intérieur. — *Cahiers de Neuilly*, avril.

— Munteano (B.). — Constantes humaines en littérature. L'éternel débat de la « raison » et du « cœur ». — [In] * Stil-und Formprobleme in der Literatur. — Heidelberg, 1959.

— Riffaterre (Michael). — C. R. de : *Dictionary of French literature*, ed. S. D. Braun (New York, 1958). — *MLN*, March.

Autobiographie. — Pascal (Roy). — Autobiography as an art form. — [In] * Stil-und Formprobleme in der Literatur. — Heidelberg, 1959.

Baroque. — O'Regan (M. J.). — The Fair Beggar, decline of a Baroque theme. — *MLR*, April.

Bibliophilie. Livre. — * Ville de Caen. Trésors de la Bibliothèque municipale. Imprimés et reliures. Avril 1960. Préface de J.-M. Louvel. Avant-propos de A. Masson. — Caen, Impr. caennaise, 1960.

Critique. — * Moreau (Pierre). — La Critique littéraire en France (Coll. A. Colin. N° 344). — A. Colin, 1960.

Édition. — Génin (M.-Th.). — A propos d'une loi nouvelle [loi du 11 mars 1957]. Auteurs et éditeurs. — *RDM*, 1er avril.

— Jost (François). — Une exposition de livres. Cinquante ans de littérature française dans le monde. — *RLC*, janvier-mars.

Enseignement. — L'enseignement du français. II. Programmes. Étude des textes. Lecture, théâtre, poésie. Rédaction. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 20 mars.

— Antoine (Gérald). — Comment l'étude de la langue doit-elle aider à comprendre un texte ? — *Cahiers pédagogiques...*, 20 mars.

— Bazin (R.). — Dangers et insuffisance de l'explication de texte. — *Cahiers pédagogiques...*, 20 mars.

— Delaisement (G.). — Formation littéraire et culture générale des scientifiques. — *Technique. Art. Science*, février.

— Fuzellier (E.). — Le cinéma, moyen, matière et méthode d'enseignement. — *Technique. Art. Science*, mai.

— Marquet (Pierre-Bernard). — Examen critique des programmes de littérature. — *Cahiers pédagogiques...*, 20 mars.

— Nathan (Jacques). — Les professeurs de lettres et le mensonge. — *Cahiers pédagogiques...*, 20 mars.

— Parent (Monique). — Les nouvelles méthodes de l'étude des textes et l'exercice scolaire d'explication. — *Cahiers pédagogiques...*, 20 mars.

— Pons (R.). — Du commentaire de texte. — *IL*, mai-juin.

Langue. — Delannoy (Jean). — Le français langue vivante. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 20 mars.

— Glatigny (Michel). — Doit-on s'en tenir au vocabulaire d'hier ? — *Cahiers pédagogiques...*, 20 mars.

— Lagarrigue (Jean). — Provincialismes et langage familier. — *Cahiers pédagogiques...*, 20 mars.

— Pohl (Jacques). — L'évolution de la langue et l'enseignement. Notre attitude devant l'évolution de la langue. — *Cahiers pédagogiques...*, 20 mars.

Littérature belge. — * Bertelson (Lionel). — Dictionnaire des journalistes-écrivains de Belgique. — Bruxelles, Association générale de la presse belge, 1960.

Littérature canadienne-française. — * Tougas (Gérard). — Histoire de la littérature canadienne-française. — Presses Universitaires, 1960.

Littérature comparée. — Pichois (Claude). — État de l'enseignement de la littérature comparée en France, 1959-1960. — *RLC*, janvier-mars.

Littérature d'outre-mer. — Vally (Georges). — Une pléiade d'écrivains et de poètes [La Martinique dans les lettres françaises]. — *La Revue française*, avril.

Littératures régionales. — Guichard (P.). — Les influences intellectuelles. L'Ain, trait d'union entre la Savoie et la France. — *Visages de l'Ain*, janvier-mars.

Mélanges. — * Lugli (Vittorio). — Bovary italiane e altri saggi [Flaubert, Feydeau, Taine, Fromentin, Moréas, etc.] — (Aretusa. Collezione di letteratura... N° 10). — Caltanissetta-Roma, S. Sciascia Editore, 1959.

— * Spitzer (Leo). — Romanische Literaturstudien. 1936-1956. — Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1959.

— * Stil-und Formprobleme in der Literatur. Vorträge des VII. Kongresses der Internationalen Vereinigung für moderne Sprachen und Literaturen in Heidelberg. Herausgegeben im Auftrag der F. I. L. L. M. von Paul Böckmann. — Heidelberg, Carl Winter, Universitätsverlag, 1959.

Nécrologies. — Boyer (Ferdinand). — Henri Martineau (1882-1958). — *Revue des études italiennes*, octobre-décembre 1958.

Poésie. — * Pohl (J.). — Métier de poète : initiation à la poétique française. — Namur, Wesmaël-Charlier, 1959.

— Germain (Gabriel). — Condition du poète, condition de l'homme. — *TR*, juin.

— Mas (Raoul). — Remarques sur le rythme dans l'alexandrin. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 20 mars.

— Riffaterre (Michael). — Poétique et poésie de Diderot à Baudelaire [C. R. de : M. Gilman, *The idea of poetry*, Cambridge, 1958]. — *RR*, April.

— Zaleski (Z. L.). — La vie comparée de deux formes : le sonnet et le rondeau. — [In] * Stil-und Formprobleme in der Literatur. — Heidelberg, 1959.

Roman. — Allott (Miriam). — The French novel scrutinised. [C. R. de : M. Turnell, *The art of French fiction* (London, 1959)]. — *Essays in criticism*, April.

— Franzen (Erich). — Tradition und Experiment im französischen Roman. — Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung Darmstadt, *Jahrbuch*, 1959.

— Lesort (Paul-André). — Le lecteur de roman. — *Esprit*, avril.

— Spens (Willy de). — Le roman de guerre et ses personnages [depuis 1880]. — *Écrits de Paris*, avril.

Stylistique. — Marouzeau (J.). — Nature, degrés et qualité de l'expression stylistique. — [In] * Stil-und Formprobleme in der Literatur. — Heidelberg, 1959.

— Weinberg (Bernard). — Les rapports entre l'histoire littéraire et l'analyse formelle. — [In] * Stil-und Formprobleme....

Théâtre. — * Van Tieghem (Philippe). — Les grands acteurs contemporains, 1900-1960 (Coll. « Que sais-je ? ». N° 887). — Presses Universitaires, 1960.

— * Van Tieghem (Ph.). — Les grands comédiens, 1400-1900 (Coll. « Que sais-je ? ». N° 879). — Presses Universitaires, 1960.

— * Van Tieghem (Ph.). — Technique du théâtre (Coll. « Que sais-je ? ». N° 859). — Presses Universitaires, 1960.

— Laroche (Dr Léon). — Le théâtre à Mâcon aux XVIIe et XVIIIe siècles. — *Annales de l'Académie de Mâcon*, 1956-1957 [1959].

— Toupin (Paul). — Théâtre et langue [discours de réception à l'Académie canadienne-française, 7 mai 1959]. — *Nation nouvelle*, juin-juillet 1959.

Thèmes littéraires. — * Milner (Max). — Le Diable dans la littérature française. De Cazotte à Baudelaire. 1772-1861. — J. Corti, 1960, 2 vol.

XVe SIÈCLE

Divers. — Bouly de Lesdain (Anne-Marie) et Brayer (Édith). — Recueils manuscrits de sermons en prose française du Moyen Age dont la photographie existe à l'Institut de recherche et d'histoire des textes. — *Bulletin d'information de l'Institut de recherche et d'histoire des textes*, n° 8, 1959 [1960].

Gerson (J.). — Brunelli (Giuseppe Antonio). — La *Science de bien mourir* de J. G. — *SF*, gennaio-aprile.

— Combes (André). — La consolation de la théologie d'après G. — *La Pensée catholique*, n° 65.

— Liebermann (Max). — Chronologie gersonienne (*suite*). VIII. G. et d'Ailly (III). — *Romania*, n° 1.

XVIe SIÈCLE

Divers. — * Bourguet (Pierre). — Huguenots, le sobriquet mystérieux (Coll. « Les Bergers et les Mages »). — Paris, 47, rue de Clichy, 1959.

— Pinette (G. L.). — Freedom in Huguenot doctrine. — *Archiv für Reformationsgeschichte*, 1959, H. 2.

— Françon (Marcel). — Le « monstre ignorance » au XVIe siècle. — *SF*, gennaio-aprile.

— Stackelberg (Jürgen v.). — Renaissance. — « Wiedergeburt » oder « Wiederwuchs » ? Zur Kritik an Jost Triers Aufsatz über die *Vorgeschichte des Renaissancebegriffs* [III... Französisch *renaître* und *renaissance* ...]. — *BHR*, fasc. 2.

Bibliophilie. Livre. — * Bolchert (Paul). — Catalogue de la bibliothèque du Consistoire de l'Église de la Confession d'Augsbourg à Colmar. 3e partie : livres du XVIe siècle. — Colmar, Librairie H. Kopp, 1960.

— * Desgraves (Louis). — L'Imprimerie à La Rochelle. 2. Les Haultin. 1571-1623 (Travaux d'Humanisme et Renaissance. XXXIV **). — Genève, E. Droz, 1960.

— * Droz (Eugénie). — L'Imprimerie à La Rochelle. I. Barthélemy Berton. 1563-1573 (Travaux d'Humanisme et Renaissance. XXXIV *). — Genève, E. Droz, 1960.

— Droz (E.). — L'imprimeur de l'*Histoire ecclésiastique*, 1580 [Jean de Laon]. — *BHR*, fasc. 2.

— Vial (Jean). — Note sur les premières impressions nivernaises. — *Gutenberg-Jahrbuch*, 1959.

Langue. — * Huguet (Edmond). — Dictionnaire de la langue française du XVIe siècle. Fasc. 47-48 : Obsèque-Paroir 1. — M. Didier, 1960.

Théâtre. — Purkis (Helen M. C.). — Chœurs chantés ou parlés dans la tragédie française au XVIe siècle ? — *BHR*, fasc. 2.

Aubigné (A. d'). — Bailbé (Jacques). — Lucain et A. — *BHR*, fasc. 2.

Bèze (Th. de). — Dufour (A.). — Une œuvre inconnue de B. ? — *BHR*, fasc. 2.

Bodin (J.). — La Garanderie (P. de). — L'humanisme politique de J. B. et son actualité. — *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Angers*, 1959.

Chassignet (J.-B.). — Balmas (E.). — J. C., poeta della « mollesse ». — *Il Verri*, n. 6, dicembre 1959.

Des Autelz (G.). — Voir : *Pontus de Tyard.*

Desportes (Ph.). — Emerson Creore (A.). — C. R. de : Ph. D., *Les Amours de Diane*. Éd.... Victor E. Graham (Genève-Paris, 1959, 2 vol.). — *Renaissance News*, Summer.

— Graham (Victor E.). — Quelques vues sur D. — *RHLF*, janvier-mars.

Du Bartas. — Steadman (J. M.). — The Bee-similes of Du B. and Virgil : a study in literary imitation. — [In] * Romanica. Festschrift für G. Rohlfs. — Halle, Max Niemeyer Verlag, 1958.

Du Bellay (J.). — Garçon (Maurice). — Du B. en Anjou. — *NL*, 30 juin.

— Jolliffe (J. W.). — Du B.'s *Hymne chrestien*. — Frédéric Morel and the Works of Du B. — *BHR*, fasc. 2.

Du Perron (J.). — Balmas (E.). — Jacques Davy Du P. poeta dell' età barocca. — *Culture française* [Bari], 1959, n° 3.

Érasme. — Mehl (Oskar Joh.). — Erasmus' Streitschrift gegen Luther : Hyperaspistes. — *Zeitschrift für Religions-und Geistesgeschichte*, H. 2.

Le Blond (J.). — Hallowell (Robert H.). — Jean Le B.'s defense of the French language (1549). — *RR*, April.

Marguerite de Navarre. — Davis (Natalie Zemon). — The good name of Martin Ponthus. — *BHR*, fasc. 2.

Montaigne. — Cross (Gustav). — Marston, Montaigne and morality : *The Dutch courtezan* reconsidered. — *ELH*, March.

— Feytaud (Jacques de). — Le danger des parenthèses. — *BAM*, n° 13, janvier-mars.

— Frescaroli (Antonio). — Gli studi montaigniani in questi ultimi cinquant' anni. — *Aevum*, luglio-agosto 1959.

— Lafon (Ch.) et Saint-Martin (J.). — Iconographie de M. — *BAM*, n° 14, avril-juin.

— Michel (Pierre). — Le *Journal de voyage*, « arrière-boutique » des *Essais*. — *BAM*, n° 13.

— Petit (Léon). — Descartes en Italie sur les pas de M. — *BAM*, n° 13.

— Petit (Léon). — Si M. avait connu Jean Pidoux, le découvreur des eaux de Pougues. — *BAM*, n° 13.

— Rat (Maurice). — M. et Michelet. — *BAM*, n° 13.

— Voir : *Rabelais.*

Peletier du Mans (J.). — Hutton (James). — The « lost » *Cohortatio pacificatoria* of J. P. du M. — *BHR*, fasc. 2.

Postel (G.). — Secret (F.). — Notes sur G. P. VII. G. P. et Sébastien Munster. — VIII. P. et Théodore Bibliander. — IX. Erasmus Oswald Schreckenfuchs. — X. P. censeur des livres hébreux à Venise. — XI. P. et Francesco Giorgi. — XII. La fortune de la traduction du *Zohar* sur la Genèse par P. — XIII. Un projet de G. P. avec Antoine Vincent. — XIV. *Il Bottaio* de P. — *BHR*, fasc. 2.

Pontus de Tyard. — Young (Margaret L. M.). — Des Autelz and the *Discours philosophiques* of P. de T. — *BHR*, fasc. 2.

Rabelais. — Curnier (Pierre). — Autour de l'Abbaye de Thélème. — *IL*, mai-juin.

— Eskin (Stanley G.). — Hedonism and the concept of nature : the work of R. and Montaigne in the context of Western literature [Thèse Columbia University, 1959]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, n° 10.

— Pons (Roger). — Documentation pédagogique. Explication française. R. : Hymne de la paternité. — *IL*, mars-avril.

— Saulnier (V.-L.). — Hommes pétrifiés et pierres vives (autour d'une formule de Panurge). — *BHR*, fasc. 2.

— Saulnier (V.-L.). — Pantagruel et sa famille de mots. — *IL*, mars-avril.

Ramus (P.). — Voir : *Descartes*.

Ronsard (P. de). — * P. de R. — Œuvres complètes. XVII. 3e partie. Les Œuvres, t. II-VII (1578). Édition critique par Paul Laumonier, revue et complétée par I. Silver et R. Lebègue (Société des textes français modernes). — M. Didier, 1960.

— Lebègue (Raymond). — Un thème ovidien traité par le Primatice et par R. — *Gazette des Beaux-arts*, mai-juin.

— Varela (Nélida). — Sur une page de R. — *Lenguas vivas* (Buenos Aires), nos 5-6, noviembre de 1959.

XVIIe SIÈCLE

Divers. — * Gaillard de Champris (H.). — Les Écrivains classiques [mis au point par H. Berthaut et Jean Calvet]. — (Histoire de la littérature française). — Del Duca, 1960.

— * Documents du Minutier central concernant l'histoire littéraire (1650-1700), analysés par Madeleine Jurgens et Marie-Antoinette Fleury, sous la direction de Jacques Monicat et Jean Mesnard. Préface de Jean Pommier. — Presses Universitaires, 1960.

— Blet (Pierre), S. J. — Jésuites gallicans au XVIIe siècle ? A propos de l'ouvrage du P. Guitton sur le P. de La Chaize. — *Archivum historicum Societatis Jesu*, janvier-juin.

Jansénisme. — * Taveneaux (René). — Le jansénisme en Lorraine, 1640-1789 (« Bibliothèque de la Société d'histoire ecclésiastique de la France »). — J. Vrin, 1960.

— Décarreaux (Jean). — Les débuts héroïques du Port-Royal des saints. — *RDM*, 15 avril.

— Orcibal (Jean). — De *Port-Royal* au *Cardinal d'Espagne*. — *TR*, avril.

Roman. — Bar (F.). — Le roman réaliste en France au XVII^e siècle : problèmes de style [Ch. Sorel, Scarron, Furetière]. — [In] * Stil-und Formprobleme in der Literatur. — Heidelberg, 1959.

— Green (F. C.). — Some observations on technique and form in the French 17th and 18th century novel. — [In] * Stil-und Formprobleme....

Bayle (P.). — * Popkin (R. H.). — P. B.'s place in 17th century. — Amsterdam, Elsevier Publishing Cy, (s. d.) [Signalé dans *XVII^e siècle*, octobre-décembre 1959, p. 356].

— Labrousse (Élisabeth R.). — A propos de l'Iconographie de P. B. [complète l'article du recueil : *P. B., le philosophe de Rotterdam*, Amsterdam-Paris, 1959]. — *XVII^e siècle*, n° 45, 4^e trimestre 1959.

Bérulle (P. de). — * Œuvres complètes du cardinal de B. Reproduction photographique de l'éd. *princeps* (1644), enrichie des références aux colonnes de l'éd. Migne et d'une brève concordance des deux éditions. — Montsoult (Seine-et-Oise), villa Béthanie, 1960, 2 vol.

— Cochois (Paul). — B., initiateur mystique : les vœux de servitude [position de thèse]. — [In] * École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses. Annuaire 1959-1960 [1960].

Bossuet (J.-B.). — Hermans (Francis). — M^me Guyon et B. — *RGB*, juin.

— Meyer (A.). — B. et Voltaire historiens. — *Bulletin de la Société des professeurs d'histoire et de géographie*, avril.

Camus (J.-P.). — Dagens (Jean). — L'idéal littéraire de l'humanisme dévot d'après les écrits de J.-P. C. — [In] * Stil-und Formprobleme in der Literatur. — Heidelberg, 1959.

Chapelain (J.). — Jouvelier (Pierre). — Un point d'histoire littéraire johannique. A propos d'une traduction latine de *La Pucelle* de Chapelain. — *La Science historique*, décembre 1959. [Chroniques johanniques, 2.]

Corneille (P.). — Haley (Sister Marie Philip). — *Polyeucte* and the *De Imitatione Christi*. — *PMLA*, June.

— Nelson (Robert J.). — The dénouement of *Le Cid*. — *FS*, April.

Corneille (Th.). — * Th. C. — *Le Berger extravagant*, pastorale burlesque (1653). Édition critique présentée par Francis Bar (« Textes littéraires français ». N° 90). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1960.

Cyrano de Bergerac. — Erba (Luciano). — L'incidencia della magia nell' opera di C. de B. — [In] * Contributi del Seminario di filologia moderna. Serie francese. Vol. I. — Milano, Società editrice « Vita e pensiero », 1959.

Descartes. — * D. — *Meditationes de prima philosophia.* Méditations philosophiques. Texte latin et traduction du duc de Luynes. Introduction et notes par G. Rodis-Lewis. Nouvelle éd. (« Bibliothèque des textes philosophiques »). — J. Vrin, 1960.

— * D. — *Regulae ad directionem ingenii.* Texte de l'édition Adam et Tannery. Notice par H. Gouhier (« Bibliothèque des textes philosophiques »). — J. Vrin, 1959.

— * Belaval (Yvon). — Leibniz, critique de Descartes (« Bibliothèque des idées »). — Gallimard, 1960.

— * Vuillemin (Jules). — Mathématiques et métaphysique chez D. — (Coll. « Épithémée »). — Presses Universitaires, 1960.

— Augst (Paul-Marie-Bertrand). — The development of mechanism in D.'s psychology [Thèse University of Colorado, 1959]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, n° 10.

— D'Orsi (Domenico). — Il tramonto della filosofia moderna, ossia verso la « quarta età ». Prima puntata : Renato Cartesio (I). — *Sophia*, aprile-giugno.

— Sebba (Gregor). — Some open problems in D. research. — *MLN*, March.

— Thiébaut (Marcel). — Descartes masqué ? — *RP*, avril.

— Zardoni (Sac. Prof. Serafino). — L'illustrazione cartesiana del mistero eucaristico. — *Euntes Docete*, 1959, n° 3.

— Voir : *Montaigne.*

Desmarets de S^t^ Sorlin. — Gaston Hall (H.). — Racine, D. de S^t^ S., and the « Querelle des *Imaginaires* ». — *MLR*, April.

Fénelon. — Klemperer (Victor). — F. [en allemand]. — *Lódzkie towarzystwo naukowe.... Zagadnienia rodzajów literackich* (Les problèmes des genres littéraires), 1959, fasc. 1.

— Whitcomb Hess (M.). — F. the Dauphin's tutor. — *CR*, April.

François de Sales (S^t^). — Levy (Anthoni). — S^t^ Francis of S. — *The Month*, June.

— Mor (Antonio). — F. de S. e il Barocco. — *SF*, gennaio-aprile.

— Perron (François). — S^t^ F. de S. [évêque d'Annecy, 1602-1622]. L'épiscopat dans la famille de Sales, 1622-1661. — *Annesci*, n° 7, 1959.

— Robert d'Apprieu (frère), o. f. m. Cap. — S^t^ F. de S. et les Capucins. — *Annales salésiennes*, mars-avril.

— S^t^ F. de S. et S^t^ Vincent de Paul [recueil de documents établi par les moniales de la Visitation d'Annecy]. — *Prêtres de S^t^ François de Sales*, juin.

Gassendi (P.). — * Berr (Henri). — Du scepticisme de G. (« Centre international de synthèse »). — A. Michel, 1960.

La Fayette (M^me^ de). — * Köhler (Erich). — M^me^ de La F^s^ *La Princesse de Clèves*. Studien zur Form der klassischen Romans (Hamburger Romanistische Studien. Reihe A. Bd. 43). — Hamburg, Cram, De Gruyter et C^o^, 1959.

— Chadourne (Marc). — Isabelle ou le *Journal amoureux d'Espagne* [propose d'attribuer le roman à M^me^ de La Fayette]. — *TR*, juin.

— Letonnelier (Gaston). — *La Princesse de Clèves* et le Dauphiné. — *Petite revue des bibliophiles dauphinois*, 1951-1958 [1959].

La Fontaine (J. de). — Couton (G.). — La leçon politique d'une fable [« Les Animaux malades de la peste »]. — *IL*, mars-avril.

— Bissondoyal (B.). — La F.'s debt to the East. — *CR*, February 1959.

La Rochefoucauld. — Butrick (May Wendelene). — The concept of love in the *Maxims* of La R. [Thèse State University of Iowa, 1959]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, n° 10.

Malebranche. — Moreau (Joseph). — Saint Augustin et M. — [In] * La Philosophie et ses problèmes. Recueil d'études de doctrine et d'histoire offert à Mgr. R. Jolivet. — Lyon-Paris, Vitte, 1960.

— Robinet (André). — Ouvrages ayant appartenu à Malebranche recueillis par Montesquieu. — *Revue historique de Bordeaux*, octobre-décembre 1959.

— Verga (Leonardo). — Di un ritorno a M. L'edizione completa delle sue

opere e alcuni studi recenti sul suo pensiero. — *Rivista di filosofia neo-scolastica*, settembre-dicembre 1959.

Molière. — * M. — *Dom Juan*, ou le Festin de pierre. Introduction et notes par Guy Leclerc (« Les Classiques du peuple »). — Éditions sociales, 1960.
— * Descotes (Maurice). — Les grands rôles du théâtre de M. — Presses Universitaires, 1960.
— Courville (Luce). — M. à Nantes. — *La Revue du Bas-Poitou*, mars-avril.
— Hubert (J. D.). — Theme and structure in *L'Avare*. — *PMLA*, March.
— Joulé (Claude). — Les mises en scène contemporaines du *Dom Juan* de M. — *Technique. Art. Science*, juin.

Nicole (P.). — James (E. D.). — The political and social theory of Pierre N. — *FS*, April.

Pascal (B.). — Billy (André). — Un libre penseur pascalien [Zacharie Tourneur]. — *FL*, 11 juin.
— Doucet (J.), S. J. — Textes arrangés de P. Introduction : P. dialoguiste. — *Les Études classiques*, avril.
— Le Guern (Michel). — Autour des *Pensées* de P. — *RDM*, 1er avril.

Racine (J.). — * J. R. — *Andromaque...* présentée par Yves Brunsvick et Paul Ginestier, accompagnée d'une étude de Ch. Bruneau sur la langue de Racine (« Les Classiques de la civilisation française »). — M. Didier, 1958.
— Barthes (Roland). — Histoire et littérature : à propos de R. — *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations*, mai-juin.
— Dubu (Jean). — L'enregistrement des privilèges des pièces de R. — [In] * Jeunesse de Racine, 1959.
— Gillo (Paulette). — Pour comprendre R. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 20 mars.
— Lugli (Vittorio). — R. n'est pas interdit aux Italiens. — [In] * Jeunesse de Racine (La Ferté-Milon), 1959.
— Mersch (E.). — C. R. de : R. Jasinski, *Vers le vrai Racine* (P., 1958). — [In] * Jeunesse de Racine, 1959.
— Novák (Otakar). — Le vrai R. [sur les travaux de R. Picard et R. Jasinski]. — *Philologica Pragensia*, n° 1.
— Picard (Raymond). — Note sur tragédie et plastique [Racine]. — *Gazette des Beaux-arts*, avril.
— Pommier (Jean). — A propos de *Phèdre* [lettre au directeur du *MF*, 2 février 1960]. — *MF*, mai.
— Roy (Donald). — La mise en scène des pièces de R. — [In] * Jeunesse de Racine, 1959.
— Voir : *Desmarets de Saint-Sorlin.*

Retz (Card[l] de). — Mortier (Roland). — Le style du cardinal de R. — [In] * Stil-und Formprobleme in der Literatur. — Heidelberg, 1959.

Scarron (P.). — * Cadorel (R.). — S. et la nouvelle espagnole dans le *Roman comique*. — Aix-en-Provence, La Pensée universitaire, 1960.

Sévigné (Mme de). — Arsenault (Philip Elwyn). — The literary opinions of Mme de S. [Thèse Princeton University, 1959]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, n° 10.

Tallemant des Réaux. — * T. des R. — Historiettes. Tome Ier. Texte intégral établi et annoté par Antoine Adam avec la collaboration de Mlle G. Delassault Bibliotq(« èque de la Pléiade »). — Gallimard, 1960.

Vincent de Paul (S^t^). — Combaluzier (F.). — Lettre de S^t^ V. de P. (début d'octobre 1656) à Marie-Antoinette Bridoul, abbesse des Brigittines d'Arras. — *Annales de la Congrégation de la Mission*, 1959, n^os^ 493-494.

— Diebold (Étienne). — S^t^ V. de P. Sa nomination à la cure de Tilh (diocèse de Dax) en 1600. — *Annales... de la Mission*, 1959, n^os^ 493-494.

— Voir : *François de Sales (S^t^)*.

XVIII^e^ SIÈCLE

Divers. — * Appolis (E.). — Entre jansénistes et zelanti. Le « tiers parti » catholique au XVIII^e^ siècle. — A. et J. Picard, 1960.

— * Mauzi (R.). — L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e^ siècle. — A. Colin, 1960.

— * Dictionnaire des lettres françaises. XVIII^e^ siècle. Publié sous la direction du cardinal Georges Grente. Tome I. A.-K. — Tome II. L.-Z. — A. Fayard, 1960.

— * Société française de littérature comparée. Actes du 3^e^ congrès national, Dijon, 1^er^-3 juin 1959. La France, la Bourgogne et la Suisse au XVIII^e^ siècle (« Études de littérature étrangère et comparée ». 40). — Didier, 1960.

— Bouchard (Marcel). — La vie littéraire à Dijon au XVIII^e^ siècle. — [In] * La France, la Bourgogne et la Suisse...

— Howard (Alison K.). — Montesquieu, Voltaire and Rousseau in 18 th century Scotland ; a check list of editions and translations of their works published in Scotland before 1801. — *The Bibliotheck* (Glasgow), n° 2.

— Venturi (Franco). — Despotismo orientale [au XVIII^e^ siècle]. — *Rivista storica italiana*, fasc. 1.

— Weil (Françoise). — Amitiés franco-genevoises pendant les années 1725-1755 [Jacob Vernet, Gabriel Cramer, etc.]. — [In] * La France, la Bourgogne et la Suisse...

Académies. — Cousin (Jean). — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon et ses relations extérieures au XVIII^e^ siècle. — [In] * La France, la Bourgogne et la Suisse...

— Cousin (Jean). — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon au XVIII^e^ siècle et son œuvre scientifique. — *Revue de l'histoire des sciences*, octobre-décembre 1959.

— Roddier (Henri). — Pour une histoire des Académies. — [In] * La France, la Bourgogne et la Suisse...

— Trénard (Louis). — L'Académie de Lyon et ses relations étrangères au XVIII^e^ siècle. — [In] * La France, la Bourgogne et la Suisse...

Bibliophilie. — Lecomte (Henry). — Un livre de prix de Jean de Caulet, évêque de Grenoble (1693-1771) [éd. Tite-Live, 1573, à Paris, chez Jean Macé, Bibl. Grenoble, A. 2201]. — *Petite revue des bibliophiles dauphinois*, 1951-1958 [1959].

Presse. — Holbrook (William C.). — An unnoticed periodical : *Le Vendangeur* (1749-1750). — *FR*, May.

Roman. — * Romanciers du XVIII^e^ siècle. Tome I^er^. Hamilton : Mémoires du comte de Gramont. — Le Sage : Le Diable boîteux. Gil Blas de Santillane. — Abbé Prévost : Histoire du chevalier des Grieux et de M. Lescaut. Textes établis, présentés et annotés par Etiemble (« Bibliothèque de la Pléiade »). — Gallimard, 1960.

— Lange (Victor). — Erzählformen im Roman des achtzehnten Jahrhun-

derts. — [In] * Stil-und Formprobleme in der Literatur. — Heidelberg, 1959.

Théâtre. — Ambrière (Francis). — Auteurs et comédiens pendant la Révolution française. — *Les Annales*, avril 1960.

Thèmes littéraires. — Jost (François). — Le thème de Guillaume Tell dans la littérature française du XVIIIe siècle. — [In] * La France, la Bourgogne et la Suisse au XVIIIe siècle. — Didier, 1960.

Voyages. — Voisine (J.). — Dijon étape du « Grand Tour ». — [In] * La France, la Bourgogne et la Suisse.... — Didier, 1960.

Alembert (d'). — Wachs (Morris). — A study of D'A.'s *Histoire des membres de l'Académie française* [Thèse University of Wisconsin, 1958]. — *Dissertation abstracts*, vol. XIX, 1959, n. 7.
— Voir : *Rousseau (J.-J.)*.

Beaumarchais (P. C. de). — Œuvres inédites de B., présentées par Gérard Bauër. — *FL*, 7 mai.

Boulainvilliers (H. de). — Herval (René). — Un historien normand oublié : Henri de B. (Saint-Saire-en-Bray, 1658-Paris, 1722). — *Études normandes*, 1er trimestre.

Bret (A.). — * Keys (A. C.). — Antoine B. (1717-1792). The career of an unsuccessful man of letters (Monograph. N° 4). — University of Auckland, 1959 [Voir C. R. de : Robert Shackleton, *AUMLA*, May].
— Keys (A. C.). — Bret, Douxménil and the *Mémoires* of Ninon de Lanclos. — [In] * Studies on Voltaire and the 18th century, vol. XII, 1960.

Brosses (Ch. de). — Chaubard (A.-H.). — Livres étrangers dans la bibliothèque du président de B. — [In] * La France, la Bourgogne et la Suisse... — Didier, 1960.

Buffon. — Delaunay (Albert). — Ce que B. ne savait pas. — *Plaisir de France*, mai.
— Fellows (Otis). — B. and Rousseau : aspects of a relationship. — *PMLA*, June.

Casanova (J.). — Huguet (Philippe). — La vérité sur C. — *GL* (La Gazette littéraire), 2-3 avril.
— Holloway (Owen). — C. : the perfect adventurer. — *The Listener*, 19th May.
— Juin (Hubert). — Un si étrange destin. — *MF*, avril.
— Rives Childs (J.). — Third supplement to Casanoviana. — *Casanova gleanings*, vol. III.
— C. as gambler. — *Casanova gleanings*, vol. III.
— Identification of certain proper names in C.'s *Memoirs*. — *Casanova gleanings*, vol. III.
— New light on C.'s activities in Florence, 1760. — *Casanova gleanings*, vol. III.
— Publication of C.'s original text of the *Memoirs*. — *Casanova gleanings*, vol. III.
— Was C. a negociator of false bills of exchange ? — *Casanova gleanings*, vol. III.

Choderlos de Laclos. — Brun (Max). — Contribution bibliographique à l'étude des éditions des *Liaisons dangereuses* portant le millésime 1782. — *BB*, 1958, nos 2-4.

— Hamon (P.). — L. et le Lycée des sciences et des arts de Grenoble [lettre de L., 3 septembre 1802, Bibl. Grenoble, fonds des archives du Lycée]. — *Petite revue des bibliophiles dauphinois*, 1951-1958 [1959].

— Pizzorusso (Arnaldo). — C. R. de : J.-L. Seylaz, « *Les Liaisons dangereuses* » *et la création romanesque chez L.* (Genève-Paris, 1958). — *RHLF*, janvier-mars.

Condorcet. — Hénon (M.). — C. et l'éducation. — *EN*, 12 mai.

Cottin (Mme). — Castel-Çagarriga (G.). — Le roman de Sophie C. (documents inédits). — *RDM*, 1er mai.

Diderot (D.). — Arndt (Richard T.). — Two states of a D. text. — *RR*, April.

— Mortier (Roland). — Un commentaire du *Neveu de Rameau* sous le Second Empire [par N. David, éd. de la « Bibliothèque nationale »]. — *RHLF*, janvier-mars.

— May (Gita). — D. et la *Présentation au Temple* de Giotto. — *MLN*, March.

— Proust (Jacques). — L'initiation artistique de D. — *Gazette des Beaux-arts*, avril.

— Seznec (Jean). — Le « Musée » de D. — *Gazette des Beaux-arts*, mai-juin.

— Un ami de D. [complément par Georges Roth] ; lettre inédite de D. à Guéneau de Montbeillard [5 février 1767 ; Madison, Bibl. universitaire du Wisconsin]. — *MF*, avril.

— Voir : *Grimm.*

Douxménil. — Voir : *Bret (A.).*

Encyclopédie. — Guyot (Charly). — Le visage de la Suisse dans l'E. de Diderot et d'Alembert. — [In]* La France, la Bourgogne et la Suisse.... — Didier, 1960.

— Wilson (Arthur A.). — Why did the political theory of the Encyclopedists not prevail ? — *French historical studies*, n. 3, Spring.

Galiani (l'abbé). — Venturi (Franco). — G. tra enciclopedisti e fisiocrati. — *Rivista storica italiana*, fasc. 1.

Grimm. — Heller (Lane Murch). — Diderot's friend Melchior G. [Thèse University of Wisconsin, 1958]. — *Dissertation abstracts*, vol. XIX, 1959, n. 7.

Haller (A. de). — Perrochon (Henri). — La poésie de H. en France. — [In] * La France, la Bourgogne et la Suisse.... — Didier, 1960.

Hamilton. — Engel (Claire-Éliane). — Le véritable chevalier de Gramont. — *RDM.*, 15 mai.

— Voir : *XVIIIe siècle. Divers* (Roman).

Helvétius. — Weil (Françoise). — Une lettre inédite d'H. [Bibl. municipale de Nantes]. — *SF*, gennaio-aprile.

La Mettrie. — * J. Offray de la M. — La M.'s *L'Homme machine* : a study in the origins of an idea. Critical ed. with introductory monograph and notes by Aram Vartanian. — Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1960.

Lavoisier. — Duveen (Denis I.) et Scheler (Lucien). — Des illustrations inédites pour les *Mémoires de chimie*, ouvrage posthume de L. — *Revue d'histoire des sciences*, octobre-décembre 1959.

Le Sage (R.). — Voir : *XVIII^e siècle. Divers.*

Mably. — Maffey (Aldo). — Intorno agli inediti del M. II. La lezione dei fatti antichi. — *SF*, gennaio-aprile.

Marivaux. — * Durry (Marie-Jeanne). — A propos de M. — Société d'édition d'enseignement supérieur, 1960.
— Schlötke-Schroeer (Charlotte). — M. und die Probleme der Marivaudage. — [In] * Stil-und Formprobleme in der Literatur. — Heidelberg, 1959.

Maupertuis. — Voir : *Voltaire.*

Mercier (S.). — Barroux (Robert). — Sébastien M., le promeneur qui ne sait où il va. — *MF*, avril.

Montesquieu. — Armandi (Gabriele). — M. e i Romani. — *Il Mondo*, 21 giugno.
— Voir : *XVIII^e siècle. Divers, Malebranche.*

Morellet (l'abbé). — Rat (Maurice). — Grammairiens et amateurs de beau langage : l'abbé M. — *Vie et langage*, avril.

Parny. — Lasserre (Henry). — P. ou la nostalgie des îles. — *L'École* (Classes du 1^er cycle. Enseignement littéraire), 14 mai.

Prévost (l'abbé). — * L'abbé P. — *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut.* Texte de l'édition de 1759. Édition établie par Claire-Éliane Engel et Max Brun. (Club des libraires de France. Livres de toujours. 45.) — Club des libraires de France, 1960.
— Voir : *XVIII^e siècle. Divers.*

Puget (le P.). — Brun (A.). — Le P. Puget [minime, 1671-1747] et son *Dictionnaire provençal.* — *Annales de la Faculté des lettres et sciences humaines d'Aix*, 1959.

Réaumur. — Torlais (D^r Jean). — Inventaire de la correspondance et des papiers de R. conservés aux Archives de l'Académie des sciences de Paris. — *Revue d'histoire des sciences*, octobre-décembre 1959.

Roland de la Platière. — Le Guin (Charles-A.). — R. de la P. and the universal language. — *MLR*, April.

Rousseau (J.-J.). — * J.-J. R. — *Les Rêveries du promeneur solitaire.* Édition illustrée. Texte établi, avec introduction, notes et relevé de variantes par Henri Roddier (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1960.
— Guastavigna (Giovanni). — Svuotamento pragmatico della filosofia religiosa del R. — *Humanitas* (Brescia), febbraio 1959.
— Pappas (John N.). — R. and D'Alembert. — *PMLA*, March.
— Raymond (Marcel). — J.-J. y connut le bonheur [en Savoie]. — *JG*, 26-27 mars.
— Voir : *XVIII^e siècle. Divers, Buffon.*

Sade (M^is de). — * M^is de S. — Mon arrestation du 26 août [1778], lettre inédite suivie des *Étrennes philosophiques.* [Note de Gilbert Lely.] Avec un double frontispice gravé au burin par Hans Bellmer (Le Cri de la fée. Vol. 3). — Paris, J. Hugues, 1959.

Saint-Martin (L.-Cl. de). — Amadou (Robert). — Au hameau d'Aulnay. La maison où mourut « le philosophe inconnu ». — *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*, janvier-mars.
— Amadou (Robert). — La mort du Philosophe inconnu. — *MF*, juin

Tencin (Mme de). — Derla (Luigi). — Saggio sui *Mémoires du comte de Comminges* di Claudine de Tencin. — [In] * Contributi del Seminario di filologia moderna. Serie francese. Vol. I. — Milano, Società editrice « Vita e pensiero », 1959. [Voir C., R. de Jean Seznec, *FS*, October.]

Volney. — Félix (H.). — Volney, un grand témoin de la Révolution et de l'Empire. — *Bulletin d'information de la Mission laïque française*, mai.

Voltaire. — * V.'s Correspondence, edited by Theodore Besterman. Vol. XXXIX-XL. Subject index to vols. I-XXXVIII, A-K, L-Z. — Genève, les Délices, Institut et Musée Voltaire, 1960.

— * V.'s Correspondence, edited by Th. Besterman. Vol. LII. April-August 1763. Letters 10 329-10 569. Vigilate fratres. — Vol. LIII. September-December 1763. Letters 10 570-10 772. Traité sur la tolérance. — Vol. LIV. January-April 1764. Letters 10 773-11 011. Corneille concluded. — Genève, les Délices, Institut et Musée Voltaire, 1960.

— Besterman (Th.). — The Terra-cotta statue of V. made by Houdon for Beaumarchais. — [In] * Studies on Voltaire and the 18th century, vol. XII, 1960.

— Besterman (Th.). — Une iconographie des œuvres de V. — *Musées de Genève*, mai.

— Besterman (Th.). — V.'s directives to the actors in *Irène*. — [In] * Studies on V., vol. XII.

— Chenais (Margaret). — New light on the publication of the *Pucelle*. — [In] * Studies on V., vol. XII.

— Derla (Luigi). — Due lettere inedite del cardinal Querini a V. [Civica Biblioteca Queriniana di Brescia]. — *SF*, gennaio-aprile.

— Giarrizzo (Giuseppe). — V. storico [Cf. travaux de J. H. Brumfitt et F. Diaz]. — *Nuova Rivista storica*, settembre-dicembre 1959.

— Hébert de la Rousselière (Dr). — Histoire d'une statue de V. [par Pigalle]. Suivi d'une note de Gonzague du Peloux de Praron. — *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Angers*, 1959.

— Schilz (Raymond). — Lumières nouvelles sur la querelle de Maupertuis et de V. — *Petite revue des bibliophiles dauphinois*, 1951-1958 [1959].

— Vercruysse (Jérôme). — Quelques vers inédits de V. [Bruxelles, coll. comte de Lannoit]. — [In] * Studies on V., vol. XII.

— Weil (Françoise). — A propos du « portrait » anonyme de V. — [In] * Studies on V., vol. XII.

— V.'s Correspondence. Additions VI, edited by Besterman. — [In] * Studies on V., vol. XII.

— Voir : *XVIIIe siècle. Divers, Bossuet (J.-B.).*

XIXe SIÈCLE

Divers. — Cesare (Raffaele de). — La cultura francese in Italia nella prima metà del XIX secolo. — Università cattolica del Sacro Cuore. *Annuario* per l'anno accademico 1957-1958-1959. — Milano, 1960.

— Françon (Marcel). — Note sur le concours d'éloquence (1828) organisé par l'Académie Française. — *FR*, May.

— Houth (Émile). — Note sur trois fonds d'archives privées du département du Gers [1° Archives du comte d'Autras. — 2° Collection de Carsalade du Pont. — 3° Papiers de la famille Granier de Cassagnac : Bernard, Paul et Paul-Julien de C.]. — *Bulletin philologique et historique (jusqu'à 1715) du Comité des travaux historiques*, 1958 [1959].

— Maupoint (Marcel). — Les poètes du cimetière Montparnasse [les

poètes du XIXe siècle ; R. Desnos, L.-P. Fargue, V. Muselli]. — *Annuaire...* de la Société historique du XIVe arrt de Paris, 1960.

— Mellot (Jean). — Ozanam, Mistral, Lamartine et le baccalauréat. — *Les Humanités*, Classes de lettres (sections modernes), juin.

— Ogès (Louis). — Une « couronne poétique » devait célébrer les mérites de La Tour d'Auvergne à l'occasion de l'inauguration de sa statue à Carhaix, 1841 [V. Hugo, Brizeux, Jasmin, Reboul, H. Violeau]. — *Cahiers de l'Iroise*, avril-juin.

— Standring (Enid Mary). — The Englishwoman in French fiction, 1870-1914 [Thèse New York University, 1957]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, nº 9.

Édition. — Salin (Nicole). — Prélude à un art publicitaire. L'affiche de librairie au XIXe siècle [mémoire]. — [In] * Positions des thèses et des mémoires des élèves de l'École du Louvre, 1953-1959 [1959]. — École du Louvre, 1959.

Romantisme. — Armengaud (A.). — L'histoire devant le romantisme. — *Bulletin de la Société des professeurs d'histoire et de géographie*, avril.

— Moreau (Pierre). — La mode du voyage en Suisse au temps du romantisme. — [In] * La France, la Bourgogne et la Suisse au XVIIIe siècle. — Didier, 1960.

— Müller (Armand). — Les poètes romantiques et le problème religieux. — *Pédagogie*, mai.

— Nurmi (Martin K.), ed. — The Romantic movement : a selective and critical bibliography for the year 1959 [French, by Giovanni Gullace]. — *Philological Quarterly*, April.

— Villemot (H.). — Dijon au temps du romantisme. Ernest Havet et le salon de Joliet. — *Annales de Bourgogne*, octobre-décembre 1959.

Symbolisme. — * Décaudin (Michel). — La crise des valeurs symbolistes. Vingt ans de poésie française, 1895-1914 (Coll. « Universitas »). — Toulouse, Éd. Privat, 1960. [Voir : Noël Richard, Le symbolisme est-il mort ? *La Croix*, 24-25 avril.]

Allart (H.). — Decreus (Juliette). — H. A. de Meritens. Opinions et portraits. — *Le Bayou*, nº 80, hiver 1960.

Amiel (H.-F.). — Bouvier (Auguste). — H.-F. A. à Heidelberg. — [In] * Festgabe für Eduard Berend. — Weimar, H. Böhlau, 1959.

Aubanel (Th.). — Chabrol (Henri). — Un grand félibre : Th. A. — *EN*, 16 juin.

— Lafont (Robert). — Th. A., il y a cent ans.... — *LF*, 14-20 avril.

Balzac (H. de). — * H. de B. — *Le Père Goriot.* Édition illustrée. Introduction, notes et appendice critique par Pierre-Georges Castex (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1960.

— * Descaves (Pierre). — B., dramatiste. — Éditions de la Table ronde, 1960.

— * Ki Wist [Jack Henriquez]. — La genèse et les remaniements de *Le Curé de village*. — Bruxelles, l'auteur, 39, avenue de l'Émeraude, 1959.

— * Oliver (E. J.). — B. the European. — London, Sheed and Ward, 1959.

— Alexinsky (Grégoire) et Pierrot (Roger). — Un destin hors série. Caroline Sobanska, belle-sœur de B. — *Études balzaciennes*, nº 10, mars.

— Bardèche (Maurice). — Autour des *Études philosophiques*. — *L'Année balzacienne*, 1960.

— H. de B. — Billets inédits à des amis de jeunesse, commentés par Marcel Bouteron. — *L'Année balzacienne*, 1960.

— Castex (Pierre-Georges). — « Le jour inoubliable ». — *L'Année balzacienne*, 1960.

— Castex (P.-G.). — Scrupules et défaillances du réalisme balzacien. — *Études balzaciennes*, n° 10.

— Cesare (Raffaele de). — Un mese della vita di B. (gennaio 1836). — [In] * Contributi del Seminario di filologia moderna. Serie francese. Vol. I. — Milano, Società editrice « Vita e Pensiero », 1959.

— Citron (Pierre). — Situations balzaciennes avant B. — *L'Année balzacienne*, 1960.

— Conner (J. Wayne). — Épisode inconnu de l'Affaire Peytel (papiers retrouvés). — *L'Année balzacienne*, 1960.

— Conner (Wayne). — Précisions bibliographiques sur quelques ouvrages de B. — *Études balzaciennes*, n° 10.

— Courville (Georges). — B. en 1833 ou l'année d'*Eugénie Grandet*. — *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Angers*, 1959.

— Donnard (Jean-Hervé). — Qui est Nucingen ? — *L'Année balzacienne*, 1960.

— Ducourneau (Jean A.) et Pierrot (Roger). — Calendrier de la vie de B. *(suite)*, 1822-1825. — *Études balzaciennes*, n° 10.

— Ducourneau (J.-A.). et Pierrot (R.). — Calendrier de la vie de B., 1826-1828. — *L'Année balzacienne*, 1960.

— H. de B. — *Le Roi des Merciers*, pages inédites présentées par Madeleine Fargeaud. — *L'Année balzacienne*, 1960.

— Fargeaud (M.). — Les B. et les Vauquer. — *L'Année balzacienne*, 1960.

— Fonsny (Joseph). — Les dernières *Lettres à l'Étrangère*. — *Les Études classiques*, avril.

— Germain (François). — H. de B. — *L'Enfant maudit*. Esquisse d'une préhistoire. — *L'Année balzacienne*, 1960.

— Pages retrouvées de *L'Illustre Gaudissart*, commentées par Bernard Guyon. — *L'Année balzacienne*, 1960.

— Lorant (André). — Histoire de Lelio. — *L'Année balzacienne*, 1960.

— Lorant (A.). — La création d'un personnage balzacien : Wenceslas Steinbock. — *Études balzaciennes*, n° 10.

— Milner (Max). — Deux témoignages italiens sur B. [cf. *Il Risorgimento*, 1950 et aussi *RHLF*, octobre-décembre 1951, p. 513]. — *L'Année balzacienne*.

— Nimier (Roger). — B. 86-69. — *NRF*, mai.

— H. de B. — Lettres inédites sur la Révolution de 1848, présentées par Roger Pierrot. — *L'Année balzacienne*, 1960.

— Pommier (Jean). — Deux moments dans la genèse de *Louis Lambert*. — *L'Année balzacienne*, 1960.

— Prioult (Albert). — A l'ombre des presbytères, avec M^me^ Sophie Pannier, Horace de Saint-Aubin et François Coquille. — *L'Année balzacienne*, 1960.

— Regard (Maurice). — B. et Laurent-Jan. Lettres inédites. — *L'Année balzacienne*, 1960.

— Virolle (R.). — Explication de texte. Une page d'*Eugénie Grandet*. — *L'École*, 14 mai.

— B. à l'étranger [Ch. Gould : Angleterre ; R. Massant : Belgique ; J. Wayne Conner : États-Unis ; U. R. S. S., Chine populaire]. — *L'Année balzacienne*, 1960.

— Voir : *Colette*.

Barbey d'Aurevilly. — Traits d'esprit de B. d'A. — *Le Cerf-volant*, n° 30, avril.

Baudelaire (Ch.). — * B. Documents iconographiques. Préface de Claude Pichois. Commentaires de Cl. Pichois et François Ruchon (Coll. « Visages d'hommes célèbres »). — Paris-Genève, P. Cailler, 1960.

— Arnold (Paul). — Les « Paradis artificiels » de Ch. B. ou l'hymne à la volonté. — *Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, n° 1.

— Fongaro (Antoine). — C. R. de : P. J. Jouve, *Tombeau de B.* (Paris, 1958). — *SF*, gennaio-aprile.

— Fongaro (A.). — C. R. de : F. Porché, *B. et la Présidente* (Paris, 1959). — *SF*, gennaio-aprile.

— Ross Ridge (George). — Images of original sin in B.'s prose poems. — *Kentucky Foreign language Quarterly*, 1st quarter.

— Ruff (Marcel A.). — L'œil de B. — *L'Arc*, n° 10.

— Virolle (R.). — Explication de texte. B. : *La Vie antérieure*. — *L'École*, 28 mai.

— Voir : *Divers* (Thèmes littéraires).

Bautain (l'abbé). — Poupard (Paul). — La philosophie religieuse de l'abbé B. [position de thèse]. — [In] * École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses. — Annuaire 1959-1960 [1960].

Bloy (L.). — Frescaroli (Antonio). — Il senso della dolore e della povertà nell' opera di L. B. — *Vita e Pensiero*, maggio.

Borel (P.). — Lettres de la vie littéraire de Petrus B. [publiées et commentées par Jean Richer]. — *RSH*, avril-septembre.

Chateaubriand. — Levaillant (Maurice). — L'abbé Mugnier et C. — *RP*, mai.

— Redman (Harry), Jr. — Une lettre inédite de C. [à Béranger, 10 avril 1831]. — *RHLF*, janvier-mars.

Constant (B.). — Moreau (Pierre). — C. R. de : M. Levaillant, *Les amours de B. C.* (Paris, 1958). — *RHLF*, janvier-mars.

Corbière (T.). — * Sonnenfeld (Albert). — L'œuvre poétique de T. C. (Publications du département de langues romanes de l'Université de Princeton). — Princeton, New Jersey ; Paris, Presses Universitaires, 1960.

— Lindsay (Marshall). — The poetry of T. C. [Thèse Columbia University, 1959]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, n° 10.

Desbordes-Valmore (M.). — * Bibliothèque nationale. Marceline D.-V., 1786-1859, exposition... [22 décembre 1959-5 mars 1960. Catalogue par Roger Pierrot, Marie Cordroc'h et Edmond Pognon. Préface de Julien Cain]. — Paris, Bibliothèque nationale, 1959.

— M. D.-V. — Lettres inédites, publiées et commentées par Marie Cordroc'h et Roger Pierrot [à Caroline Branchu, à Inès Valmore, une lettre à Mme Récamier]. — *RSH*, avril-septembre.

— Vaillant (Annette). — Notre-Dame-des-Pleurs. — *Preuves*, avril.

Deschamps (E.). — Schmidt (Albert-Marie). — Émile D., miroir en débris. — *Les Lettres nouvelles*, mars-avril.

Dumas (A.), père. — Boyer (Ferdinand). — *Les Garibaldiens* d'A. D. : roman ou choses vues. — *SF*, gennaio-aprile.

Dumas (A.), fils. — Shapiro (Norman R.). — Daumier et D. fils : note sur une source possible. — *SF*, gennaio-aprile.

Duras (Mme de). — Rat (Maurice). — La jolie négresse Ourika fut, à sa façon, une victime de Jean-Jacques. — *FL*, 11 juin.

Flaubert (G.). — Bosquet (Gaston). — A propos de l'orthographe des Delamare. Quelques réflexions sur un entrefilet récent de M. Herval [cf. *A Fl*, nº 14, p. 52]. — *A Fl*, nº 16.

— Bosquet (G.). — G. F. metteur en scène de *Mademoiselle Aïssé* de Louis Bouilhet. — *A Fl*, nº 16.

— Cigada (Sergio). — Genesi e struttura tematica di Emma Bovary. — [In] * Contributi del Seminario di filologia moderna. Serie francese. Vol. I. — Milano, Società editrice « Vita e Pensiero », 1959.

— Cigada (Sergio). — La *Leggenda aurea* di Jacopo da Voragine e la *Tentation de saint Antoine* di F. — [In] * Contributi del Seminario di filologia moderna....

— Lambert (Pierre). — Le masque mortuaire de F. — *MF*, mai. [Voir aussi *NL*, 5 mai et *MF*, juin.]

— Maranini-Balconi (Lorenza). — *Novembre* de F. [réédition, dans la brochure : Visione e personaggio secondo F., Padova, Liviana Editrice, 1959, d'un article publié in *RLM*, luglio-settembre 1952 et traduit en français, *A Fl*, nº 7, 1955]. — *A Fl*, nº 16.

— Matignon (Renaud). — F. et la sensibilité moderne. — *Tel Quel*, nº 1, printemps.

— Piclin (G.-R.). — L'édition originale de *Madame Bovary*. — *A Fl*, nº 16.

— F. et les Goncourt. Extraits du *Journal* des G. *(suite)*, 1871-1876. — *AFl*, nº 16.

— Les ventes F. à la Salle Drouot. — *A Fl*, nº 16.

— Voir : *Divers* (Mélanges).

Fourier (Ch.). — Bowles (Robert C.). — The reaction of Ch. F. to the French Revolution. — *French historical studies*, n. 3, Spring.

— Zilberfarb (I. I.). — Historique de l'œuvre de Ch. F. [en russe, résumé français]. — [In] Annuaire d'études françaises, 1958. Recueil composé par le groupe d'études de l'histoire de France près l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S., Moscou, 1959.

Fromentin (E.). — Virolle (R.). — Explication de texte. F. : Dominique au phare. — *L'École*, 16 avril.

— Voir : *Divers* (Mélanges).

Gourmont (R. de). — Voir : *XXe siècle. Divers.*

Guérin (E. et M. de). — Le courrier de M. de Guérin : lettre de F. Fougeray à M. de G. [Ploërmel, 19 juin 1834]. — *L'Amitié guérinienne*, janvier-mars.

— Brijkoningen (Ferdinand Frans Joseph). — Temps et journal intime. Essai sur l'œuvre de M. de G. [extraits d'une thèse de lettres, Université de Leyde, 28 octobre 1959]. — *L'Amitié guérinienne*, janvier-mars.

— Constans (François). — M. Barrès et les G. du Cayla. — *Revue de l'Albigeois*, nº 3, 2e semestre 1959.

Guizot (Fr.). — Gerhard (D.). — G., Aug. Thierry und die Rolle des Tiers État in der französischen Geschichte. — *Historische Zeitschrift*, H. 2.

Hugo (V.). — Bertrand (J.-A.). — Charles Quint et V. H. — [In] * Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens (Spanische Forschungen der Görresgesellschaft). 14. Bd. — Münster, Aschendorff, 1959.

— Billy (André). — Le souvenir de Jacques Madeleine. Les obsèques de V. H. — *FL*, 25 juin.

— Escholier (Raymond). — Une visite à V. H. [le vicomte Walsh, *La Mode*, 15 mai 1845]. — *RDM*, 15 mai.

— Poyet (Claude). — V. H. et les images [Mémoire]. — [In] * Positions des thèses et des mémoires des élèves de l'École du Louvre (1953-1959). — Paris, École du Louvre, 1959.

— Deux lettres de V. H. à Paul Lacroix : P. Lacroix, Vigny, H. Une source probable du *Roi s'amuse*, publiées et commentées par Jean Richer. — *RSH*, avril-septembre.

— Venzac (Géraud). — Un héros des guerres de la Révolution et de l'Empire, commandant militaire du Cantal : le général Louis H., 1777-1853. — *Revue de la Haute-Auvergne*, octobre-décembre 1959 ; janvier-mars 1960.

— Zaborov (P. R.). — Les problèmes historiques et sociaux dans les premières œuvres dramatiques de V. H. [*Cromwell*] ; en russe, résumé français. — [In] Annuaires d'études françaises, 1958.... — Moscou, 1959.

— Voir *Legouvé (E.)*.

Huysmans (J.-K.). — Daniel-Rops. — Souvenirs d'un aîné. — *La Croix*, 22-23 mai.

— Une amitié de J.-K. H. Lettres inédites à Marie de Villermont (1897-1907), publiées et commentées par Joseph Daoust. — *RSH*, avril-septembre.

Jacquemont (V.). — * V. J. — Letters to Achille Chaper. Intimate sketches of life among Stendhal's coterie. With an introduction and notes by J. F. Marshall (« Memoirs of the American philosophical Society ». Vol. 50). — Philadelphia, The American Philosophical Society, 1960.

— Vallery-Radot (Pierre). — J. (1801-1832), grand naturaliste, grand voyageur, écrivain et médecin. — *La Presse médicale*, 19 mars.

Lacroix (P.). — Voir : *Hugo (V.)*.

Laforgue (J.). — Vial (Fernand). — L'inconscient métaphysique et ses premières expressions littéraires en France : J. L. — [In] * Stil-und Formprobleme in der Literatur. — Heidelberg, 1959.

Lamartine (A. de). — Copans (Simon). — L. et les États-Unis. — *Annales de l'Académie de Mâcon*, 1956-1957 [1959].

— Guyard (Marius-François). — La survivance du style et des formes classiques dans la poésie de L. — [In] * Stil-und Formprobleme in der Literatur. — Heidelberg, 1959.

— Voir : *Mistral (Fr.)*.

Lamennais (F. de). — Matheson (Thomas). — La Mennais et l'éducation au Bas-Canada. — *Revue d'histoire de l'Amérique française*, mars.

Lanson (G.). — * G. L., 1857-1934 [par André François-Poncet, Jean Pommier, Pierre Clarac]. — Paris, Société des Amis de l'École normale supérieure, 1958. [Voir C. R. de : Pierre Moreau, avec une lettre de G. L. à P. M., 16 juillet 1923, *RHLF*, janvier-mars.]

Le Braz (A.). — Souvenirs inédits d'A. Le B. sur S^{t} Servais [dictés à Charles Chassé, 1912]. — *Les Cahiers de l'Iroise*, avril-juin.

Legouvé (E.). — Un confrère de V. Hugo à l'Académie : Ernest L. Lettres inédites de H. et de L., publiées et commentées par David A. Griffiths. — *RSH*, avril-septembre.

Lemaître (J.). — Martino (Pierre). — J. L. à Alger [extrait de la *Revue africaine*, 1919]. — *Revue de la Méditerranée*, novembre-décembre 1959.

Lemonnier (C.). — Vanwelkenhuyzen (G.). — A propos des éditions d'*Un Mâle* de C. L. — *Le Livre et l'estampe*, n° 21.

Loti (P.). — Journal intime inédit de P. L., 1891 *(suite)*. — *Cahiers P. Loti*, n° 29, mars, n° 30, juin.

— Borgeaud (Henri-Pierre). — A l'Ile de Pâques *(suite)*. — *Cahiers P. L.*, n° 29.

— Colmant (Paul), S. J. — P. L., Douleur d'une mère [*Matelot*]. — *Les Études classiques*, juillet.

— Guéneau (Robert). — D'É. Faguet à M. André Billy (I). — *Cahiers P. L.*, n° 29.

— Mauny (R.). — P. L. au Sénégal. — *Notes africaines* (Dakar), n° 74, avril 1957.

— Pichard du Page (René). — La pensée et l'art de L. *(suite)*. — *Cahiers P. L.*, n° 29.

— Strem (George). — Un chercheur d'âme, P. L. — *La Revue de l'Université Laval*, mai, juin.

Maeterlinck (M.). — Bodart (Roger). — M. M. — *Annuaire de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1960.

Maine de Biran. — Peignot (Jérôme). — M. de B. le malheureux. — *MF*, avril.

Mallarmé (S.). — Austin (Lloyd James). — Two M. studies [G. Davies, *M. et le drame solaire*, P., 1959 ; L. Cellier, *M. ou la morte qui parle*, P., 1959]. — *RR*, April.

— Barthelme (Marilyn M.). — Formation et mise en œuvre de la pensée de M. sur le théâtre [résumé thèse doctorat Université de Paris, 1959]. — *AUP*, janvier-mars.

— Block (Haskell M.). — Dramatic values in M.'s *Hérodiade*. — [In] * Stil- und Formprobleme in der Literatur. — Heidelberg, 1959.

— Chisholm (A. R.). — M. : « Victorieusement fui le suicide beau... ». — *FS*, April.

— Fongaro (Antoine). — Note pour la bibliographie de M. en Italie. — *SF*, gennaio-aprile.

— Guiette (Robert). — Max Elskamp et S. M. — *MF*, juin.

— Jay Garbáty (Thomas). — An appraisal of Arthur Symons by Pater and M. [lettre de S. M., 12 janvier 1897, Princeton University Library]. — *Notes and Queries*, May.

— Mondor (Henri). — Léon Marc et M. [lettre de Léon M., 4 octobre 1862]. — *La Voix des poètes*, n° 1, juillet-septembre 1959.

— Rat (Maurice). — Oiseaux charmants, les rimes... S. M. — *Vie et langage*, juin.

— Wais (Kurt). — Le thème du naufrage : H. Melville, S. M. et quelques prédécesseurs allemands. — *Annales de la Faculté des lettres et sciences humaines d'Aix*, 1959.

Maupassant (G. de). — * G. de M. — Selected short stories. Ed. with an introduction by J. H. Matthews («Textes français classiques et modernes»). — London University Press, 1960.

— Allombert (Guy). — Variations cinématographiques sur des thèmes de M. [suivi de : Filmographie détaillée de G. de M.]. — *Image et son*, mars, avril, mai 1958.

— Cogny (Pierre). — G. de M. et la drogue. — *Les Cahiers de La Tour-Saint-Jacques*, n° 1.

— Senart (Guy). — G. de M. — *Livres et lectures*, avril.

Mérimée (P.). — * P. M. — Correspondance générale établie et annotée par Maurice Parturier. Tome XIII. 1866-1867. Nouvelle série. Tome VII. — Toulouse, Éd. Privat, 1960.

— Bowman (Frank Paul). — Narrator and myth in M.'s *Vénus d'Ille*. — *FR*, April.

— Ledoux (Albert). — Situation de M. — *Stendhal Club*, n° 7, 15 avril.

Michelet (J.). — * J. M. — Épisodes de la Révolution française. Choix des textes, introduction et notes par Henri Calvet. — Alpina, 1959.

— Coldagelli (Umberto). — Il Diario di M. — *Rivista storica italiana*, fasc. II, giugno.

— Saint-Denis (E. de). — Les souvenirs de Virgile dans le *Journal* de M. — *Les Études classiques*, juillet.

— Seznec (Jean). — M. à Oxford. Note sur une page du Journal. — *FS*, April.

— Voir : *Montaigne*.

Mistral (Fr.). — Aston (S. C.). — *Mirèio* devant la critique anglaise. — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Bonnel (Émile). — Notes sur le dernier chant de *Mireille*. — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Boulle (Pierre). — A propos de Mireille. — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Boutière (Jean). — Quelques documents relatifs à Mireille, Fr. M. et G. Sand. — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Del Monte. — La position de Mireille. — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Jouveau (René). — *Mirèio*, poème musical. — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Kukenheim Ezn (L.). — *Mireille* à Leyde. — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Mauron (Charles). — Mireille et son destin. — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Mauron (Marie). — La Méditerranée dans *Mireille*. — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Mejean (René). — Popularité de *Mireille* : M. et le cinéma. — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Michaelson (Karl). — Le renouveau provençal : Mireille et la Scandinavie. — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Michel (Louis). — *Mirèio* et la création du provincial littéraire. — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Peyre (Sully-André) et Decremps (Marcel). — *Mireille*, poème chrétien ? — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Peyre (Sully-André). — M. sans fin. — *Marsyas*, mai.

— Pons (P.). — Les manuscrits de M. dans la correspondance de l'abbé Pascal. — *Bulletin de la Société d'études historiques, scientifiques, artistiques et littéraires des Hautes-Alpes*, 1960.

— Roche (Alphonse). — Le centenaire de *Mireille*. — *FR*, April.

— Rohlfs (Gerhard). — La chanson de Magali et la littérature populaire [traduction d'une étude, revue et augmentée, publiée dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, 1935]. — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Rostaing (Charles). — La versification de *Mirèio*. — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Seguin (Henri). — L'imprimerie Seguin au centenaire de *Mirèio*. — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Taladoire (B. A.). — *Mirèio*, Lamartine et la tradition antique. — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Tochio (Hatakenaka). — *Mirèio* et le Japon. — *Revue de langue et littérature provençales*, n° 1.

— Vianès (Jean-Calendal). — L'inévitable destin de Mireille. — *Marsyas*, avril.

— Voir : *Renan (E.)*.

Monnard (Ch.). — Rusillon (Marguerite). — Autour de Charles M. (1790-1865) d'après des documents inédits [Bibliothèque de Lausanne]. — *Revue historique vaudoise*, mars.

Moréas (J.). — Pour le cinquantenaire de la mort du poète des *Stances*. Lisez-vous encore M. ? Une enquête de Pierre Mazars. — *FL*, 2 avril.

— Gorsse (Pierre de). — Les souvenirs luchonnais de J. M. — *Revue de Comminges*, 1er trimestre.

— Voir : *Divers* (Mélanges).

Nerval (G. de). — * Œuvres complémentaires de G. de N. VI. *Le Prince des sots*, suivi de *Guy le Rouge* et de notes pour *Louis de France*. Préface inédite d'Albert Béguin. Texte établi, présenté et annoté par Jean Richer. Version inédite conforme au manuscrit de la Bibliothèque Bodmer (« Nouvelle bibliothèque nervalienne »). — Lettres modernes, 1960.

— * Dédéyan (Charles). — G. de N. et l'Allemagne. III. Textes inédits et introuvables. — Société d'édition d'enseignement supérieur, 1960.

— Genaille (Jeanne). — Sur *El Desdichado*. — *RHLF*, janvier-mars.

— Rouger (Gilbert). — C. R. de : G. de N., *Œuvres* (P., Garnier, 1958). — *RHLF*, janvier-mars.

— Van der Veen (J.). — Autour des *Chansons et légendes du Valois* de G. de N. — *N*, April.

Nodier (Ch.). — * Maixner (Rudolf). — Ch. N. et l'Illyrie. Avant-propos de Marcel Bataillon (« Études de littérature étrangère et comparée ». 37). — Didier, 1960.

Ozanam (Fr.). — Ferrari (Bernardino). — I cattolici de l'*Ere nouvelle* e il Risorgimento italiano negli anni 1848-1849 [Appendice : sept lettres inédites d'O. à Niccolò Tommaseo, septembre 1848-janvier 1853, Bibliothèque nationale centrale de Florence]. — *Rassegna storica del Risorgimento*, ottobre-dicembre 1959.

— Roths (Sister Mary Tarcisia), Ad. PP. S. — Fr. Ozanam « philosophy of history » [Thèse St Louis University, 1959]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, n° 9.

— Voir : *XIXe siècle. Divers* (J. Mellot).

Primoli (Comte). — * P. (Giuseppe Napoleone). — Pages inédites. Documenti raccolti, presentati e annotati da Marcello Spaziani (Quaderni di cultura francese a cura della Fondazione Primoli. 1). — Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1960.

Proudhon (P.-J.). — Haubtmann (Pierre). — P.-J. P. et la pensée allemande [position de thèse]. — [In] * École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses. Annuaire 1959-1960 [1960].

Quinet (E.). — Monchoux (André). — L'aventure allemande d'E. Q. — *RLC*, janvier-mars.

Rémusat (Ch. de). — En marge des *Mémoires* de Ch. de R. Lettres inédites de Ch. de R. à Joseph Victor Le Clerc, publiées et commentées par Jean Bonnerot [Bibl. de la Sorbonne, Ms. 1641]. — *RSH*, avril-septembre.

Renan (E.). — Bourdon (Jean). — R. et Mistral juges de Napoléon [influence de la première édition de la Biographie Michaud]. — *Provence historique*, octobre-décembre 1959.

— Gaulmier (Jean). — Un curieux exemple de composition chez R. : « L'état des esprits en 1849 ». — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, mai-juin.

— Gore (Keith O.). — R. et la politique. Une candidature avortée au Sénat [1878, Bouches-du-Rhône]. — *RHLF*, janvier-mars.

— Guisan (Gilbert). — R. lecteur de Longin et de Boileau. — *Études de lettres*, avril-juin.

Renard (J.). — J. R. — Comment on fonde une revue [écrit après la réunion d'où sortit le *MF*, 13 novembre 1889, inédit, communiqué par Léon Guichard]. — *NL*, 2 juin.

— Billy (André). — J. R. s'est-il cru plus malheureux qu'il ne l'était ? — *FL*, 18 juin.

— Bourin (André). — A la recherche de *Poil de carotte*. — *NL*, 2 juin.

— Havard de la Montagne (Robert). — J. R. ou le gendelettre. — *Aspects de la France*, 19 mai.

— Poulain (Gaston). — A propos de *Poil de carotte*. — *LF*, 23-29 juin.

Rimbaud (A.). — Carfort (Olivier de). — Parade, ou comment vérifier une anticipation d'A. R. — *La Grive*, avril-juin.

— Graaf (Daniel A. de). — Éditions de R. — *Revue belge de philologie et d'histoire*, n° 1.

— Minn (Jay Paul). — The primary personality traits of R. [Thèse University of Illinois, 1958]. — *Dissertation abstracts*, vol. XIX, 1959, n° 10.

— Petralia (F.). — C. R. de : A. R., *Poésies...*, éd. A. Raybaud (P., 1958). — *SF*, gennaio-aprile.

— Porter Houston (John). — The symbolic structure of R's. hell. — *MLQ*, March.

— Voir : *Divers* (Thèmes littéraires).

Sainte-Beuve. — * S.-B. — Correspondance générale, recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot. Tome X. 1855-1857. Nouvelle série. Tome IV. — Privat, 1960.

— Ciureanu (Petre). — Intorno ad alcune lettere inedite del S.-B. — *SF*, gennaio-aprile.

— Vier (Jacques). — Le *Joseph Delorme* de S.-B. — *Archives des lettres modernes*, n° 29, janvier-février.

— Voir : *Sand (G.)*.

Sand (G.). — * G. S. — *Lélia* (Texte de 1833 suivi de celui de 1839). Édition illustrée. Texte établi, présenté et annoté par Pierre Reboul (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1960.

— G. S. — Lettres inédites, publiées et commentées par Pierre Reboul [à divers : Ch. Duvernet, E. Paultre, Duteil, Fr. Buloz, Michel (de Bourges), Michiels et Eugène Pelletan, 1832-1837]. — *RSH*, avril-septembre.

— Colin (Georges). — Les contrats d'édition de *Laure* ou *Adriani* de G. S. — *Le Livre et l'estampe*, n° 21.

— Cordroc'h (Marie). — Correspondance de G. S. et de Sainte-Beuve. Précisions sur les dates de quelques lettres. — *RHLF*, janvier-mars.

— Cordroc'h (Marie). — Répertoire des lettres publiées de G. Sand *(suite)* [juillet 1842-mars 1848]. — *RHLF*, janvier-mars.

— Markiewicz (Zygmunt). — G. S. et Mickiewicz : leur correspondance [onze lettres de S., huit lettres de M.]. — *RLC*, janvier-mars.

— Reboul (Pierre). — Un roman savoyard de G. S. [*M^lle La Quintinie*]. — *Revue de Savoie*, 1^er-2^e trimestres.

— Voir : *Mistral (Fr.)*.

Staël (M^me de). — Cerny (Václav). — Les « Frères Moraves » de M^me de S. — *RLC*, janvier-mars.

— Lein (Marie E.). — Sources d'inspiration de M^me de S. ? — *MP*, February.

— Ménard (Jean). — M^me de S. et Rœderer, avec des documents inédits. Suivi de : R., « Sur Delphine ». — *Revue de l'Université d'Ottawa*, avril-juin.

— Pichois (Claude). — Un concours sur la « légèreté française » à l'Académie de Dijon, en 1809 [Jacques-Joseph Lemoine adversaire de M^me de S.]. — [In] * La France, la Bourgogne et la Suisse au XVIII^e siècle. — Didier, 1960.

— Pange (Comtesse Jean de). — Comment et pourquoi j'ai entrepris une édition critique du livre *De l'Allemagne*. — *RLMC*, settembre 1959.

— Pange (Comtesse Jean de). — Les Suisses dans le salon de M^me Necker. — [In] * La France, la Bourgogne et la Suisse au XVIII^e siècle.

Stendhal. — * S. — Chroniques italiennes. Texte établi et présenté par Michel Crouzet (« Bibliothèque de Cluny »). — A. Colin, 1960.

— Alciatore (Jules C.). — Autour d'une définition stendhalienne des passions et des arts. — *MP*, February.

— Bassette (Louis). — Un ami de S. : Louis de Barral, 1783-1859 (documents inédits). — *Stendhal Club*, n° 7, 15 avril ; n° 8, 15 juillet.

— Dollot (René). — Un collaborateur de S. à Trieste. Étienne-Louis Chevalier, chancelier du consulat de France. — *Stendhal Club*, n° 7, 15 avril,

— Dumas (Georges). — Félix-Romain Gagnon, oncle de S., en Savoie. 1790-1813 *(suite)*. — *Stendhal Club*, n° 7, 15 avril.

— Jourdan-Clet (Félix). — Avec S. dans le massif de la Grande-Chartreuse. — *Stendhal Club*, n° 7, 15 avril.

— Litto (V. del). — Un nouvel échantillon de la collaboration de S. avec Louis Crozet (Pages inédites). — *Stendhal Club*, n° 7.

— Mars (F. L.). — A propos des « Rencontres niçoises de Stendhal » [Voir *Stendhal Club*, n° 6]. — *Stendhal Club*, n° 7.

— Milot (Intendant militaire adjoint). — Les affectations militaires des trois héros de S. [F. del Dongo, J. Sorel, L. Leuwen]. — *Revue de l'Intendance militaire*, 3^e trimestre 1959. [Voir aussi : Intendant militaire adjoint Norel, A propos de S., *Revue de l'Intendance militaire*, 4^e trimestre 1959.]

— Parc (Yves du). — Sur « Racine et Shakspeare II » [annotations de S. sur une lettre de Victor Jacquemont]. — *Stendhal Club*, n° 7.

— Théodoridès (Jean). — Le physiologiste Magendie jugé par S. — *Stendhal Club*, n° 7.

— Le Fonds stendhalien [enrichissements de la Bibliothèque de Grenoble en 1959]. — *Bulletin des bibliothèques de France*, avril.

— Voir : *Philippe (Ch.-L.)*.

Taine (H.). — Voir : *Divers* (Mélanges).

Thierry (Aug.). — Voir : *Guizot (Fr.)*.

Thiers (A.). — Morin-Pons (Frank). — T. avocat aixois, 1818-1821. — *Provence historique*, octobre-décembre 1959.

Tocqueville (A. de). — * Mireaux (Émile). — T. et la démocratie (Institut de France. Académie des sciences morales. Séance du 7 décembre 1959). — Paris, Firmin-Didot, 1959.

— Lanz (Hans-Joachim). — T.s Entwurf der amerikanischen Literatur : ein Problem der vergleichenden Literaturgeschichte. — [In] * Libris et Litteris. Festschrift für Hermann Tiemann. — Hamburg, Maximilian-Gesellschaft, 1959.

— Van Kalken (Frans). — Colloque A. de T. L'influence de T. en Belgique. — *Revue de l'Institut de sociologie*, n° 1.

Verlaine (P.). — Borel (Jacques). — L'envers de l'érotisme verlainien. — *Critique*, juin.

— Cigada (Sergio). — Due composizioni di V. — *SF*, gennaio-aprile.

— Petriconi (Hellmuth). — *Fêtes galantes*. — [In] * Libris et litteris. Festschrift für Hermann Tiemann. — Hamburg, Maximilian Gesellschaft, 1959.

— Vergnaud (Simone M.). — La méthode en stylistique. Essai d'application à l'œuvre poétique de V. — [In] * Stil-und Formproblem in der Literatur. — Heidelberg, 1959.

Vigny (A. de). — Grimsley (Ronald). — Kierkegaard, V. and « the poet ». — *RLC*, janvier-mars.

— Voir : *Hugo (V.)*.

Vivien (R.). — Voir : *XXe siècle. Divers.*

Zola (É.). — * É. Z. — *Les Rougon-Macquart....* Tome I. La Fortune des R. — La Curée. — Le Ventre de Paris. — La conquête de Plassans. — La faute de l'abbé Mouret. — Texte intégral, variantes, inédits, notes critiques, introduction, index des noms de personnages, chronologie d'É. Z. par Armand Lanoux et Henri Mitterand (« Bibliothèque de la Pléiade »). — Gallimard, 1960. [Voir : Emmanuel Buenzod, Un nouveau Panthéon pour Z., *GL*, 23-24 juillet 1960.]

— * Grant (Richard B.). — Z.'s *Son Excellence Eugène Rougon* : an historical and critical study. — Durham, N. C., Duke University Press, 1960.

— Coulet (Eugène). — Les lettres inédites de Noël Blache à É. Z. (1869-1870). Texte et présentation. — *République* (Toulon), 25-26, 28-30 novembre, 1er décembre 1958.

— Gauthier (E. Paul). — New light on Z. and physiognomony. — *PMLA*, June.

— Grant (Elliott M.). — La source historique d'une scène de *Germinal*. — *RHLF*, janvier-mars.

— Hemmings (F. W. J.). — É. Z. et Louise Solari. — *RHLF*, janvier-mars.

— É. Z. à Marseille et à Bordeaux de septembre à décembre 1870. Lettres [à sa femme et à sa mère, 12-25 décembre] et documents inédits, publiés et commentés par Henri Mitterand. — *RSH*, avril-septembre.

— Paraf (Pierre). — L'univers de Z. — *LF*, 31 mars-6 avril.

XXe SIÈCLE

Divers. — * Picon (Gaëtan). — Panorama de la nouvelle littérature française. Nouvelle édition refondue (Coll. « Le Point du jour »). — Gallimard, 1960.

— Hatzfeld (Helmut). — A comparison of the creative and critical achievements of the catholic revival in France and Germany. — *PMLA*, June.

Journaux. Souvenirs. — * Clifford Barney (Natalie). — Souvenirs indiscrets. Préface de Paul Géraldy : L'amazone. [R. Vivien, R. de Gourmont, Élisabeth de Gramont, duchesse de Clermont-Tonnerre, les Mardrus, la Colette que j'ai connue, le grand Milosz...]. — Flammarion, 1960.

Surréalisme. — Adams (Charles Lynford). — The search for form : an examination of the literary theory and technique of Cubism, Futurism, Dada and Surrealism [Thèse University of Oregon, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, n° 10.

— Block (Haskell M.). — Surrealism and modern poetry : outline of an approach. — *The Journal of aesthetics and art criticism*, December 1959.

Théâtre. — Charras (Ch.). — L'inffuence du metteur en scène sur la décoration dans l'œuvre théâtrale de Copeau, Gémier, Jouvet, Dullin, Baty et Pitoëff [thèse]. — [In] * Positions des thèses et des mémoires des élèves de l'École du Louvre, 1953-1959. — Paris, École du Louvre, 1959.

— Vier (Jacques). — Quelques aspects du style de la tragédie française contemporaine [J. Giraudoux, *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* ; A. Camus, *Caligula*...]. — [In] * Stil-und Formprobleme in der Literatur. — Heidelberg, 1959.

Alain. — Sacy (Samuel S. de). — A. et la lecture. — *Esprit*, avril.

Antoine (A.). — Esnault (Ph.). — A. A., l'homme et l'œuvre. — A. A., cinéaste. — *Image et son*, juin, octobre 1958.

Apollinaire (G.). — * G. A. — *L'Hérésiarque et Cie*. Eaux-fortes originales de Jacques Ramondot. — Paris, Les Francs-bibliophiles, 1959.

— * G. A. — *Le Poète assassiné*. Édition nouvelle d'après les textes originaux, suivie de variantes, de nouvelles inédites..., présentée et annotée par Michel Decaudin (Le Club du meilleur Livre. Récits). — Club du meilleur livre, 1959.

— Michelis (Eurialo de). — Romanzo e poesia di A. — *La Fiera letteraria*, 21, 28 febbraio, 27 marzo.

— Vergnes (Georges). — Le substitut Granié et G. A. — *Revue de l'Albigeois*, n° 2, 1er semestre 1959.

— Warnier (Raymond). — Une nouvelle hypothèse sur les origines d'A. — *SF*, gennaio-aprile.

Artaud (A.). — * Hort (Jean). — A. A., le suicidé de la société. — Genève, Éditions Connaître, 1960.

— A. A. — Envoi à Robert Desnos. — *Réalités secrètes*, n° VII.

— A. A. — Lettre à A. Camus [non envoyée]. — *NRF*, mai.

Artus (L.). — Christoflour (Raymond). — Louis A. — *NL*, 19 mai.

— R.-G. N. [Nobécourt]. — L. A. — *La France catholique*, 20 mai.

Balde (J.). — Laurand (Luce). — Jean B. et la Gascogne. — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 1er trimestre.

Barrès (M.). — Massis (Henri). — B. et la poupée. — *Aspects de la France*, 23 juin.

— Tronquart (Georges). — Socrate et B. — *TR*, avril.

— Vier (Jacques). — Le culte du moi de M. B. en son temps et dans le nôtre. — *L'École*, 28 mai.

— Voir : *Guérin (E. et M. de)*.

Béguin (A.). — A. B. — La rencontre des livres [intervention à la réunion de la Société des lecteurs, le 10 février 1957]. — *Esprit*, avril.

Bergson (H.). — Gouhier (Henri). — B. et la philosophie du christianisme. — *Revue de théologie et de philosophie*, n° 1.

— Iriarte (Joaquín). — El místico gesto de B. — *Razón y Fe*, julio-agosto 1959.

— Poulet (Georges). — B. et le thème de la vision panoramique des mourants. — *Revue de théologie et de philosophie*, n° 1.

— Rideau (Émile), S. J. — Matière et esprit chez B. — *La Revue nouvelle*, 15 avril.

— Sérouya (Henri). — B. et la Kabbale. — *Revue philosophique*, juillet-septembre 1959.

Bernanos (G.). — * G. B. — Romans... avec 32 aquarelles par Guerrier, Fontanarosa, Chapelain-Midy, Roland Oudot... [Couverture de Paul Bovet]. — Paris, Plon-Gallimard, 1959.

— * Molnar (Thomas). — B., his political thought and prophecy. — New York, Sheed and Ward, 1960.

— Boly (Joseph). — B. a-t-il copié Gertrud von Lefort ? — *L'École*, 14 mai.

— Bourin (André). — Le cinéma a-t-il trahi B. ? [autour des *Dialogues des Carmélites*]. — *NL*, 7 avril.

— Estang (Luc). — B. n'était pas là... ou la querelle du *Dialogue des Carmélites*. — *FL*, 25 juin.

— Thieme (Karl). — Der Polemiker G. B. — *Neue Deutsche Hefte*, März.

Camus (A.). — A. C. — Les vraies tâches... [lettre à Jean-Paul Déron]. — *Cahiers des saisons*, n° 20.

— Audisio (Gabriel). — Souvenirs d'A. C. — *Alger-Revue*, printemps.

— Avilés (Alejandro). — Alberto C. — *Abside* (Méjico), n° 1.

— Batt (Jean). — A. C. : a tribute. — *Meanjin*, March.

— Blanchet (André). — Le pari d'A. C. — *Études*, mai, juin.

— Blanchot (Maurice). — Le détour vers la simplicité. — *NRF*, mai.

— Bloch-Michel (Jean). — A. C. et la nostalgie de l'innocence. — *Preuves*, avril.

— Boisdeffre (Pierre de). — C. s'éloigne. — *RP*, mai.

— Brée (Germaine). — C. — *FR*, May.

— Brenner (Jacques). — La mort d'A. C. — *Cahiers des saisons*, n° 20.

— Chiaramonte (Nicola). — A. C. — *Merkur*, März. [Voir aussi : La résistance à l'histoire, *Preuves*, avril.]

— Clergerie (Bernard). — Le mal et la nostalgie de l'être. — *La Revue du Caire*, mai.

— Cruickshank (John). — Tribute to A. C. — *Twentieth Century*, April.

— Demorest (Jean-Jacques). — On the death of A. C. — *The American Society Legion of honor magazine*, n° 1.

— Feraoun (Mouloud). — Le dernier message. — *Preuves*, avril.

— Galmache (José). — A. C. — *Le Flambeau*, n^{os} 1-2.

— Garagorri (Paulino). — A. C. y su generación. — *Cuadernos* [del Congreso...], julio-agosto.

— Henein (Georges). —.C. ou les mains propres [suivi de : A. C., Une patrie algérienne, deux peuples... propos recueillis par Jean Daniel]. — *Études méditerranéennes*, n° 7, printemps.

— Henein (Georges). — Notes sur quelques attitudes de C. — *La Revue du Caire*, mai.

— Horta (Vintila). — A. C. o la lucha contra la abstracción. — *Cuadernos hispano-americanos*, febrero.

— Madariaga (Salvador de). — Un des nôtres. — *Preuves*, avril.
— Mathieu (Paul). — Petite histoire de la Khâgne africaine. — *Revue de la Méditerranée*, novembre-décembre 1959.
— Milosz (Çeslav). — L'interlocuteur fraternel. — *Preuves*, avril.
— Moënis Taha-Hussein. — Le tombeau d'A. C. — *La Revue du Caire*, mai.
— Nicoletti (Gianni). — La « cronaca » di C. [texte de 1957, non publié]. — *Convivium*, gennaio-febbraio.
— Onimus (Jean). — C., la femme adultère et le ciel étoilé. — *Cahiers universitaires catholiques*, juillet.
— Papadopoulo (Alexandre). — A. C. et la bonne conscience. — *La Revue du Caire*, mai.
— Politzer (Heinz). — F. Kafka and A. C. : parables for our time. — *Chicago Review*, Spring.
— Quilliot (Roger). — Un monde ambigu. — *Preuves*, avril.
— Schlette (Heinz Robert). — Der Philosoph A. C. — *Hochland*, April.
— Sofer (Johannes). — A. C. — *Stimmen der Zeit*, März.
— Tillion (Germaine). — Devant le malheur algérien. — *Preuves*, avril.
— Viatte (Auguste). — A. C. — *La Revue de l'Université Laval*, avril.
— Clébert (Jean-Paul) : La mort de C. — Pingaud (Bernard) : Le mal entendu. — *L'Arc*, n° 10, printemps.
— Testimonianze su A. C. [par G. B. Angioletti, Francesco Casnati : Un Pascal senza Cristo ; Giovanni Cristini, Carlo Laurenzi, Salvatore Quasimodo]. — *Humanitas* (Brescia), gennaio.
— A. C. [par Léo-Paul Desrosiers, Robert Élie, André Langevin, Yves Préfontaine, Marie-Claire Blais]. — *Liberté 60* (Montréal), janvier-février.
— A. C. — *Tel Quel*, n° 1, printemps.
— Voir : *Artaud (A.)*.

Carco (F.). — Beachbord (Robert). — C.'s treatment of Utrillo. — [In] * Stil-und Formprobleme der Literatur. — Heidelberg, 1959.
— Hommage à F. C. [par Roland Dorgelès, Pierre Mac Orlan, Gérard Bauër, Ph. Chabaneix, Robert Houdelot, Marc Berthomieu, Frédéric Pottecher]. — *La Voix des poètes*, n° 3, janvier-mars.

Chaumeix (A.). — * A. C. — Chroniques et études. Préface de Léon Bérard (« Essais »). — Plon, 1960.
— Arrigon (L.-J.). — A. C. et son œuvre d'après un livre récent. — *RDM*, 15 juin.

Claudel (P.). — P. C. — Poème pour saluer le printemps : « Solvitur acris hiems » [Brangues, dimanche de « Laetare », 1941]. — *Bulletin de la Société P. Claudel*, n° 4.
— * Farabet (René). — Le jeu de l'acteur dans le théâtre de C. — Portrait de C., par J.-L. Barrault (Lettres modernes. Collection Théâtre. N° 2). — Minard, 1960.
— * Mondor (Henri). — C. plus intime. — Gallimard, 1960.
— * Sarment (A. du). — C. et le prêtre (Coll. « Études religieuses »). — Bruxelles, La Pensée catholique, 1960.
— Les Sociétés P. C. à l'étranger. — C. et la Belgique, par le P. Joseph Boly. — *Bulletin de la Société P. C.*, n° 4.
— Burmeister (Rolf). — C. als Übersetzer Dehmels. Nach einigen unveröffentlichen Briefen. — [In] * Libris et litteris. Festschrift für Hermann Tiemann. — Hamburg, Maximilian-Gesellschaft, 1959.
— Guédon ([chanoine] François). — C. à la recherche de sa voie et le clergé parisien. — *La Semaine religieuse de Paris*, 23 avril.

— Henry (André). — Le symbolisme chez C. — *Cahiers de vie franciscaine*, 2e trimestre.
— Jesus (Eduíno de). — O tema da liberdade no teatro de C. — *Tempo presente* (Lisboa), nº 8, dezembro 1959 ; nº 11, março 1960.
— Lowe (Robert W.). — Le corps mystique dans *L'Annonce faite à Marie*. — *La Revue de l'Université Laval*, mars.
— Madaule (J.). — P. C. et la Chine. — *Cahiers franco-chinois*, mars.
— Moreau (Pierre). — Note sur la correspondance C. — Pottecher. — *Bulletin de la Société P. C.*, nº 4.
— Wilhelm (Julius). — La joie dans l'œuvre dramatique de P. C. — *Annales de la Faculté des lettres et sciences humaines d'Aix*, 1959.

Colette. — Goudeket (Maurice). — C. et l'art d'écrire. — *Annales de la Faculté des lettres et sciences humaines d'Aix*, 1959.
— Houssa (Nicole). — Balzac et C. — *RHLF*, janvier-mars.
— Pavlovic (Dr Mihailo). — C. et l'animalité [résumé français]. — Université de Belgrade. *Recueil des travaux de la Faculté de philosophie*, 1959.
— Voir : *XXe siècle. Divers.*

Desnos (R.). — Kroupa (Adolf). — La légende du dernier poème de Desnos. — *LF*, 9-15 juin.

Drieu La Rochelle (P.). — Nogueira (Goulart). — D. la R., homem religioso. — *Tempo presente* (Lisboa), março.

Elskamp (M.). — Voir : *Mallarmé (S.)*.

Fernandat (R.). — Poèmes inédits... [choisis par Maurice Caillard et Jean Eynard]. — *Pages libres des écrivains dauphinois* [nº spécial : Hommage à R. F.], avril-mai.
— Caraccio (Armand). — R. F. critique. — *Pages libres....*
— Forot (Charles). — Souvenirs.... — *Pages libres....*
— La Bonnardière (X.). — Hommage au chanoine Genet. — *Pages libres....*
— Pize (Louis). — R. F., l'ami, le poète. — *Pages libres....*
— Riollet (Marius). — Entretiens avec R. F. — *Pages libres....*
— Robert (Louis A.). — Un bréviaire de la douleur. — *Pages libres....*

Fort (P.). — * Béarn (Pierre). — Paul F. Présentation et choix de textes par Pierre Béarn. Bibliographie, portraits, fac-similés (« Poètes d'aujourd'hui ». 76). — P. Seghers, 1960.
— Bosquet (Alain). — En relisant P. F. — *RP*, juin.
— Chapelan (Maurice). — Poète inconnu ? Poète célèbre ? — *FL*, 30 avril.
— Le Quintrel (Charles). — Dernières rencontres avec P. F. — *FL*, 30 avril.
— Pivot (Bernard). — Dans son parc, sous les acacias.... — *FL*, 30 avril.
— Verhesen (Fernand). — Un poète à l'origine du théâtre moderne. — *Le Journal des poètes*, mai.

Gaultier (P.). — La Rochefoucauld (Edmée de). — Paul G. — *RP*, mai.

Gide (A.). — Davray (Jean). — Dialogue avec G. [1939]. — *L'Express*, 31 mars.
— Marek (Joseph Camille). — G. et la vertu [Thèse University of Kentucky, 1954, French text]. — *Dissertation abstracts*, vol. XX, nº 9.
— Wespin (Dominique de). — Rencontres avec A. G. [mars 1948, juillet 1949, mars 1950]. — *Synthèses*, mai.

Giraudoux (J.). — Auber (Michel). — A propos d'*Électre*. — *NRF*, avril.
— François (Carlo). — Le thème de la sorcière dans *Intermezzo*. — *FR*, April.
— Hooker (Ward). — G.'s last play. — *The Hudson Review*, Winter 1959-1960.
— Parent (M.). — Composition dramatique et style dans *Intermezzo* de G. — [In] * Université de Strasbourg. Faculté des lettres. Centre de philologie romane et de langue et littérature françaises contemporaines. Programme de l'année 1959-1960 [Strasbourg, 1959].

Jacob (M.). — Alyn (Marc). — Tombeau de M. J. — Suivi de : Poèmes en prose [inédits ou variantes de poèmes déjà connus, communiqués par Jean Denoël]. — *Cahiers des saisons*, nº 20.
— Voir : *Reverdy (P.)*.

Jammes (Fr.). — * Ville de Bordeaux. F. J. et Bordeaux. Exposition organisée à la Bibliothèque municipale. Mai-juin 1960. Préface par Fr. Mauriac. Catalogue par Louis Desgraves. — Extrait du *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*.
— F. J. — La visite des dieux. 1898 [poème inédit]. — *La Voix des poètes*, nº 1, juillet-septembre 1959.
— Lettres de F. J. à Joseph Lotte [1er février 1911, 3 août 1912]. — *ACP*, nº 76.
— Espil (Pierre). — J. à Bordeaux. — *NL*, 2 juin.
— Got (Armand). — F. J. et Bordeaux. — *LF*, 9-15 juin.

Léautaud (P.). — * P. L. — Journal littéraire. Tome VIII : août 1929-mai 1931. — Mercure de France, 1960.

Lenormand (H.-R.). — Insua (Alberto). — A los cuarenta años del estreno de *Les Ratés*. — *ABC* (Madrid), 18 de junio.

Maran (R.). — Damas (Léon G.). — Pour saluer René M. — *LF*, 19-25 mai.
— Delmelle (Joseph). — R. M. [1887-1960]. — *Le Thyrse*, juin.

Martin du Gard (R.). — Fasano (Giancarlo). — R. M. du G. (1881-1958). — *Belfagor*, 31 maggio.
— Wood (John S.). — R. M. du G. — *FS*, April.

Maurras (Ch.). — Mauriac (Pierre). — Une visite académique de Ch. M. [lettres de Ch. M. à P. M., 20, 25 mai 1938]. — *La Nation française*, 4 mai.

Milosz (O.-V. de L.). — Voir : *XXe siècle. Divers.*

Mugnier (le chanoine). — Voir : *Chateaubriand.*

Péguy (Ch.). — * Jay Nelson (Roy). — P., poète du sacré, essai sur la poétique de P. (« Cahiers de l'Amitié Ch. P. ». XIII). — Minard, Droz, 1960.
— P. à l'assaut de Millerand. Documents inédits présentés par Auguste Martin. — *FL*, 4 juin.
— Un pamphlet inédit de P., socialiste dreyfusard [« L'Épreuve », 26 février 1898]. P., Millerand et les *Cahiers de la Quinzaine*. Documents présentés par Auguste Martin. — *FL*, 11 juin.
— Lettres de G. Sorel à Ed. Berth (extraits), présentés par A. M. [Martin], suivi d'un article de G. S. dans *La Ronda*, avril 1919 : « Ch. P. ». — *ACP*, nº 77, mai.

— Guillemin (Henri). — Notes sur C. P. — *Les Lettres nouvelles*, mars-avril.

— Isaac (Jules). — C. P. La vocation du poète. — *La Voix des poètes*, n° 2, octobre-décembre 1959.

— Mars (Félicien). — Comme je descendais des fleuves impassibles... [origines du mot « ressourcement » chez P., en 1905 ; voir *La Croix*, 9-10 août 1959]. — *La Croix*, 19-20 juin.

— Martin (Auguste). — P., le parti socialiste et l'affaire Dreyfus, avec des lettres inédites de P. et Georges Renard. — *ACP*, n° 78, 15 juin ; n° 79, août.

— Martin (A.). — A propos des éditions Gallimard. — P. — *ACP*, n° 78.

— Martin (A.). — C. R. de : Ch. P., *Œuvres en prose* (Bibliothèque de la Pléiade, P., 1959). — *ACP*, n° 77.

— Onimus (Jean). — P. et Sorel. — *ACP*, n°77.

— Dédicaces de P. — *ACP*, n° 76.

Philippe (Ch.-L.). — * Ch.-L. P. — *Bubu de Montparnasse.* Dessins de Galanis (Club français du livre. Romans. 245). — Club français du livre, 1959.

— * Ch.-L. P. — *La Mère et l'enfant* [Précédé de la Lettre à un lycéen, adressée à J. Giraudoux. Suivi des deux premiers chapitres de « Charles Blanchard ». Présentation de Jean Huguet]. — Club des jeunes amis du livre, 1959.

— Barberet (Gene J.). — Ch.-L. P. fifty years after. — *Books abroad*, Winter 1960.

— Nigay (Gilbert). — Ch.-L. P. et Stendhal. — *Stendhal Club*, n° 7, 15 avril.

Plisnier (Ch.). — Gorter (Sadi de). — Ch. P., 18, place Morichar... [à St-Gilles]. — *RGB*, juin.

Pourrat (H.). — * H. P. — Le Temps qu'il fait. Almanach. — A. Michel, 1960.

Prévost (J.). — Guillemin (Henri). — Un témoin qui se fit tuer : Jean P. — *JG*, 2 avril.

— Maurois (André). — Un athlète de l'esprit : J. P. — *NL*, 19 mai.

— Mégret (Christian). — Le souvenir de J. P. — *Carrefour*, 13 avril.

Rolland (R.). — Charles-Géniaux (Claire). — Madeleine R. — *E*, juin.

— Moore (Charles H.). — R. and Hauptmann before the « Mêlée ». — *RR*, April.

— Raimondi (Ezio). — Un debito non pagato : Serra e R. R. — Inediti di R. S. : Appunti su R. R. — *Il Mulino*, febbraio.

— Voir : *Suarès (A.)*.

Saint-Exupéry (A. de). — * Rumbold (Richard) et Stewart (Margaret). — S.-E. tel quel. — Éditions Del Duca, 1960.

— Mitchell (Bonner). — *Le Petit Prince* and *Citadelle* : two experiments in the didactic style. — *FR*, April.

— Price (Robert H.). — S.-E.'s conception of God. — *FR*, May.

Sorel (G.). — Voir : *Péguy (Ch.)*.

Suarès (A.). — Extraits de la Correspondance inédite S. — R. Rolland. [Suivi de : Copie de S. au concours général, 13 juillet 1885]. — *ACP*, n° 76, mars.

Valéry (P.). — * Ingrosso (Oronzo). — Note su V. — Bari, Tipografia Levante, 1959.

— Adorno (Theodor W.). — Vs. Abweichungen. — *Die neue Rundschau*, 1. H.

— Bellivier (André). — H. Poincaré et P. V. autour de 1895. — *Courrier du Centre international d'études poétiques*, nos 28-29, mai.

— Bémol (Maurice). — Le jeune V. et Gœthe. Étude de genèse réciproque. — *RLC*, janvier-mars.

— Masini (Ferruccio). — Nota sulla poetica di P. V. — *LM*, gennaio-febbraio.

— Stewart (William). — Style, form and myth. The Orpheus sonnet of P. V. — [In] * Stil-und Formprobleme in der Literatur. — Heidelberg, 1959.

Revues nouvelles. — *Cahiers de lexicologie*, publiés par B. Quemada. — Besançon, Faculté des lettres et sciences humaines, Centre d'études du vocabulaire français. Vol. I, 1959 (2e trimestre). Rédaction : 18, rue Chifflet, Besançon ; vente : 30, rue Mégevand, Besançon.

— *Revue de langue et littérature provençales* (organe du Centre d'études et de culture provençales). N° 1, 1960. 22, rue Arnaud-de-Fabre, Avignon (Vaucluse) ; rédaction : R. Mejean, 11, rue de l'Estrapade, Paris, 5e.

René Rancœur.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Information (L') littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) françaises. *LF.* — Lettres (Les) romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue française. *NRF.* — Nouvelles (Les) littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studi Francesi. *SF.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : Gérald Mignot.

Imp. en France pour la librairie Armand Colin en décembre 1960 par l'Imp. Willaume-Egret à Saint-Germain-lès-Corbeil. — O. P. I. A. C. L. 31. 1152.
Dépôt légal effectué dans le 4e trimestre 1960.
N° de l'Éditeur : 2277 — N° de l'imprimeur : 1327.

2347. Nohant, 29 août. Au prince de Villafranca. *A. Maurois, Les Trois Dumas*, 287 (frag.). — Aut., Lov., E 915, fol. 531-533.

2348. Nohant, 30 août. A Louis Yvernault. *Toesca, Une autre G. S.*, 192 fac.-sim. h. t.). — Aut., Musée G. S. et de la Vallée Noire, La Châtre.

2349. 8 7bre. A Constant Moreau. *R univ.*, juillet-oct. 1950, 218.

2350. 17 7bre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 321-322 (long frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2351. 21 7bre. A Constant Moreau. *R. univ.*, juillet-oct. 1950, 218.

2352. 7 8bre. Au même. *R univ.*, juillet-oct., 1950, 218.

2353. S. d. [c. p. 8 oct. 1859]. A Caroline Luguet. *S.-Dorval*, 331-332. — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

2354. 23 oct. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 412-413 ; *Rocheblave, op. cit.*, 253-255. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 51-52.

2355. Nohant, 31 oct. A Mathieu Borie. *L'Art*, nº 778, août 1904, 364 ; *E. Fage, Mélanges, 1905*, 187-188.

2356. Nohant, 1er 9bre. A Jacques Luguet. *S.-Dorval*, 332-333. — Copies, Lov., E 923, fol. 74 et BHVP, carton G 5921 (4).

2357. 23 9bre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 323-324 (long frag. s. d.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2358. 29 nov. A Caroline Luguet. *P. Cornuau, Bulletin d'aut.*, nº 53, pièce 3162 (frag.) ; *S.-Dorval*, 333-334. — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

2359. S. d. [nov. 1859, d'après le texte et le carnet de G. S., B. N. [1], n. a. fr. 13653, fol. 20]. A Monsieur de Fontpertuis. *Débats*, 18 juillet 1926 (frag.).

2360. 4 Xbre. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 65-66 (frag.). — Aut. Lov., E 861 *ter*, fol. 42-43.

2361. 5 Xbre. Au même. *Pailleron, op. cit.*, 16 et 68 (courts frag. s. d.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 44-46.

2362. Nohant, 7 déc. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, IV, 196-197.

2363. Nohant, 10 Xbre. A Victor Hugo. *Le Temps*, 5 janv. 1907 ; *R France*, 1er déc. 1922, 507. — Copie, Lov., E 918, fol. 161.

2364. Nohant, 11 Xbre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 324-325 (longs frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2365. 12 Xbre. A Amédée Pichot. *Rocheblave, G. S., œuvres choisies, 1937*, 537 (fac-sim.).

2366. Nohant, 13 déc. A H. Rafin. *ON*, 21 mars 1865 (frag.) ; *Petite revue*, 25 mars 1865, 87 ; *MF*, 1er juillet 1926, 255.

2367. S. d. [entre le 16 et le 21, peut-être le 18 déc. 1859 ; d'après le texte cette l. répond à celle de Solange datée du 16, d'autre part, les l. de Solange et de Borie datées du 21 répondent à celle-là]. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 404 (frag.) ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 234-235 (même frag. sous la date de déc. 1856, ce qui est impossible car G. S. fait allusion à son voyage en Auvergne qui a eu lieu pendant l'été 1859). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 18-19.

2368. Nohant, 18 déc. A Charles-Edmond. *Corr.*, IV, 197-198.

2369. S. d. [avant le 20 déc. 1859, d'après le texte : « j'ai un roman qui va paraître dans *la Presse* du 20 déc. »]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 325 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2370. Nohant, 24 déc. [c. p. La Châtre, 24 déc. 59, c. p. d'arr. Paris, 25 déc.

1. Désormais, pour les carnets conservés à la Bibliothèque nationale, nous indiquerons seulement la cote du recueil.

59]. A J.-M. Dargaud. *Le Siècle*, 21 févr. 1860. — L'enveloppe seule est à Lov., E 913, fol. 49.

2371. Nohant, 26 déc. A Desplanches. *Corr.*, IV, 198-199.

2372. Nohant, 31 déc. A Caroline et René Luguet. *S.-Dorval*, 334-335. — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

2373. S. d. [c. p. 31 déc. 1859]. A Caroline Luguet. *S.-Dorval*, 335. — Aut. coll. de Mme Simone André-Maurois.

2374. [1859]. Au comte d'Aure. *Débats*, 1er juillet 1904 (frag. s. d.).

2375. [1859]. Au même. *Débats*, 1er juillet 1904 (frag. s. d.).

— [Entre 1859 et 1862]. A Eugène Fromentin. Voir nos 2329 et 2563

— 1859. A Solange. Voir no 2331.

1860

2376. Nohant, 7 janv. A Charles Duvernet. *Corr.*, IV, 199-200.

2377. Nohant, 9 janv. A J.-M. Dargaud. *Le Siècle*, 21 févr. 1860.

2378. Nohant, 1er févr. A Victor Hugo. *R France*, 1er déc. 1922, 508.

2379. 6 févr. A Maurice. *Corr.*, IV, 201 (frag. mélangé à des frag. de l. des 8 et 23 févr.). — Aut., BHVP, G 1699 ; copie, Lov., E 923, fol. 80.

2380. Nohant, 8 févr. Au même. *Corr.*, IV, 201 (frag. mélangé à des frag. de l. des 6 et 23 févr.). — Aut., BHVP, G 1700 (1) ; copie, Lov., E 923, fol. 81.

2381. Nohant, 11 févr. A Agricol Perdiguier. *J. Briquet, A. Perdiguier*, 384, note 37 (court frag.). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

2382. Nohant, 11 févr. A Charles-Edmond. *Vie parisienne*, 2 déc. 1871, 1082 (frag.) ; *Corr.*, IV, 205-206.

2383. Nohant, 12 févr. A Marie-Sophie Leroyer de Chantepie. *Corr.*, IV, 207-208.

2384. S. d. [peu après le 21 févr. 1860, d'après le texte confirmé par l'agenda de 1860]. A Alphonse Karr. *Gaulois du dimanche*, 21-22 janv. 1905 (publ. s. d.) ; *Ann. rom.*, janv.-févr. 1914, 41 (s. d.).

2385. S. d. [23 févr. 1860, mention postérieure sur l'aut.]. A Maurice. *Corr.*, IV, 203-205 (le début, p. 201, est formé de deux frag. l'un du 6, l'autre du 8 févr. ; l'ensemble est publié sous la date du 8 févr.). — Aut., BHVP, G 1700 (2) et 1700 (3).

2386. 24 févr. A Solange. *RDM*, 15 mai 1905, 414 (frag.) ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 258 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 59-60.

2387. 25 févr. A Pauline Viardot. *RR*, avril 1944, 133 (frag.).

2388. Nohant, 28 févr. A Edmond et Jules de Goncourt. *Lettres de J. de Goncourt, 1885*, 151-152 ; *A. Delzant, Les Goncourt, 1889*, 179-180 ; *A. Billy, Les Frères Goncourt, 1954*, 100 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 22475, fol. 217-218.

2389. S. d. [Nohant, après le 18 mars, date de son retour de Paris]. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 569 ; *S.-Sainte-Beuve*, 211-212. — Aut., Lov., E 899, fol. 124-125.

2390. Nohant, 29 mars. Au même. *R Paris*, 1er déc. 1896, 569-570 ; *S.-Sainte-Beuve*, 212-214. — Aut., Lov., E 899, fol. 126-127.

2391. S. d. [30 mars 1860, d'après le texte et l'agenda]. A Mme Victor Hugo. *J. Claretie, Portraits contemporains : V. Hugo, 1875*, 29 ; *L'Éclair*, 28 juin 1903 ; *G. Simon, Visite à la maison de Victor Hugo, 1904*, 18.

2392. 3 avril [1860, d'après le texte]. A Solange. *Gaulois du dimanche*, 25-26 nov. 1905. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 63-64.

2393. Nohant, mai [la l. est ainsi datée]. A François Buloz. *Pailleron, Dern. rom.*, 70-71. — Aut., Lov., E 858, fol. 19-20.

2394. 16 mai. A Maurice. *Corr.*, IV, 208-210. — Aut., BHVP, G 1719.

2395. Nohant, 26 mai. A Paul Boiteau. *Écho de Paris*, 23 mai 1892 (publ. sans nom de destinataire, c'est Sp. de Lov. dans : *G. S., étude bibliographique sur ses œuvres*, qui l'identifie).

2396. Nohant, 26 mai. A Solange. *Gaulois du dimanche*, 25-26 nov. 1905. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 66-67.

2397. Nohant, 26 mai. A Charles-Edmond. *Corr.*, IV, 210-211.

2398. Nohant, 2 juin. A François Buloz. *RI*, 10 mars 1888, 652-653 (frag. s. d. joint à un frag. de la l. du 2 juillet). — Aut., Lov., E 858, fol. 24-26.

2399. 9 juin. Au même. *RI*, 10 mars 1888, 651 (frag. s. d. publ. à la suite d'un frag. de la l. du 30 juillet). — Aut., Lov., E 858, fol. 33-34.

2400. Nohant, 10 juin. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 570-572 ; *S.-Sainte-Beuve*, 214-216. — Aut., Lov., E 899, fol. 128-129.

2401. Nohant, 17 juin. Au même. *R Paris*, 1er déc. 1896, 572 ; *S.-Sainte-Beuve*, 217-218. — Aut., Lov., E 899, fol. 130-131.

2402. Nohant, 21 juin. A Eugène Taillefert. *S.-Dorval*, 337-338. — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

2403. Nohant, 22 juin [c. p. La Châtre, 22 juin..., Limoges à Paris, 23 juin 1860]. A François Buloz. *RI*, 10 mars 1888, 651 (frag. s. d.). — Aut., Lov., E 858, fol. 37-39.

2404. Nohant, 27 juin. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, IV, 212-213.

2405. 2 juillet. A François Buloz. *RI*, 10 mars 1888, 653 (court frag. s. d. publ. joint à un frag. de la l. du 2 juin). — Aut., Lov., E 858, fol. 40-42.

2406. Nohant, dimanche soir [15 juillet, c. p. 16 juillet 60]. Au même. *RI*, 10 mars 1888, 650-651 (frag. s. d.). — Aut., Lov., E 858, fol. 44-46.

2407. Gargilesse [19] juillet [1860, d'après le texte confirmé par l'agenda, et la l. à Solange du 22 juillet]. A M*** [destinataire non identifié]. *Corr.*, IV, 102-106 (sous la date fausse de juillet 1857). — Minute aut., BHVP, G 1652.

2408. 21 juillet [1860]. A François Buloz. *RI*, 10 mars 1888, 648 (court frag. s. d.). — Aut., Lov., E 858, fol. 47.

2409. Nohant, 30 juillet [c. p. La Châtre, 31 juillet 1860]. Au même. *RI*, 10 mars 1888, 648 (frag. s. d.) et 651 (court frag. s. d. joint à un frag. de la l. du 9 juin) ; *Pailleron, op. cit.*, 73-74 (frag.) ; *Pailleron, Écrivains, 1924*, 238 (frag.). — Aut., Lov., E 858, fol. 48-51.

2410. Nohant, 31 juillet. A Jules Boucoiran. *Corr.*, IV, 213-214.

2411. S. d. [fin juillet ou début août 1860, d'après le texte]. Au comte d'Aure. *Débats*, 1er juillet 1904 (publ. s. d.).

2412. Nohant, 5 août. A Victor Borie. *S.-Dorval*, 338 (frag.). — Aut., Lov., E 912, fol. 330 ; copie, Lov., E 923, fol. 111.

2413. Nohant, 6 août (c. p. La Châtre, 6 août 1860]. A François Buloz. *RI*, 10 mars 1888, 650 (court frag. s. d.) ; *Pailleron, Dern. rom.*, 75 (court frag. inédit) ; *G. Imbault, G. S. et Montluçon, 1959*, 13 (frag. en partie inédit). — Aut., Lov., E 858, fol. 55-57.

2414. 6 août. Au comte d'Aure. *E. Caro, G. Sand, 1887*, 183 (frag.) ; *Débats*, 1er juillet 1904 (frag.).

2415. 11 août. A François Buloz. *RI*, 10 mars 1888, 649 (plusieurs frag.) ; *Pailleron, op. cit.*, 75-76 (frag.) ; *G. Imbault, op. cit.*, 13 (frag. donné à tort comme inédit). — Aut., Lov., E 858, fol. 58-60.

2416. S. d. [15 août 1860, mention postérieure sur l'aut.]. Au même. *Regard, Planche*, I, 355. — Aut., Lov., E 858, fol. 61-62.

2417. 30 août. Au même. *Pailleron, op. cit.*, 78-79 (court frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 49-51.

2418. Nohant, samedi soir, 8 7bre [1860, d'après le texte]. Au même. *Pailleron, op. cit.*, 63 et 72 (courts frag.) ; *Roya, Le Plus grand amour de G. S.*, 149 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 52-54.

2419. 8 sept. [c. p. La Châtre, 9 sept. 1860]. A Émile Aucante. *RR*, avril 1944, 134 (court frag.). — Aut., Lov., E 876, fol. 385-389.

2420. Nohant, 14 sept. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 572-574 ; *S.-Sainte-Beuve*, 218-221. — Aut., Lov., E 899, fol. 132-133.

2421. Nohant, 25 sept. A Duguet. *L. Peygnaud, Roses sans épines*, 91. — Aut., Musée G. S. et de la Vallée noire, La Châtre.

2422. Nohant, 6 8bre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 345-347 (long frag. sous la date du 8 oct.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.
— 8 oct. Au même. Voir no précédent.

2423. 10 8bre. Au même. *Combat*, 21 mai 1953 ; *Hetzel*, 347. — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2424. Nohant, 17 oct. A Prévost-Paradol. *L'Univers illustré*, 29 mai 1880, 339.

2425. Nohant, 21 oct. [1860, d'après le texte confirmé par l'agenda]. A Fulbert Martin. *L'Événement*, 17 juin 1876 (sous la fausse date du 21 oct. 1850).

2426. Nohant, nov. A Pauline Villot. *Corr.*, IV, 215-216 ; *Pailleron, op. cit.*, 79 (frag., donne à tort Pauline Viardot comme destinataire).
— Nov. A Pauline Viardot. Voir no précédent.

2427. Nohant, 27 9bre. A François Buloz. *RI*, 10 mars 1888, 652 (frag. s. d.) ; *Pailleron, op. cit.*, 79-80 (courts frag.). — Aut., Lov., E 858, fol. 70-72.

2428. Nohant, 27 nov. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 574-575 ; *S.-Sainte-Beuve*, 221-222. — Aut., Lov., E 899, fol. 136-137.

2429. Nohant, 9 déc. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, IV, 216-217.

2430. Nohant, 9 déc. A Edmond Chevrier. *Ed. Chevrier, Le Général Joubert, d'après sa correspondance*, éd. 1884, VII-VIII.

2431. Nohant, 11 déc. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, IV, 218-222.

2432. Nohant, 15 déc. [c. p. 1860]. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 575-576 ; *S.-Sainte-Beuve*, 222-226. — Aut., Lov., E 899, fol. 138-140.

2433. Nohant, 20 Xbre. A Charles Poncy. *Corr.*, IV, 222-223. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 55-56.

2434. Nohant, 23 déc. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 577-579 ; *S.-Sainte-Beuve*, 226-230. — Aut., Lov., E 899, fol. 141-144.

2435. Nohant, 25 déc. A Ernest Périgois. *Corr.*, IV, 223-225.

2436. Nohant, 27 déc. A Nancy Fleury. *Corr.*, IV, 225-226.

2437. Nohant, 27 déc. A Louis Ulbach. *L. Ulbach, Nos contemporains*, éd. 1883, 243-248.
— 29 déc. Au prince Napoléon (Jérome). Voir no 2526.

2438. S. d. [fin 1860 (?) ; le 21 janv. 1861, Brothier remercie G. S. de l'envoi de livres qu'elle demande à Maurice, dans cette l., de lui adresser]. A Maurice. *G. Imbault, George Sand et Montluçon*, 4. — Aut., Lov., E 876, fol. 418.

2439. S. d. [déc. 1860]. A Caroline Luguet. *S.-Dorval*, 339-340. — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

2440. S. d. [fin 1860 (?)]. A P.-J. Hetzel. *J. Adam, Mes premières armes*,

1904, 291-293 (frag. s. d.) et *Mes sentiments et nos idées, 1905*, 216-220 (frag. s. d.).

1861

2441. 20 [janv.]. A Angèle et Ernest Périgois. *Corr.*, IV, 227-229.
2442. 20 janv. A François Buloz. *Crit. lit.*, 15 janv. 1931, 6 ; *Centre-Éclair*, 28 janv. 1931. — Aut., coll. du docteur G.
2443. 20 janv. A Sainte-Beuve. *Cosmopolis*, 1er juin 1896, 769 ; *Sp. de Lov., V. hist.*, 209 ; *S.-Sainte-Beuve*, 231. — Aut., Lov., E 899, fol. 145.
2444. Nohant, 20 janv. (2e l. portant cette date). Au même. *Cosmopolis*, 1er juin 1896, 770-775 ; *Sp. de Lov., op. cit.*, 209-224 ; *S.-Sainte-Beuve*, 231-242. — Aut., Lov., E 899, fol. 149-158.
2445. Nohant, 6 févr. Au même. *Cosmopolis*, 1er juin 1896, 776 ; *Sp. de Lov., op. cit.*, 224-226 ; *S.-Sainte-Beuve*, 243-244. — Aut., Lov., E 899, fol. 159-160.
2446. S. d. [7 févr. 1861, d'après le texte confirmé par l'agenda]. A François Buloz. *Pailleron, Dern. rom.*, 95-96 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 62-63.
2447. 10 févr. Au même. *Pailleron, op. cit.*, 96-97 (frag.). — Aut., Lov., E 858, fol. 84-85.
2448. 10 févr. A Solange. *R. lat.*, 25 juillet 1906, 421. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 85-86.
2449. Nohant, 14 févr. A Jules Michelet. *R Paris*, 1er déc. 1904, 562-563. — Aut., BHVP, K 3.3.8, A 4832 (11).
2450. Nohant, 14 févr. A Charles Duvernet. *Corr.*, IV, 229.
2451. 19 févr. A Solange. *R lat.*, 25 juillet 1906, 421-422. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 87-88.
2452. Tamaris, 19 févr. [c. p. La Seyne-sur-mer, 20 févr. 61]. A François Buloz. *Fig. sup.*, 18 juillet 1914 (court frag.) ; *Pailleron, op. cit.*, 81-82 (même frag.). — Aut., Lov., E 858, fol. 86-88.
2453. Tamaris, 20 févr. A Angèle et Ernest Périgois. *Corr.*, IV, 230-232.
2454. Tamaris, 24 févr. A Charles Duvernet. *Corr.*, IV, 232-237.
2455. S. d. [vers le 25 févr. 1861, d'après le texte et celui de la l. suivante à Boucoiran]. Au docteur Darchy. *Arts*, 8 mars 1946, 6.
2456. Tamaris, 25 févr. A Jules Boucoiran. *Corr.*, IV, 238-239.
2457. Tamaris, 8 mars. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 86-87 (frag.). — Aut., Lov., E 858, fol. 89-90.
2458. 15 mars. A Charles Duvernet. *Corr.*, IV, 239-243 (incompl.). — Aut., archives Jacques Girerd ; copie, Lov., E 923, fol. 140.
2459. Tamaris, 15 mars. A Solange. *R lat.*, 25 juillet 1906, 422-423. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 89-90.
2460. S. d. [18 mars 1861, mention postérieure sur l'aut.]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 359. — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.
2461. Tamaris, 28 mars. A Pauline Villot. *Corr.*, IV, 244-246.
2462. S. d. [mars 1861, d'après le texte]. A J. J. B. Laurens. *XXX, Une vie artistique : J. J. B. Laurens, 1899*, 180 (frag. s. d.).
2463. Tamaris, 8 avril. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 98-99 (frag.) — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 65-66.
2464. Tamaris, 19 avril. A Pauline Villot. *Corr.*, IV, 246-248 (incompl.). — Copies du passage supprimé dans la *Corr.*, BHVP, carton G 5921 (4), et Lov., E 923, fol. 144.
2465. Tamaris, 24 avril [1861]. A Solange. *R lat.*, 25 juillet 1906, 424-427. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 91-95.

2466. 24 au soir [avril 1861, d'après le texte confirmé par l'agenda]. A Charles Poncy. *Corr.*, IV, 248-250. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 73-75.
— Avril. A Christine Buloz. Voir n° 2473.
— 2 mai. A Olympe Chodzko. Voir n° 2482.
— Nohant, 7 mai. A Rouvière. Voir n° 2330.
— 8 mai. A Sainte-Beuve. Voir n° 2478.

2467. Tamaris, 9 mai. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 94-95 ; *Europe*, juin-juillet 1954, 98 (allusion à une l. transmise par Sainte-Beuve à Mme de Fly, il s'agit peut-être de cette l. à Buloz. En effet, dans le carnet n. a. fr. 13656, fol. 74, G. S. note : « J'écris à Buloz pour remercier l'Empereur qui veut me donner je ne sais quoi en réparation de la mauvaise grâce de l'Académie. Je ne veux rien... »). — Aut., Lov., E 858, fol. 101-102.

2468. Tamaris, 11 mai. A Pauline Villot. *Corr.*, IV, 251-254.

2469. 13 mai. A Charles Poncy. *RDM*, 15 août 1909, 926, note 1 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 77-78 ; copie, Lov., E 923, fol. 147.

2470. S. d. [13 mai 1861, d'après le texte que confirment les l. du 13 mai à Poncy et à Damas-Hinard (inédite) et celle du 11 mai de Damas-Hinard). A l'Impératrice Eugénie. *Fig.*, 1er juin 1881 (sous la date imprécise : 1861). — Copie, Lov., E 923, fol. 148.

2471. Tamaris, 15 mai. A Maurice. *Corr.*, IV, 255-257 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1734.

2472. Tamaris, 18 mai. A Solange. *R lat.*, 25 juillet 1906, 427-429. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 96-97.

2473. S. d. [18 mai 1861, d'après le texte à rapprocher de celui d'une l. inédite à Maurice datée 18 mai 1861 ; date confirmée par le carnet n. a. fr. 13656, fol. 89]. A Christine Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 100-101 (frag. s. d. précise) ; *R Savoie*, juillet-sept. 1958, 94-95 (sous la date d'avril). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 252.

2474. Tamaris, 22 mai. A Maurice. *Corr.*, IV, 257-259 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1736.

2475. Tamaris, 24 mai. A Christine Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 101 (frag.) ; *R Savoie*, juillet-sept. 1958, 95-96. — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 254-255.

2476. Chambéry, 5 [juin, l'aut. porte mai par erreur ; le texte confirmé par l'agenda date la l. de juin]. A Charles Poncy. *Corr.*, IV, 259-261. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 87-88.

2477. Nohant, 8 [juin, l'aut. porte par erreur 8 mai]. A Maurice. *Corr.*, IV, 261-263 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1738.

2478. Nohant, 8 [juin ; le c. p. et le texte datent la l. de juin]. A Sainte-Beuve. *Cosmopolis*, 1er juin 1896, 778-779 ; *Sp. de Lov., op. cit.*, 231-233 ; *S.-Sainte-Beuve*, 245-247 (ces trois publ. sous la date fausse du 8 mai). — Aut., Lov., E 899, fol. 161-163.

2479. Nohant, 8 juin. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, IV, 264-265.

2480. Nohant, 10 [juin, l'aut. porte mai par erreur ; le texte la date de juin]. A Solange. *R lat.*, 25 juillet 1906, 429. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41191, fol. 98.

2481. Nohant, 11 juin. A Pauline Villot. *Corr.*, IV, 266-267 (incompl.). — Copies du passage supprimé dans la *Corr.*, BHVP, carton G 5921 (4) et Lov., E 923, fol. 153.

2482. Nohant, 12 [juin, l'aut. porte mai par erreur, le texte la date de juin]. A Olympe Chodzko. *S.-Dorval*, 340 (sous la date fausse du 2 mai). — Aut., Lov., E 912, fol. 479-481.

2483. Nohant, 12 [juin, l'aut. porte mai par erreur, le texte la date de juin]. A Christine Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 102-103 (frag.) ; *R Savoie*, juillet-sept. 1958, 114-115. — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 256-257.

2484. Nohant, 18 juin. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 364-365. — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2485. Nohant, juin [vers le 25 (?)]. A un ami [Calamatta, cf. l. à V. Borie du 2 juillet 1861, Lov., E 912, fol. 336-337]. *IB*, 7 juillet 1861.

2486. S. d. [29 juin 1861, ainsi datée dans la *Corr.*]. A Victor Borie. *Corr.*, IV, 268-269 (incompl.). — Aut. (1re partie), Lov., E 912, fol. 335 ; copie (2e partie), Lov., E 917, fol. 124.

2487. Nohant, 30 juin. A Charles Poncy. *Corr.*, IV, 269-272. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 92-95.

2488. 2 juillet. A Victor Borie. *Corr.*, IV, 272-273 (incompl.). — Aut., Lov., E 912, fol. 336-337.

2489. Nohant, 14 juillet. A Armand Barbès. *Corr.*, IV, 273-274.

2490. 18 juillet. A Caroline Luguet. *P. Cornuau, Bulletin d'aut., n° 54*, pièce 2326 (frag.) ; *S.-Dorval*, 341-342. — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

2491. Nohant, 27 juillet. A Maurice. *Corr.*, IV, 274-275 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1745.

2492. Nohant, 6 août. A Adolphe Joanne. *Corr.*, IV, 276-277.

2493. Nohant, 11 août. A Maurice. *Corr.*, IV, 277-279 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1746.

2494. Nohant, 11 août. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, IV, 281-282.

2495. Nohant, 11 août. A Pauline Villot. *Corr.*, IV, 279-280.

2496. Nohant, 24 août. A Francis Laur. *La Guerre aux abus*, 13 et 20 nov. et 4 déc. 1890, 20, 28 et 44 ; *R Paris*, 15 sept. 1899, 227-231.

2497. 26 août. A Alexandre Dumas fils. *Rocheblave, Pages, 1894*, XXX ; *K*, IV, 407-408. — Copie incompl., BHVP, carton G 5921 (3).

2498. Nohant, 30 août. A Victor Borie. *Corr.*, IV, 288-289 (incompl. sous la date fausse du 8 sept.). — Aut., Lov., E 912, fol. 338-339.

2499. S. d. [Nohant, 1er sept. 1861]. A Maurice. *Corr.*, IV, 283-287 (sous la date du 1er sept.). — Aut., BHVP, G 1748.

2500. Nohant, 5 sept. [c. p. 5 sept. 1861]. A Eugène Taillefert. *S.-Dorval*, 346-347. — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.
— 8 sept. A Victor Borie. Voir n° 2498.

2501. Nohant, 10 sept. A Alphonse Karr. *A. Karr, Les Guêpes*, 3 oct. 1875, 380-381 ; *Fig.*, 5 oct. 1875.

2502. Nohant, 22 7bre. A Maurice. *Corr.*, IV, 289. — Aut., BHVP, G 1749.

2503. Nohant, 4 oct. A Armand Barbès. *Corr.*, IV, 290.

2504. Nohant, 10 oct. A Pauline Villot. *Corr.*, IV, 291.

2505. 10 8bre. A Maurice. *Corr.*, IV, 292-293 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1750.

2506. Nohant, 20 8bre. A Charles Poncy. *Corr.*, IV, 293-294. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 100-102.

2507. Nohant, 30 8bre. A Mme Jules Néraud. *Louis Peygnaud, Roses sans épines*, 90. — Aut., Musée G. S. et de la Vallée noire, La Châtre.

2508. 2 9bre. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 106 (frag.). — Aut., Lov., E 858, fol. 120-121.

2509. Nohant, 6 9bre. A Agricol Perdiguier. *Le Compagnonnage*, 1er nov. 1936. — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

2510. 7 9bre. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, IV, 295-297 (incompl.) ; *K*, IV, 408-409 (publ. à la suite de la l. du 26 août, sans indication de

date). — Copies du passage supprimé dans la *Corr.*, BHVP, carton G 5921 (3) et Lov., E 923, fol. 172, 173 et 174.

2511. S. d. [1re quinzaine de nov. 1861, d'après le texte]. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 106 (court frag.). — Aut., Lov., E 858, fol. 122-124.

2512. Nohant, 16 nov. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 août 1923, 865-866.

2513. 20 9bre. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 107-108 (sans date précise). — Aut., Lov., E 858, fol. 125-127.

2514. Nohant, 20 nov. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, IV, 297-299 (incompl.) ; *K*, IV, 406, note 1 (publ. le passage supprimé dans la *Corr.*). — Copies du passage supprimé dans la *Corr.*, BHVP, carton G 5921 (3) et Lov., E 923, fol. 176.

2515. 23 9bre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 374-375 (incompl.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2516. Nohant, 23 nov. Au colonel Ferri-Pisani. *Akhbar, journal de l'Algérie*, 21 mars 1884, 2.

2517. Nohant, 25 nov. Au directeur du « Courrier artistique » [Louis Martinet]. *Le Courrier artistique*, 1er déc. 1861, 45.

2518. 27 9bre. A Lemoine-Montigny. *Vincent*, I, 301 (frag.). — Aut., Lov., E 887, fol. 210-213.

— 28 nov. A Charles Poncy. Voir nº 2527.

2519. Nohant, 1er déc. A Armand Barbès. *Corr.*, IV, 300.

2520. Nohant, 7 déc. A Charles Duvernet. *Corr.*, IV, 301-302.

2521. Nohant, 14 Xbre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 375 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2522. Nohant, 19 déc. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 août 1923, 866-868. — Copies, BHVP, carton G 5921 (4) et Lov., E 923, fol. 178-179.

2523. 20 déc. A Paul Duplan. *Écho des marchés du Centre*, 17 mai 1936. — Aut., Bibl. d'Issoudun, coll. Stanislas Martin.

2524. Nohant, 20 déc. A Lapaine. *Akhbar, journal de l'Algérie*, 21 mars 1884, 2-3 (paraît incompl.).

2525. 22 Xbre. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 108-109 (frag.) ; *Toesca, Une autre G. S.*, 111 (frag.). — Aut., Lov., E 858, fol. 79-80 ; copies, Lov., E 861 *ter*, fol. 72 et E 917, fol. 262.

2526. 28 déc. [1861, d'après le texte et celui de diverses lettres datées de cette époque]. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 août 1923, 863-864 (sous la date fausse : Paris, 29 déc. 1860).

2527. 28 Xbre. A Charles Poncy. *Corr.*, IV, 303-304 ; *D. Fahmy, Ch. Poncy*, 122 (courts frag. sous la date fausse du 28 nov. 1861). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 107-108.

2528. S. d. [probablement du 28 déc.]. A Désirée et Solange Poncy. *Corr.*, IV, 304. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 105.

2529. S. d. [probablement du 28 déc.]. A Anaïs [Quiquisolles]. *Corr.*, IV, 304-305. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 103.

2530. 29 déc. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 août 1923, 869-870. — 1861. A Prosper Mérimée. Voir nº 3190.

1862

2531. 4 janv. A Alexandre Dumas fils. *K*, III, 604, note 1 (frag.).

2532. 6 janv. A Christine Buloz. *R Savoie*, juillet-sept. 1958, 116 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 262-263.

2533. Nohant, 6 janv. A François Buloz. *Pailleron, Dern. rom.*, 109 (frag. s. d.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 73-76.

2534. Nohant, 7 janv. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, IV, 305-307 (incompl.). — Copies du passage supprimé dans la *Corr.*, BHVP, carton G 5921 (4) et Lov., E 923, fol. 182.

2535. Nohant, 8 janv. A Armand Barbès. *Corr.*, IV, 307-308.

2536. Nohant, le 10 janv. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 111 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 77-79.

2537. 19 janv. Au même. *Pailleron, op. cit.*, 110 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 86-87.

2538. S. d. [vers le 20 janv.]. A « L'Opinion nationale ». *ON*, 22 janv. 1862.

2539. 24 janv. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 112 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 90-91.

2540. 26 janv. Au même. *Pailleron, op. cit.*, 112 (court frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 93-94.

2541. 4 févr. A [l'abbé Rochet]. *La Gironde*, 25 nov. 1883, suppl. du dimanche ; *RB*, 19 mars 1931, 161-162 (le destinataire n'a pas été identifié par l'auteur de l'article).

2542. Nohant, 7 févr. A Lapaine. *Akhbar, journal de l'Algérie*, 21 mars 1884, 3 (1re partie de la l.) et 22 mars 1884, 2 (2e partie).

2543. 7 févr. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 112-113 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 95-96.

2544. 9 févr. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 579 ; *S.-Sainte-Beuve*, 247-248. — Aut., Lov., E 899, fol. 164-166.

2545. 22 févr. A Victor Hugo. *R France*, 1er déc. 1922, 512.

2546. Nohant, 22 févr. A Pauline Villot. *Corr.*, IV, 309-310.

2547. S. d. [Nohant, 24 févr. 1862]. A Charles Duvernet. *Corr.*, IV, 311-312 (incompl., sous cette date). — Aut., archives Jacques Girerd.

2548. Nohant, 25 févr. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, IV, 313.

2549. Nohant, 26 févr. Au même. *Corr.*, IV, 313-317.

2550. Nohant, 27 févr. A Pauline Villot. *Corr.*, IV, 317-318.

2551. [1er mars 1862, l'aut. est daté : 29 févr. 62, mais en 1862, il n'y a pas de 29 févr.]. A Alexandre Dumas fils. *Rocheblave, Pages*, XXXI ; *RDM*, 15 juin 1904, 933 (texte un peu différent).

2552. Nohant, 1er mars [1862]. A Eugène Lambert. *RU ill.*, juillet 1888, 113-114 ; *R du Centre*, 15 avril 1889, 213-215.

2553. Nohant, 5 mars. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, IV, 318-319.

2554. Nohant, 10 mars. A Alexandre Dumas fils. *Corr.*, IV, 320-324.

2555. 13 mars. A Christine Buloz. *Pailleron, Écrivains*, 30-31.

2556. 27 mars. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 sept. 1899, 231 (avec l'indication : Nohant, l'un des éléments est faux, le 27 mars 1862 G. S. est à Paris).

2557. Dimanche [Paris, 30 mars 1862, d'après l'adresse et le texte confirmé par l'agenda de 1862, Sainte-Beuve est venu voir G. S. le jeudi 3 avril]. A Sainte-Beuve. *S.-Sainte-Beuve*, 266 (sous la date fausse de déc. 1866, G. S. donne son adresse rue Racine, or elle a quitté cet appartement en 1864) ; *K*, IV, 441, note 1 (redate de mars 1862). — Aut., Lov., E 899, fol. 167.

2558. Paris, 31 mars. A Lina. *Corr.*, IV, 324-325. — Aut., BHVP, G 1760.

2559. Jeudi soir [3 avril 1862, mention postérieure sur l'aut.]. A Sainte-Beuve. *S.-Sainte-Beuve*, 267 (sous la date : Paris, déc. 1866) ; *K*, IV, 441, note 1 (sous la date de 1842, ce qui est impossible à cause de l'écriture). — Aut., Lov., E 899, fol. 169.

2560. Paris, 4 avril. A C.-M. DE CHILLY. *L'Entr'acte*, 5 avril 1862, 3 ; *G. S.*, *Les Beaux messieurs de Bois-Doré, 1862* (sous la date du 5 avril) ; *G. S.*, *Théâtre complet, 1867*, IV, 300 (sous la date du 5 avril).

2561. S. d. [Paris, 5 avril 1862]. A SAINTE-BEUVE. *S.-Sainte-Beuve*, 257 (sous la date du 13 janv. 1864) ; *K*, IV, 441, note 1 (redate du 5 avril 1862). — Aut., Lov., E 899, fol. 171.

2562. Paris, 6 avril. A MARGOLLÉ. *Corr.*, IV, 326-327.

2563. Dimanche soir [6 avril 1862, d'après le texte]. A EUGÈNE FROMENTIN. *R Paris*, 15 sept. 1909, 273 (sous la date : entre 1859 et 1862). — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2564. Paris, jeudi [G. S. a écrit : 9 avril, mais en 1862, le 9 est un mercredi, donc la l. est du 10, ce qui est confirmé par le texte : « après-demain soir je serai à Nohant », elle a, en effet, quitté Paris le 12 avril]. A LINA. *K*, IV, 414-415 (sous la date du 10 avril). — Aut., BHVP, G 1761 ; copie, Lov., E 923, fol. 207.

2565. Paris, 10 avril. A OLYMPE CHODZKO. *S.-Dorval*, 348-349. — Aut., Lov., E 912, fol. 482-483.

2566. Nohant, 15 avril [1862, mention postérieure sur l'aut., date confirmée par le texte]. A LOUIS MAILLARD. *R Paris*, 15 sept. 1899, 232-234 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1763 ; copie, Lov., E 923, fol. 209-211.

2567. Paris, 17 avril [date ou lieu inexact, le 17 avril G. S. est à Nohant]. AU PRINCE NAPOLÉON (JÉRÔME). *RDM*, 15 août 1923, 872.

2568. Nohant, 18 avril. A OLYMPE CHODZKO. *S.-Dorval*, 349-350. — Aut., Lov., E 912, fol. 484-485.

2569. 18 avril. A EUGÈNE FROMENTIN. *GBA*, 1er août 1880, 140-141 (incompl.) ; *L. Gonse*, *E. Fromentin*, 159-160 (incompl.) ; *R Paris*, 15 sept. 1909, 273-275 (incompl.). — Aut., Lov., E 913, fol. 294-298.

2570. S. d. [19 avril 1862, d'après le texte et celui de la l. suivante]. A LOUIS MAILLARD. *R Paris*, 15 sept. 1899, 236 (incompl. sous la date du 25 avril). — Aut., BHVP, G 1764 ; copie, Lov., E 923, fol. 212.

2571. Nohant, 19 avril. A ÉDOUARD RODRIGUES. *R Paris*, 15 sept. 1899, 235.
— 25 avril. A LOUIS MAILLARD. Voir nº 2570.

2572. Nohant, 25 avril. AU MÊME. *R Paris*, 15 sept. 1899, 237 (incompl. sous la date fausse du 30 avril). — Aut., BHVP, G 1765 ; copie, Lov., E 923, fol. 213.

2573. Nohant, 27 avril. A OLYMPE CHODZKO. *S.-Dorval*, 350-352. — Aut., Lov., E 912, fol. 486-487.

2574. 30 avril. A ALEXANDRE DUMAS FILS. *RU*, 1er juillet 1904, 351-352 (frag. s. d.).
— 30 avril. A LOUIS MAILLARD. Voir nº 2572.

2575. Nohant, 2 mai. A EUGÈNE FROMENTIN. *R Paris*, 15 sept. 1909, 275-276.

2576. Nohant, 2 mai. A SAINTE-BEUVE. *R Paris*, 1er déc. 1896, 580 ; *S.-Sainte-Beuve*, 248. — Aut., Lov., E 899, fol. 173.

2577. Nohant, 2 mai. A CHRISTINE BULOZ. *Pailleron*, *Dern. rom.*, 113 (incompl.) ; *Roya*, *Le Plus grand amour de G. S.*, 151 (court frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 264-265.

2578. Nohant, 3 mai. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 387 (incompl.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2579. 3 mai. A EUGÈNE FROMENTIN. *R Paris*, 15 sept. 1909, 276-277. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2580. Nohant, 3 mai [c. p. La Châtre, 4 mai 62]. A JULES BOUCOIRAN. *K*,

IV, 411 (frag.). — Copies, BHVP, carton G 5921 (2) et Lov., E 923, fol. 219.

2581. Nohant, 3 mai [c. p. La Châtre, 4 mai 62]. A Charles Poncy. *K*, IV, 411 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 123-125.

2582. Nohant, 3 mai. A Armand Barbès. *Corr.*, IV, 327-328.

2583. Nohant, 3 mai. A Jules Janin. *Débats*, 5 mai 1862 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1769.

2584. Nohant, 6 mai. A Victor Hugo. *R France*, 1er déc. 1922, 515-516. — 7 mai. A Mme de Voisins. Voir no 2610.

2585. 11 mai. A Victor Hugo. *R France*, 1er déc. 1922, 516-517.

2586. Nohant, 11 mai. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, IV, 328-329.

2587. S. d. [Nohant, 15 mai 1862]. A Ludre Gabillaud. *K*, IV, 412 (publ. sous la date du 15 mai). — Copie, BHVP, carton G 5921 (4) (porte la mention : Nohant, mai 1862).

2588. S. d. [vers le 15 mai 1862, d'après le texte confirmé par l'agenda]. Au comte d'Aure. *Débats*, 1er juillet 1904 (frag. s. d.).

2589. Dimanche soir [c. p. de l'enveloppe jointe La Châtre, 19 mai 1862]. A Émile Aucante. *RR*, avril 1944, 134 (court frag.). — Aut., Lov., E 877, fol. 182-184.

2590. 20 mai. A Louis Maillard. *R Paris*, 15 sept. 1899, 237-238 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1774 ; copie, Lov., E 923, fol. 227-228.

2591. Nohant, 22 mai. A Christine Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 167 et 168 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 266-267.

2592. Nohant, 24 mai. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 15 sept. 1909, 277-278. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2593. Nohant, 25 mai. Au comte d'Aure. *Débats*, 1er juillet 1904 (frag.). — Aut., BHVP, G 1776.

2594. Mercredi soir [28 mai 1862, d'après le texte confirmé par l'agenda]. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 1er oct. 1909, 543. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2595. Paris, jeudi soir 29 mai. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 sept. 1899, 238-240.

2596. Dimanche soir, Nohant [1er juin 1862]. A Louis Maillard. *R Paris*, 15 sept. 1899, 240-241 (sous la date du 1er juin). — Aut., BHVP, G 1779 ; copie, Lov., E 923, fol. 232.

2597. Nohant, 1er juin. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 sept. 1899, 241-242.

2598. Nohant, 1er juin. A Caroline Cazamajou. *K*, IV, 415 (frag.). — Aut., BHVP, G 1778.

2599. Nohant, 7 juin. A Marie d'Agoult. *NR*, 15 mai 1881, 294 ; *Corr.*, IV, 330.

2600. Nohant, 8 juin. A Benjamin Gastineau. *Débats*, 2 juillet 1862 ; *B. Gastineau, Les Génies de la liberté, 1865*, 199.

2601. Nohant, 10 juin. A Louis Maillard. *R Paris*, 15 sept. 1899, 242-246. — Aut., BHVP, G 1780 ; copie, Lov., E 923, fol. 233-236.

2602. 15 juin. A Maurice. *L'Esprit français*, 1er juillet 1862, 1.

2603. Nohant, 15 juin. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 sept. 1899, 246-248.

2604. Nohant, 16 juin. A Marie Pape-Carpantier. *E. Gossot, Mme Pape-Carpantier*, 158.

2605. Nohant, 18 juin. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 1er oct. 1909, 531-533. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2606. Nohant, 22 juin. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 sept. 1899, 248
2607. Nohant, 23 juin. Au même. *R Paris*, 15 sept. 1899, 248-250.
2608. Nohant, 28 juin [c. p. La Châtre, 29 juin 1862]. A Jules Boucoiran. *K*, IV, 416 (frag.). — Copie, BHVP, carton G 5921 (2).
2609. Nohant, 28 juin. A Louis Maillard. *R Paris*, 15 sept. 1899, 250-251 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1782 ; copie, Lov., E 923, fol. 241.
2610. Dimanche et lundi, 29 et 30 juin. A Mme de Voisins. *Fig. sup.*, 18 juin 1876 (frag. sous la date du 7 mai) ; *Roya, op. cit.*, 151 (frag.). — Aut., coll. de M. Joseph Thibault.
2611. 8 juillet. A Louis Maillard. *R Paris*, 15 sept. 1899, 251-252. — Aut., BHVP, G 1783 ; copie, Lov., E 923, fol. 242.
2612. Nohant, 12 juillet. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 sept. 1899, 252-253.
2613. Nohant, 20 juillet. — A Francis Laur. *R Paris*, 15 sept. 1899, 253-254.
2614. Nohant, 26 juillet. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, IV, 331-332.
2615. Nohant, 7 août. A Nancy Fleury. *Corr.*, IV, 332-334.
2616. 12 août. A François Buloz. *Pailleron, Écrivains*, 241-242 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 109-110.
2617. Nohant, 19 août. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 sept. 1899, 254-255.
2618. 27 août. A Louis Maillard. *R Paris*, 15 sept. 1899, 255-256 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1790 ; copie, Lov., E 923, fol. 251.
2619. Nohant, 29 août. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 sept. 1899, 256-257.
2620. Mercredi soir [probablement de l'été 1862 s'il s'agit de *La Germaine*]. A Édouard Cadol. *Lit. nas.*, 1939, nos 33-34, 710 (publ. traduite en russe, sous la date de février 1863). — Aut., Bibl. publique, Léningrad.
2621. Nohant, 3 7bre [1862, d'après le texte confirmé par l'agenda]. A François Buloz. *Pailleron, Dern. rom.*, 116 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 111-112.
2622. Nohant, 6 sept. A Albert Lacroix. *NRI*, 22 sept.-1er oct. 1897, 348 ; *Petite revue internationale*, 17-24 oct. 1897, 223.
2623. Nohant, 17 oct. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 sept. 1899, 257-261 ; *K*, IV, 401 (court frag.).
2624. S. d. [20 oct. 1862, mention postérieure sur l'aut.]. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 119-120 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 119-120.
2625. Nohant, 23 oct. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 sept. 1899, 261-262 ; *K*, IV, 401 (court frag.).
2626. Nohant, 23 oct. A Marie d'Agoult. *NR*, 15 mai 1881, 295 ; *Corr.*, IV, 334-335.
2627. Vendredi soir [Nohant, 24 oct. 1862, mention postérieure sur l'aut.]. A Louis Maillard. *R Paris*, 15 sept. 1899, 262-263 (incompl. sous la date du 24 oct.) ; *K*, IV, 401. — Aut., BHVP, G 1795.
2628. Nohant, 27 oct. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er oct. 1899, 571-572 ; *K*, IV, 401 (court frag.).
2629. S. d. [fin oct. ou début nov. (?) 1862, d'après le texte confirmé par l'agenda. Dans cette l. G. S. l'invite à Nohant, elle y vient le 3 nov.]. A Thérèse Blanc. *Débats*, 1er juillet 1904 (frag. s. d.).
2630. 2 9bre. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 120 (court frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 121-122.
2631. Nohant, 3 nov. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er oct. 1899, 572 575.

2632. 6 9bre. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 1er oct. 1909, 534. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2633. Nohant, 28 nov. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er oct. 1899, 575-577 ; *K*, IV, 317 (frag.).

2634. Nohant, 1er Xbre. A Jules Michelet. *La Presse*, *ON*, *Le Phare de la Loire*, 9 déc. 1862 ; *R Paris*, 1er déc. 1904, 563-564. — Aut., BHVP, fonds Michelet, K 3.3.81, A 4832 (12).

2635. Nohant, 12 déc. A Émile de Girardin. *IB*, 18 déc. 1862.

2636. Nohant, 14 déc. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, IV, 335-337.

2637. Nohant, 16 déc. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er oct. 1899, 577-578.

2638. 17 déc. A Francis Laur. *R Paris*, 1er oct. 1899, 578-579.

2639. Nohant, 30 déc. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er oct. 1899, 579-580.

2640. S. d. [fin déc. (?) 1862 (?), pourrait être de cette époque ; dans cette l. G. S. fait l'éloge de *Salammbô*, or l'agenda nous apprend qu'elle en a terminé la lecture le 26 déc. 1862]. A Juliette Lamber. *J. Adam*, *Mes premières armes*, 383 (frag. s. d.).

2641. Nohant, 22 9bre [entre 1862 et 1864]. A un critique. *Lit. nas.*, 1939, nos 33-34, 708 (publ. traduite en russe, sous la date : 25 ...bre, entre 1862 et 1864). — Aut., Institut de l'Académie des sciences, Léningrad (daté : Nohant, 22 9bre).

1863

2642. Nohant, 1er janv. A Alexandre Dumas fils. *K*, IV, 430 (frag.). — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2643. S. d. [début janv. 1863 (?), d'après le texte pourrait être de cette époque]. A Juliette Lamber. *J. Adam*, *Mes premières armes*, 384 (frag. s. d.).

2644. [Nohant, janv. 1863]. A Marié-Sophie Leroyer de Chantepie. *Corr.*, IV, 157-159 (sous la date du 5 juin 1858) ; *K*, IV, 428 (frag. ; redate cette l. de janv. 1863 et semble croire qu'elle est antérieure à celle du 16 janv.).

2645. S. d. [14 janv. 1863 ; datée grâce au carnet, n. a. fr. 13657, fol. 2 vo]. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 1er oct. 1909, 535-537 (indique que, d'après les l. de Fromentin à G. S. des 9 et 27 janv., cette l. de G. S. a été écrite entre ces deux dates). — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2646. 16 janv. A Marie-Sophie Leroyer de Chantepie. *K*, IV, 428 (frag.). — Copies, BHVP, carton G 5921 (4) et Lov., E 923, fol. 271.

2647. Nohant, 16 janv. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er oct. 1899, 580.

2848. Nohant, 26 janv. A Edmond et Jules de Goncourt. *A. Billy*, *Les Frères Goncourt*, 104 (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 22475, fol. 221-222.

2849. 28 janv. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 1er oct. 1909, 537-538. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2650. Nohant, 28 janv. A Gustave Flaubert. *RHLF*, janv.-mars 1957, 20. — Aut., Lov., Corr. de Flaubert, B, VI, fol. 1-2.

2651. Nohant, 29 janv. A Édouard Cadol. *Corr.*, IV, 337-338.

2652. Nohant, 30 janv. A Jules Claretie. *J. Claretie*, *Les Victimes de Paris*, *1864*, 226 ; *K*, III, 653-654.

— 2 févr. A Gustave Flaubert. Voir no 3049.

2653. Nohant, 2 févr. Au journal « La Presse ». *La Presse*, 5 févr. 1863 ; *ON*, 5 févr. 1863. — Aut., Lov., E 912, fol. 418-419.

2654. Nohant, 6 févr. A Édouard Cadol. *Corr.*, IV, 339-340.

2655. Nohant, 7 févr. Au même. *Corr.*, IV, 340-342.

2656. 7 févr. A Louis Maillard. *K*, IV, 417 (frag. sous la date du 7 février). — Aut., BHVP, G 1805 (porte : juillet, par erreur ; le texte et le carnet, n. a. fr. 13657 confirment février) ; copie, Lov., E 923, fol. 273.

2657. Nohant, 7 févr. A Francis Laur. *R Paris*, 1er oct. 1899, 580-581.

2658. Nohant, 8 févr. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er oct. 1899, 582-584.

2659. 9 févr. [c. p. La Châtre, 10 févr. 1863]. A Jules Boucoiran. *K*, IV, 420, note 3 (frag.). — Copies, BHVP, carton G 5921 (2) (porte l'indication du c. p.), et Lov., E 923, fol. 274.

2660. 9 févr. A Édouard Cadol. *K*, IV, 316 (frag.). — Copies, BHVP, carton G 5921 (2) et Lov., E 923, fol. 275-276.

2661. Nohant, 10 févr. [indiquée à la date du 9 févr. dans le carnet, n. a. fr. 13657]. A Gustave Flaubert. *Cat. V. Degrange*, n° 35, 15 avril 1935, pièce 9120 (frag.) ; *RHLF*, avril-juin 1937, 295 (même frag.) ; *BB*, 1956, n° 6, 285 (même frag.).

2662. 12 févr. A François Buloz. *Pailleron, Dern. rom.*, 126 (court frag.). — Aut., Lov., E 858, fol. 153-155.

2663. 14 févr. A Lina. *K*, IV, 416 (frag.) ; *Roya, Le Plus grand amour de G. S.*, 152 (même frag.) ; *Toesca, Une autre G. S.*, 206-207 (même frag.). — Aut., BHVP, G 1807 ; copie, Lov., E 923, fol. 279-283.

2664. Nohant, 15 févr. A Alexandre Dumas fils. *Lit. nas.*, 1939, nos 33-34, 710 (publ. traduite en russe). — Aut., coll. particulière, Léningrad.

2665. 17 févr. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 122-124 (incompl.) ; *RSH*, oct.-déc. 1959, 360 (frag.). — Aut., Lov., E 858, fol. 159-163.

2666. Nohant, 17 févr. A Louis Maillard. *K*, IV, 423 (frag.) ; *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 582, note 209 (court frag. inédit). — Aut., BHVP, G 1809 ; copie, Lov., E 923, fol. 286-287.

2667. 20 févr. A Édouard Cadol. *K*, IV, 416 (frag.). — Copies, BHVP, carton G 5921 (2) et Lov., E 923, fol. 288-289.

2668. 20 févr. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er oct. 1899, 584-585.

2669. 22 févr. A Francis Laur. *R Paris*, 1er oct. 1899, 586.

2670. 22 févr. A Louis Maillard. *K*, IV, 423 (frag.). — Aut., BHVP, G 1810 ; copie, Lov., E 923, fol. 290.

2671. 23 févr. A Lina. *K*, IV, 316, note 1. — Aut., BHVP, G 1811 ; copie, Lov., E 923, fol. 291.

2672. 25 févr. [c. p. La Châtre, 25 févr. 63]. A François Buloz. *RI*, 10 mars 1888, 650 (frag. s. d.) ; *Pailleron, op. cit.*, 138 (frag. précédés d'un passage de la l. du 15 juin). — Aut., Lov., E 858, fol. 164-166.

2673. Nohant, 26 févr. A M... [Adolphe Schaeffer]. *Corr.*, IV, 342-343. — Aut., BHVP, G 1812.

— Févr. 1863. A Édouard Cadol. Voir n° 2620.

— Févr. 1863. A François Buloz. Voir n° 2710.

— 1er mars. Au Comte d'Aure. Voir n° suivant.

2674. 1er mars. A Thérèse Blanc. *E. Caro, G. S.*, 186, note 1 (frag., donne pour destinataire le comte d'Aure) ; *Débats*, 1er juillet 1904 (frag.).

2675. S. d. [après le 1er mars 1863]. A la même. *Débats*, 1er juillet 1904 (frag. s. d. ; n'ayant pas vu les aut., nous ne pouvons affirmer qu'il s'agit vraiment d'une l. différente de celle du 1er mars. Dans le carnet,

n. a. fr. 13657, en plus de celle du 6 mars, il y a des l. inscrites aux dates des 16 et 31 mars).
— 4 mars. A René Bièmont. Voir nº 2683.

2676. Nohant, 4 mars. A Christine Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 137, 138, 139, 170, 171 (plusieurs frag. dispersés) ; *R Savoie*, juillet-sept. 1958, 116 (long frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 274-275.

2677. 6 mars. A Thérèse Blanc. *Débats*, 1er juillet 1904 (long frag.).
— 7 mars. A Robin Duvernet. Voir nº suivant.

2678. 7 mars [1863, mention postérieure, au crayon, sur la copie]. A Charles Duvernet. *R Paris*, 1er oct. 1899, 587 (incompl., donne le nom du destinataire Robin Duvernet, qui est le patronyme complet de Charles Duvernet). — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2679. Nohant, 8 mars. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 1er oct. 1909, 538-539. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2680. S. d. [c. p. La Châtre, 8 mars 1863]. A Jules Boucoiran. *K*, IV, 430 (frag.). — Copie, BHVP, carton G 5921 (2) (porte l'indication du c. p.).

2681. 10 mars. A Mario Proth. *G. Imbault, G. S. et Montluçon*, 17. — Aut., Lov., E 915, fol. 173-174.

2682. Nohant, 13 mars. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er oct. 1899, 587-589.

2683. 14 mars. A René Bièmont. *Le Progrès (revue de Bordeaux)*, 15 sept.-1er oct. 1865, 558-559 ; *L'Univers illustré*, 19 juin 1880, 387 (frag. donné à tort comme inédit, sous la date du 4 mars).

2684. 14 mars. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 1er oct. 1909, 539. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2685. Nohant, 20 mars. A M... [destinataire non identifié]. [*E. Coupy*], *Marie Dorval*, XI-XII ; *S.-Dorval*, 366 (l. citée d'après la publication précédente).

2686. Nohant, 22 mars. Au prince Napoléon (Jérôme). *Corr.*, IV, 343-344.

2687. Nohant, 22 mars. A Francis Laur. *R Paris*, 1er oct. 1899, 589-591.

2688. 25 mars. A Pauline Viardot. *RR*, avril 1944, 136-137 (frag.).

2689. S. d. [mars 1863 (?)]. A François Buloz. *Pailleron, Écrivains*, 271 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 139-140.
— Mars 1863. A Edmond About. Voir nº 2703.

2690. Nohant, 4 avril. A Édouard Rodrigues. *RB*, 28 janv. 1899, 97-102.

2691. Nohant, 8 avril. Au même. *R Paris*, 1er oct. 1899, 591.

2692. S. d. [8 ou 10 avril (?) ; d'après le texte, cette l. est postérieure à la mort du comte d'Aure, survenue le 7 avril 1863. Dans le carnet, n. a. fr. 13657, il y a une l. inscrite le 8 et une le 10, mais il est difficile de nous prononcer]. A Thérèse Blanc. *Débats*, 1er juillet 1904 (frag. s. d.).

2693. Nohant, 11 avril. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er oct. 1899, 592-593.

2694. Nohant, 12 avril. A François Buloz. *Pailleron, Dern. rom.*, 149-150 (frag.). — Aut., Lov., E 858, fol. 167-168.

2695. Nohant, 16 avril. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er oct. 1899, 593-594.

2696. 17 avril. Au même. *RB*, 11 févr. 1899, 161-168.

2697. 17 avril. A Eugène Fromentin. *R Paris*, 1er oct. 1909, 540-541. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

2698. 18 avril [inscrite à la date du 19 avril dans le carnet, n. a. fr. 13657]. A Turpin de Sansay. *L'Europe, journal de Francfort*, 18 mai

1863 (sous la date du 18 avril) ; *Le Petit journal*, 11 juin 1863 (publ. s. d.).

2699. 19 avril. A Émile Aucante. *RR*, avril 1944, 135-136 (long frag.). — Aut., Lov., E 877, fol. 271-278.

2700. Nohant, 28 avril. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er oct. 1899, 594.

2701. 28 avril. A Charles de La Rounat. *Le XIXe siècle*, 12 juin 1877 (incompl.) ; *Gil Blas*, 6 août 1885 (frag. en partie inédit).

2702. S. d. [Nohant, avril 1863, mention postérieure sur l'aut.]. A M.. [Adolphe Schaeffer]. *Corr.*, IV, 349-352. — Aut., BHVP, G 1817.

2703. S. d. [Nohant, 10 mai 1863 ; une l. est inscrite à la date du 11 mai dans le carnet, n. a. fr. 13657]. A Edmond About. *Corr.*, IV, 345-349 (sous la date de mars 1863). — Aut., BHVP, G 1816 ; copie, Lov., E 97, fol. 6-11 (sous la date du 10 mai).

2704. 18 mai. A Mme Arnould-Plessy. *K*, IV, 429, note 3 (frag.). — Aut., BHVP, G 2603, fol. 1-2 ; copie, Lov., E 923, fol. 301.

2705. Mai [une l. est inscrite à la date du 24 mai dans le carnet, n. a. fr. 13657]. A Oscar Cazamajou. *R. Lécuyer et P.-E. Cadilhac, Demeures inspirées et sites romanesques*, I, 1949, 289 (frag. sous la date de mai 1863).

2706. 25 mai. A Charles de La Rounat. *Le XIXe siècle*, 12 juin 1877 (frag.) ; *Gil Blas*, 6 août 1885 (frag.).

2707. S. d. [c. p. La Châtre, 8 juin 1863]. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 580-581 ; *S.-Sainte-Beuve*, 248-250. — Aut., Lov., E 899, fol. 175-177.

2708. Nohant, 10 juin. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 1er oct. 1899, 596-597.

2709. 12 juin. A Louis Maillard. *R Paris*, 1er oct. 1899, 597-598 (frag.). — Aut., BHVP, G 1821 ; copie, Lov., E 923, fol. 302-303.

2710. 15 juin. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 138 (court frag. s. d. publ. en tête de deux frag. de la l. du 25 févr. 1863). — Aut., Lov., E 858, fol. 156-158.

2711. Nohant, 16 juin. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 581-583 ; *S.-Sainte-Beuve*, 250-253. — Aut., Lov., E 899, fol. 178-181.

2712. Nohant, 16 juin. A Émile Delérot. *Combat*, 24 juin 1954. — Aut., Bibl. municipale, Versailles.

2713. 23 juin. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 583 ; *S.-Sainte-Beuve*, 253-254. — Aut., Lov., E 899, fol. 182-183.

2714. 24 juin. A Émile Augier. *Le Gaulois*, 7 août 1893.

2715. 1er juillet. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 583-584 ; *S.-Sainte-Beuve*, 255. — Aut., Lov., E 899, fol. 184.

2716. 1er juillet. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 410. — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

2717. 5 juillet. A Francis Laur. *R Paris*, 1er oct. 1899, 598.

2718. Nohant, 8 juillet. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 261-262.

2719. 11 juillet. A Francis Laur. *R Paris*, 15 nov. 1899, 262-263.

2720. Nohant, 14 juillet au soir. A Alexandre Dumas fils. *Corr*,, IV, 353.

2721. Nohaut: 14 juillet. A Édouard Rodrigues. *R Paris*, 15 nov. 1899, 263-264.

2722. Nohant, 17 juil et. Au même.. *R Paris*, 15 nov. 1899, 264-265.

60e ANNÉE - N° 2
AVRIL - JUIN 1960

Revue d'Histoire Littéraire de la France

SOMMAIRE

ISIDORE SILVER
Ronsard débutant et la " Théogonie " d'Hésiode 153

RENÉ TERNOIS
En écoutant Saint-Evremond 165

PIERRE GROSCLAUDE
Une lettre de Voltaire à Malesherbes à propos de la Cour des Aides 213

JEAN DE BOOY
Diderot et l'édition originale de l' " Entretien avec Maréchale " 215

M. LARROUTIS
Sources lamartiniennes. I. Quinet - II. Ballanche 219

ANDRÉ LEBOIS
Zulma Carraud " best-seller " 177

C. CHADWICK
Mallarmé et la tentation du lyrisme 188

HENRY A. GRUBBS
La nuit magique de Paul Valéry. Étude de " Féerie " 199

Suite du Sommaire, p. 2

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique et de la Direction Générale des Arts et des Lettres

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Suite du Sommaire

COMPTES RENDUS

JEAN MICHEL : **Le mystère de la Passion,** éd. O. JODOGNE (R. LEBÈGUE), 228. — FLOYD GRAY : **Le Style de Montaigne** (G. GOUGENHEIM), 229. — OLGA ROSSETTINI : **Les Influences anciennes et italiennes sur la Satire en France au XVI^e siècle** (H. WEBER), 231. — MATHURIN RÉGNIER : **Œuvres complètes,** éd. G. RAIBAUD (P. JOURDA), 232. — M. VENTRE : **L'Imprimerie et la Librairie en Languedoc au dernier siècle de l'ancien régime** (J.-P. SEGUIN), 232. — K. N. McKÉE : **The Theater of Marivaux** (R. MAUZI), 233. — A. LEBOIS : **Admirable XIX^e siècle** (P. CITRON), 234. — V. DEL LITTO : **Bibliographie stendhalienne (1953-1956)** (H.-F. IMBERT), 236. — CH. DE COSTER : **La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs,** éd. J. HANSE (CL. PICHOIS), 237. — PÉGUY : **Œuvres en prose (1909-1914)** (B. GUYON), 238. — J. ISAAC : **Expériences de ma vie. Péguy** (B. GUYON), 241. — VALÉRY : **Cahiers, tomes III-X** (M. BÉMOL), 245. — L. JULIEN CAIN : **Trois essais sur P. Valéry** (J. POMMIER), 259. — W. BABILAS : **Das Frankreichbildin Paul Claudels « Personnalité de la France »** (J. PETIT), 261.

●

Nouvelles diverses, 263

BIBLIOGRAPHIE, par René RANCŒUR, 265

Répertoire des lettres publiées de George Sand *(suite)*, **297**
par Marie CORDROC'H,

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

A L'ÉTRANGER

ABONNEMENTS POSTE INTERNATIONAUX

Nous signalons à nos clients que les pays suivants :

ALLEMAGNE OCCIDENTALE - AUTRICHE - BELGIQUE - DANEMARK - FINLANDE - ITALIE - LUXEMBOURG - NORVÈGE - PAYS-BAS - PORTUGAL - SUÈDE - SUISSE - VATICAN et depuis le 1^er juillet 1959, la CHINE (Taïpaï) appliquent le système du service des abonnements poste internationaux. Ils peuvent souscrire un abonnement *dans le bureau de poste de leur localité*, au tarif français payable en monnaie *locale*.

Les abonnements peuvent être souscrits dans les librairies suivantes :

ALLEMAGNE : *Bonn*, Bouvier. *Heidelberg*, Wetzlar. *Offenburg*, Dokumente Verlag. *Tübingen*, Jordan. ARGENTINE : *Buenos Aires*, Libreria del Colegio. BRÉSIL : *Rio de Janeiro*, Livrarias Editoras Reunidas. *Sao Paulo*, Difusao europeia do libro, CANADA : *Montréal*, Dussault. COLOMBIE : *Bogota*, Libreria Buchholz Galéria. CUBA : *La Havane*, La casa belga. DANEMARK : *Copenhague*, Haase et Son. ÉGYPTE. : *Le Caire*, Les livres de France. ESPAGNE : *Madrid*, Roos. *Barcelone*, Jaime Arnau. ÉTATS-UNIS : *New York*, French Book Guild ; Stechert-Hafner. ANGLETERRE : *Cambridge*, Bowes et Bowes. *Oxford* : Parker et Son ; Blackwell GRÈCE : *Athènes*, Kaufmann. HOLLANDE : *Amsterdam*, Meulenhoff ; Nilson et Lamm ; Scheltema et Holkema, Swets et Zeitlinger. *La Haye*, Martinus Nijhoff. ISRAËL : *Jérusalem*, Magues Press Hebrew Univ. ITALIE : *Rome*, Félice Le Monnier (9 dépôts en Italie). JAPON : *Tokio*, Maruzen. PÉROU : *Lima*, Plaisir de France. PORTUGAL : *Lisbonne*, Livraria a Bibliofila, *Porto*, Lopes da Silvia. URUGUAY : *Montevideo*, Barreiro y Ramos.

Société d'Histoire littéraire de la France

18, Rue de l'Abbé-de-l'Epée - PARIS (5e)

BUREAU :

Président..... **M. Émile HENRIOT,** *de l'Académie française.*
Vice-Présidents.... **M. Maurice LEVAILLANT,** *de l'Académie des Sciences morales et politiques.*
M. Henri MONDOR, *de l'Académie française.*
Secrétaire..... **M. Jean POMMIER,** *de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur au Collège de France.*
Trésorier..... **M. Pierre JOSSERAND,** *conservateur à la Bibliothèque Nationale.*
Secrétaire archiviste **M. Claude PICHOIS,** *chargé d'enseignement à la Faculté d'Aix.*

Conseil d'Administration :

MM. A. ADAM, A. BILLY, J. BONNEROT, M. BOUTERON, CH. BRUNEAU, P.-G. CASTEX, P. CLARAC, R. DUMESNIL, J. DURON, Mme M.-J. DURRY, MM. J. FABRE, B. GUYON, J. HYTIER, R. JASINSKI, P. JOURDA, R. LEBÈGUE, ÉD. MAYNIAL, G. MONGRÉDIEN, P. MOREAU, M. PARTURIER, R. PINTARD, R. RANCŒUR, H. RODDIER.

Correspondants de la Revue à l'étranger :

États-Unis : M. Bédé (Columbia), M. Bonno (Berkeley), M. Peyre (Yale), M. Vigneron (Chicago). — **Grande-Bretagne** : M. Green (Édimbourg), M. Vinaver (Manchester). — **Hongrie** : M. Eckhart (Budapest). — **Italie** : M. Pizzorusso (Pise). — **Pays-Bas** : M. Bray (Utrecht). — **Suisse** : MM. Guyot et Lugin (Neuchâtel), Raymond (Genève), P. O. Walzer (Berne). — **Tchécoslovaquie** : M. Kopal (Prague).

— Revue d'Histoire littéraire de la France —

RÉDACTION

Prière d'adresser toute correspondance concernant la RÉDACTION à :
M. Jean POMMIER, 12, avenue de l'Observatoire, Paris (6e)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les volumes envoyés pour comptes rendus doivent être adressés *impersonnellement* à la Librairie Armand Colin avec cette mention : « Pour la Revue d'Histoire Littéraire ».

ADMINISTRATION

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (abonnements, commandes de numéros, d'années parues, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, boulevard Saint-Michel, Paris, Ve - Compte de chèques postaux : *Paris 1671.*

ABONNEMENT ANNUEL 1960 (4 numéros)

France et Union française. 16 NF Étranger. 20 NF
Le numéro de l'année courante (et des années parues). 4,50 NF

Il reste quelques exemplaires de certaines années, de 1894 à 1957. Chaque année forme un volume in-8° broché vendu 1 000 F. *Les TABLES GÉNÉRALES de la* Revue d'Histoire Littéraire de la France *: 1894-1898 et 1899-1908, par* M. Maurice TOURNEUX, *sont en vente à la Librairie Armand Colin. Pour les années 1909-1939, la TABLE GÉNÉRALE, par* Pierre JOSSERAND, *est en vente à la Librairie Droz, Genève.*

Dans leur texte intégral, les œuvres capitales de la littérature classique et moderne, française et étrangère. Présentés d'une manière vivante et sûre par les meilleurs spécialistes de l'Université et de la critique littéraire, ces textes sont accompagnés de notes et d'une bibliographie mise à jour.

Chaque volume sous jaquette rhodoïd ..... **4,95 NF**

48 titres déjà parus

EXTRAIT DU CATALOGUE :

FLAUBERT	**Salammbô** présenté par Paul Vernière
LAFORGUE	**Les complaintes – L'Imitation de Notre-Dame la Lune – Le Concile Féérique – Derniers vers** présenté par Claude Pichois
PASCAL	**Pensées (2 vol.)** présenté par Z. Tourneur et D. Anzieu
SHAKESPEARE	**Le songe d'une nuit d'été – Le marchand de Venise** traduit et présenté par C. et R. Lalou
STENDHAL	**Chroniques Italiennes** présenté par M. Crouzet

" La Bibliothèque de Cluny nous propose une cure de classicisme, grâce à de petits livres tout blancs, d'une présentation ravissante... "

J. M. F.

René RANCŒUR

BIBLIOGRAPHIE LITTÉRAIRE 1959 *1 vol. in-8°* **4,50 NF**

Bibliographie littéraire 1958 **2,00 NF**
Bibliographie littéraire 1954 **2,50 NF**
Bibliographie littéraire 1955, 1956, 1957, 3 vol. Chacun **3,00 NF**
Bibliographie littéraire 1958 (avec un index pour les années 1956, 1957, 1958). **4,50 NF**

ARMAND COLIN

IMP. W - EGRET - CORBEIL - TEL. 132

UNIVERSITY OF
SHL
WITHDRAWN